



**ÉCONOMIE ET TERRITOIRE EN MACEDOINE
SOUS DOMINATION ROMAINE (la Bottiée, l'Éordée
et la Piérie du II^e s. av. J.-C. au III^e s. ap. J.-C.) :
L'APPORT DES RESULTATS DE L'ARCHEOLOGIE
PREVENTIVE A L'HISTOIRE DES SOCIETES
ANCIENNES**

Charlotte Blein

► **To cite this version:**

Charlotte Blein. ÉCONOMIE ET TERRITOIRE EN MACEDOINE SOUS DOMINATION ROMAINE (la Bottiée, l'Éordée et la Piérie du II^e s. av. J.-C. au III^e s. ap. J.-C.) : L'APPORT DES RESULTATS DE L'ARCHEOLOGIE PREVENTIVE A L'HISTOIRE DES SOCIETES ANCIENNES. Archéologie et Préhistoire. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2015. Français. NNT : . tel-01906255

HAL Id: tel-01906255

<https://hal.science/tel-01906255>

Submitted on 26 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THESE DE DOCTORAT D'HISTOIRE

Formation doctorale : Histoire et Civilisation ; Spécialité : Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

ÉCONOMIE ET TERRITOIRE

EN

MACEDOINE SOUS DOMINATION ROMAINE

(la Bottiée, l'Éordée et la Piérie du II^e s. av. J.-C. au III^e s. ap. J.-C.)

—

L'APPORT DES RESULTATS DE L'ARCHEOLOGIE PREVENTIVE

A L'HISTOIRE DES SOCIÉTÉS ANCIENNES

Volume 1 : synthèse



Charlotte BLEIN

Thèse dirigée en cotutelle par : **Jean ANDREAU** et **Emmanuel VOUTIRAS**

Présentée et soutenue publiquement le : 31 janvier 2015

Devant un jury composé de :

Jean ANDREAU, Directeur d'Études émérite, EHESS ;

Zosia Halina ARCHIBALD, Senior lecture, Université de Liverpool ;

Véronique CHANKOWSKI, Professeur, Université Lumière Lyon 2 ;

Pantelis NIGDELIS, Professeur, Université Aristote de Thessalonique ;

Emmanuel VOUTIRAS, Professeur, Université Aristote de Thessalonique.

Couverture :
dessin de Guillaume Trouillard,
d'après un relief funéraire découvert à Paliá Chráni (Pieria),
cf. PANDERMALIS 1997a, p. 92.

SOMMAIRE

SOMMAIRE	3
REMERCIEMENTS	5
TABLES DES FIGURES	7
ABREVIATIONS ET NORMES EDITORIALES	9
INTRODUCTION	13

PREMIERE PARTIE – SOURCES ET METHODE

Chapitre I – L'état des études macédoniennes et la question des sources.....	29
Chapitre II – L'apport de l'archéologie préventive	53
Chapitre III – Classification et critères de comparaison des « structures » et des établissements : la nécessité de considérer les « structures » dans leurs environnements.....	69
Conclusion	93

DEUXIEME PARTIE – OCCUPATION DU TERRITOIRE ET ORGANISATION ECONOMIQUE

Chapitre IV – Implantation humaine et dynamique territoriale en Macédoine : aperçu des régions de Bottiée, de Piérie et d'Éordée	99
Chapitre V – Les « structures » de la production et des échanges : de l'autoconsommation au marché.....	145

CONCLUSION GENERALE.....	207
BIBLIOGRAPHIE	217
TABLE DES MATIERES	253

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à mes directeurs d'étude : J. Andreau, qui suit mes travaux depuis mes années de master, et a plus d'une fois réarmé ma confiance face à la documentation qui est ici exploitée, me donnant goût à l'étude des données archéologiques dans une perspective historique ; E. Voutiras, intervenu plus tardivement dans mon parcours, qui a eu l'amabilité de bien vouloir me soutenir dans ce projet, et cela en respectant mes choix scientifiques. Je tiens également à remercier tout particulièrement V. Chankowski qui m'a incitée plus d'une fois à m'aventurer sur des pistes qui se sont avérées fructueuses.

Ce travail doit donc beaucoup à J. Andreau, E. Voutiras et V. Chankowski qui, durant toutes ces années, m'ont donné les moyens de persister dans la voie initialement fixée, et ce d'autant plus que ce projet a maintes fois été qualifié de démesuré et d'irréalisable. Quoique laborieuse sous plusieurs des aspects, cette voie s'est aussi révélée très stimulante, riche d'enseignements scientifiques et théoriques bien sûr, mais aussi personnels, par la rigueur qu'elle implique et l'imagination qu'elle nécessite. Je leur suis donc reconnaissante de m'avoir guidée sur ce chemin, entre histoire et archéologie. Ces années auront pour moi été fécondes, d'un point de vue intellectuel, et m'auront par ailleurs conduite à découvrir, hors des sentiers battus, une région du monde grec à la fois belle et émouvante par ses paysages et sa population.

Je sais gré à l'École française d'Athènes de m'avoir fourni les moyens matériels d'entreprendre ce projet et offert un cadre scientifique d'une rare qualité. Outre Véronique Chankowski, je tiens donc à exprimer ma reconnaissance à Dominique Mulliez, Arthur Müller, Alexandre Farnoux et Julien Fournier. Mes remerciements vont aussi au centre Ausonius qui m'a ouvert ses portes durant les dernières années de réalisation de mon travail, ainsi qu'au personnel de la bibliothèque de l'École française d'Athènes, particulièrement à Yann Logelin, et à celui de la bibliothèque Robert Étienne, Maud Mortassagne, Nathalie Champagnol et Renaud Benech qui ont su faire preuve d'une efficacité redoutable pour que réapparaissent en urgence quelques ouvrages momentanément absents des rayonnages.

Lors de mes séjours en Macédoine, S. Drougou, G. Karamítrou-Mentesídi, P. Adám-Veléni, I. Akamátis ou encore M. Tivérios, ont eu l'amabilité de me guider sur leur

site, de m'en ouvrir les portes ou de prendre le temps de me communiquer leurs conseils ; je souhaite ici leur exprimer toute ma gratitude.

Je remercie par ailleurs Antoine Chabrol qui, en consacrant quelques heures de son temps à mon travail, a résolu l'un des problèmes les plus épineux qui se posaient à moi : c'est lui qui a réalisé, par la magie de quelques logiciels cartographiques qu'il avait à sa disposition, les fonds des cartes présentées en annexes. Je remercie également Pierre Fröhlich et Laurent Capdetrey qui auront toujours pris le temps de répondre à mes questions impromptues, scientifiques ou formelles.

Ce travail doit aussi beaucoup à ses relecteurs, qui se sont consciencieusement appliqués à leur tâche et ont sans aucun doute participé à son amélioration : Antoine T., Georges B., Joëlle F. et Thomas B. Je suis évidemment la seule responsable des erreurs qui demeurent dans le texte.

Merci aussi à Natacha T. et Morgane U., à Martin P. et Clarisse P., Guillaume T. pour leur disponibilité sollicitée à la dernière minute – besoin d'un livre, d'une référence, de la traduction du résumé de quatrième de couverture en anglais ou en grec, ou encore d'un dessin pour la couverture.

Salut et merci aux compagnons qui, en raison d'un stade d'avancement plus ou moins similaire de leur travail de doctorat, auront partagé avec moi les souffrances et les joies de l'effort le plus dur, celui de l'écriture : Antoine D., Morgane U., Maude L. et Hernan G. ; ces dernières années et surtout ces deux derniers étés auront été nettement plus joyeux à vos côtés.

Merci également à mes amis vauclusiens, grenoblois, parisiens, athéniens et bordelais avec qui j'ai évolué durant ces années de formation qui arrivent à leur terme avec l'achèvement de ce travail, dont ils auront suivi l'évolution de près ou de loin et dont les encouragements ne seront jamais oubliés. Qu'ils m'excusent de ne pas les mentionner individuellement ; une sélection, pour rendre la liste d'une longueur acceptable, n'aurait eu aucun sens.

Je souhaiterais également saluer ici ma famille.

Enfin, puisqu'à ce stade les remerciements ne valent plus, je témoignerai simplement du soutien sans faille que m'ont apporté mes parents, sachant toujours me reconforter et m'encourager dans mes entreprises les plus saugrenues, ainsi que de la belle générosité et de la grande patience dont Antoine aura fait preuve. Il est évident que ce travail serait advenu bien plus difficilement sans leur présence et sans leur aide.

TABLE DES FIGURES

Fig. 1	: Tableau récapitulatif des différents types de vestiges mobiliers recueillis lors de la construction du catalogue et des activités économiques correspondantes.	41
Fig. 2	: Tableau récapitulatif des différents types d'installations recueillis lors de la construction du catalogue et des activités économiques correspondantes.	42
Fig. 3	: Nombre d'établissements par région concernés par chacune des modalités d'investigation. Pour le détail par site.	56
Fig. 4	: Proportion d'établissements appartenant à chacune des catégories définies, relativement à l'ensemble des établissements répertoriés connus par l'archéologie.	113
Fig. 5	: Pourcentage d'établissements par catégorie, relativement à l'ensemble des établissements connus par l'archéologie au sein de chacune des régions.	116
Fig. 6	: Moyenne de la durée de l'occupation, par type d'établissement et en nombre de périodes de notre découpage des temps historiques.	122
Fig. 7	: Nombre d'établissements par région à connaître une rupture de l'occupation à l'époque hellénistique ou à l'époque romaine.	129
Fig. 8	: Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de leur voisin le plus proche, par type d'établissement et par région.	135
Fig. 9	: Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de l'agglomération principale la plus proche, par type d'établissement et par région.	136
Fig. 10	: Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de la route principale la plus proche, par type d'établissement et par région.	136
Fig. 11	: Tableau synoptique du contexte et du type d'établissement des « structures », par activité.	156
Fig. 12	: Tableau des « structures » artisanales en contextes domestiques et agro-domestique, par activités et par type d'établissement.	177
Fig. 13	: Tableau des « structures » artisanales en contexte religieux, par activités et par type d'établissement.	182
Fig. 14	: Tableau des « structures » artisanales en contexte « public », par activités et par type d'établissement.	183
Fig. 15	: Tableau des « structures » artisanales en contexte artisanal, par activités et par type d'établissement.	185

ABRÉVIATIONS ET NORMES ÉDITORIALES

- *Abréviations (à l'exception de celles utilisées dans l'Année Philologique)*

AAA	Αρχαιολογικά Ανάλεκτα εξ Αθηνών
AE	Année Épigraphique
AEMTh	Το Αρχαιολογικό Έργο στη Μακεδονία και Θράκη
Annales ESC	Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.
Annales HSS	Annales. Histoire. Sciences sociales.
ANRW	Aufstieg und Niedergang der römischen Welt
Αθηνᾶ	Σύγγραμμα Περιοδικόν της εν Αθήναις Επιστημονικής Εταιρείας
BSA	Annual of the British School at Athens
Εγνατία	Εγνατία. Επιστημονική Επετηρίδα της Φιλοσοφικής Σχολής Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης
JHS	The Journal of Hellenic Studies
Μακεδονικά	Περιοδικό - Εταιρεία Μακεδονικών Σπουδών
PAE	Πρακτικά της εν Αθήναις Αρχαιολογικής Εταιρείας
PPS	Proceedings of the Prehistoric Society
SEG	Supplementum Epigraphicum Graecum
ZA	Živa Antika

- *Translittération des noms de lieux et de personnes*

Dans la majorité des cas, pour la translittération des noms de lieux et de personnes depuis le grec moderne, nous avons adopté le système approuvé et recommandé par les Nations Unies ELOT 743, mis à jour en 1996. Pour les noms de personnes, quand une translittération est déjà établie, mais selon d'autres règles, et fréquemment utilisée (ex : Hatzópoulos), celle-ci a été reprise telle qu'elle.

Pour les noms des établissements anciens, ceux des principaux cours d'eau et des reliefs montagneux, nous avons repris les translittérations établies par F. Papazoglou.

- *Renvoi entre volumes*

Le renvoi entre les différents volumes de la thèse (synthèse, catalogue, annexe) est généralement explicite (ex : *Vol. 1* – Ch. I, III ; ou *Vol. 2* – Deuxième partie : l'Éordée, « L'occupation du territoire » ; ou encore *Vol. 3* – Tableau III), placé dans le corps du texte quand il s'agit du volume 3, en note de bas de page quand il s'agit du volume 1 ou 2.

- renvois aux établissements :

Afin de retrouver facilement les informations relatives à chacun des établissements, ceux-ci ont été dotés d'un identifiant composé de la lettre initiale de la région à laquelle ils appartiennent et d'un numéro qui correspond à sa position dans la liste des lieux d'occupation d'une même région classée par ordre alphabétique. Dans le corps du texte, chaque mention d'un établissement de Bottiée, d'Éordée ou de Piérie est suivie de celle de son identifiant entre crochets (ex : Aigéai [b05]).

Pour retrouver la notice propre à chaque établissement, il suffit donc de se reporter au « Catalogue des établissements » de chacune des régions, au sein du catalogue analytique.

N. B. : dans le catalogue analytique, pour faciliter la lecture, l'identifiant des établissements n'a été mentionné que quand ceux-ci n'appartiennent pas à la région dont il est question dans la partie dans laquelle ils sont évoqués (ex : si Béroia [b15] est mentionné dans la notice d'un établissement de Bottiée, son nom ne sera pas suivi de l'identifiant, s'il l'est dans la notice d'un établissement d'Éordée, il le sera).

- renvois aux « structures » :

Selon cette même logique, la mention des « structures » est réalisée au moyen de leur identifiant (ex : 3, 15b, 68h) suivi, dans la synthèse de l'identifiant de l'établissement auquel elles appartiennent (ex : 3, 5, 7 [b05]).

- *Code couleur des types d'établissements*

À plusieurs reprises, dans les graphiques présentés dans les sous-parties « l'occupation du territoire », propres à chaque région, du catalogue analytique (*Vol. 2*), dans les tableaux qui se trouvent à la fin du volume des annexes ou dans le corps du texte

de la synthèse (par exemple : Fig. 11, p. 156), nous employons un code couleur correspondant aux différents types d'établissement¹ qui est le suivant :

- Villes (type n° 4) : violet
- Centres urbains secondaires (type n° 3) : vert
- Habitats « groupés » (type n° 2) : orange
- Habitats « isolés » (type n° 3) : bleu

¹ Concernant la définition de ces différents types d'établissement, cf. *infra*. p. 75-79.

INTRODUCTION

La Macédoine a connu un passé glorieux qui, de nos jours encore, ne cesse de fasciner archéologues et historiens, mais aussi un public élargi, plus ou moins érudit. Ce passé qui fascine, la terre macédonienne le doit d'abord à la dynastie Téménide qui s'y est développée et dont les différents membres se sont attachés à bâtir un royaume puissant avant de partir conquérir le monde ; elle le doit aussi à la dynastie Antigonide qui, malgré les troubles consécutifs à la mort d'Alexandre, a su, dans une certaine mesure, maintenir cette puissance. La Macédoine a ainsi été propulsée au premier rang des « intrigues » méditerranéennes orientales, impliquée dans la vie politique du monde grec puis romain jusqu'en 168 av. J.-C. Le développement de ces dynasties s'est en outre accompagné de travaux d'urbanisation et de l'édification de monuments publics, religieux, domestiques ou funéraires grandioses et précoces, dont la terre ne cesse de livrer les vestiges. Une fois la bataille de Pydna consommée et la conquête romaine achevée, l'élite macédonienne déportée et Persée « trainé dans [le] triomphe² » de Paul-Émile, les textes se font laconiques à son sujet, la laissant dès lors apparaître comme une terre délaissée, abandonnée.

Si le pouvoir royal s'est vu réduit à néant, le territoire qu'il contrôlait n'en perd pas pour autant ses richesses. La Macédoine est en effet une terre féconde, réputée pour son bois, ses mines, également dotée de carrières. À l'image des paysages méditerranéens, le sien est varié, composé de plaines fertiles abondamment arrosées par les eaux s'écoulant des montagnes qui les entourent³ ; cette terre est manifestement propice à l'exploitation des ressources naturelles, à l'agriculture et à l'élevage, mais aussi à la chasse⁴. Et, si elle a concouru à la grandeur du royaume, la conquête romaine et le silence des textes ne signifient en rien la cessation de son exploitation. Aussi paradoxal que cela puisse paraître,

² Plut., *Æm.*, XXXIV, 3.

³ Le catalogue analytique contient des descriptions plus précises de la géographie physique des régions que nous avons étudiées en détail, cf. *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Deuxième partie : l'Éordée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Troisième partie : la Piérie, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

⁴ Sur les ressources naturelles du territoire macédonien, voir notamment : BORZA 1995 ; THOMAS 2010, p. 71 ; HARRIS 2011, p. 125-127 ; KOUKOUVOU 2012.

l'économie macédonienne des époques classique, hellénistique et romaine demeure largement inconnue, et n'a fait l'objet que d'études marginales et ponctuelles⁵.

Du territoire à l'économie et de l'économie au territoire : la « civilisation matérielle » comme vecteur des pratiques

Le champ sur lequel nous avons choisi de nous aventurer, à savoir celui de l'économie de la Macédoine sous domination romaine, est donc à défricher quasi intégralement et la question économique en général s'avère par ailleurs être extrêmement vaste.

L'intention de notre étude n'est pas de présenter une synthèse générale de l'économie de la Macédoine sous domination romaine, qui s'appuierait sur des éléments épars relatifs aux aspects les plus divers de la question économique (de l'agriculture aux finances, en passant par l'esclavage et les institutions), tous types de sources confondus. Une telle approche nous aurait contrainte à considérer essentiellement le fonctionnement économique des villes et des élites, ce que nous voulions éviter ; et appréhender l'économie de la Macédoine sous domination romaine, selon cet angle, aurait sans doute été extrêmement partiel, voire tout bonnement irréalisable en l'état de la documentation.

Dès le commencement de cette étude, nous avons en outre pour exigence d'aborder le territoire macédonien dans sa globalité, non pas tant du point de vue de son étendue, que de celui de la variété des environnements qui le composent, c'est-à-dire dans sa diversité géographique, aussi bien physique qu'humaine. L'enjeu principal consistait à interroger, sous l'angle des pratiques économiques, les différents espaces qui forment ce territoire, plaines, montagnes, vallées ou zones côtières.

Nous ne nous attacherons pas à définir les limites du champ de l'économie antique, ce qui relève de la gageure, ni à dresser un tableau de l'historiographie qui lui est relative⁶. Une telle approche n'ayant d'intérêt, selon nous, qu'au travers des outils épistémologiques qu'elle est susceptible de fournir, il apparaît qu'elle dépasse le cadre de notre étude. Dans notre cas, son utilité semble en effet ne pouvoir intervenir qu'au niveau de l'interprétation

⁵ Au sujet de l'historiographie de l'économie macédonienne, voir : *infra*. p. 35-39.

⁶ Les bilans historiographiques sont nombreux en le domaine et prennent évidemment différentes formes, voir notamment : ANDREAU et ETIENNE 1984 ; sur les conséquences de l'œuvre de M. I. Finley, cf. ANDREAU 1995 ; pour un tableau plus général : BRESSON 2007, p. 7-36 ou TRAN 2007 et la bibliographie mentionnée.

des résultats auxquels nous a conduit le traitement de notre documentation, lequel, en lui-même, représente l'essentiel du travail accompli. Les constats auxquels nous arrivons aux termes de l'étude laissent effectivement surgir des pistes de recherches et des hypothèses qu'il faudrait approfondir par un travail théorique, de comparaison et de terrain ainsi que par d'élargissement de la documentation.

Mais, aussi vaste que soit le champ de l'économie antique, on peut tout de même considérer qu'il s'organise autour de trois aspects fondamentaux, que sont la production, la circulation et la consommation des biens⁷. Conformément à notre exigence initiale visant à appréhender le territoire macédonien dans sa diversité, l'agriculture, l'artisanat, le stockage et la vente nous ont semblé être les domaines d'activités les plus pertinents pour rejoindre les fondements de l'économie ainsi définis.

Pour ce faire, et au regard de la documentation disponible⁸, nous avons choisi de focaliser notre attention sur les sources archéologiques, et en l'occurrence, les vestiges des lieux de la vie économique, qu'ils correspondent à du mobilier ou à du bâti. Nous nous sommes attachée à répertorier l'ensemble des traces, quelles qu'elles soient, des activités agricoles, d'élevage, de stockage, artisanales et d'échange, que nous désignons par le terme générique de « structures archéologiques de la vie économique⁹ ». Cette documentation, abordée sous l'angle d'une approche à la fois empirique et systématique, nous permet en effet de pallier les vides historiographiques de l'économie de la Macédoine sous domination romaine et de considérer ce territoire dans toute sa diversité. L'élaboration d'un répertoire exhaustif des « structures » oblige notamment à prendre en compte les résultats de l'archéologie préventive, et à traiter par conséquent une masse de données qui déborde considérablement celles issues de l'archéologie programmée, laquelle « introdui[t] des déséquilibres en faveur des villes, des sanctuaires, des nécropoles, des résidences aristocratiques et en défaveur des campagnes, des habitats des humbles et des infrastructures économiques¹⁰ ». Or, par son caractère aléatoire, l'archéologie préventive nous ramène vers ces derniers car elle conduit à des investigations sans distinction de nature et de qualité, au gré des découvertes fortuites et des travaux d'aménagement ou de construction réalisés sur le territoire macédonien¹¹. Autrement dit, elle exhume des vestiges variés appartenant à des zones géographiques diverses.

⁷ ANDREAU 2010, p. 6.

⁸ Cette question fait l'objet d'un développement plus détaillé dans le premier chapitre, *infra*. p. 29-53.

⁹ Par commodité, cette expression se réduira généralement, dans le corps du texte, au terme de « structures ».

¹⁰ BRUN 2012, § 51.

¹¹ Sur l'apport potentiel de la documentation étudiée et les biais qu'elle contient, cf. *infra*. p. 53-69.

Finalement, en abordant les vestiges de l'activité économique (des poids de métiers à tisser aux pierres de meule, des sillons de plantation aux boutiques, en passant par les fours), nous n'avons rien fait d'autre que porter notre regard vers la *civilisation matérielle* des populations qui permettrait, selon les mots de F. Braudel¹², d'atteindre l'*infra*-économique, c'est-à-dire « l'activité élémentaire de base » qui se situe « au-dessous du marché ». En l'état des choses, nous ne pouvons affirmer atteindre cette dimension *infra*-économique qui, malgré l'existence de la *civilisation matérielle*, demeure généralement si difficile à percevoir en ce qui concerne les sociétés anciennes. Nous pensons tout de même pouvoir l'effleurer, tandis que notre documentation concerne également le *supra*-économique. Aussi l'un des enjeux principaux de ce travail est-il d'interroger les différentes modalités des fonctionnements économiques des populations rurales et urbaines macédoniennes, de l'autoconsommation à l'exportation des biens. Bien sûr, *infra* et *supra* sont deux catégories qui communiquent inévitablement entre elles, et cette étude ne vise pas à les distinguer. Elle aspire à questionner, à l'échelle individuelle ou familiale, à l'échelle des établissements et à celle des régions macédoniennes, les pratiques économiques et l'organisation économique quotidienne, que celles-ci concernent l'*infra* ou le *supra* économique. En définitive, elle cherche à appréhender l'économie dans sa diversité territoriale, mais aussi sociale.

Toutefois, l'emploi, dans une perspective historique, d'une documentation principalement archéologique¹³ provenant largement des investigations préventives¹⁴, ne va pas de soi ; et par ailleurs, cette documentation n'est jamais publiée de façon exhaustive. Aussi les informations dont nous disposons sont-elles ténues, bien que le nombre de vestiges dont elles témoignent soit foisonnant. Notre étude se voit donc porteuse d'un deuxième enjeu qui vient s'ajouter à celui des modalités des fonctionnements économiques des populations. Le premier aspect de cet enjeu est d'interroger et de faire valoir l'intérêt non pas tant de la documentation archéologique dans son ensemble, qui n'a plus besoin d'être démontré, mais de celle issue de l'archéologie préventive, qui tombe généralement dans l'oubli des chroniques. Car en dépit du caractère laborieux des dépouillements qu'elle implique et des modalités actuelles de sa divulgation sous forme de chronique annuelle, l'archéologie préventive est celle qui, aujourd'hui, livre finalement le plus grand nombre

¹² BRAUDEL 1993 (1979), p. 8 et 14-15.

¹³ Concernant la place accordée aux textes dans ce travail, voir : *infra*, p. 49-53.

¹⁴ Notre documentation est en effet très largement issue des investigations préventives, cf. *infra*, p. 55-59.

de données nouvelles¹⁵ ; ces données sont pourtant souvent mises de côté. Ce travail interroge donc la valeur scientifique et historique des résultats des investigations préventives.

Le deuxième aspect de cet enjeu consiste en l'élaboration d'une méthode adéquate pour le traitement d'une telle documentation, en considération du caractère ténu des informations qui la concernent. Face à la multiplicité des vestiges, et à la connaissance extrêmement fragmentaire que nous avons de la plupart d'entre eux, la méthode que nous avons mise en œuvre repose sur un traitement systématique de leur mise en contextes¹⁶. Or étant donné la diversité des situations des « structures », cet effort de contextualisation oblige à comprendre l'organisation du territoire, à en étudier les principales composantes ainsi que leur agencement, mais aussi celle des établissements auxquels elles appartiennent. Pour ce faire, le répertoire des « structures » s'est accompagné d'un travail approfondi sur l'archéologie des sites au sein desquels elles se trouvaient et, pour étudier l'organisation du territoire macédonien, nous avons entrepris un deuxième dépouillement visant à constituer un répertoire de l'ensemble des lieux d'occupation connus par l'archéologie. À ce dernier s'est également ajouté, dans la mesure du possible, d'une étude de la géographie physique et de l'organisation des principales infrastructures (grandes routes essentiellement). Les travaux déjà existants sur ces deux derniers aspects étant tout de même rares, nous nous sommes essentiellement attachée à comprendre et à mettre en relief l'agencement des différents types de lieux dans lesquels vivait la population, selon une approche là encore systématique.

Si donc notre exigence initiale était de percevoir le territoire dans sa globalité, ce n'est pourtant pas elle qui nous a conduite à consacrer un volet de notre étude à l'occupation du territoire, mais bien la nécessité où nous étions de « faire parler » les « structures archéologiques de la vie économique ». En somme, ce travail vise également à réfléchir sur l'apport des résultats de l'archéologie, notamment préventive, pour notre compréhension des différentes modalités de l'organisation économique quotidienne des populations anciennes, cela à travers l'étude de l'organisation du territoire et des établissements, et à travers également les vestiges archéologiques de l'activité économique de la production, du stockage et de la vente, considérés selon le contexte dans lequel ils s'insèrent.

¹⁵ BRUN 2012, § 30-38.

¹⁶ Voir, sur cette méthode le chapitre III, *infra*. p. 69-91.

Malgré le travail méthodologique accompli pour valoriser cette documentation archéologique, sa fragilité demeure, étant liée pour une grande part à l'absence presque totale d'études annexes aux fouilles (mobilier) ainsi qu'aux modalités de publication qu'on lui applique actuellement, ce qui nous contraint à de nombreuses précautions oratoires qui alourdissent le texte et dont nous espérons que le lecteur ne nous tiendra pas rigueur.

La Macédoine sous domination romaine : géographie, chronologie

Bien que l'appréhension du territoire dans sa globalité constitue une condition nécessaire à la perception de sa diversité, cela n'implique pas de considérer la totalité du territoire macédonien de façon uniforme.

La Macédoine est une région assez vaste dont la définition des frontières pose souvent problème. Cette région se caractérise en effet avant tout par son peuple¹⁷, porteur d'une langue et de coutumes¹⁸, qui, sous le contrôle de la royauté Téménide et parti du berceau que formaient les environs d'Aigéai – le centre politique – et de Dion – le centre religieux –, a progressivement conquis les territoires environnants. Par conséquent, les frontières de la Macédoine n'ont cessé de se déplacer dans le temps avant comme après la conquête romaine¹⁹. Cependant, l'historiographie distingue tout de même une Macédoine dite « historique » et qui correspond peu ou prou au royaume unifié par Philippe II, auquel s'ajoutent les terres royales de l'ouest (Philippes)²⁰. Les frontières de ce dernier territoire s'étendaient, pour le dire rapidement, des gorges de Tempè au sud au mont Belasica au nord, du mont Pindos et des lacs de Prespa à l'ouest²¹ au Nestos²² à l'est (cf. *Vol. 3* – Carte I). Les frontières de la Macédoine ainsi définies diffèrent quelque peu de celles tracées par Rome après la bataille de Pydna²³, et qui englobaient alors des territoires situés au nord, comme la Péonie par exemple, qui était certes sujette du royaume avant la conquête romaine, mais sans y être intégrée à proprement parler²⁴.

Le dépouillement des vestiges archéologiques que nous avons entrepris concerne la totalité de cette Macédoine dite « historique », et non celle de la Macédoine de 168 av. J.-

¹⁷ HATZOPOULOS 1995, p. 164.

¹⁸ HATZOPOULOS 2006.

¹⁹ Sur la variation des frontières de la province romaine de Macédoine : PAPAOGLOU 1988, p. 73-98.

²⁰ *BE* 2000, n° 425.

²¹ Pour plus de détails sur la frontière ouest de la Macédoine : HAMMOND 1997a.

²² Pour plus de détails sur la frontière orientale de la Macédoine : VELIGIANNI-TERZI 1999.

²³ Voir les cartes de l'ouvrage de F. Papázoglou : PAPAOGLOU 1988.

²⁴ HATZOPOULOS 1995, p. 175.

C. Nous avons fait ce choix pour des raisons d'unité historique (celle du royaume) mais aussi scientifiques. Les limites de la Macédoine dite « historique » présentent en effet l'avantage de ne déborder que de façon marginale sur le territoire des pays limitrophes de la Grèce actuelle (République de Macédoine ex-Yougoslave et Albanie), ce qui offre une certaine garantie quant à l'homogénéité réglementaire et institutionnelle de la pratique de l'archéologie et, par conséquent, des modalités de publication de ses résultats.

Néanmoins, pour une question de faisabilité correspondant au traitement systématique de notre documentation selon une approche contextuelle, notre travail se concentre essentiellement sur trois régions macédoniennes, à savoir la Bottiée, l'Éordée et la Piérie. Seule l'étude de ces dernières a en effet été conduite de manière approfondie du point de vue de la question économique et de celle de l'occupation du territoire, et si ces trois régions ont été privilégiées, c'est qu'elles présentent l'intérêt d'être voisines les unes des autres et de receler des paysages et des propriétés géographiques sensiblement différentes.

Les « structures » de la ville de Thessalonique, siège du gouvernement provincial²⁵, ont cependant été ajoutées au catalogue analytique, en raison de l'importance historique de cette ville. Contrairement aux « structures » répertoriées au sein des autres établissements, elles ne sont pas explicitement replacées dans leur contexte urbain et régional, car la région de Thessalonique n'ayant pas été étudiée du point de vue de l'occupation du territoire, la contextualisation systématique de ses « structures » n'a pu être opérée. Nous les avons placées en appendice, et les utilisons essentiellement à titre de comparaison dans le cadre de la synthèse, comme un certain nombre d'autres « structures » provenant de sites macédoniens qui n'appartiennent ni à la Bottiée, ni à l'Éordée, ni à la Piérie.

La chronologie retenue s'étend de la conquête romaine, intervenue suite à la bataille de Pydna en 168 av. J.-C. et « officialisée » par la fondation de la province en 148-146 av. J.-C.²⁶, jusqu'à la fin du Haut-Empire. Si nous parlons de Macédoine « sous domination romaine » et non pas de Macédoine « romaine », c'est pour éviter de porter à confusion avec les datations attribuées aux vestiges par les archéologues, que nous avons conservées par convention. En effet, bien que la conquête romaine se déroule au milieu du II^e s. av. J.-C., du point de vue du découpage des périodes historiques, il semblerait que les vestiges macédoniens ne soient indiqués comme « romains » que lorsqu'ils appartiennent à

²⁵ PAPAOGLOU 1988, p. 189-190.

²⁶ Concernant la fondation de la province de Macédoine, voir : PAPAOGLOU 1979, p. 302-308

une époque postérieure à la fin du I^{er} s. av. J.-C.²⁷. Aussi employons-nous conventionnellement le terme d'« hellénistique » pour désigner la période qui court de la fin du IV^e s. av. J.-C. au début du I^{er} s. av. J.-C. et l'expression « fin de l'époque hellénistique » pour celle qui s'étend du milieu du II^e s. av. J.-C. à la fin du I^{er} s. av. J.-C. Au-delà de telles conventions, dans la bibliographie utilisée, la datation des vestiges est toujours assez approximative et n'est qu'exceptionnellement exprimée en « siècles ». Aussi reprenons-nous les expressions généralement employées pour ne pas donner une impression de précision des datations, qui pourrait induire en erreur.

Cela bien sûr ne facilite pas la perception des périodes de rupture, ni la saisie de la continuité des phénomènes. La question de l'impact de la conquête et de l'instauration du pouvoir romain en Macédoine n'en demeure pas moins l'un des fils rouges qui animent notre réflexion, notamment en ce qui concerne l'étude de l'occupation du territoire. Quant aux problèmes de chronologie liés à l'approximation de la datation de notre documentation, ils sont explicités au moment opportun dans le cours de notre développement.

Organisation du travail

Ce travail s'organise en trois volumes.

Le premier volume est celui de la synthèse, et s'articule en deux parties. La première partie expose les raisons de la pertinence de notre documentation relativement à l'état actuel de l'historiographie consacrée à la Macédoine antique, et en discute les aspects problématiques. À l'issue de cet examen critique, la méthode appliquée aux sources en vient à être justifiée sous l'angle théorique et par là même explicitée. La deuxième partie vise à exposer les constats auxquels nous a conduite l'étude des sources récoltées, selon la méthode établie et au regard des problématiques précédemment évoquées. Afin de pouvoir appréhender le contexte territorial dans lequel prend place l'ensemble des activités agricoles, artisanales et commerciales, nous nous attachons d'abord, au sein de cette deuxième partie, à discuter l'organisation de l'occupation humaine, avant de nous intéresser à celle de l'économie.

Le deuxième volume correspond au catalogue analytique, et rassemble la documentation archéologique relative à la question de l'occupation du territoire (les

²⁷ Sur ce point, voir *infra*. p. 124-125.

établissements), ainsi qu'à celle de l'économie (les « structures »). Il se compose de trois parties portant respectivement sur chacune des trois régions étudiées en détail, à savoir la Bottiée, l'Éordée et la Piérie, auxquelles s'ajoute un appendice dédié aux « structures » de Thessalonique. Par son organisation, chaque partie entend d'emblée remettre les « structures » en contexte. Après une présentation de la géographie des régions étudiées, nous y menons une analyse de l'occupation du territoire, à partir des établissements répertoriés, et les « structures » y font l'objet d'une première analyse à l'échelle de l'établissement auquel elles appartiennent, qui vise à révéler une ébauche de leur fonction économique. Un avant-propos présente de manière plus détaillée l'architecture du catalogue.

Enfin, le troisième volume est celui des annexes. Il contient des cartes, des illustrations se rapportant à la documentation archéologique exposée dans le catalogue, ainsi que des tableaux destinés à présenter de façon synoptique les informations que renferme ce dernier, afin de faciliter le lien avec la synthèse.

PREMIERE PARTIE

—

SOURCES ET METHODE

Étant donnée l'originalité de la documentation présentée dans le catalogue analytique, il convient selon nous d'engager cette synthèse en insistant sur l'intérêt que recèlent nos données et surtout en présentant la façon dont nous avons choisi de les exploiter. Car, si l'emploi des sources archéologiques visant à les confronter aux textes anciens est devenue chose commune dans les travaux d'histoire ancienne, il n'en reste pas moins vrai que les sources textuelles dominent toujours cette discipline tandis que les travaux principalement assis sur une documentation archéologique, qui plus est largement issue de l'archéologie préventive, continuent à soulever quelques difficultés, à commencer par des difficultés d'ordre méthodologique.

Il n'empêche que dans notre cas, les sources archéologiques, celles issues de l'archéologie programmée comme de l'archéologie préventive, constituent une documentation adaptée, d'une part, aux exigences de notre sujet qui impose, rappelons-le, d'appréhender l'organisation économique de la Macédoine dans sa diversité sociale et territoriale, et, d'autre part, à l'état des recherches et des publications historiques et archéologiques relatives à cette région du monde grec. En effet, les textes sont assez largement silencieux quant à l'économie macédonienne à l'époque qui nous concerne ; les publications du mobilier archéologique, notamment céramique, qui auraient pu nous permettre d'aborder les problèmes économiques d'un point de vue plus synthétique, sont peu nombreuses ; et enfin, le cadre imparti pour un travail de doctorat ne nous permettait pas de démultiplier la documentation brassée, celle qui a été choisie requérant un effort de recensement et de contextualisation déjà important.

Aussi détaillerons-nous d'abord dans ce chapitre le contexte historiographique au sein duquel s'est développé notre travail ainsi que les règles selon lesquelles nos sources ont été sélectionnées parmi les données disponibles. Nous exposerons ensuite l'intérêt que présente notre documentation et la richesse des informations qu'elle recèle malgré son caractère parfois extrêmement ténu et aléatoire, pour enfin nous attacher à expliciter le cadre théorique selon lequel elle a été traitée.

Chapitre I

L'état des études macédoniennes et la question des sources



L'état des études historiques centrées sur la Macédoine ainsi que celui du développement de l'archéologie dans cette même région conditionnent largement notre recherche. Il n'existe que peu d'études sur l'économie macédonienne antique, en particulier sous la domination romaine, alors que les données issues de l'archéologie préventive et programmée sont foisonnantes. Ainsi, le champ de l'économie en Macédoine demeure en grande partie vierge tandis que la documentation archéologique est abondante et disponible. La majorité des sources employées pour répondre à la question de l'organisation de la vie économique en Macédoine, en tant qu'elles constituent une documentation pertinente et propice pour répondre aux exigences du sujet, apparaît donc essentiellement archéologique. En effet, les vestiges répertoriés permettent à la fois d'aborder la question économique du point de vue des différentes couches de la société et les territoires étudiés d'un point de vue global, tout en constituant une documentation largement inexploitée jusque-là.

Il convient maintenant de mieux cerner la documentation exploitée dans cette étude, en exposant le contexte historiographique duquel elle découle et les critères de sélections auxquelles elle a été soumise. Dans un premier temps, nous nous attacherons donc à décrire l'avancée de l'archéologie et des études historiques macédoniennes au sein desquelles s'inscrit notre travail, pour ensuite présenter les critères établis pour recueillir ces sources archéologiques, avant d'exposer la place accordée aux textes anciens, épigraphiques ou littéraires.

I – LES ETUDES SUR LA MACEDOINE²⁸ : ENTRE ATTRAIT DES GRANDEURS ET INVESTIGATIONS ARCHEOLOGIQUES TARDIVES

À l'instar d'autres hauts-lieux de l'Antiquité, la Macédoine est une région qui, pour l'histoire dont elle a été la scène et pour les grandeurs qu'elle recèle, suscite l'intérêt depuis le XVI^e s., notamment celui des savants d'Occident d'abord, puis celui des historiens et des archéologues²⁹. Pourtant, la Macédoine tient une place souvent marginale au sein de l'historiographie de la Grèce ancienne, même si les choses tendent à évoluer. Il suffit d'ouvrir les manuels et les synthèses propres aux différents domaines d'étude de la Grèce classique, hellénistique ou encore romaine, pour s'apercevoir que le nombre de pages consacrées à cette ancienne puissance est souvent restreint, tandis que les études de cas et les documents empruntés à son territoire y apparaissent rares. S'il serait toutefois faux de dire que les travaux la concernant font exception, la position historiographique de cette région par rapport au monde grec antique en général est doublement paradoxale³⁰, cela en raison de son histoire d'une part et, d'autre part, de l'intérêt pourtant vif et ancien qui lui est porté.

a – L'exploration des antiquités macédoniennes jusqu'à la découverte des tombes royales de Vergína en 1977

À l'instar d'un grand nombre de régions recelant des vestiges anciens, les antiquités de Macédoine ont fait l'objet de descriptions et d'explorations archéologiques dès le début de l'époque moderne au moins. On peut distinguer quatre temps dans l'exploration des antiquités de la région avant la découverte des tombes de Vergína (Aigéai [b05]), chacune de ces étapes résultant à la fois de l'évolution des dynamiques scientifiques des XVIII^e, XIX^e et XX^e s. et de l'histoire contemporaine de la région.

Le premier temps est celui des antiquaires : savants, naturalistes, missionnaires, physiciens ou voyageurs, qui, depuis le XVI^e s. et jusqu'au début du XIX^e s., poussés par le

²⁸ Pour des présentations plus détaillées sur l'état des études en Macédoine : PAPAOGLOU 1988, p. 1-11 ; HATZOPOULOS 1996b, p. 37-40 ; HATZOPOULOS 2011a ; BREKOULAKI 2012 ; ARCHIBALD 2013, p. 1-4.

²⁹ HATZOPOULOS 2011a, p. 36.

³⁰ M. Hatzópoulos a déjà mis ce paradoxe en lumière, mais en des termes différents : HATZOPOULOS 2006, p. 15.

renouveau de l'intérêt porté aux antiquités durant la Renaissance et soutenu par les Lumières, ont traversé la Macédoine et ont commencé à en dénombrer les vestiges. Il y a parmi eux P. Lucas par exemple³¹, qui, arrivant de Constantinople, traverse la Macédoine et décrit rapidement les ruines antiques de Philippos et Thessalonique³².

Le deuxième temps est celui des recensements plus systématiques et des premières missions archéologiques au XIX^e s.³³, temps qui s'inscrit dans le développement progressif de l'archéologie comme discipline scientifique. Ces recensements et missions sont d'abord réalisés par des diplomates, ou d'autres hommes, qui, par la longue durée de leurs séjours dans la région, ont la possibilité de réaliser un travail plus exhaustif que leurs prédécesseurs. On peut citer E.-M. Cousinéri³⁴, F. Pouqueville³⁵ ou encore W. M. Leake³⁶. Mais surtout, le XIX^e s. est l'époque des premières missions archéologiques entreprises par des universitaires ou quelques-uns des membres des écoles étrangères en Grèce³⁷, à l'instar de A. Delacoulonche³⁸, L. Heuzey³⁹ ou P. Perdrizet⁴⁰. À cette époque, la Macédoine est encore sous domination ottomane tandis que la partie méridionale de la Grèce est libre depuis 1830 et dotée d'un *Service Archéologique*. Aussi, au XIX^e s., la recherche archéologique en Macédoine, comme dans d'autres zones du monde grec et balkanique d'ailleurs, est-elle très largement dominée par les « Occidentaux⁴¹ ». Mais, malgré l'investissement de ces scientifiques étrangers, cette région souffre dès lors, en raison de sa

³¹ LUCAS 1712.

³² M. Hatzópoulos cite, à titre d'exemple : Cyriaque d'Ancône, Pierre Belon (milieu du XVI^e s.), P. Braconnier (1^{re} moitié du XVIII^e s.), P. Lucas (1^{re} moitié du XVIII^e s.) ou encore Jean-Baptiste Gaspar d'Anse de Villosion (fin du XVIII^e s.), cf. HATZOPOULOS 2011a, p. 36.

³³ Pour le développement de l'archéologie en Macédoine au XIX^e s., voir : PAPAZOGLU 1988, p. 5-8 ; HATZOPOULOS 2011a, p. 36-37.

³⁴ COUSINÉRY 1831. Entre autres, E.-M. Cousinéri a été chancelier du consulat français de Thessalonique, vice-consul en 1776, consul *ad interim* de 1783 à 1785, puis consul de 1786 à 1792 et de 1815 à 1817. Il est principalement intéressé par les monnaies, mais ces séjours à Thessalonique lui ont aussi donné l'opportunité de considérer l'histoire et les vestiges de cette région, cf. WILLIAMS.

³⁵ POUQUEVILLE 1821 ; POUQUEVILLE 1826-1827. F. Pouqueville a parcouru la Grèce et plus largement l'Orient à diverses occasions avant d'être nommé consul à Ióannina par Napoléon I^{er}.

³⁶ LEAKE 1835. C'est lors de ses séjours en tant qu'instructeur puis diplomate britannique auprès de l'armée et des autorités ottomanes à Constantinople et Ióannina que le colonel W. M. Leake parcourt le nord de la Grèce et en décrit les vestiges.

³⁷ Les écoles étrangères commencent à émerger en Grèce à partir de 1846, date à laquelle la première, l'*École française d'Athènes (EfA)*, est fondée.

³⁸ DELACOULONCHE 1858. A. Delacoulonche devient membre de l'*EfA* en 1853.

³⁹ HEUZEY 1860 ; HEUZEY 1862. L. Heuzey, membre de l'*EfA* en 1854, fut le premier à entreprendre des fouilles archéologiques en Macédoine, à Vergína (Aigéai [b05]) : HEUZEY et DAUMET 1872 ; voir aussi HEUZEY et DAUMET 1876.

⁴⁰ P. Perdrizet a publié le matériel archéologique qu'il a repéré en Macédoine dans plusieurs tomes du *BCH* parus à la fin du XIX^e s. (n° 18, n° 19, n° 21, n° 22, n° 24). Il est devenu membre de l'*EfA* en 1893.

⁴¹ Il y a tout de même quelques exceptions, comme G. Dímitsas par exemple qui, dès la fin du XIX^e s., s'occupe, entre autres, de rassembler les inscriptions de Macédoine : DIMITSAS 1880 ; DIMITSAS 1896.

libération plus tardive de la domination ottomane, d'un certain retard par rapport à la Grèce méridionale s'agissant de l'exploration archéologique de ses terres.

Le troisième temps débute alors avec l'ouverture du *Service Archéologique* dans le nord de la Grèce à la suite de la libération de cette partie du pays, en 1912⁴². À partir de cette date, des archéologues grecs investissent les recherches menées en Macédoine⁴³, pendant que les « Occidentaux » poursuivent et multiplient les travaux initiés précédemment⁴⁴. C'est à cette époque que la majorité des investigations archéologiques des grands sites (Pella [b54], Dion [p06], Miéza [b43], Aigéai [b05], etc.⁴⁵) est entreprise et que les vestiges d'une grande partie de la Macédoine commencent à être systématiquement enregistrés⁴⁶. Malheureusement, l'élan des entreprises archéologiques qui se déploie à partir de 1912 est à maintes reprises interrompu et perturbé par les événements qui marquent la 1^{re} moitié du XX^e s. : Guerres balkaniques dont la Macédoine est l'un des terrains d'affrontements, Guerres mondiales et Guerre civile.

Enfin, le quatrième temps est celui de la reprise des activités à partir des années 1950, après les bouleversements traversés par le pays⁴⁷. L'exploration des principaux sites et le recensement des vestiges se poursuivent dans toute la Macédoine, orchestrés par le *Service Archéologique* et l'*Université de Thessalonique*⁴⁸, tandis que les fouilles étrangères continuent (Philippes, Thasos et Olynthe⁴⁹), lesquelles demeurent cependant rares dans cette région. C'est dans ce contexte que les tombes royales de Vergína (Aigéai [b05]) sont découvertes en 1977 et, bien que les recherches conduites avant cette date aient déjà révélé la richesse des vestiges classiques et hellénistiques en Macédoine, cette découverte donne une impulsion nouvelle à l'archéologie de la région.

⁴² PAPAZOGLU 1988, p. 8 ; HATZOPOULOS 2011a, p. 37-38.

⁴³ On pense à N. Pappadákis, G. Oikónómos, G. Sotiriádis, K. Romaíos, A. Keramópoulos, G. Bakalákis ou encore C. Makarónas dont une partie des écrits apparaît en bibliographie et qui publient, pendant la première moitié de XX^e s., les résultats de leurs recherches archéologiques dans les *PAE*, *AEph.*, *Μακεδονικά*, etc.

⁴⁴ C'est à peu près à ce troisième temps que correspond l'ouverture des trois premiers chantiers archéologiques français et britanniques en Macédoine : Thasos (1911 – *EfA*), Philippes (1914 – *EfA*) et Olynthe (1928 – *British School at Athens* : *BSA*).

⁴⁵ Pour l'histoire des recherches sur ces sites, voir les présentations qui en sont faites dans le catalogue.

⁴⁶ Ainsi, le travail de A. Keramópoulos à Flórina et en Haute Macédoine par exemple (KERAMOPOULLOS 1930 ; KERAMOPOULLOS 1932b ; KERAMOPOULLOS 1933 ; KERAMOPOULLOS 1934 ; etc.).

⁴⁷ HATZOPOULOS 2011a, p. 38-39.

⁴⁸ C'est à cette époque que sont entreprises les fouilles du grand Tumulus de Vergína (Aigéai [b05]), celle de Miéza [p43] ou de Pella [b54]. C'est à cette époque également que le sanctuaire de la Mère des Dieux autochtone de Lefkópetra [b31] est mis au jour.

⁴⁹ La fouille d'Árgilos, quatrième site macédonien antique investi par des étrangers, ne voit le jour qu'en 1992.

Ainsi, il apparaît que l'archéologie en Macédoine a suivi les grands mouvements du développement de cette discipline dans le bassin égéen. La Macédoine est loin d'être une région oubliée des antiquaires puis des archéologues même si son histoire contemporaine, comme celle de l'ensemble du nord de la Grèce, a conduit la recherche archéologique à y prendre un certain retard, et cela en comparaison avec la partie méridionale du pays.

b – Le développement de l'archéologie macédonienne au lendemain de la découverte des tombes royales de Vergína

Il est évident que la découverte de ces tombes correspond à une époque où l'archéologie macédonienne adopte un visage nouveau. Et, l'exploration du vaste *tumulus* contenant plusieurs sépultures (la tombe dite « de Persephone », la tombe dite « de Philippe » et la tombe dite « du prince ») et appartenant à la nécropole royale macédonienne⁵⁰ a une grande importance certes, mais d'ordre essentiellement symbolique.

Car, ce n'est sans doute pas la seule découverte de ces tombes royales de Vergína (Aigéai [b05]) qui a provoqué le renouveau de l'archéologie en Macédoine, celui-ci participe aussi d'un mouvement plus global du développement de l'archéologie dans les années 1970, notamment impulsé par la « New Archaeology ». Mais, il est indubitable que cette découverte est venue soutenir et motiver l'élan nouveau qui marqua la fin des années 1970 et le début des années 1980⁵¹. En effet, dès 1968, c'est-à-dire avant la mise au jour de ces tombes, l'*Institut des Études Balkaniques* de Thessalonique avait pris l'initiative de fonder un *symposium*, consacré au passé de cette région, qui perdure encore aujourd'hui : « *Ancient Macedonia* », rassemblant tous les quatre à six ans, certes principalement d'abord des historiens et des philologues, mais aussi quelques archéologues. Par ailleurs, pendant les mêmes années 1970, progressivement dans un premier temps puis de façon décisive après 1977, les fouilles préventives et programmées se multiplièrent dans la région⁵². Parallèlement, le *Centre de Recherche des Antiquités Grecques et Romaines*

⁵⁰ Pour plus de détails sur cette découverte, voir notamment : ANDRONIKOS 1984, ainsi que LANE FOX 2011, pour un aperçu des débats provoqués par cette découverte et concernant l'attribution probable de l'une des tombes du *tumulus* à Philippe II.

⁵¹ Concernant le développement de l'archéologie depuis la fin des années 1970, voir : HATZOPOULOS 2011a, p. 39-41 et BREKOULAKI 2012.

Concernant les volumes de la série *Μελετήματα*, voir par exemple : GOUNAROPOULOS et HATZOPOULOS 1985 ; HATZOPOULOS et LOKOPOULOU 1987 ; TATAKI 1988 ; HATZOPOULOS 1996b ; ou encore PETSAS et al. 2000.

⁵² Ces fouilles archéologiques sont gérées par le *Service Archéologique* ainsi que par l'*Université de Thessalonique*. À titre d'exemple pour les fouilles programmées, nous citerons simplement la reprise des travaux d'exploration à Dion [p06] en 1972 par D. Pandermalis, de celles de Pella [b54] au début des années

(*KERA*) consacré aux périphéries du monde grec et, de fait, à la Macédoine voit le jour en 1979, conduisant à la publication, à partir de 1985, de plusieurs volumes portant sur cette région dans la série *Μελετήματα*. En 1987, le regain d'intérêt pour l'archéologie de la Macédoine aboutit enfin à la création de l'*Αρχαιολογικό Έργο στη Μακεδονία και Θράκη (AEMTh)*, où sont présentées les résultats des fouilles archéologiques annuelles. Ainsi, l'intérêt extrêmement vif porté à l'archéologie en Macédoine engendre une activité de terrain importante et fournit des données toujours plus nombreuses.

Toutefois, malgré l'accélération de ces dernières décennies, les publications systématiques archéologiques concernant les sites aussi bien que le mobilier demeurent rares⁵³ et, quand elles existent, celles-ci se concentrent principalement sur les vestiges des centres urbains et de l'élite macédonienne⁵⁴. Les informations relatives à la majorité des découvertes annuelles, surtout lorsqu'il s'agit des restes d'installations modestes découvertes lors de travaux préventifs, sont ainsi principalement, sinon exclusivement, divulguées par le biais de rapports de fouilles succincts qui paraissent en général dans l'*AEMTh* ou l'*Αρχαιολογικόν Δελτίον (AD)*. C'est à dire que les données archéologiques,

1980, le début des fouilles de Pydna [p48] ou encore la diversification des secteurs d'exploration à Vergína (Aigéai [b05]).

⁵³ Certes, le site de Dion [p06] a par exemple fait l'objet de quelques synthèses portant sur des lampes ou des monnaies (KREMYDI-SICILIANOU 1996 ; KREMYDI-SICILIANOU 2004 ; PINGIATOGLOU 2005a) et sur les murs de la ville (STEFANIDOU-TIVERIOU 1998), mais étant donné l'état d'avancée de l'exploration du site, l'effort paraît limité. De même, à Vergína (Aigéai [b05]), seul le palais (ANDRONIKOS *et al.* 1961) et un peu de mobilier (DROUGOU 2005a) ont fait l'objet de publications archéologiques, comme à Béroia [b15] par exemple (pour des tombes : DROUGOU et TOURATSOGLU 1980 ; concernant du mobilier : TSAKALOU-TZANAVARI 2002). Finalement, Pella (Bottée) semble quelque peu faire exception, bien que les informations concernant ses vestiges restent principalement communiquées par le biais d'articles parus dans l'*AEMTh*, l'*AD* et autres revues. On note tout de même l'existence d'autres publications (par exemple, concernant du mobilier : AKAMATIS 1993 ; AKAMATIS 2000 ; PAPPAS 2001 ; concernant du bâti : GIOURI et MAKARONAS 1989 ; LILIMPAKI-AKAMATI 1996 ; LILIMPAKI-AKAMATI 2000 ; concernant les tombes : LILIMPAKI-AKAMATI *et al.* 2008). On peut aussi souligner quelques travaux plus récents concernant les carrières d'Asómata (Bottée) (KOUKOUVOU 2012), la topographie du pourtour du golfe Thermaïque (SOUEREF 2011) ou encore les installations agricoles (ADAM-VELENI *et al.* 2003, il ne s'agit cependant pas ici d'une publication archéologique à proprement parler).

Ce tableau de l'état des publications archéologiques portant sur les sites de Macédoine est évidemment incomplet mais illustre, pour quelques-uns des sites les plus importants de Macédoine, le nombre extrêmement restreint de publications systématiques les concernant, sachant que cela vaut pour l'ensemble de la région. À ma connaissance, seules Thasos (voir la collection des *Études thasiennes* publiée par l'*EfA*, par exemple GRANDJEAN 1988 ou MULLER 1996) et Olynthe (ROBINSON 1929-52) ont fait l'objet d'un réel travail de publication de synthèse et finalement, malgré l'absence de parutions archéologiques globales, Pella [b54] et Thessalonique font, dans une certaine mesure, exceptions par le nombre d'études partielles publiées les concernant.

⁵⁴ ANSON 2010, p. 6. En effet, les tombes macédoniennes découvertes en différents endroits de la Macédoine font souvent l'objet de publications, cf. HATZOPOULOS 2011a, p. 41. Par exemple, pour Vergína (Aigéai [b05]) voir : ANDRONIKOS 1969 ; ANDRONIKOS 1994 ; pour Miéza [p43], voir : KINCH 1920 ; PETSAS 1966). Ce phénomène d'un développement accru pour les vestiges de l'élite macédonienne est aussi illustré par les grandes expositions réalisées ces dernières années au Louvre et à Oxford. Pour les catalogues, voir : DESCAMPS-LEQUIME 2011 et *Heracles to Alexander the Great* 2011.

par nature lacunaires, ne se voient en outre exposées que partiellement. Du même coup, l'archéologie macédonienne est dominée par une littérature en langue grecque moderne. Enfin, malgré le dynamisme des investigations programmées et le grand nombre de fouilles préventives consécutives à l'aménagement et à la multiplication des axes routiers ou à des travaux de constructions publiques et privées qui révèlent par endroits des installations rurales, l'archéologie continue de se concentrer principalement sur les centres urbains et, à l'inverse des travaux réalisés dans le sud de la Grèce⁵⁵, elle omet de multiplier les approches permettant une meilleure connaissance du territoire dans son ensemble, comme le souligne E. M. Anson :

Macedonia still awaits the intensive field surveys, those meticulous examinations of land surfaces, which should provide more information regarding the ancient Macedonian countryside⁵⁶.

Finalement, la Macédoine apparaît comme une région livrant une documentation archéologique extrêmement riche et variée en raison des nombreuses fouilles programmées et préventives conduites sur ce territoire ; en revanche, l'accès à ces sources reste malgré tout problématique du fait de l'état des publications.

c – L'historiographie de la Macédoine : entre histoire politique, institutionnelle ou religieuse et géographie historique

Parallèlement aux travaux archéologiques, le passé macédonien a conduit plusieurs historiens à s'intéresser à cette région tout au long des XIX^e s. et XX^e s. Nous ne reviendrons pas ici sur la masse des travaux publiés, nous nous contenterons de remarquer que, comme l'illustre l'article sur la Macédoine de l'*Oxford bibliography online*⁵⁷, les études historiques macédoniennes sont très largement dominées par trois champs : celui de l'histoire politique et institutionnelle du royaume hellénistique comprenant l'étude des différents rois et particulièrement celle de Philippe II et d'Alexandre le Grand, celui de la géographie historique – sur lequel nous allons revenir ci-dessous – et, dans une moindre

⁵⁵ En Béotie (BINTLIFF *et al.* 2007), en Argolide (Van ANDEL et RUNNELS 1987) ou dans les îles (par exemple : RENFREW et WAGSTAFF 1982), on constate en effet la mise en place de prospections archéologiques et le développement de l'archéologie du paysage qui permettent d'aborder la question de l'espace rural, cf. DOUKELIS et MENDONI 1995.

⁵⁶ ANSON 2010, p. 6.

⁵⁷ HATZOPOULOS et ANDRIANOU 2011.

mesure peut-être, celui de la religion. Bien sûr, la société, la langue et l'économie sont abordées, mais de façon marginale, en particulier en ce qui concerne la dernière. Un deuxième élément caractérise l'historiographie macédonienne : celui de la suprématie des études portant sur la fin de l'époque classique et la première moitié de l'époque hellénistique, suprématie écrasante au regard de ce qui est produit sur les époques antérieures au règne de Philippe II et postérieures à la conquête romaine (après 168 av. J.-C.). Ce phénomène s'explique certainement par quelques raisons assez simples : d'abord par la disponibilité des sources (épigraphiques, numismatiques et littéraires, ces dernières devenant presque silencieuses en ce qui concerne la Macédoine après la chute du royaume), ensuite, l'intérêt archéologique principalement tourné vers les grandes œuvres du royaume hellénistique ; peut-être, par ailleurs, le retard relatif de l'archéologie macédonienne ; et enfin une bibliographie récente en langue principalement grecque qui peut restreindre le nombre de chercheurs s'intéressant au nord de la Grèce. Partant, le domaine d'étude qui est celui de ce travail, à savoir l'économie de la Macédoine sous domination romaine, se trouve confronté à un vide historiographique patent que la multiplication des études et découvertes de ces dernières décennies peine à combler ; en revanche, la question de l'occupation du territoire, venue ici soutenir celle de l'économie, pour sa part, se place dans la lignée d'un champ d'études plutôt développé en Macédoine, celui de la géographie historique.

Ainsi, les études sur l'économie, périodes hellénistique et romaine confondues, se sont longtemps limitées à quelques tentatives de synthèses au sein d'ouvrages plus généraux⁵⁸, avant que ne paraissent les travaux de M. Faraguna⁵⁹, relatifs à l'économie, aux finances mais aussi aux institutions et, plus récemment, ceux de Z. Archibald⁶⁰. À notre connaissance, ce sont les seules recherches historiques abordant l'économie de la Macédoine antique selon un angle élargi. Remarquons alors qu'elles visent principalement la période hellénistique. Considérant les études plus spécialisées, il apparaît que le champ de l'économie macédonienne a avant tout été abordé par le biais des études

⁵⁸ Dans *An Economic Survey of Ancient Rome*, J. Larsen intègre la Macédoine à son étude de l'économie de la Grèce romaine mais ne la considère pas à part entière (LARSEN 1959). Plus récemment, on note que *A Companion to Ancient Macedonia* est doté d'un article général sur l'économie de la Macédoine hellénistique principalement, article d'économie politique (MILLETT 2010), tandis que l'unique article abordant la question économique, certes diachronique, que contient le *Brill's Companion to Ancient Macedon*, le fait à travers le monnayage exclusivement (KREMYDI 2011). F. Papázoglou a par ailleurs tenté un rapide bilan qui s'avère peu concluant (PAPAZOGLU 1992).

⁵⁹ Notamment FARAGUNA 2006.

⁶⁰ Notamment son dernier ouvrage : ARCHIBALD 2013, qui, toutefois, ne considère pas exclusivement la Macédoine mais l'intègre à l'ensemble du nord égéen.

numismatiques⁶¹, auxquelles il convient d'ajouter quelques travaux concernant les agoranomes, les élites ou les *negotiatores*⁶² et, enfin, quelques rares publications archéologiques portant sur du mobilier qui posent la question de l'existence d'ateliers de production dans certains centres urbains, comme à Béroia [b15] par exemple⁶³. Ces travaux, et notamment les publications archéologiques, certes plus nombreux pour la période hellénistique, se rapportent aussi à l'époque romaine ; ils nourrissent la question économique mais l'abordent rarement d'un point de vue historique et global. Aussi, notre démarche concerne-t-elle un domaine d'étude peu développé. À ce titre, il pourrait sembler que l'étude de l'économie macédonienne est riche de possibilités, mais la connaissance approximative que nous avons de la région sous domination romaine restreint ces possibilités.

En effet, les études sur l'économie de la Macédoine ne sont pas les seules à faire défaut, ce sont plus largement celles relatives à l'histoire de cette région après la conquête romaine qui manquent. Avec son ouvrage sur les *Villes de Macédoine à l'époque romaine*, c'est F. Papázoglou qui jusqu'à présent a fourni la masse d'informations la plus importante concernant la Macédoine sous domination romaine⁶⁴. Elle s'attache à présenter dans cet ouvrage l'ensemble des agglomérations connues par les textes, réfléchissant, à partir de ces données, sur l'organisation civique et politique de la région, des villes et communautés, mais aussi sur la topographie du pays à l'époque romaine.

Ce travail de localisation des agglomérations mentionnées par les textes a occupé⁶⁵ et occupe encore⁶⁶ de nombreux chercheurs, les découvertes archéologiques fournissant

⁶¹ TOURATSOGLU 1993 ; KREMYDI-SICILIANOU 1996 ; KREMYDI-SICILIANOU 2004 ; KREMYDI 2011.

⁶² RIZAKIS 1986b ; RIZAKIS 2002 ; RIZAKIS 2003 ; SÈVE 2005 ; ARCHIBALD 2011.

⁶³ À l'exemple des études conduites sur les statuettes ou les stèles funéraires de Béroia (25, 26 [b15]), cf. ADAM-VELENI 2002, ce type de publication peut conduire à mettre en lumière la présence d'atelier de production artisanale d'ordre « industriel », d'influence locale ou régionale, au sein d'une agglomération.

⁶⁴ PAPAZOGLU 1988. F. Papázoglou n'est toutefois pas l'unique personne à avoir étudié la Macédoine romaine, voir aussi par exemple : A. Rizákis (RIZAKIS 1986b ou RIZAKIS 2002), A. Tatáki qui se concentre sur l'onomastique (TATAKI 2006), et concernant la haute Macédoine I. Svérkos (SVERKOS 2000) ou, concernant la vie religieuse FALEZZA 2012.

⁶⁵ Depuis G. Tafel (TAFEL 1842), T. Desdevises-du-Dézert (DESDEVISES-DU-DÉZERT 1863) ou M. Dimitsas (DIMITSAS 1874) jusqu'à F. Papázoglou en passant par N. Hammond (HAMMOND 1972), D. Samsáris (SAMSARIS 1976 ; SAMSARIS 1989) ou M. Hatzópoulos et L. Loukópoulou (HATZOPOULOS et LOUKOPOULOU 1987) : concernant les travaux de géographie historique antérieurs à la parution de l'ouvrage de F. Papázoglou, voir : PAPAZOGLU 1988, p. 4-8 et 10-11. Plus récemment, un ouvrage similaire à celui de F. Papázoglou mais portant sur les époques classiques et hellénistiques a vu le jour, cf. GIRTZY 2001.

⁶⁶ Depuis l'édition du volume de F. Papázoglou, M. Hatzópoulos et L. Loukópoulou ont continué à publier quelques études (HATZOPOULOS et LOUKOPOULOU 1989 ; HATZOPOULOS et LOUKOPOULOU 1992), tandis que M. Hatzópoulos a consacré une partie de son ouvrage sur les institutions macédoniennes à la topographie du pays (HATZOPOULOS 1996b). Par ailleurs, des ouvrages s'attachant à répertorier

sans cesse de nouveaux éléments d'interprétations. F. Papázoglou a consacré une importante partie de son œuvre à reprendre les données disponibles concernant l'identification des villes antiques et à proposer des solutions, infirmer ou confirmer celles qui avaient déjà été proposées auparavant. Bien que portant sur l'époque romaine, la somme réalisée par cette chercheuse vient s'intégrer au sein d'une tradition historiographique ancienne en rassemblant l'ensemble des informations disponibles sur la topographie de la région ; à partir de la fin des années 1980, ce travail constitue alors une référence incontournable et les articles publiés depuis à la lumière des découvertes nouvelles viennent simplement préciser et réviser la topographie macédonienne telle qu'exposée par F. Papázoglou.

L'étude présentée ici est directement inspirée de cet ouvrage, par l'organisation du catalogue d'abord, par la place accordée à l'occupation du territoire ensuite. Le répertoire des villes ou villages que F. Papázoglou a établi à partir des textes antiques y est repris tel quel avec renvois à son ouvrage ; il a en revanche été complété par quelques noms d'agglomération apparus depuis sur des inscriptions⁶⁷, mais surtout par un catalogue des sites archéologiques connus. Nous nous sommes efforcée de mettre à jour, sur la base de la bibliographie récente, les propositions d'identification de certaines des agglomérations mentionnées par F. Papázoglou⁶⁸, pour lesquelles des éléments nouveaux sont apparus.

Concluons : si l'archéologie macédonienne connaît un certain retard vis-à-vis de celle de la Grèce méridionale, il n'en reste pas moins vrai que l'élan qu'elle a connu à la fin des années 1970, à la suite de la découverte des tombes royales de Vergína, et le développement parallèle des fouilles préventives ont conduit à un accroissement massif des découvertes. La documentation archéologique est aujourd'hui foisonnante bien que difficilement accessible en raison du manque de publication ; il reste cependant à l'exploiter. Du point de vue des études historiques, le domaine économique et l'époque romaine demeurent peu explorés et, parmi les thématiques que nous nous attachons à

l'ensemble des sites archéologiques d'une région et traitant plutôt de topographie, à l'instar de ceux de D. Samsáris, ont été publiés : KARAMITROU-MENTESIDI 1999a ; SOUEREFF 2011. Enfin, on note l'existence de quelques articles qui constituent des mises au point propres à la localisation d'un site en particulier à la lumière des découvertes nouvelles. Ces articles sont mentionnés au sein du catalogue analytique, dans la notice ou la présentation de l'établissement auquel ils correspondent, comme c'est le cas pour Aigéai [b05] ou Méthonè [p33] par exemple.

⁶⁷ Les cas sont rares, on en dénombre au moins trois en Éordée : [...]BAREA [e23], Doliche [e26] et Megara [e64].

⁶⁸ C'est par exemple le cas d'Agassai [p01] et de Phylakai [p43] ou encore d'Ichnai [b23].

traiter, seule la question de l'occupation du territoire s'inscrit finalement dans la continuité d'un champ relativement développé en Macédoine, celui de la géographie historique.

Aussi nous a-t-il paru pertinent d'exploiter la documentation archéologique disponible et accessible pour répondre à la question de l'organisation de la production et des échanges en Macédoine ainsi qu'à celle de l'occupation du territoire selon un point de vue régional et social, global et historique. Pour ce faire, nous nous sommes attachée à répertorier nos données selon quelques critères que nous allons maintenant nous attacher à présenter. Ces critères ont ainsi été établis dans le dessein de répondre aux exigences d'exhaustivité et de représentativité qu'implique une telle étude.

II – LA CONFECTION DU CORPUS : CRITERES DE SELECTION ET SOURCES ARCHEOLOGIQUES

Étant donné l'état de la bibliographie portant sur l'économie de la Macédoine et le peu de publications archéologiques abouties concernant les sites et le mobilier antique de cette région, tout travail de synthèse économique à partir d'études déjà réalisées sur différentes questions plus pointues s'est révélé vain. Par contre, considérer les vestiges bâtis et mobiliers présentés dans les comptes-rendus de fouilles nous a paru être une solution pertinente pour répondre aux exigences du sujet. Sous l'effet de l'activité archéologique préventive, ces vestiges, comme nous le verrons plus tard, concernent un grand nombre d'établissements géographiquement éclatés à l'échelle régionale et représentent différents types de sites, non pas seulement les principaux centres urbains explorés par l'archéologie programmée depuis plusieurs décennies. Aussi ces vestiges nous permettent-ils d'aborder la question de l'organisation de la production et des échanges ainsi que celle de l'occupation humaine selon l'angle d'une diversité à la fois sociale et territoriale.

La quasi-totalité des sources utilisées pour construire un outil à partir duquel examiner notre question est donc archéologique ; et, cet outil n'est autre que le catalogue analytique qui accompagne ce volume. Pour ce faire, il a été décidé de rassembler l'ensemble des vestiges des activités artisanales, agricoles, de stockage et d'échange ainsi que l'ensemble des établissements connus par les textes et l'archéologie, cela pour la fin de

l'époque hellénistique et pour l'époque romaine en Éordée, en Bottiée, en Piérie et à Thessalonique, et ce malgré la qualité inégale et le caractère approximatif des informations contenues dans les chroniques de fouilles. En effet, si l'on avait exigé un degré de détails de l'information élevé (datation précise, matériaux de construction, surface, etc.) et systématique pour les vestiges considérés, le nombre d'établissements et de « structures » valables aurait été extrêmement restreint et n'aurait concerné que quelques centres urbains, ce que nous voulions éviter. De la sorte, le catalogue analytique concentre les informations relatives aux principales agglomérations et aux lieux « publics » de la vie économique, mais aussi celles qui concernent des « structures » domestiques, bien plus modestes, des villages, des hameaux ou encore des fermes.

Les critères de sélection des données employés pour que cet outil soit rigoureusement construit et possède un réel intérêt scientifique, vu le caractère extrêmement disparate des informations disponibles sur les différents sites, sont les suivants.

a – Le répertoire des « structures archéologiques de la vie économique⁶⁹ »

Afin de construire ce corpus de sources, nous nous sommes d'abord attachée à recueillir toutes les données présentes au sein des comptes-rendus de fouilles et des quelques publications archéologiques disponibles qui témoignent d'une activité de production artisanale ou agricole, de stockage et d'échange, quelle que soit son importance.

Ces données concernent trois types de vestiges : du mobilier, des installations bâties propres à la réalisation de certaines activités économiques et enfin des bâtiments. Dans la majorité des cas, l'association entre différents types de vestiges mobiliers et différents types de vestiges bâtis (mobilier + mobilier, mobilier + installation, mobilier + bâtiment, installation + bâtiment) exposés ci-dessous est nécessaire à l'identification des structures. Mais, dans d'autres cas, certains indices mobiliers ou bâtis suffisent en eux-mêmes à révéler des « structures » de production artisanale ou agricole, de stockage ou d'échange.

⁶⁹ Chaque « structure » répertoriée est exposée au moyen d'une fiche descriptive à la suite de la « Présentation » de l'établissement auquel elle appartient, dans les parties « Catalogue des "structures" » et de leur établissement » propres à chaque région, au sein du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

Au sein des comptes-rendus de fouilles, les descriptions de ces différents types de vestiges sont généralement accompagnées d'une interprétation de l'activité dont ils témoignent, mais ce n'est pas toujours le cas et les données récoltées peuvent être de différentes qualités. Nous pouvons disposer d'une description extrêmement précise ou approximative des vestiges, du simple exposé d'une installation ou de certains restes mobiliers ou enfin de la mention unique d'un lieu de production, de stockage ou d'échange sans description aucune des vestiges qui rendent possible cette mention.

- *Le mobilier*

Le premier type de vestiges est le mobilier qui était indubitablement associé à un lieu de production, de stockage ou d'échange. Ces vestiges mobiliers sont nombreux, mais il faut toutefois souligner que leur présentation par les archéologues ayant rédigé les chroniques est souvent omise. Dans le tableau ci-dessous, sont exposés les différents vestiges mobiliers trouvés dans les rapports de fouilles lors de la construction du catalogue ainsi que, dans la colonne de droite, l'activité à laquelle ils servaient et dont ils ont permis l'identification, seuls, associés entre eux ou associés à des vestiges bâtis (installations ou bâtiments) :

Vestiges	Activité correspondante
Moules de vases ou de lampes, mobilier en terre cuite divers et groupé, cales en terre cuite, supports de cuisson en terre cuite, amas d'argile, ratés de cuisson	Production céramique
Moules de statuettes, concentration de statuettes, statuettes qui, sur des critères stylistiques, appartiendraient à un même atelier	Production coroplastique
Scories, restes/morceaux de métaux, moules de vases avec dépôts de métaux, moules en pierre, lingots, mobilier en métal divers et groupé	Production métallurgique
Outils de tailleurs de pierre, ouvrages (stèles, sculptures, etc.) d'un même style, éclats de pierre, œuvres inachevées	Travail de la pierre
Poids de métiers à tisser, fusaïoles, ciseaux, aiguilles, bobine	Tissage
Bijoux regroupés	Production de bijoux
Amas de pâte de verre, objet en verre	Travail du verre
Morceau d'os, objets en os	Travail de l'os
Pigments, bassines, mortier, passoire	Teinture
Outils pour la vigne, morceaux de résine	Viticulture et viniculture
Meules	Broyage des denrées sèches
<i>Pithoi</i> , vases de stockage, un même mobilier entreposé en un endroit	Stockage de denrées sèches ou de marchandises
<i>Sèkoma</i>	Contrôle des poids et mesures

Fig. 1 : Tableau récapitulatif des différents types de vestiges mobiliers recueillis lors de la construction du catalogue et des activités économiques correspondantes.

Lors de leur découverte, ces vestiges étaient parfois associés à une installation ou à un bâtiment permettant ainsi la localisation précise d'une « structure archéologique de la vie économique »⁷⁰. Mais, d'autres fois, ce mobilier était isolé de toute construction⁷¹ ou était dispersé sur tout ou partie de la zone explorée de l'établissement. Si, dans le premier de ces deux cas, on peut supposer que l'activité économique était accomplie à proximité du mobilier, dans le second cas, il est impossible de localiser la « structure » dont il témoigne.

- *Les installations propres à la réalisation de certaines activités*

Le deuxième type de vestiges correspond aux installations bâties nécessaires et propres à certaines pratiques. En elles-mêmes, ces installations constituent souvent un indice solide pour l'identification d'une « structure » en l'absence même de mobilier. Dans le tableau ci-dessous, sont exposées les différentes installations trouvées dans les rapports de fouilles lors de la construction du catalogue ainsi que, dans la colonne de droite, l'activité à laquelle ils correspondent :

Installations	Activité correspondante
Fours céramiques	Production céramique
Établis : constructions carrée ou semi-circulaires parfois en pierre	Broyage, travaux autres ?
Trous de <i>pithoi</i> , marche en pierre pour accéder aux <i>pithoi</i> , fosses	Stockage
Orifices dans le sol	Teinture
Sillons parallèles, rangées de fosses parallèles	Culture de la vigne
Trous de poteaux	Tissage
Vivier à poisson	Pisciculture
Pressoir	Production d'huile d'olive ou de vin
Péribole et abrit	Élevage
Foyer	Préparation alimentaire, production métallurgique, ou autres ?

Fig. 2 : Tableau récapitulatif des différents types d'installations recueillis lors de la construction du catalogue et des activités économiques correspondantes.

- *Les bâtiments*

Le troisième type de vestiges correspond simplement aux vestiges bâtis qui accueilleraient certaines de ces activités de production, de stockage et d'échange. En ce qui nous concerne, la plupart des vestiges bâtis répertoriés a été identifiée comme partie

⁷⁰ C'est par exemple le cas des boutiques de l'agora de Pella (60 [b54]), celles de Dion (150 [p06]) ou de Thessalonique (cf. *Vol. 2 – Appendice* : « structure 169 »).

⁷¹ C'est par exemple le cas de l'atelier de bijoux et de l'atelier métallurgique de l'acropole d'Aigéai (6, 7 [b05]), c'est aussi le cas de l'existence d'espaces de stockage alimentaire et de traitement des denrées supposée dans certains établissements ayant seulement fait l'objet de prospections, comme Mesóvouno [e65] ou Ágios Christóforos – Dexamení [e02] par exemple.

constitutive d'une « structure » grâce à la présence de mobilier ou d'une ou de plusieurs installations témoignant d'une pratique économique à l'intérieur de la construction.

En effet, si l'organisation planimétrique suffit à identifier un certain nombre d'édifices, dans le cas des activités de production, de stockage et d'échange, ce n'est guère souvent le cas en Macédoine. Mis à part des boutiques – appartenant ou non à une *agora* –, il ne semble pas y avoir d'édifices de la vie économique, pour les régions qui nous concernent ici, à savoir la Bottiée, l'Éordée et la Piérie, dont le plan soit « régulier » et corresponde à un type particulier, comme les *macella* ou *horrea* par exemple⁷².

- *Les lieux de production, de stockage et d'échange mentionnés par les fouilleurs*

Enfin, le répertoire des « structures » tient compte d'un autre type d'information : la simple évocation, par les personnes ayant exploré un établissement, d'un lieu de production, de stockage ou d'échange, sans description aucune de la structure⁷³. Nous avons hésité à conserver ce type de données eu égard à l'absence d'informations les concernant et à l'impossibilité de vérifier la pertinence de l'interprétation par la description des vestiges. Tout en les considérant avec prudence, il nous a toutefois paru pertinent de conserver ces informations afin d'élargir le panel de données au sein d'une même région macédonienne et afin de disposer d'un répertoire aussi complet que possible dans l'idée de poursuivre cette recherche par un travail de vérification de terrain et auprès des archéologues.

Ainsi, les « structures » correspondent-elles aux espaces, bâtis ou non, qui ont accueilli des activités de production agricole ou artisanale, de stockage ou d'échange dont nous avons la trace, de façon assez inégale selon les sites, par les vestiges mobiliers ou bâtis décrits dans les comptes-rendus de fouilles. Ces « structures » représentent donc une catégorie assez large, rassemblant l'ensemble des vestiges des activités économiques, plutôt que les seules installations bâties, plus aisément identifiables.

Les informations dont nous disposons concernant ces structures sont souvent succinctes et partielles, certes ; il nous a toutefois parfois été possible de porter un

⁷² En Macédoine, on retrouve tout de même un *macellum* à Philippes (DE RUYT 1983, p. 134) et un autre à Thasos (MARC 2004-2005).

⁷³ On pense par exemple à l'évocation d'ateliers métallurgiques (cf. *Vol. 2* – Appendice : « structure 177 et 178 ») à Thessalonique, évocation qui n'est accompagnée d'aucune description des vestiges ayant permis cette interprétation.

jugement quant aux interprétations qui ont été faites des vestiges et, quand la description de ces derniers est suffisamment détaillée, d'en préciser certaines et d'en réfuter d'autres. Ainsi, certaines de ces structures ont été identifiées grâce aux descriptions des comptes-rendus, sans qu'aucune interprétation en ait été fournie par ces derniers⁷⁴ ; l'identification et l'interprétation proposée par les archéologues d'une autre partie des structures ont pu être vérifiées grâce à la précision des descriptions fournies ; enfin, il est impossible de porter le moindre jugement quant aux « structures » pour lesquelles une interprétation est donnée dans la bibliographie, sans que les éléments archéologiques sur lesquels elle repose aient parallèlement été explicités.

Cette documentation archéologique, malgré les difficultés qu'elle présente et sur lesquelles nous reviendrons, a en revanche le grand avantage d'être extrêmement diversifiée, par les différentes catégories sociales, les différents types d'établissements et les différents environnements géographiques qu'elle représente ; elle correspond en ce sens à un panel de « structures » extrêmement varié.

b – Le répertoire des composantes humaines du territoire à l'époque romaine : établissements et infrastructures

Les données répertoriées qui se rapportent aux établissements ou aux infrastructures et qui permettent de questionner l'organisation de l'occupation du territoire sont au moins tout aussi variées que celles se rapportant aux structures.

• Les établissements⁷⁵

Il y a d'abord les données disponibles sur les sites fouillés depuis plusieurs décennies pour certains d'entre eux (Aigéai [b05], Pella [b54], Édessa [b18], toutes trois en Bottiée, etc.) ou celles qui sont le résultat d'investigations parfois très restreintes, résultats de fouilles archéologiques préventives ou programmées. Les détails concernant les différentes fouilles sont plus ou moins précis, mais traduisent toujours une occupation

⁷⁴ C'est notamment le cas d'espace de stockage déduits de la mention de fragment de *pithoi* parmi le mobilier récolté lors de la prospection d'un établissement par exemple. Par mesure de prudence, les *pithoi* ayant pu faire l'objet de remploi pour d'autres fonctions, nous n'avons relevé leur mention que quand apparaissait également celle de fragments de meule, cf. Mesóvouno (77 [e65]) ou Spiliá – Drómos tou Mýlou (96 [e81]).

⁷⁵ Les établissements répertoriés sont présentés dans les parties « Catalogue des établissements » propres à chaque région, au sein du catalogue analytique.

humaine. Aussi, avons-nous répertorié toutes les traces d'habitation, allant de la tombe⁷⁶, qui constitue parfois l'unique trace d'un établissement alors certainement de petite taille, à l'agglomération étendue sur plusieurs hectares⁷⁷.

Nous avons ensuite répertorié les données se rapportant à des vestiges repérés en surface. Pour les régions de Macédoine étudiées ici en détail, ces données ne sont jamais le résultat de prospections systématiques, mais plutôt celles de l'observation du sol menée sur différents sites : sites dont l'existence était supposée par des découvertes fortuites faites aux alentours, sites présents dans les environs d'établissements fouillés et dont on a voulu connaître les environs, sites découverts au hasard, etc. Les informations disponibles sont dans ce cas le plus souvent ténues. Si les rapports mentionnent parfois la présence de vestiges bâtis, la qualité du mobilier ramassé ou la surface sur laquelle s'étendent les restes, ils se contentent bien souvent de signaler la présence de fragments de céramique, approximativement datés, en un endroit donné sans plus de détails. Les résultats de ces prospections, bien que ténus, ont malgré tout le mérite de nous permettre de préciser la répartition de l'occupation du territoire.

Enfin, il y a les informations concernant les découvertes fortuites isolées, éléments d'architecture, fragments de statues, stèles funéraires ou inscriptions qui, eux aussi, selon leur contexte de découverte, témoignent de la présence d'un établissement. Quand ces découvertes fortuites sont nombreuses, cette présence ne fait aucun doute, en revanche leur interprétation est plus délicate quand elles sont isolées. Aussi, pour ne pas trop fausser les résultats avancés dans ce travail, nous avons exclu les informations concernant les découvertes fortuites dont le lieu d'origine n'est pas connu avec certitude, c'est-à-dire les données concernant les vestiges qui ont pu être déplacés, ceux retrouvés en remploi par exemple⁷⁸. Nous avons néanmoins retenu les découvertes fortuites dont on sait qu'elles ont été faites dans le sol, lors de travaux agricoles par exemple. Dans tous les cas, les établissements uniquement connus par une découverte fortuite sont rares, car celles-ci ont très souvent provoqué des investigations plus poussées.

⁷⁶ C'est-à-dire qu'une seule tombe a été fouillée, mais que nous ne savons pas si elle était entourée d'autres vestiges similaires ou de restes d'habitation. Nous avons tout de même considéré que la présence d'une tombe, finalement très rarement seule, indique, dans la plupart des cas, la présence d'un établissement à proximité.

⁷⁷ Quand les fouilles archéologiques ont mis en évidence un sanctuaire isolé, nous ne l'avons pas compté comme un établissement, il a été associé à l'agglomération la plus proche, comme dans le cas de Sevastianá [b64] par exemple.

⁷⁸ À ce propos, les vestiges utilisés en remploi dans le village de Néa Éfesos, en Piérie, sont explicites. Ils sont assez nombreux, pourtant l'étude de certains d'entre eux suggère qu'ils proviennent de Dion [p06], cf. ARVANITAKI 2013. Cela semble être le cas dans de nombreux villages en Piérie étant donné le peu de carrière, cf. BESIOS *et al.* 2005a, p. 379.

Les établissements fouillés sont évidemment ceux qui livrent le plus d'éléments d'interprétation et pour lesquels nous avons pu assez facilement porter un jugement quant à leur importance et leur caractère. Par contre, la qualité des informations disponibles est extrêmement disparate d'un lieu d'occupation à l'autre et, dans un certain nombre de cas, ne permet pas vraiment de qualifier l'établissement. Il n'empêche que l'accumulation des données présente malgré tout un intérêt quant à l'organisation globale de l'occupation du territoire des régions macédoniennes sur lesquelles s'est plus précisément penchée notre étude.

- *Les infrastructures⁷⁹ : les routes fluviales ou terrestres et les ports*

À la différence des « structures » et des établissements, les infrastructures, c'est-à-dire les voies de communication et les ports, n'ont pas fait l'objet d'un répertoire à part entière et sont simplement exposées dans les présentations « Géographie et occupation du territoire » du catalogue propre à chaque région, cela pour deux raisons. La première de ces raisons est qu'une partie de ces infrastructures, les ports en l'occurrence, relève des établissements. La deuxième de ces raisons est que l'enjeu de ce travail n'est pas d'étudier les infrastructures dans leur totalité, objet potentiel d'une recherche à part entière, mais plutôt de comprendre comment les plus importantes de ces infrastructures viennent soutenir et expliquer l'organisation de l'occupation du territoire.

Pour en revenir aux ports, à notre connaissance, aucun de ceux-ci n'a fait l'objet de fouilles archéologiques pour les régions macédoniennes qui nous concernent. Nous nous sommes toutefois attachée à recueillir les rares informations disponibles sur ce type d'infrastructures quand elles étaient associées à une agglomération importante, ville ou centre urbain secondaire. Par contre, étant du coup nécessairement associés à un établissement, les ports n'ont pas fait l'objet d'une classification à proprement parler, leur présence a été simplement mentionnée dans les fiches de présentation des agglomérations auxquelles ils appartenaient.

Concernant les voies de communication terrestres : les établissements étaient liés entre eux par des routes et des chemins d'importances diverses dont l'existence nous est parvenue par les textes, les bornes et la découverte de vestiges archéologiques. Dans ce

⁷⁹ Les infrastructures sont présentées dans les sous-parties « Les infrastructures » des parties « Géographie et occupation du territoire » de chacune des régions, dans le catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

travail, nous nous sommes appliquée à décrire le tracé des routes reliant les principaux établissements entre eux, routes qui se trouvent être, dans la majorité des cas, des routes d'importance interrégionale ou « internationale », sans pour autant faire le répertoire de l'ensemble des données les concernant⁸⁰.

Enfin, à notre connaissance, les études sur la navigabilité des fleuves et rivières macédoniennes étant quasi inexistantes, nous avons considéré comme tels les principaux cours d'eau macédoniens, sachant que durant l'Antiquité, de façon générale, ceux-ci étaient largement utilisés.

c – Les règles du dépouillement

Outre les critères précédemment exposés ayant servi à répertorier les différents indices concernant les « structures », les établissements et les infrastructures, nous avons établi quelques règles fixes pour réaliser ce répertoire.

- *La chronologie retenue*

Cette étude se cantonne initialement à la période qui s'étend entre la conquête de la Macédoine par Rome et la fin du Haut Empire romain, mais, dans bien des cas, le manque de précision des datations accordées aux vestiges est patent. Aussi, selon les informations relatives aux datations, nous avons parfois été contrainte d'assouplir ces bornes chronologiques. Dans les rapports, ces datations peuvent être exprimées de différentes façons : en termes de « périodes historiques » (par exemple : époque hellénistique, époque romaine ou époque hellénistique tardive, début de l'époque romaine, etc.) ou en termes de « siècle » (par exemple : II^e s. av. J.-C., I^{er} s. av. J.-C., première moitié du I^{er} s. ap. J.-C., milieu du II^e s. ap. J.-C., etc.).

Quand la datation se résume à la simple mention d'une « période historique », par mesure d'exhaustivité, nous avons finalement répertorié l'ensemble des indices portant sur les époques hellénistique et romaine, sachant que ces époques couvrent une amplitude allant de la fin du IV^e s. av. J.-C. au début du IV^e s. ap. J.-C. en Grèce. Il est donc possible que, parmi les vestiges intégrés à cette étude, certains datent d'avant la conquête romaine ou d'après la fin du Haut Empire. Par ailleurs, nous avons naturellement exclu les vestiges

⁸⁰ Par exemple, nous n'avons pas fait le répertoire des bornes milliaires de la Via Egnatia, celles-ci étant publiées par ailleurs, cf. *Vol. 2 – Première partie : la Bottiée, « Les infrastructures »* ; *Deuxième partie : l'Éordée, « Les infrastructures »* ; *Troisième partie : la Piérie, « Les infrastructures »*.

désignés comme appartenant à la « haute » époque hellénistique, antérieure au II^e s. av. J.-C., ainsi que ceux de l'époque romaine tardive, postérieurs à la fin du Haut Empire romain. Concernant la question de l'évolution de l'organisation économique et territoriale ou l'étude des périodes de rupture et de transition, ce type de datation par « période historique » pose donc problème, et ce d'autant plus que, pour quelques archéologues macédoniens, l'« époque romaine » débute avec l'établissement de la domination romaine et non à la fin du I^{er} s. av. J.-C. et peut par ailleurs correspondre à l'époque romaine tardive. Le terme d'« époque romaine » recouvre donc différentes réalités. Dans certains cas, il nous a été possible de comprendre que l'« époque romaine » datant certains vestiges désignait une période débutant en 168 av. J.-C. ou correspondait à l'époque romaine tardive et d'adapter ainsi, pour plus de précision, la datation au découpage chronologique adopté dans ce travail, mais cela n'a pas toujours été possible.

S'agissant des datations indiquées en termes de « siècle », nous avons exclu les vestiges dont la chronologie est exclusivement antérieure au milieu du II^e s. av. J.-C. et exclusivement postérieure au début du III^e s. ap. J.-C. et, lors d'indications moins précises, ceux antérieurs au II^e s. av. J.-C. et postérieurs au II^e s. ap. J.-C.

- *La zone géographique actuelle considérée*

Bien que l'étude porte initialement sur l'ensemble de la Macédoine, en raison de la grande abondance de données recueillies et afin que l'étude de ces données soit acceptable, nous nous sommes trouvée contrainte de réduire l'aire géographique au sein de laquelle nous avons mis en regard l'analyse de l'organisation de la production et des échanges avec celle de l'occupation du territoire. En effet, il était impossible, dans le cadre de ce travail, de respecter la méthode d'analyse et de présentation des données pour l'ensemble du territoire macédonien. Nous nous sommes donc concentrée sur trois cas d'étude, c'est-à-dire trois régions macédoniennes présentant des caractéristiques géographiques variées, à savoir la Bottiée, l'Éordée et la Piérie telles que définies dans le catalogue⁸¹. Nous nous sommes strictement limitée aux frontières de ces régions pour l'analyse détaillée de l'organisation de la production, des échanges et de l'occupation du territoire. Mais, dans le cadre de la synthèse, cette analyse détaillée est en revanche soutenue et, dans une certaine mesure, élargie à l'ensemble de la Macédoine par l'intégration d'éléments de comparaison

⁸¹ La limite géographique de chacune de ces régions est exposée dans les parties intitulées « géographie et occupation du territoire » qui introduit la présentation des données respectives de ces régions dans le catalogue analytique.

trouvés dans les régions restantes (Lyncestide, Orestide, Élimée, Almopie, Amphaxitide, Mygdonie, Chalcidique, Bisaltie, Édonide et Piérie).

- *Les publications dépouillées*

À l'exception des établissements les mieux connus et pour lesquels les références bibliographiques sont plus diverses⁸², l'ensemble des informations se rapportant aux « structures », aux établissements et aux infrastructures a principalement été recueilli au sein de l'*AD* et de l'*AEMTh* dont nous avons systématiquement épluché chaque article. Les données alors recueillies ont été complétées par les informations disponibles dans la bibliographie à laquelle ces articles se réfèrent, par des travaux ayant déjà réalisé un catalogue de sites⁸³, ainsi que par les chroniques parues dans d'autres revues quand celles-ci permettaient d'ajouter des éléments nouveaux⁸⁴.

Cette documentation provient donc quasi exclusivement de rapport des fouilles et des recherches archéologiques parus annuellement dans des revues ou des actes de rencontres prévus à cet effet. Ces rapports, parce qu'annuels, sont partiels et les modalités de leur parution imposent la concision.

Exceptionnellement, nous nous sommes permis d'ajouter à ce recueil de données archéologiques quelques autres sources : des sources iconographiques, les trésors monétaires ainsi que quelques textes dont les modalités d'utilisation sont détaillées ci-dessous.

III – LA PLACE ACCORDEE AUX TEXTES

D'une façon générale, les textes littéraires se rapportant à la Macédoine romaine sont peu nombreux⁸⁵. De fait, une fois passé le récit de la conquête par Rome, les textes ont

⁸² Ces établissements sont ceux qui ont fait l'objet de fouilles programmées et sont toutefois peu nombreux, on compte : Pella [b54], Aigéai [b05], Miéza [p43], Édessa [b18], Dion [p06] ou encore peut-être Thessalonique.

⁸³ Ces travaux ont déjà été évoqués : SAMSARIS 1989 ; KARAMITROU-MENTESIDI 1999a ; SOUEREFF 2011 et s'y ajoute quelques articles, voir par exemple : CHRYSOSTOMOU P. 1997.

⁸⁴ Ces revues sont : Πρακτικά Αρχαιολογικής Έταιρείας (PAE), Μακεδονικά, Εγνατία.

⁸⁵ PAPAIOGLOU 1988, p. 1-2 ; RHODES 2010, p. 24-32.

une fâcheuse tendance à devenir silencieux sur cette province ; les inscriptions, pour leur part, sont en revanche plus nombreuses. Mais il n'empêche que dans l'ensemble, les textes se rapportant, de près ou de loin, à la question de l'organisation de la production et des échanges ou à celle de l'occupation du territoire sont rares, voire inexistants.

Aussi, concernant la question économique, le parti pris a été de se concentrer sur les sources archéologiques et de faire directement appel aux rares textes disponibles⁸⁶ quand cela présentait un réel intérêt, c'est-à-dire quand ces textes permettaient d'aider à notre compréhension de certains vestiges archéologiques. Il ne nous a semblé ni pertinent, ni raisonnable d'élargir ce travail à des textes faisant allusion à l'économie comprise dans un sens plus large, textes qui se rapportent alors à certains groupes sociaux ou à certains corps de métier par exemple malgré tout l'intérêt qu'ils peuvent comporter. Considérer ces textes de façon exhaustive nous aurait effectivement conduit trop loin de notre questionnement initial et nous aurait menée à accorder, au sein de ce projet qui a pour dessein d'adopter une vision globale aussi bien du point de vue des populations concernées que de celui du paysage, une place trop importante aux élites qui, comme nous le savons, sont celles qui ont laissé le plus de traces historiques. Nous n'avons pas pour autant intégralement ignoré les textes. Nous en avons tenu compte par le biais des conclusions de travaux réalisés à partir des sources écrites sur des thématiques pouvant enrichir notre étude⁸⁷, sur la Macédoine en particulier et le monde grec plus généralement.

Concernant la question de l'occupation du territoire, comme nous l'avons souligné précédemment, F. Papázoglou⁸⁸ a réalisé un ouvrage sur les établissements macédoniens de l'époque romaine connus par les textes ; nous en avons repris les conclusions s'agissant de l'identification d'un certain nombre d'agglomérations et la mention unique d'autres. Nous avons complété les résultats de ce travail par ceux que M. Hatzópoulos expose dans son ouvrage sur les institutions⁸⁹, ainsi que par le dépouillement des recueils épigraphiques récents à l'instar de celui des inscriptions du sanctuaire de Lefkópetra [b31]⁹⁰. Aussi, les mentions d'agglomérations non localisées par les textes ont été relevées de façon systématique, comme les inscriptions ayant permis l'identification de certains établissements, quand ils sont postérieurs à la publication de l'ouvrage de F. Papázoglou.

⁸⁶ Voir, par exemple, *infra*. p. 153-154.

⁸⁷ Comme par exemple CHANDEZON 2003, FEYEL 2006.

⁸⁸ PAPAZOGLU 1988.

⁸⁹ HATZOPOULOS 1996b.

⁹⁰ PETSAS *et al.* 2000.

Par contre, l'ouvrage de cette auteure, doublé de celui de M. Girtzy⁹¹, rassemblant tous deux l'ensemble des textes littéraires mentionnant les villes de Macédoine classique, hellénistique et romaine, nous n'avons pas jugé utile de reproduire systématiquement, au sein de notre travail, la liste de ces textes anciens.

Pour conclure ce chapitre, rappelons que les données archéologiques se sont imposées comme un choix pertinent pour mettre en lumière la diversité des modalités d'organisation de la production, des échanges et de l'occupation du territoire de la Macédoine romaine, au regard de l'état des études historiques et de l'exploration archéologique de cette région. Pour que le corpus de source s'avère pertinent vis-à-vis de ce problème, son élaboration a ainsi relevé d'une démarche qui vise à l'exhaustivité s'agissant du recueil des indices archéologiques relatifs aux activités de production, de stockage et d'échange d'une part et à l'implantation humaine d'autre part, pour la période romaine en Bottiée, en Éordée et en Piérie. Des critères de sélection adéquats aux données présentées dans les chroniques archéologiques et à la qualité variable des informations les concernant ont été établis afin de répondre aux exigences du sujet, à savoir la diversité sociale et celle du paysage.

Aussi, la documentation présentée au sein du « catalogue analytique » qui accompagne ce volume a donc l'originalité de regrouper des informations variées et représentant divers types de « structures » et d'établissements à l'échelle d'un territoire ainsi compris dans sa totalité. Pour originale qu'elle est, à l'instar de la méthode de sélection dont a nécessité la constitution du corpus, notre documentation doit se voir appliquer une « méthode d'exploitation⁹² » qui tienne compte de ses particularités et de ses failles, afin de pouvoir mettre en lumière les différentes réalités antiques qu'elle reflète, ce sur quoi nous allons maintenant nous pencher.

⁹¹ GIRTZY 2001.

⁹² Dans sa leçon inaugurale au Collège de France sur laquelle nous allons largement nous appuyer dans les prochaines pages, J.-P. Brun parle de la « méthode d'acquisition » des données et pose la question de savoir comment les « exploiter » pour « les rendre disponibles pour écrire l'histoire », cf. BRUN 2012, § 42. La « méthode d'acquisition » est le procédé selon lequel les données sont relevées et enregistrées sur le terrain – dans une certaine mesure, on peut considérer que les critères de sélection établis pour la constitution du corpus, bien que loin du terrain, constitue la méthode d'acquisition des données pour ce travail. Par conséquent, nous nous permettons ici de parler de « méthode d'exploitation » pour désigner la marche à suivre pour l'étude historique de ces mêmes données.

Chapitre II

L'apport de l'archéologie préventive

~

Certes, il s'avère que la documentation archéologique comprise dans le « catalogue analytique » possède une originalité certaine ; en revanche la nature des investigations qui ont révélé ces données ainsi que les modalités de leur publication la rendent aussi fragile sous certains aspects.

L'exposé préalable des critères de sélection de la documentation employée pour réaliser ce travail et, par là même, celui de la composition de notre corpus mettent d'emblée en lumière les défaillances imputables à nos données et certains biais qu'il convient d'éviter : elles sont fragmentaires et aléatoires par la nature même des différents types d'investigations. Et, il pourrait sembler que la nature des modalités de publication de cette documentation, c'est-à-dire les informations dont nous disposons la concernant, amplifie encore ses faiblesses. En effet, provenant quasi exclusivement des chroniques de fouilles, ces informations sont partielles, ténues mais aussi variables et représentent en outre des renseignements de « seconde main ».

Mais, les limites imposées par cette documentation en particulier sont finalement imputables à l'archéologie et aux sciences de l'Antiquité en général. En effet, même si certaines études semblent minimiser ces limites, sous une prétendue objectivité, en s'attachant à considérer un type de source dans sa totalité ou par un travail de terrain systématique, il n'empêche que les documents anciens ont un caractère à la fois aléatoire et fragmentaire intrinsèque. Quels que soient ces documents, leur traversée du temps pose le problème inéluctable de leur conservation, de leur transmission et de leur découverte. Malgré cela, la documentation utilisée dans ce travail, essentiellement issue des chroniques, peut paraître particulièrement fragile par rapport à d'autres sources anciennes ;

il n'empêche qu'elle participe pourtant de la *civilisation matérielle* de la société macédonienne et constitue donc un témoignage incontestable à son sujet.

À ce titre, ces données sont porteuses d'éléments nécessairement enrichissants du point de vue de la question de l'organisation économique et de celle de l'occupation du territoire, abordée sous l'angle de la diversité sociale et territoriale. L'enjeu est donc de rendre à une documentation *a priori* « inutilisable » sa valeur historique, tout en ayant conscience des limites qu'elle présente et il s'agit, pour cela, d'adopter une méthode qui permet de « faire parler » ces sources et d'élaborer des outils adéquats à leur examen. Dans notre cas, étant donné le caractère original de notre documentation, l'exposé rapide de cette méthode nous a semblé incontournable, cela afin de donner un cadre rigoureux à notre étude d'abord et afin de mettre à la disposition du lecteur toutes les armes nécessaires à sa critique.

Nous nous attacherons donc maintenant à mettre en relief les biais à éviter lors du traitement de cette documentation, puis à présenter l'intérêt que recèlent finalement les données issues de l'archéologie préventive quand on ne s'attache pas à considérer chacune d'elle pour ce qu'elle est à strictement parler, mais quand on les considère dans leur ensemble

I – LES BIAIS DE LA DOCUMENTATION

Comme cela a été expliqué précédemment, l'essentiel de la documentation dont nous disposons est archéologique et les informations la concernant proviennent des chroniques ou des comptes-rendus de fouilles publiés dans des ouvrages prévus à cet effet (l'*AD* et l'*AEMTh* principalement dans notre cas). À ce titre, les informations dont nous disposons relatives aux vestiges archéologiques qui nous intéressent sont donc de « seconde main ». Elles sont d'autre part issues de la présentation, souvent succincte, des résultats d'investigations archéologiques de natures diverses :

- des fouilles programmées, principalement conduites dans des centres urbains ;
- des fouilles préventives, qui interviennent potentiellement partout sur le territoire ;
- des prospections, qui ne sont jamais systématiques en Bottiée, en Éordée et en Piérie, mais qui sont le résultat d'explorations aléatoires qui visent à l'identification

d'un site par exemple ou, plus souvent, qui sont réalisées dans le cadre de travaux préventifs⁹³ ;

- des découvertes fortuites.

Qu'il s'agisse des données issues des fouilles préventives mais aussi programmées, des prospections et des découvertes fortuites, nous n'avons pas pu, dans le cadre de ce doctorat, réaliser un travail de vérification les concernant. Nous avons tout de même réalisé un travail de terrain dans le sens où nous sommes allée voir la majorité des sites afin d'évaluer de visu l'environnement naturel dans lequel ils s'insèrent et afin de faciliter notre compréhension de l'organisation des vestiges des sites les mieux connus. Mais, quand bien même effectué, un travail de vérification des données dont nous disposons aurait été confronté à de nombreux échecs car celui-ci est impossible dans bien des cas et pour différentes raisons, que les vestiges aient été remblayés ou détruits lors des fouilles préventives ou que le mobilier soit inaccessible pour vérifier la chronologie, etc. Mais, comme précisé précédemment, les données fournies dans les chroniques ont toutefois été regardées avec prudence en ce qui concerne la cohérence de la description et la pertinence des interprétations.

Dans ce sens, la documentation que nous étudions ne présente pas, à mon avis, une réelle entrave à cette étude. Il est par contre nécessaire de tenir compte explicitement des biais qu'elle contient, biais qui résident à la fois dans le caractère aléatoire et fragmentaire des données ainsi que dans les imprécisions et les variations des informations les concernant.

a – Une documentation fragmentaire et aléatoire, issue des investigations préventives

Comme nous l'avons dit, toute documentation archéologique, et celle dont nous disposons en particulier, est fragmentaire et aléatoire :

- fragmentaire car les fouilles archéologiques ne s'étendent quasi jamais sur la totalité d'un établissement, laissant des vides dans la vision que nous en avons. Ces vides sont progressivement comblés pour les sites les plus importants qui font l'objet de fouilles régulières, comme à Dion [p06] ou à Aigéai [b05] par exemple,

⁹³ C'est le cas dans la plaine de Ptolemaïda par exemple, où nombre d'établissements sont connus par des prospections préventives liées à l'exploitation du lignite. Il en va ainsi de la myriade d'établissements repérés dans les environs de Mavropigí [e60].

mais qui demeurent souvent tels quels dans ceux qui sont plus secondaires, comme à Pétres [e74] ou à Aloros [b06] ;

- aléatoire car, même quand les archéologues ont la possibilité d'établir des suppositions quant aux vestiges présents dans tel ou tel autre secteur de l'établissement ancien, les investigations livrent toujours des éléments inattendus.

On pourrait dire que ces deux règles, assez grossièrement résumées, caractérisent l'archéologie en général ; mais si l'on y regarde de plus près, c'est principalement l'archéologie programmée qu'elles concernent, bien que celle-ci soit une des archéologies les plus fiables.

Or la documentation archéologique dont nous disposons ici est certes en partie issue de fouilles programmées mais surtout de fouilles préventives et de prospection – qui, nulle part n'ont été systématiques, rappelons-le –, ce à quoi il faut ajouter de rares établissements uniquement connus grâce à quelques découvertes fortuites, comme l'illustre le tableau ci-dessous :

	Bottiée	Éordée	Piérie	Thessalonique	totaux
Fouilles programmées	11	2	6	1	20
Fouilles préventives	29	32	33	1	95
Prospections	32	64	13		109
Découvertes fortuites*	17	18	16	1	52

Fig. 3 : Nombre d'établissements par région concernés par chacune des modalités d'investigation. Pour le détail par site, cf. Vol. 3 – Tableau I.

Ce tableau présente le nombre d'établissements soumis aux différentes modalités d'investigation et de découvertes archéologiques. Mais, outre qu'une partie d'entre eux est également connue au moyen des découvertes fortuites, il est à noter que certains de ces établissements ont pu à la fois être l'objet de :

- de fouilles préventives et programmées, c'est le cas d'Édessa [b18] par exemple ;
- de fouilles préventives et de prospections, à l'instar de Mavropigí – Fyllotsaíri [e61], de Mavropigí – Livádi [e62] ou de Mavropigí – Mikró Livádi [e63] ;
- de fouilles programmées et de prospections, comme à Agrosykiá – Pelíti [b03].

Ainsi, sachant que le nombre d'établissements connus par l'archéologie, dont nous connaissons précisément les modalités d'investigation, s'élève à 184, la vingtaine d'établissements ayant été l'objet de fouilles programmées paraît bien misérable. Aussi, notre documentation est certes archéologique, certes issue des chroniques de fouilles, mais,

surtout, elle est très majoritairement le résultat d'explorations aléatoires guidées par l'intérêt des chercheurs (certaines prospections), de découvertes fortuites ou d'investigations préventives (fouilles ou certaines prospections). Ces dernières tiennent finalement la part belle, elles sont conduites au grès des travaux agricoles, des constructions publiques ou privées, et leur nombre ne cesse de se démultiplier depuis quelques décennies.

Aussi le caractère fragmentaire de nos sources est-il largement amplifié par la nature des investigations qui ont permis de révéler la grande majorité des établissements et des « structures » répertoriées. En effet, lorsqu'il s'agit de sites connus grâce à des découvertes fortuites ou à des explorations pédestres, les informations dont nous disposons sont restreintes car, quand les recherches ne sont pas approfondies, notre connaissance du site se limite à quelques trouvailles éparses ou, dans le cas des explorations pédestres, aux vestiges présents au sol. Les fouilles préventives, pour leur part, sont limitées dans l'espace. Souvent, la totalité même des bâtiments découverts ne peut être fouillée⁹⁴, tandis que les investigations préventives à la construction des routes couvrent certes des surfaces assez longues mais alors extrêmement étroites⁹⁵. Aussi, cette documentation ne fournit que très rarement une vision un tant soit peu globale des « structures » et des établissements explorés en eux-mêmes, pour ce qu'ils sont ; c'est-à-dire qu'isolés, c'est vestiges paraissent ne pas contenir d'informations précieuses.

Et il en va de même pour le caractère aléatoire de cette documentation issue des fouilles préventives, des prospections et des découvertes fortuites... Plus encore que les fouilles programmées, ces investigations et la documentation qu'elles engendrent sont guidées par le hasard des travaux urbains, publics ou privés, le hasard des travaux des champs ou des remplois. Les travaux de construction de l'autoroute Egnatía ont conduit à la découverte de plusieurs sites dans la vallée de l'Haliakmon par exemple, entre Polýmylos [e75], lui-même révélé par ces travaux, et Béroia [b15]⁹⁶, tandis que l'exploitation du lignite en Éordée semble révéler des zones de densité de l'habitat surprenante, comme autour de Mavropigí [e60]. Aussi, rien ne nous permet d'affirmer que ce panel de site et de « structure » présente un quelconque équilibre par rapport à

⁹⁴ C'est le cas en ville, comme à Thessalonique, Béroia [b15] ou Édessa [b18] par exemple, mais aussi dans des zones plus rurales, comme à Vegóra [e84] ou à Mési – Paliománnna [b41].

⁹⁵ Comme dans le cas d'Asómata [b10], de Filótas – Ampélia/Ornithónes [e37 et e38] ou de Polýmylos [e75].

⁹⁶ Parmi ceux-ci on note : Asómata [b10], Tzamála [b69], Mikrí Sánta – Kryonéri [b45] et Mikrí Sánta – Bára [b44], appartenant tous à la Bottiée.

l'ensemble des établissements ayant existé. À l'évidence, certains types d'établissements ou de « structures » demeurent par ailleurs certainement inconnus ou impossibles à repérer pour nous, tandis que les travaux laissent apparaître des phénomènes certainement biaisés, tels qu'à Mavropigí [e60].

Pourtant, comme le démontrent un certain nombre d'études dont la démarche est similaire à la notre, à commencer par quelques-uns des travaux sur lesquels s'est appuyée S. Alcock pour rédiger son ouvrage *Graecia Capta*⁹⁷, notre documentation n'est certainement pas dénuée d'intérêt, bien qu'aléatoire du point de vue des découvertes réalisées et fragmentaire du point de vue des établissements et des « structures » en eux-mêmes.

Parmi les études choisies par S. Alcock, certaines sont issues de prospections systématiques, celles conduites sur des espaces relativement restreints (moins de 100 km²), mais d'autres correspondent à des enquêtes plus similaires à la nôtre et englobent alors des étendues bien plus vastes atteignant les 5 000 km² pour l'une d'entre elles⁹⁸. De la même façon, la documentation analysée ici en détail couvre trois régions anciennes : la Bottiée, l'Éordée et la Piérie, à quoi il faut ajouter Thessalonique. Ces régions correspondent approximativement à la quasi-totalité des nomes actuels de Piería et d'Imathía, à la moitié environ du nome de Pélla, à un tiers à peu près de celui de Kozáni⁹⁹, ainsi qu'à une petite portion de ceux de Flórina et de Thessaloníki. La zone que nous considérons s'étend ainsi sur plus de 5 000 km², soit plus que la grande majorité des études similaires sur lesquelles s'appuie S. Alcock. Si notre documentation est fragmentaire et aléatoire sous certains aspects, elle n'en reste pour autant pas moins pertinente car les investigations dont elle est le résultat couvrent, à l'image de ce qui a été fait auparavant pour d'autres régions, une surface suffisamment vaste pour la rendre représentative de l'organisation de la production, du stockage et des échanges ainsi que de celle de l'occupation du territoire.

Ainsi, les investigations qui ont rendu nos données disponibles semblent nous priver d'une éventuelle vision globale de nos « structures » et de nos établissements en eux-mêmes. Cependant, s'il faut avoir conscience des déformations créées par nos méthodes d'investigation, rappelons que ces difficultés, liées au caractère fragmentaire des

⁹⁷ ALCOCK 1993, p. 33-37.

⁹⁸ Il s'agit de celle de HOWELL 1970.

⁹⁹ Le nome de Piería s'étend sur 1 516 km², celui d'Imathía sur 1 701 km², celui de Pélla sur 2 506 km² et celui de Kozáni sur 3 516 km².

sources et à l'aléa des découvertes, peut-être exacerbées dans notre cas, sont intrinsèques à la documentation archéologique en général.

b – Des données chronologiques, de localisation et descriptives, approximatives et variables

Les données qui nous occupent ici sont par ailleurs approximatives sur un certain nombre de points : sur la chronologie des vestiges qu'elles concernent d'abord, sur leur localisation ensuite et dans la description qui en est faite enfin.

Comme nous l'avons vu précédemment, les datations des vestiges indiquées dans les chroniques et les rares publications existantes sont exprimées en terme de « période hellénistique » ou de « période romaine », de « basse époque hellénistique » ou de « début de l'époque romaine », plus rarement d'« époque impériale », ou alors en siècles (II^e et I^{er} s. av. J.-C., I^{er}, II^e et III^e s. ap. J.-C.). Les chronologies mentionnées peuvent donc être relativement précises (quand les siècles sont indiqués) ou assez floues (quand les périodes hellénistique ou romaine sont stipulées), et cela ne semble pas dépendre de la durée de vie des vestiges ; c'est-à-dire que certaines « structures » ou certains établissements datent de l'époque hellénistique par exemple, entendu par là qu'ils ont appartenu à cette période sans pour autant l'avoir traversée du début à la fin.

Partant, la chronologie dont nous disposons est régulièrement approximative et, si on met en regard le type d'investigations menées et les termes des datations accordées aux vestiges, on s'aperçoit évidemment que celles attribuées dans le cadre de fouilles programmées sont bien plus précises que celles accordées lors des fouilles préventives et des prospections. Cela s'explique par deux raisons assez simples : le mobilier récolté est plus riche dans le cadre des fouilles en général d'une part et il fait l'objet d'études plus précises lors des fouilles programmées d'autre part, bien que ces études ne soient pas publiées. Aussi, l'expression des datations auxquelles nous sommes confrontée est variable et floue selon la nature des recherches menées et la chronologie est bien souvent imprécise du fait de la qualité des vestiges mais surtout du manque d'étude du mobilier. Ces éléments rendent impossible une comparaison des « structures » et des établissements entre eux sur des périodes courtes (d'un siècle environ). Ils freinent ainsi notre perception de l'évolution des pratiques économiques et des modalités d'occupation du territoire et rendent par ailleurs difficile celle des périodes de transition.

La localisation des vestiges pose elle aussi problème car elle est souvent difficile à établir avec exactitude. Mis à part les principaux sites archéologiques et ceux dont la présentation est accompagnée d'une carte topographique détaillée à grande échelle¹⁰⁰, la localisation des établissements – comprenant ou non des « structures » – est généralement exprimée par la mention d'un lieu-dit ou celle d'informations de localisation (orientation et distance vis-à-vis d'un village, route, église, etc.) qui ne sont pas toujours faciles à interpréter. En outre, s'agissant des distances et des orientations, ces informations s'avèrent parfois approximatives. Malgré un travail de recherche laborieux, certes souvent fructueux, quant à la localisation d'un certain nombre d'églises et de lieux-dits d'une part et étant donné, d'autre part, l'absence de cartes toponymiques exhaustives et accessibles, à notre connaissance, quelques établissements restent donc localisés de façon approximative à quelques centaines de mètres ou kilomètres près.

De la sorte, l'emplacement exact des sites ne peut être examiné avec précision. Néanmoins, il serait injuste d'imputer ces imprécisions aux archéologues. Elles ne sont bien sûr pas le fait de négligences, mais plutôt celui des modalités de parution des informations relatives aux établissements et aux « structures ». En effet, indépendamment de la mention systématique des coordonnées GPS des sites qui faciliterait la localisation des établissements mais non pas celle des « structures », la solution la plus efficace serait d'accompagner ces parutions de cartes et de plan détaillés, que l'*AD* et l'*AEMTh* ne pourraient certainement pas supporter pour chacun des sites mentionnés.

Enfin, une des dernières difficultés réside dans la qualité de la description des vestiges. Si certaines « structures » ou certains établissements sont présentés de façon très détaillée, relativement aux données de terrains découvertes, comme c'est le cas de Filótas – Ampélia/Ornithónes [e37 et e38] par exemple, les indices livrés pour d'autres sites, certaines agglomérations importantes à l'instar de Dion [p06], sont extrêmement ténus. Ces indices constituent alors parfois la simple mention d'une « structure » ou d'un établissement, comme précisé précédemment, et cela ne dépend pas de la qualité des investigations. Par ailleurs, pour un même type d'établissement ou de « structure », les descriptions ne portent pas systématiquement sur les mêmes éléments. Alors que l'aspect physique des constructions va être présenté avec force détails dans certains cas, l'exposé du mobilier sera privilégié ailleurs, par exemple.

¹⁰⁰ C'est le cas des établissements recensés par G. Karamítrou-Mentesídi (KARAMITROU-MENTESIDI 1999a) et par K. Souéref (SOUEREF 2011).

La qualité des descriptions et la nature des informations délivrées ne sont donc pas constantes d'un établissement à l'autre ou d'une structure à l'autre, indépendamment de l'état de conservation des vestiges et des investigations archéologiques réalisées. Là encore, ces divergences sont certes parfois liées aux archéologues qui se refusent à livrer leurs données, mais, dans la majorité des cas nous semble-t-il, elles sont avant tout le résultat des modalités de publication des données sous forme de chroniques qui imposent la concision. De fait, la comparaison, entre établissements ou entre « structures », de toute une série de données (surface, dimension, nature du bâti, proportions des différents vestiges mobiliers) n'est pas véritablement réalisable.

Ainsi, notre documentation contient certains biais qu'il convient de contourner. Nos données sont effectivement fragiles et exigent la prudence vis-à-vis de l'utilisation qui peut en être faite dans la cadre d'une étude historique : la plupart des « structures » et des établissements sont difficile à considérer en eux-mêmes uniquement et la comparaison des vestiges doit contourner le problème de la variabilité de la nature des données et celui de l'imprécision de ces dernières tandis que les phénomènes apparents peuvent être trompeurs.

Malgré tout, rappelons que notre corpus renferme une certaine originalité car il regroupe des données variées et un large panel de « structures » et d'établissements principalement issus, nous l'avons vu, des investigations archéologiques préventives. Il convient donc de s'interroger sur la façon d'exploiter cette documentation originale afin de pouvoir considérer l'organisation de la production, du stockage et des échanges au regard de celle de l'occupation du territoire.

II – COMPRENDRE LES « STRUCTURES » ET LES ETABLISSEMENTS DANS LEUR ENSEMBLE

À l'aune d'un certain nombre d'études plus ou moins récentes qui s'attachent à étudier un type de bâtiments ou un type d'installation¹⁰¹ en particulier, on aurait pu vouloir considérer nos « structures » selon quelques critères d'analyse se rapportant strictement aux vestiges en eux-mêmes, à leur fonction, à leurs caractéristiques physiques, aux aménagements dont elles ont pu être dotées ou à leur chronologie. On aurait ainsi eu la possibilité d'établir, uniquement à partir des différentes activités de productions artisanales ou agricoles, de stockage ou d'échange connus en Macédoine à l'époque romaine, des typologies des lieux et des installations qui leur étaient destinées. Ainsi, on se serait attaché à considérer les caractéristiques physiques de nos installations de production, de stockage et d'échange, pour les comparer entre elles et enfin tirer quelques conclusions sur l'ensemble qu'elles forment ; c'est-à-dire que l'approche adoptée aurait été plus « archéologique » mais nous aurait aussi éventuellement conduite à des réflexions d'ordre historique.

C'est en effet ce à quoi auraient pu nous mener des données détaillées comme celles disponibles sur quelques-uns des fours de Filótas – Ampélia/Ornithónes [e37 et e38] ou de Polýmylos [e75] et sur Mési – Paliománna [b41] par exemple, et nous nous serions alors peut-être cantonnée aux installations bâties les mieux connues et certainement les plus traditionnelles afin de pouvoir disposer des informations nécessaires et à peu près équivalentes pour chacune d'elles. Or, l'état de la documentation archéologique rend impossible une telle étude en Macédoine et c'est de toute façon une approche que nous voulions éviter.

Comme nous l'avons vu dans la sous-partie précédente, en plus d'être aléatoires et fragmentaires nos données sont ténues. Les « structures » dont la description est suffisamment approfondie pour en permettre une telle analyse sont finalement très rares proportionnellement au nombre d'établissements répertoriés¹⁰², tandis que, parmi l'ensemble de ces établissements, seules quelques grandes cités et colonies macédoniennes

¹⁰¹ En restant dans notre domaine, on pense par exemple à des ouvrages tels que ceux de G. Rickman (RICKMAN 1971), celui de C. De Ruyt (DE RUYT 1983), ou au travail de P. Karvonis qui ajoute toutefois à son examen des vestiges les sources iconographiques et écrites (KARVONIS 2004).

¹⁰² Ces « structures » ne concernent que 31 des 215 établissements répertoriés.

pourraient faire l'objet d'une étude monographique afin d'être perceptibles dans leur globalité¹⁰³. Aussi nous est-il impossible de considérer ces « structures » et ces établissements pour ce qu'ils sont à strictement parler, c'est-à-dire pour leurs caractéristiques physiques et techniques. À partir des données dont nous disposons, ces « structures » et ces établissements ne semblent pouvoir apporter que des éléments bien mineurs à notre connaissance archéologique des lieux de production, de stockage et de vente en tant que tels ou à celle des habitats, des agglomérations et des installations agricoles. Certes, la fonction des vestiges ainsi que leur chronologie restent essentielles car c'est, en soi, ce qui permet leur identification et ce sont, à vrai dire, le seul type d'informations constant dont nous disposons pour l'ensemble des « structures », mais, en aucun cas, ces informations ne suffisent pour étudier ces vestiges d'un point de vue archéologique et technique.

Malgré tout, en tant que partie de la *civilisation matérielle* de la société macédonienne et témoignage du passé, nous l'avons dit, ces données n'en restent pas moins des sources historiques valables. Il convient ainsi, pour qu'elles révèlent toute leur pertinence, de les considérer à la lumière d'une « méthode d'exploitation¹⁰⁴ » adaptée, méthode sur laquelle nous allons maintenant nous pencher plus en détail.

a – L'archéologie préventive : production d'une documentation foisonnante et diversifiée

Lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, J.-P. Brun a souligné l'augmentation massive de la documentation archéologique consécutive au développement de l'archéologie préventive¹⁰⁵. Bien évidemment, la Macédoine, à l'image de l'ensemble du bassin Méditerranéen et de l'Europe, connaît également ce phénomène. En effet, s'il est vrai que cette région s'est vue dotée d'un service archéologique dès le début du XX^e s., il n'en reste pas moins vrai que, dans cette région comme dans beaucoup d'autres, l'essor de l'archéologie préventive s'est réellement amorcé à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Aussi, en Macédoine comme ailleurs, l'archéologie préventive est-elle certainement la discipline qui produit, depuis quelques décennies maintenant, le plus de

¹⁰³ On pense à Dion [p06], Aigéai [b05], Pella [b54], Thessalonique, Philippes, peut-être Béroia [b15] et Édessa [b18] qui sont finalement les seuls établissements dont les vestiges sont suffisamment connus pour permettre, associés à la documentation historique, d'appréhender ces villes selon une certaine globalité urbanistique, économique ou autre.

¹⁰⁴ Voir *supra*, p. 51, n. 92.

¹⁰⁵ BRUN 2012, § 30-38. Sur le développement de l'archéologie préventive, voir aussi : BRUN *et al.* 1996.

données ; et ce phénomène est loin de s'estomper car les travaux de construction ou d'aménagement actuels ne cessent de se multiplier, tandis que, progressivement, l'archéologie préventive s'impose comme un moyen efficace pour assurer la sauvegarde des vestiges anciens¹⁰⁶. Ainsi, ces données, qui viennent gonfler celles de l'archéologie programmée et qui restent largement ignorées pour l'étude du monde grec¹⁰⁷, doivent-elles maintenant être intégrées aux études archéologiques et historiques « classiques » afin de répondre à des problématiques nouvelles. En effet, l'archéologie préventive produit une masse de données telle qu'inconnue jusqu'à nos jours, mais outre cela, elle renouvelle et varie la documentation dont nous pouvons disposer, comme le montre le catalogue analytique que nous nous sommes attachée à construire.

Dans ce contexte de foisonnement des investigations préventives, le caractère aléatoire de ces recherches, tenu pour partie responsable de certaines limites imputables aux données qu'elles engendrent, s'avère par ailleurs constituer un avantage inestimable. Certes, l'archéologie préventive laisse certainement apparaître des phénomènes biaisés et ne révèle jamais les vestiges dans leur globalité ; mais le hasard des découvertes provoquées par les travaux de construction actuels donne en revanche à la recherche préventive une force indéniable dont l'archéologie programmée est privée, celle d'exhumer des vestiges qu'on ne cherchait pas et dont on soupçonnait à peine l'existence. Ainsi, l'archéologie préventive a l'avantage d'augmenter considérablement nos données, mais surtout de les diversifier. Les cœurs des centres urbains des cités, les nécropoles et les sanctuaires peuvent rester la ligne de mire principale de l'archéologie programmée, les recherches préventives révèlent pour leur part les habitats modestes, les lieux de production artisanale, les fermes, les petites bourgades et les hameaux.

Au final, les fouilles de sauvetage viennent quelque part combler les vides laissés par l'archéologie programmée en exhumant des vestiges bien plus variés et, en conséquence, nous donnent par ailleurs accès à un pan de l'histoire concernant lequel les

¹⁰⁶ Il faut par ailleurs ajouter à cela que le retard pris par les publications archéologiques « exhaustives », fouilles préventives et programmées comprises, étant donné les questions budgétaires, risque de persister, voire d'augmenter en Macédoine au moins. Donc, l'archéologie préventive représente un apport de données massif dont il faut tenir compte en l'état des publications.

¹⁰⁷ Contrairement à ce que l'on peut constater en France où, depuis plusieurs années maintenant, les résultats des fouilles de sauvetages sont intégrés à des travaux portant sur les périodes protohistorique, antique et médiévale qui mettent en évidence toute la richesse de cette documentation (BRUN *et al.* 1996, p. 114-122 : les auteurs fournissent plusieurs exemples de l'apport de ces résultats), le champ des études grecques tarde à tenir compte de ces données de façon systématique, comme nous essayons de faire. On note tout de même quelques exceptions, les travaux de P. Adám-Velényi sur les fermes macédoniennes par exemple (ADAM-VELENI *et al.* 2003 et ADAM-VELENI 2009b), mais celles-ci sont assez rares.

sources écrites restent largement silencieuses¹⁰⁸. En effet, cette documentation restée jusque-là inaccessible permet finalement l'émergence de nouvelles problématiques¹⁰⁹.

b – Une méthode pertinente : la « sériation » des données archéologiques

Les sources répertoriées au sein du catalogue analytique appartiennent très largement, nous l'avons vu, à cette documentation diversifiée, massive et relativement nouvelle, issue de l'archéologie préventive. À ce titre, nos données sont riches d'informations et nous donnent l'occasion d'aborder les problèmes de la production, des échanges et de l'occupation du territoire à partir des vestiges laissés par différentes couches de la population, allant certainement de l'élite intégrée au système économique et social impérial aux plus modestes paysans, sur l'ensemble d'un territoire. Toutefois, étant donné son caractère original et le caractère fragmentaire des informations la concernant, cette documentation doit aussi être regardée par le prisme d'une méthode qui lui est adaptée.

J.-P. Brun semble considérer qu'une des meilleures façons de considérer cette documentation est d'établir des séries à partir des données archéologiques. Évidemment, son propos concerne la recherche archéologique et historique européenne et méditerranéenne dans son ensemble et il présente par ailleurs la construction de ces séries de données archéologiques comme un travail imputable à l'archéologue et préalable à celui de l'historien, travail qui doit participer d'un effort commun pour faire évoluer les sciences du passé¹¹⁰. Or, confrontée à nos sources, c'est également cette solution qui nous est apparue comme la plus pertinente. En effet, outre le fait qu'elle permet peut-être quelques tentatives de quantification¹¹¹, la mise en série de nos données – « structures » d'un côté, établissements de l'autre – nous offre la possibilité d'établir des catégories de nos vestiges. Il est ainsi possible de comprendre comment s'agencent, à l'échelle des régions macédoniennes, les différents établissements et les différentes « structures » identifiés mais

¹⁰⁸ BRUN 2012, § 8-9 et 53-57.

¹⁰⁹ BRUN *et al.* 1996, p. 114-122.

¹¹⁰ BRUN 2012, § 40-52.

¹¹¹ Cela à l'image de travaux récents, comme ceux publiés dans BOWMAN et WILSON 2009 par exemple, mais nos sources paraissent délicates à employer dans ce sens. En effet, elles semblent trop imprécises quant à la surface des établissements, celle du territoire des cités ou celle des murs des villes pour essayer d'estimer la population par exemple, cf. HANSEN 2006a. Elles le sont trop aussi s'agissant des dimensions des « structures », des capacités de stockage, etc. pour quantifier les productions ou les denrées entreposées, comme l'a fait N. Cahill à Olynthe, cf. CAHILL 2002.

il est aussi possible d'appréhender leur fonction d'un point de vue plus général, c'est-à-dire d'un point de vue économique, social et politique.

Mais, afin de pouvoir réaliser cette mise en série des « structures » ainsi que celle des établissements, en déduire la fonction globale de nos vestiges et en tirer des conclusions du point de vue de l'organisation économique et territoriale, il convient d'établir des catégories de « structures » ou d'établissements ainsi que des critères à partir desquels comparer ces derniers. En l'occurrence, selon un principe assez simple, la classification des « structures » en différents types dépend de l'activité qu'elles représentent (production céramique, métallurgique, stockage, etc.) et celles des établissements de leur importance (habitat « isolé », village, centre urbain, etc.), comme nous le verrons plus en détail dans la troisième et dernière partie de ce chapitre¹¹². Par contre, la définition des critères de comparaison, vu la variabilité des informations dont nous disposons, est plus délicate, surtout dans le cas des « structures ».

Pour ce faire, il faut ici distinguer alors l'étude de l'organisation économique, intervenue dans un premier temps et qui repose d'abord sur l'examen des « structures », de celle de l'occupation du territoire réalisée à partir du catalogue des établissements et venue soutenir la première. En effet, comme expliqué en introduction, ce travail s'est initialement porté sur l'analyse des « structures archéologiques de la vie économique ». Ce n'est qu'au bout de quelques années de recherches qu'il nous est apparu évident que l'étude de ces « structures », pour lesquelles nous n'avions que peu de données malgré leur grand nombre, ne pouvait se passer de celle de l'organisation humaine du territoire, car il s'est en effet avéré que la clé de la compréhension de ces « structures » résidait notamment dans leur environnement. À ce stade-ci de l'examen des « structures », rétablir et analyser l'occupation des territoires de Bottiée, d'Éordée et de Piérie et intégrer à notre étude les données relatives à cette question nous est donc apparu incontournable.

Expliquons-nous. Les « structures archéologiques de la vie économique » répertoriées au sein du catalogue analytique peuvent difficilement être considérées en elle-même, isolément les unes des autres, nous l'avons vu¹¹³. C'est donc comprises au sein de l'ensemble qu'elles forment qu'il nous a paru pertinent de les aborder, de les comparer

¹¹² La troisième partie de ce chapitre constitue un exposé détaillé des types de « structures » et d'établissements établis ainsi que des critères de comparaisons définis.

¹¹³ Voir *supra*. p. 62-63.

entre elles, c'est-à-dire, à l'instar de ce que propose J.-P. Brun, de les mettre en série¹¹⁴. Mais, si chaque « structure », en elle-même, n'a qu'une valeur très relative, c'est que la nature des informations dont nous disposons les concernant sont variables et que celles-ci sont par ailleurs imprécises¹¹⁵. Aussi, la mise en série de ces données s'est-elle heurtée à une difficulté, celle de savoir, à partir des éléments dont nous disposons, quels critères définir pour établir le processus de sériation et ainsi répondre à la question de l'organisation de la production, du stockage et des échanges.

La fonction et la datation, bien que souvent approximative, restent des renseignements communs à l'ensemble de nos « structures » et sont de toute façon nécessaires à leur examen car elles permettent d'en définir différents types¹¹⁶. Toute autre information disponible, relative aux « structures » à proprement parler, n'est jamais systématiquement indiquée dans les chroniques, d'un article à l'autre. Vu la richesse des indications qu'apporte généralement la prise en compte du « contexte » auquel appartiennent les vestiges en archéologie, comme nous le verrons plus en détail dans la troisième et dernière partie de ce chapitre, c'est ce dernier point, celui de considérer le contexte de nos « structures », qui nous a donc semblé pouvoir fournir les renseignements les plus probants pour exploiter nos données. Or, pour pouvoir cerner le contexte de nos « structures » encore faut-il le percevoir, réussir à comprendre l'environnement¹¹⁷ dans lequel elles s'insèrent.

Finalement, la documentation archéologique dont nous disposons, parce qu'elle est en grande majorité issue des recherches archéologiques préventives est foisonnante mais surtout diversifiée. À ce titre, elle permet d'aborder la question économique et celle de l'occupation du territoire selon un angle particulièrement riche d'enseignements ; cette documentation concerne des populations dont les modes de vie diffèrent les uns des autres ainsi que le territoire des régions étudiées dans leur globalité. Toutefois, les données dont

¹¹⁴ BRUN *et al.* 1996, p. 125-128 ; BRUN 2012, § 43-52.

¹¹⁵ Par exemple, il n'est pas possible de comparer la dimension des différents espaces de stockage, car, comme précisé plus haut (cf. *supra*. p. 65, n. 111), la surface de ces espaces ainsi que le nombre de jarres qu'ils renfermaient ne sont que très rarement indiqués dans les rapports de fouilles. Il en va de même des caractéristiques propres à leur élévation, par exemple encore.

¹¹⁶ Ces différents types de « structures » correspondent simplement aux activités dont elles témoignent : lieu de production céramique, lieu de production métallurgique, lieu de vente (boutique), espace de stockage, etc.

¹¹⁷ Nous ne détaillons pas ici les raisons pour lesquelles l'environnement des « structures » permet de les remettre en contexte car cette question fait l'objet d'un développement dans la troisième et dernière partie de ce premier chapitre.

nous disposons sont variables d'une « structure » ou d'un établissement à l'autre. Aussi, la solution qui nous a semblé la meilleure pour faire parler ces vestiges est-elle de mettre les données en série sur la base de ce qu'elles représentent (différents types de « structures » ou différents types d'établissements) et selon quelques critères potentiellement communs aux « structures » d'un côté et aux établissements de l'autre. Ces critères doivent nécessairement être pertinents du point de vue de l'organisation économique et territoriale.

Pour les « structures », les seuls critères qui nous ont semblé valables reposent sur l'analyse de l'environnement dans lequel elles s'insèrent et c'est à ce point-ci précisément qu'intervient la question de l'organisation de l'occupation du territoire. Car comment considérer l'environnement des « structures » selon l'exigence initiale qui est d'aborder le territoire dans sa globalité, sans connaître les dynamiques qui s'y dessinent et la façon dont s'y organise l'occupation humaine ? Il convient donc maintenant d'aborder la question de l'étude du territoire et de l'analyse des données permettant d'en comprendre l'organisation. Rappelons que, pour cette question également, la documentation dont nous disposons est majoritairement archéologique, issue de travaux préventifs.

Chapitre III

Classification et critères de comparaison des « structures » et des établissements : la nécessité de considérer les « structures » dans leurs environnements

~

L'intérêt que peut présenter, pour l'étude des *artefacts*, la méthode consistant à tenir compte du contexte dont ils proviennent n'est plus à démontrer¹¹⁸. En effet, le contexte social et culturel (funéraire, religieux, domestique, etc.) auquel appartient le mobilier fournit des indices essentiels quant aux raisons de sa production, celles de son dépôt à un endroit donné et ainsi quant à la façon dont il a été utilisé, d'un point de vue fonctionnel mais aussi symbolique. Alors que l'étude des objets nous permet d'appréhender les questions de style, de fabrication ou encore celle des ateliers de production, l'étude du contexte associée à celle des objets nous donne accès à la dimension culturelle et sociale, mais aussi civique et économique, des sociétés anciennes.

Nos « structures » ne sont certes pas du mobilier, bien qu'elles en soient partiellement constituées. Il n'empêche que, comme souligné auparavant, les informations

¹¹⁸ WHITLEY 1994 ; TURNER 2012, p. 146. Pour un exemple de recherche, bien qu'éloignée de notre propos, mettant en œuvre cette approche et visant ainsi à révéler le statut social des *artefacts* considérés, voir : BRISART 2011.

Par ailleurs, un colloque organisé par P. Ballet, S. Lemaître, I. Bertrand et M. Mossakowska-Gaubert a eu lieu en octobre 2014, proposant d'approfondir les questionnements sur le lien entre les *artefacts* et leur environnement, mettant ainsi l'accent sur l'intérêt de cette approche : *Les mobiliers archéologiques dans leur contexte, de la Gaule à l'Orient méditerranéen. Fonctions et statuts*.

portant directement sur ces vestiges sont bien trop ténues pour que ceux-ci soient étudiés en eux-mêmes et pour qu'ils puissent nourrir, à eux seuls, le questionnement sur l'organisation de la production, du stockage et des échanges. Considérer les « structures » selon le contexte auquel elles appartiennent nous a donc paru constituer une source de renseignements supplémentaires, tout aussi riche qu'elle peut l'être pour le mobilier. En effet, les vestiges bâtis participent de la *civilisation matérielle* de la société macédonienne romaine au même titre que les *artefacts*. Si, comme le considère « l'approche contextuelle¹¹⁹ », la production, l'utilisation et le dépôt – compris comme un acte volontaire – sont nécessairement liés dans le cas des *artefacts* et, qu'en ce sens, le contexte de découverte peut être révélateur d'indices sur la valeur sociale ou culturelle, civique ou économique des objets¹²⁰, alors la construction, l'utilisation et le lieu d'implantation des « structures » – et ainsi leur contexte – sont inévitablement porteurs d'informations du même ordre. À ce titre, le contexte de ces « structures » recèle donc d'indices permettant d'aborder leur dimension fonctionnelle et utilitaire globale, relativement à la question de l'organisation économique envisagée du point de vue de la diversité sociale et territoriale.

Toutefois, tandis que certaines catégories de contextes (funéraire, religieux, domestique, etc.) peuvent suffire à traiter le mobilier, sans que cela exclu pour autant la possibilité de considérer des ensembles plus larges (et par exemple l'ensemble que forme un établissement), les « structures », pour leur part, nécessitent d'emblée de recourir à une échelle plus petite. Car s'ils se résument parfois à quelques restes exclusivement mobiliers, les vestiges de ces « structures », pouvant aller du foyer à la ferme, correspondent toujours à des espaces bâtis ou aménagés en fonction de l'activité à laquelle ils étaient destinés. À ce titre, ils peuvent ainsi constituer, en eux-mêmes, le contexte – alors artisanal, agricole ou autre – de certains *artefacts*. Partant, ces « structures » requièrent dans bien des cas d'être regardées à la lumière de l'établissement auquel elles appartiennent, à celle des établissements voisins ou du milieu naturel, c'est-à-dire, plus généralement, à la lumière de l'environnement dans lequel elles s'insèrent.

Par conséquent, nous allons maintenant considérer les modalités selon lesquelles percevoir l'environnement macédonien à l'époque romaine, avant d'aborder les éléments à partir desquels établir la sériation des « structures » selon leur fonction et selon leur contexte.

¹¹⁹ Pour plus de détails théoriques concernant cette approche, détails théoriques sur lesquels nous ne reviendrons pas ici, voir notamment : HODDER et HUTSON 2003 (1986).

¹²⁰ WHITLEY 1994, p. 52.

I – L'ARCHEOLOGIE PREVENTIVE ET L'ARCHEOLOGIE DU PAYSAGE : LES MODALITES DE L'ETUDE DE L'ENVIRONNEMENT

Aborder l'ensemble des établissements des régions de Bottiée, d'Éordée ainsi que de Piérie, et non pas seulement ceux où ont été trouvées des « structures », permet certes de mettre en regard les résultats issus de l'étude des « structures » et ceux tirés de l'analyse de l'ensemble des lieux habités. Considérer les différents types d'établissements présents en Macédoine, de la ferme à la cité, permet aussi, dans une certaine mesure, d'enrichir notre réflexion sur l'économie de cette région¹²¹. Mais, conformément à l'enjeu principal du volet qui lui est dévolu, l'étude de l'occupation des territoires vise avant tout à reconstituer l'environnement auquel appartiennent les « structures ». Pour ce faire, bien que certains outils théoriques élémentaires aient été empruntés à l'analyse géographique spatiale dans l'utilisation qui en est faite en archéologie¹²², l'application de modèles issus de cette discipline n'a pas constitué le cadre théorique principal de notre étude de l'occupation du territoire¹²³.

En parlant d'environnement¹²⁴, il ne s'agit pas simplement de tenir compte des caractéristiques physiques, naturelles et climatiques de ces régions, même si celles-ci sont

¹²¹ À l'instar d'un certain nombre de travaux récents notamment présentés ou évoqués dans BOWMAN et WILSON 2009 ou BOWMAN et WILSON 2011, l'étude des différents types d'établissements présents sur un territoire, l'importance des zones urbanisées ou des installations rurales par exemple, donne des indications sur la vitalité économique d'une région. Même si les données dont nous disposons ne sont pas aussi précises que celles issues des prospections systématiques généralement utilisées dans ces études et se prêteraient mal à un réel travail de quantification portant, par exemple, sur les questions démographiques, elles peuvent malgré tout enrichir notre perception de l'organisation de la production et des échanges.

¹²² Nous ne reviendrons pas ici sur les enjeux théoriques de l'analyse spatiale et de son emploi en archéologie. Pour cela, voir : DECOURT 1992 qui fait un exposé bibliographique sur la question et une présentation du modèle du plus proche voisin et, partant, de la théorie de la place centrale et des polygones de Thiessen. Voir aussi, de façon générale : CLARKE 1977a ; ou encore les actes du colloque *Temps et espaces de l'homme en société* : BERGER *et al.* 2005.

Pour un aperçu des différents courants de l'analyse spatiale archéologique, voir : CHOUQUET et WATTEAUX 2013, p. 75-80.

¹²³ Des études archéologiques de l'occupation humaine du territoire, notamment menées en Thessalie et en Béotie, ont montré tout l'intérêt que pouvait avoir l'emploi de certains de ces modèles, notamment celui du plus proche voisin, la théorie des places centrales ou encore celle des polygones de Thiessen, voir : BLUM *et al.* 1992. Toutefois, comme cela est expliqué et illustré dans cet ouvrage, ces modèles et ces théories ont avant tout un intérêt heuristique qui doit s'accompagner d'un travail de terrain pour pouvoir être pertinents dans l'utilisation qui peut en être faite en archéologie, ce qui, dans notre cas, reste pour l'instant impossible, cf. LUCAS 1992, p. 121-122. D'autre part, la mise en pratique de ces modèles et théories demande « un nombre suffisamment important d'établissements aux statuts clairement identiques et aux localisations précises », ce qui a poussé les auteurs à s'intéresser principalement aux cités, cf. DECOURT 1992, p. 31, et ce qui, comme nous le verrons ci-dessous, ne peut être notre cas.

¹²⁴ Concernant cette notion, voir l'introduction de DURAND-DASTÈS *et al.* 1998 ; voir aussi : CHOUQUET 2008, p. 89-94 et plus particulièrement le § 6.

essentielles¹²⁵, il ne s'agit pas non plus de simplement considérer ce qui entoure les « structures », il s'agit en effet d'appréhender plus largement l'agencement des différents éléments naturels et humains qui composent le territoire de ces régions et au sein desquels s'insèrent ces « structures ». L'enjeu réside ainsi dans notre capacité à saisir la façon dont les hommes ont interagi avec leur milieu, la façon dont ils s'y sont adaptés, dont ils l'ont exploité et occupé. Ainsi, percevoir l'environnement de nos « structures » revient finalement à comprendre les dynamiques territoriales, c'est-à-dire la manière dont se sont progressivement structurées les régions, dans le temps et dans l'espace, selon les événements historiques et les besoins de leurs habitants, selon aussi les contraintes naturelles et les ressources disponibles.

Notre démarche, qui vise à reconstituer une certaine réalité de l'environnement qui était celui des régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie à l'époque romaine, s'inspire d'un champ extrêmement vaste et broussailleur, celui des travaux « géohistoriques » ou d'archéologie du paysage – pour employer un terme générique –, et notamment, parmi eux, de ceux alimentés par les résultats des prospections systématiques¹²⁶. Les approches mises en œuvre dans les études qui s'inscrivent dans ce champ de recherches sont très diverses, comme le montre un ouvrage récent de G. Chouquer et M. Watteaux¹²⁷. Issues de la géographie et de la topographie historiques, « les » archéologies du paysage se sont progressivement orientées vers des approches plus globales¹²⁸, bien que très variées, de l'environnement, comme l'illustre le développement récent de l'archéogéographie¹²⁹. En effet, depuis quelques décennies, « les » archéologies du paysage tendent généralement à intégrer à leur réflexion toute une série d'éléments extérieurs à l'archéologie à proprement parler¹³⁰ ; ces éléments concernent le climat, la faune, la flore ou les sols mais sont aussi relatifs aux différentes activités humaines, allant de l'exploitation par l'homme des ressources naturelles aux variétés cultivées, en passant par les différents lieux d'implantation humaine. Pour cela, les travaux d'archéologie du paysage nécessitent l'intervention de différentes disciplines issues des sciences physiques, de la terre et de la

¹²⁵ BRESSON 2007, p. 37-47.

¹²⁶ Comme le font par exemple J. F. Cherry, J. L. Davis et E. Mantzouráni (CHERRY *et al.* 1991), mais aussi en partie S. Aclock (ALCOCK 1993) qui s'appuie toutefois également sur d'autres types de prospections.

¹²⁷ CHOUQUER et WATTEAUX 2013. Cet ouvrage appartient à une série constituée de quatre tomes qui acte la dispersion des études à la fois historiques et géographiques, tout en visant à les recentrer et à présenter une approche « nouvelle », celle de l'archéogéographie.

¹²⁸ TURNER 2012.

¹²⁹ Concernant l'archéogéographie, voir : CAVANNA et ROBERT 2011 ; ROBERT 2011 ; WATTEAU 2011.

¹³⁰ À l'instar de l'archéogéographie donc, mais aussi des travaux de Philippe Leveau par exemple, voir notamment : LEVEAU 1997.

vie, permettant d'accéder à une connaissance précise de la faune, de la flore ou encore de la composition des sols par exemple, mais aussi celle de disciplines permettant l'apport de quelques concepts extérieurs à l'histoire et à l'archéologie, comme la géographie ou l'écologie ; ces travaux obligent également par ailleurs à la mise en œuvre de différents types d'activités de terrain (carottages, fouilles archéologiques et prospections systématiques, etc.) ainsi qu'au prélèvement et au relevé d'une série d'indices extrêmement diversifiés (pollens, graines, traces du parcellaire, traces de chemins, d'occupation, etc.).

Dans notre cas, la reconstitution des dynamiques du territoire des régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie n'a pas pu intégrer l'ensemble de ces aspects car les quelques études relatives aux sols ou à la végétation sont finalement assez rares¹³¹ et toute étude de terrain permettant de préciser l'état du milieu naturel ancien était bien évidemment inenvisageable dans le cadre de ce doctorat. Il n'a pas non plus été possible, par ailleurs, de nous appuyer sur des résultats de prospections systématiques¹³².

Toutefois, bien que l'absence de prospections et d'études plus spécialisées nous prive de toute une série d'indices, notamment ceux relatifs aux cadastres et à l'utilisation des sols par l'agriculture, les recherches archéologiques programmées, mais surtout préventives, révèlent tout de même des établissements et, dans une moindre mesure, des infrastructures extrêmement variés, comme nous l'avons vu.

¹³¹ En effet, pour les régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie, seuls quelques travaux géomorphologiques ont été réalisés dans la plaine de Bottiée (GHILARDI 2007 ; GHILARDI *et al.* 2008a ; GHILARDI *et al.* 2008b ; GHILARDI *et al.* 2009 ; GHILARDI *et al.* 2010 – ainsi que ASTARAS et SOTIRIADIS 1988, dont nous n'avons cependant pu voir le texte), et dans le nord de la Piérie (BESIOS et KRACHTOPOULOU 2005 ; GHILARDI *et al.* 2007). M. Hasluck a étudié les variations de niveau du lac Vegorítida (HASLUCK 1936), tandis que quelques études ponctuelles ont été menées au sujet de la couverture végétale (GERASIMIDIS et ATHANASIADIS 1995). Quelques études environnementales ont également été conduites dans les environs de Grevená (WILKIE 1993). À ma connaissance, Dion est l'un des rares sites à avoir fourni des restes de poisson et de résine qui ont fait l'objet d'études physique et chimique (KOTSAKIS *et al.* 2011, voir l'article de T. Theodoropoulou dans les annexes de VASILEIADOU 2010, p. 317-338).

¹³² En effet, aucune prospection systématique étendue n'a été conduite dans les régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie. Les seules prospections réalisées sur le territoire macédonien sont celles conduites par les Américains en Élimée, dans les environs de Grevená (WILKIE 1993 ; ROSSER 1999 ; *AD* 43 (1988), Chron. B'1, p. 285-286 ; *AD* 44 (1989), Chron. B'1, p. 246 ; *AD* 45 (1990), Chron. B'1, p. 221 ; *AD* 46 (1991), Chron. B'1, p. 227), mais il ne s'agit pas de prospections systématiques, et celles, pédestres et géomorphologiques, menées dans la plaine de Philippos (*BCH* 131.2 (1987), p. 934-937 ; PROVOST et TRILOGOS 2008), dont les résultats, dans les deux cas, ne sont, à ma connaissance, pas publiés. Il faut ajouter à cela les prospections conduites autour du fort de Kítros – Louloudiés [p18], restreintes, visant à préciser l'extension et l'évolution du lieu d'occupation de ce dernier (POULTER *et al.* 1998).

Aussi, selon l'esprit des prospections systématiques¹³³ et dans la mesure de ce qu'il était envisageable de réaliser dans le cadre de ce travail, il nous a semblé qu'un répertoire systématique des établissements occupés à la fin de l'époque hellénistique ou à l'époque romaine et celui des infrastructures connues les plus importantes (ports, voies de communication terrestres et fluviales)¹³⁴, confronté au relevé des principales caractéristiques du milieu naturel¹³⁵ de ces régions (les grandes lignes du relief, les principales ressources naturelles disponibles et les quelques lieux d'exploitation qui sont connus), nous fournirait les bases nécessaires pour aborder les grandes lignes des dynamiques territoriales des régions étudiées. Ces données, en tant qu'elles représentent des « lieux », des « axes » de circulation et des « aires » naturelles, ont effectivement paru suffisamment riches pour nous donner la possibilité de nous pencher, selon quelques principes élémentaires d'analyse spatiale¹³⁶, sur la question de l'occupation du territoire macédonien à l'époque romaine et établir ainsi quelles étaient les modalités de la répartition des établissements et des principales infrastructures¹³⁷.

Ce travail représente ainsi, dans une certaine mesure, la première étape d'un raisonnement sur les dynamiques du territoire macédonien, rendu possible par les résultats de l'archéologie préventive qui viennent compléter ceux de l'archéologie programmée. Il pourra être poursuivi et alimenté d'informations supplémentaires et plus précises dans le futur. C'est dans cet esprit que, comme expliqué précédemment, nous nous sommes attachée à mettre les établissements en série et à les cartographier. Cette mise en série s'appuie d'abord sur une catégorisation des établissements, c'est-à-dire sur une répartition de ces derniers, selon des critères de classification, entre différentes catégories prédéfinies ; puis, sur la base d'une comparaison des établissements au sein de chaque catégorie, elle entend permettre la confrontation entre les régularités qui apparaissent dans chacune de ces catégories. Ce double mouvement de comparaison repose sur des « *critères de*

¹³³ Pour un aperçu des méthodes de prospections et de l'apport de ces investigations : SHIPLEY 2002 ; BINTLIFF et HOWARD 2004 ; voir aussi ALCOCK 1993, p. 33-53, qui, en outre, présente différentes prospections réalisées en Grèce.

¹³⁴ Concernant cette question du relevé des établissements et des infrastructures, voir *supra*, p. 44-47.

¹³⁵ Les caractéristiques du milieu naturel sont présentées au sein du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*) dans les sous-parties « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » des parties « Géographie et occupation du territoire » propres à chaque région.

¹³⁶ Voir *supra*, p. 71, n. 122.

¹³⁷ Une analyse de l'occupation des territoires de Bottiée, d'Eordée et de Piérie, réalisée à partir des catégories et des critères de comparaison définis ci-dessous, est exposée au sein du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*) dans les sous-parties « L'occupation du territoire » des parties « Géographie et occupation du territoire » propres à chacune de ces régions.

comparaison ». Les « *catégories* » d'établissement, les « *critères de classification* » des établissements dans ces catégories ainsi que les « *critères de comparaison* » des établissements et des régularités mises au jour au sein des catégories sont exposés ci-dessous.

a – Une classification des établissements selon leur importance

L'ensemble des établissements répertoriés forme un *continuum* entre les petites installations, les fermes par exemple, et les grandes cités, à l'instar de Béroia [b15] ou de Thessalonique. Malgré cela, il s'est avéré que l'élaboration d'une classification basée sur l'importance de ces établissements était incontournable pour que la sériation ait du sens, pour étudier l'implantation ou la répartition de ces lieux d'occupation et ainsi comprendre les dynamiques des territoires de Bottiée, d'Éordée et de Piérie. La distinction des sites selon leur importance repose, à l'instar de ce que proposent A. Bowman et A. Wilson, sur la taille des établissements, l'activité de construction publique antique et les collections d'inscriptions¹³⁸, ce à quoi nous avons ajouté le statut des établissements, leur mention dans les textes ainsi que, plus largement, la qualité des vestiges¹³⁹.

Ainsi, bien que le découpage que nous avons réalisé soit nécessairement abstrait et conventionnel, il est apparu, après emploi et manipulation des sources, que les quatre catégories¹⁴⁰ au sein desquelles les établissements ont été placés, ainsi que les critères relatifs ayant permis cette répartition, étaient fonctionnels¹⁴¹. Ces catégories et ces critères sont exposés ci-dessous :

¹³⁸ BOWMAN et WILSON 2009, p. 56-59. A. Bowman et A. Wilson proposent d'autres critères de distinction de l'importance des sites, comme la densité de l'habitat et le nombre d'unités d'habitation. Toutefois, notre documentation ne nous permet pas d'utiliser ces critères.

¹³⁹ En effet, dans notre cas, l'activité des constructions publiques ainsi que les inscriptions ne sont pas suffisantes et ne permettent pas, par exemple, de distinguer les habitats « isolés » des habitats « groupés ».

¹⁴⁰ La catégorie attribuée à chacun des établissements apparaît dans la case « Type/Statut » des fiches de présentation de ces derniers, fiches de présentation qui apparaissent quant à elles dans les parties « Catalogue des établissements » propres à chaque région, du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

¹⁴¹ Dans leurs études sur la Béotie et la Thessalie, J.-C. Decourt et G. Lucas (DECOURT 1992, p. 28 ; LUCAS 1992, p. 153) ne distinguent que trois types d'établissements : les *poleis*, les *kastra* et les *pyrgoi*, et enfin les *sites ouverts* ou *kômai*. Ce découpage ne nous a pas paru pertinent pour étudier nos sources car il efface complètement les différences, pourtant notables, qui ont existé entre l'ensemble des établissements regroupés dans la dernière catégorie, c'est-à-dire finalement l'ensemble de lieux d'habitation dépendant d'une cité.

- *Les villes (type n° 4)*

Il s'agit des établissements principaux de chacune des trois régions, sur le plan démographique et politique. En somme, ce sont les *poleis* de Basse Macédoine et les établissements qui semblent avoir joué un rôle équivalent à ces dernières en Éordée¹⁴².

Critères de classification des établissements dans la catégorie « villes » :

En Bottiée, en Éordée et en Bottiée :

- une organisation urbaine développée mais aussi une organisation civique, perceptibles grâce aux fouilles réalisées et grâce à la découverte d'inscriptions indiquant plus ou moins explicitement la présence de certaines institutions et révélant l'importance de l'établissement.

En Bottiée et en Piérie :

- le statut de cité : en Bottiée et en Piérie, les villes correspondent aux établissements qui sont dotés, de façon certaine ou supposée, du statut de cité ou de celui de colonie à l'époque romaine. Les anciennes cités qui, après la conquête romaine et au cours de l'époque romaine, ont perdu leur statut sont exclues de cette catégorie.

En Éordée :

- la mention de ces établissements dans les textes littéraires ;
- le fait que ces établissements aient, avant ou après l'époque romaine, été dotés du statut de cité (comme dans le cas de Kellai [e48]), sans que nous sachions pour autant ce qu'il en est entre le milieu du II^e s. av. J.-C. et la fin du Haut Empire.

Étant donné l'ambiguïté qui demeure quant au statut des agglomérations principales d'Éordée, les établissements classés dans cette catégorie sont ceux qui paraissent avoir joué un rôle institutionnel, politique et économique de premier rang à l'échelle de la région. L'importance du rôle de ces établissements étant perceptible grâce à quelques indices présentés ci-dessus, ces indices constituent, par conséquent, les critères à partir desquels nous avons classé quelques-uns des établissements d'Éordée dans cette catégorie.

Toutefois, il est à souligner ici qu'à l'inverse de ce que l'on constate en Bottiée ou en Piérie, la majorité des établissements dont nous avons la mention dans les textes n'est pas localisée avec certitude, comme dans le cas d'Arnisa [e19] et de Kellai [e48] dont la localisation respective est alternativement proposée à Pétres [e74] ou à Vegóra [e84].

¹⁴² Voir : *Vol. 2 : Deuxième partie : l'Éordée, « L'occupation du territoire »*.

- *Les centres urbains secondaires (type n° 3)*

Ce sont des agglomérations importantes et étendues, mais qui semblent tenir un rang politique et institutionnel secondaire par rapport aux villes.

Critères de classification des établissements dans la catégorie « centres urbains secondaires » :

En Bottiée et en Piérie :

- la perte du statut de cité entre la conquête romaine et la fin du Haut Empire, alors que l'établissement en était doté auparavant.

En Bottiée, en Éordée et en Piérie

- l'étendue, associée à la qualité (statue, marbre, stèles funéraires inscrites, etc.) et à la diversité de ce type de vestige, qui peuvent laisser entrevoir une agglomération importante ;
- la présence de constructions monumentales, notamment de temples – en contexte urbain – ou de fortifications, qui paraissent révéler une agglomération importante.

Dans le cadre des analyses menées dans le catalogue analytique ou dans la deuxième partie du présent volume, les deux catégories qui viennent d'être présentées – celle des villes et celle des centres urbains secondaires – sont parfois regroupées sous l'expression « agglomérations principales » car c'est alors leur fonction de centre démographique et économique qui nous intéresse.

- *Les habitats « groupés » (type n° 2)*

Il s'agit des villages regroupant plusieurs unités d'habitation.

Critères de classification des établissements dans la catégorie « habitats "groupés" » :

En Bottiée, en Éordée et en Piérie :

- le regroupement de plusieurs unités d'habitation, si celles-ci sont visibles grâce à des fouilles, ou, à défaut, l'étendue des vestiges, si celle-ci laisse supposer le regroupement de plusieurs unités d'habitation ;
- le caractère modeste des vestiges ou l'absence de traces de constructions monumentales : c'est-à-dire que, bien que les vestiges occupent, dans certains cas, une surface relativement étendue, ceux-ci ne présentent pas les caractéristiques d'une agglomération importante (ville ou centre urbain secondaire). Ces établissements peuvent toutefois avoir par exemple fourni des stèles funéraires

inscrites, mais celles-ci ne s'accompagnent que rarement d'autres vestiges de « qualité ».

- *Les habitats « isolés » (type n° 1)*

Il s'agit des plus petits établissements : fermes, *villae* ou « *villae rusticae* » stations routières et hameaux.

Critères de classification des établissements dans la catégorie « habitats “isolés” » :

En Bottiée, en Éordée et en Piérie :

- l'étendue restreinte des vestiges : cette catégorie a été attribuée aux plus petits ensembles, ceux qui, *a priori*, ne correspondent qu'à un nombre d'unités d'habitation extrêmement réduit, voire à un habitat unique.

Dans la plupart des cas, ces vestiges sont aussi extrêmement modestes, témoignant certainement de la présence d'une ferme ou d'un hameau, la différence entre les deux n'étant pas perceptible. Mais, dans le cas des établissements « isolés », la qualité modeste des vestiges ne peut en rien constituer un critère d'attribution de la catégorie, car les *villae* et les stations routières s'en verraient alors exclues.

Notons que l'importance relative des principales agglomérations – et notamment des villes –, varie selon les régions et selon le degré d'urbanisation de celles-ci. C'est à dire que certains centres urbains secondaires de Bottiée sont certainement tout aussi grands que quelques villes d'Éordée. C'est ainsi l'importance de l'agglomération relativement à l'ensemble des établissements de la région à laquelle elle appartient qui nous intéresse pour la sériation des données.

Par ailleurs, malgré une définition assez stricte de ces catégories et des critères de classification, étant donné que ces établissements forment nécessairement un *continuum* comme nous le soulignons au début de cette sous-partie, et vu le caractère ténu des informations disponibles, les limites entre les catégories et, par là même, le classement d'un établissement dans l'une de ces catégories n'est pas toujours facile à déterminer. À ce titre, plusieurs des établissements recensés sont impossibles à considérer du point de vue de cette classification, à partir des données disponibles. C'est à dire que les informations fournies ne révèlent pas d'indices suffisamment fiables pour déterminer l'importance et le rang de l'établissement. Aussi ces établissements ont-ils été exclus de l'étude de l'implantation et de la répartition des établissements par catégorie. Par contre, ils y ont été

réintégrés dans le cadre de l'analyse plus globale de la répartition de l'ensemble des établissements et ils ont également été considérés du point de vue des distances qui séparent les établissements.

On note ensuite la présence d'un certain nombre d'établissements qu'il est possible de rapprocher de deux catégories entre lesquelles nous hésitons (habitats « isolés » ou habitats « groupés » et habitats « groupés » ou centres urbains secondaires). Ces lieux d'occupation sont donc considérés comme appartenant à l'une ou à l'autre des deux catégories concernées. Si le choix entre ces deux catégories n'a pu être arrêté par manque d'informations, les établissements sont tout de même intégrés aux analyses de l'occupation du territoire conduites au sein du catalogue analytique, mais avec prudence.

D'autre part, en dépit des critères, il est indéniable que la répartition des établissements entre les catégories relève aussi d'un choix en partie intuitif s'agissant d'une partie des établissements restants, ceux pour lesquels une répartition au sein de cette classification est possible à partir des informations disponibles. Il faudrait, pour préciser ce travail de répartition entre catégories, réaliser un travail de terrain visant par exemple à préciser la superficie des sites et, alors, échelonner à nouveau les établissements à partir de ces données plus précises et systématiques. Mais il n'empêche que la répartition des établissements selon les catégories, nonobstant sa part d'intuition, se révèle cohérente lors de la mise en série, en laissant apparaître, grâce aux critères de comparaison, des régularités au sein de chacune des catégories. La mise en série et les critères de comparaison viennent en quelque sorte conforter *a posteriori* les choix parfois intuitifs initiaux, toutefois basés sur les données, de la distribution des établissements entre les différentes catégories.

b – Les critères de comparaison pour la sériation des établissements : analyse spatiale et durée d'occupation

Si les catégories présentées ci-dessus permettent une première classification des « lieux » géographiques que forment les établissements, elles n'en permettent pas pour autant l'analyse ; elles ne suffisent pas pour révéler les dynamiques environnementales et territoriales des régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie. Pour ce faire, selon la logique de la sériation exposée précédemment, il nous a fallu établir des critères de comparaison à partir desquels examiner les établissements classés par catégories, et cela afin de déterminer quelques-unes des caractéristiques de leur implantation et de leur répartition

d'abord, mais aussi pour nous interroger sur les modalités de l'occupation du territoire par l'homme.

Ces critères sont directement dépendants de l'état de notre documentation. En effet, comme la qualité des données disponibles varie selon les établissements, il nous a fallu établir ces critères de comparaison à partir de renseignements auxquels nous pouvions accéder et qui, d'une précision acceptable, étaient communs à l'ensemble des établissements. Par conséquent, ces critères visent à examiner les catégories d'établissements dans la « longue durée » et selon quelques notions élémentaires d'analyse spatiale.

- *La durée d'occupation des établissements*¹⁴³

Bien que nous n'ayons pas pris en compte la totalité des établissements ayant existé tout au long de l'Antiquité dans les régions étudiées en détail dans ce travail, considérer la durée d'occupation totale des sites habités aux périodes qui nous intéressent nous permet tout de même de percevoir certains aspects temporels et diachroniques de l'organisation territoriale. Selon les mots de F. Braudel :

Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrant l'histoire, en gênent, donc en commandent l'écoulement. D'autres sont plus promptes à s'effriter. Mais toutes sont à la fois soutiens et obstacles. Obstacles, elles se marquent comme des limites [...]. Songez à la difficulté de briser certains cadres géographiques [...]¹⁴⁴.

Aussi, la durée d'occupation des établissements répertoriés permet d'approcher la région sous l'angle de la « longue durée¹⁴⁵ » ; elle laisse apparaître certains aspects de la construction et du développement du territoire. On peut, de cette manière, percevoir quelques constantes et variations des dynamiques territoriales sur un temps long, constantes et variations qui témoignent à la fois des contraintes auxquelles l'homme a été

¹⁴³ La durée d'occupation apparaît dans la case « Datation » des fiches de présentation des établissements par la mention de la totalité des périodes révélées par les vestiges, périodes dont l'abréviation est explicitée dans l'avant-propos du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

¹⁴⁴ BRAUDEL 1958, p. 731.

¹⁴⁵ BRAUDEL 1958.

soumis et des aménagements qu'il s'est efforcé de mettre en œuvre selon ses besoins et les évolutions du milieu naturel.

Pour ce faire, lors du répertoire des établissements, les différentes périodes d'occupation de ces derniers ont systématiquement été recherchées et relevées dans la bibliographie relative aux différents sites. La durée d'occupation des sites constitue donc un premier critère de comparaison.

- *Le milieu naturel des établissements : paysage et altitude*¹⁴⁶

Ensuite, toujours dans l'esprit de la « longue durée » braudélienne mais aussi dans celui de l'analyse géographique spatiale, un deuxième critère de comparaison est l'espace naturel auquel appartiennent les établissements.

Appréhender les établissements à la lumière du milieu naturel physique qu'ils occupent permet très simplement d'aborder la question des contraintes et les avantages qui ont pu déterminer les choix d'implantation. Mais, en outre, révélant des « aires » géographiques dont les caractéristiques physiques naturelles sont variables, ce critère permet par ailleurs d'introduire des nuances dans l'étude des distances qui séparent les établissements entre eux et, d'autre part, les établissements des infrastructures – critère de comparaison suivant. En effet, parcourir une même distance en plaine ou en montagne ne représente pas le même investissement, ni le même effort, ni le même temps.

En vertu de quoi, nous avons tenu compte :

- des caractéristiques du milieu naturel physique qu'occupait chacun des établissements ;
- mais aussi de l'altitude à laquelle ils se trouvaient.

Après observation du milieu naturel de visu, au travers de quelques études spécialisées¹⁴⁷, par le biais de cartes topographiques ou du logiciel *Google earth* et après confrontation de ce milieu naturel avec notre documentation, il s'est révélé nécessaire, pour que la mise en série et la comparaison des établissements aient du sens, de distinguer 6 types d'environnements naturels physiques, là encore conventionnels, qui sont les suivants :

- la côte ;
- la plaine (la plaine d'altitude pour l'Éordée) ;

¹⁴⁶ Le milieu naturel et l'altitude sont indiqués dans la case « Environnement géographique » des fiches de présentation des établissements, au sein du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

¹⁴⁷ Notamment celles réalisées sur la plaine de Bottiée, voir : *supra*. p. 73, n. 131.

- la bordure de plaine : concerne les établissements installés dans la plaine, mais en contact avec les premières élévations du piémont ;
- le piémont ;
- la vallée ;
- la montagne.

L'altitude, quant à elle, a été systématiquement mesurée à partir de *Google earth*.

- *La distance entre les établissements, et entre les établissements et les infrastructures*¹⁴⁸

Après les « points » d'importance variable que représentent les établissements, après les « zones » formées par les différents types de milieux naturels distingués ci-dessus, les « distances » constituent également l'une des composantes essentielles d'un espace en analyse spatiale¹⁴⁹. La comparaison des distances nous intéresse donc tout particulièrement car elle permet non seulement d'aborder la question de la répartition des établissements mais aussi celle des déplacements et ainsi des échanges. Dans la mesure où nous le permettait notre documentation, nous nous sommes donc attachée à interroger l'agencement des établissements, en considérant :

- la distance qui sépare un établissement de son voisin le plus proche ;
- la distance qui sépare un établissement de l'agglomération principale la plus proche – c'est-à-dire d'un établissement auquel a été attribuée la catégorie de ville ou celle de centre urbain secondaire ;
- la distance qui sépare un établissement de l'axe de circulation terrestre principal le plus proche. Mais l'étude des distances qui séparent les établissements des voies fluviales et des ports ne s'est pas avérée fructueuse, certainement en raison de la qualité des données, trop peu précises quant à la localisation des zones portuaires fluviales et maritimes.

Pour ce faire, malgré la localisation approximative de certains établissements, nous avons situé, aussi précisément que possible, l'ensemble des sites répertoriés ainsi que les

¹⁴⁸ Les distances entre établissements et infrastructures sont indiquées dans la case « Distance entre l'établissement et les infrastructures de transport » et dans la case « Distance entre établissements » des fiches de présentation des établissements, au sein du catalogue analytique (cf. *Vol. 2*).

¹⁴⁹ BAVOUX 2010, p. 19-32 et 45-46.

voies terrestres sur *Google earth*. Les distances ont été mesurées au moyen de cette application et le sont toujours à vol d'oiseau. Étant dans l'impossibilité de réaliser un travail de cartographie plus précis avec les informations dont nous disposons, nous n'avons pas tenu compte des distances exactes, qui sont impossibles à évaluer. Mais nous avons remplacé ces distances au sein d'intervalles kilométriques plus souples, certes conventionnels une fois de plus, mais qui s'imposaient après manipulation des données :

- concernant les distances entre établissements : les intervalles sont de 1 km, c'est-à-dire que la distance qui sépare un établissement d'un autre établissement est comprise entre 0 et 1 km ou entre 1 et 2 km ou entre 2 et 3 km, etc. Par exemple, un habitat « isolé » situé à 1,3 km environ d'une ville sera considéré comme situé entre 1 et 2 km de la ville ;
- concernant les distances entre les établissements et les infrastructures : étant donné que le tracé des routes n'est souvent connu qu'approximativement, l'intervalle établi est de 2,5 km. Considérant que la moyenne de déplacement de l'homme à pied est de 5km/h, cette distance illustre ainsi une certaine proximité ou, au contraire, un certain éloignement entre la route et l'établissement, tout en laissant une marge d'erreur concernant le parcours de la route suffisante pour ne pas biaiser l'étude.

La mesure des distances comporte, ici, une certaine marge d'approximation. Pour obtenir des données plus exactes qui nous permettraient d'approfondir l'analyse spatiale des territoires de Bottiée, d'Éordée et de Piérie, il faudrait faire un travail de terrain qui viserait au relevé des coordonnées GPS des établissements et à la construction d'un SIG. Mais, l'étude des distances telle que réalisée dans ce travail révèle néanmoins des tendances indéniables dont il est nécessaire de tenir compte pour percevoir l'environnement dans lequel s'insèrent les « structures ». Elle ne vise pas tant à mettre en évidence des zones de concentration, ce que révèle déjà la cartographie, mais alimente et précise notre perception des facteurs déterminants de l'implantation des établissements ainsi que de leur agencement.

L'étude de l'occupation du territoire repose donc ici sur une classification des établissements recensés, ainsi que sur quelques variables : la durée d'occupation des lieux habités (1) ; les caractéristiques du milieu naturel (2) ; l'altitude (3) ; les distances entre établissements voisins (4) ; entre établissements et ville (5) ; ainsi qu'entre établissements

et infrastructures (6). Rappelons d'autre part que ce sont les résultats de l'archéologie préventive qui, malgré quelques imprécisions, nous donnent accès à une documentation foisonnante et diversifiée nous permettant d'appréhender le territoire.

Sans entrer dans des analyses spatiale et temporelle complexes du type de celles qui sont effectuées en géographie, la mise en série des établissements à partir des catégories définies et selon les critères établis vise à comprendre les dynamiques des territoires étudiés de Bottiée, d'Éordée et de Piérie, ainsi que les modalités de l'occupation humaine, à travers la répartition et l'implantation des établissements. Elle permet finalement de percevoir l'environnement régional des « structures archéologiques de la vie économique » et, ainsi, de les étudier selon leur contexte.

II – ACTIVITES ET CONTEXTUALISATION : LES MODALITES DE L'ETUDE DES « STRUCTURES »

Nous avons vu que les données dont nous disposons, issues à la fois de l'archéologie programmée et de l'archéologie préventive – surtout de cette seconde –, contiennent certains biais et certaines imprécisions qui empêchent de se limiter à considérer les « structures » en elles-mêmes. Mais nous avons vu par ailleurs que cette documentation, représentative d'une importante diversité sociale et territoriale, reste fondamentale et, qu'à ce titre, elle doit être intégrée à la réflexion sur les sociétés anciennes. Une des manières les plus pertinentes de l'aborder est alors d'envisager les « structures » comme un tout et de les mettre en série selon des critères définis à partir du contexte dans lequel elles s'insèrent. Enfin, nous avons vu que c'est principalement cette dernière exigence, celle du contexte, qui nous a poussée à nous tourner vers la question de l'occupation du territoire, et cela afin de comprendre l'environnement de ces « structures ».

En considérant le contexte des « structures », le but n'est pas tant d'apporter, comme le font déjà un certain nombre d'études consacrées à l'artisanat ou à la vente¹⁵⁰, des

¹⁵⁰ L'étude de la topographie des activités économiques en contexte urbain, certes moins développée pour le monde grec que pour le monde romain, est un champ relativement ancien, quoique toujours d'actualité, qui s'appuie sur les textes (MONTEIX 2012) comme sur les vestiges archéologiques : M.-C. Hellmann fait un point sur cette question, essentiellement pour le monde grec (HELLMANN 2010, p. 113-138). Pour ne citer que quelques études récentes, qui témoignent d'un renouvellement du champ : on pense notamment à l'ouvrage de G. Sanidas (SANIDAS 2013), à celui de N. Cahill (CAHILL 2002), et, dans une moindre

éléments topographiques sur la répartition des lieux de production, de vente ou de stockage au sein des établissements. L'observation topographique de certains de ces lieux peut effectivement s'avérer éloquent en révélant, par exemple, le regroupement ou la dispersion de certaines activités artisanales. Mais, quand on se penche sur l'ensemble de ces lieux, sans distinction autre que celle de l'activité qu'ils reflètent (stockage, vente, atelier céramique, atelier métallurgique, etc.), on constate aussi que ceux-ci sont finalement présents partout dans les villes¹⁵¹ ainsi que dans les établissements plus petits. De la sorte, au regard de la répartition effective de l'ensemble des lieux de l'activité économique, notre compréhension et l'interprétation des observations topographiques paraissent limitées. En effet, pour être opératoires, ces observations d'ordre topographique devraient, à notre avis, tenir compte de la fonction économique et sociale des différents lieux de production, de stockage et de vente. C'est à dire que, selon nous, il est absolument nécessaire de distinguer les « structures », certes du point de vue de l'activité à laquelle elles étaient destinées, mais surtout du point de vue de leur fonction économique globale, pour pouvoir juger du sens de leur répartition et de leur implantation topographique au sein d'un établissement.

Aussi, bien qu'il soit évident que la mise en contexte des « structures » apporte des informations d'ordre topographique concernant les activités économiques, elle constitue avant tout, conformément aux principes de « l'archéologie contextuelle », un moyen de comprendre avec plus de précision la fonction et l'utilisation globales des « structures », comme souligné précédemment. Effectivement, afin de cerner le rôle économique de ces « structures », il convient de se demander par qui et pour qui elles étaient utilisées, à quelles fins, quelle était la destination des productions et des produits qui leur étaient associés, par qui est-ce qu'ils étaient consommés, etc. Ainsi, en considérant la façon dont les « structures » s'insèrent dans leur environnement, nous cherchons avant tout à percevoir avec plus de précisions les différents types et les différentes modalités de production, de stockage ou d'échange qui ont pu exister, les utilisations et les destinations diverses des produits et des productions qui leur étaient associés, mais aussi la place

mesure, à celui de N. Monteix (MONTEIX 2010). Cet intérêt pour la topographie des activités économiques est également illustré par le colloque « *Quartiers* » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne (ESPOSITO et SANIDAS 2012b) qui tente d'ailleurs d'en renouveler l'approche.

¹⁵¹ Le cas de Pétries et du rez-de-chaussée des habitations de cette ville (68 [e74]) est particulièrement explicite sur ce point et les activités réalisées dans ces espaces (production céramique, coroplastique, métallurgique, élevage, vente, stockage, etc.) n'étaient certainement pas à caractère strictement domestique. À partir de l'étude des installations artisanales d'Érétrie, C. Huguenot en arrive au même constat (HUGUENOT 2012).

respective des activités dont elles témoignent au sein du système économique de l'Empire romain.

Ces considérations n'ont rien d'exceptionnel ; en effet, certains membres de la communauté scientifique travaillant sur l'artisanat et le commerce semblent aujourd'hui s'accorder à reconnaître l'intérêt de l'examen des installations de la vie économique à la lumière du contexte dans lequel elles se trouvent¹⁵². Pourtant, le processus d'analyse des vestiges selon leur contexte n'est que rarement normalisé et formalisé¹⁵³.

Dans notre cas, nous l'avons dit, les « structures » sont variées d'un point de vue territorial et social. Elles représentent en outre un panel assez diversifié d'activités de production, de stockage et d'échange qui participent, toutes autant qu'elles sont, du domaine économique. L'effort de contextualisation des « structures » qui accueilleraient ces activités constitue le socle de notre démarche, car la nature des données relatives aux « structures » étant variable, leur contexte est la seule source d'information où puiser des données à peu près équivalentes pour chacune d'elle. La formalisation de cette démarche nous a donc paru incontournable et nécessaire afin de donner un caractère aussi systématique que possible à notre étude et la créditer, en dépit de notre documentation pourtant partielle et partielle, d'une certaine forme d'objectivité.

Cette formalisation correspond simplement à l'exposé des règles de l'analyse des « structures », à savoir celles à partir desquelles a été menée leur sériation. Celle-ci, comme celle des établissements, s'appuie d'une part sur une classification primaire des « structures » et, d'autre part, sur des critères de comparaison établis à partir de leur

¹⁵² N. Monteix nous dit, dans le cadre de sa réflexion sur les tenanciers des boutiques, que : « Pour une compréhension générale des phénomènes liés au commerce de proximité et à l'artisanat urbain, les locaux ne doivent plus être analysés pour eux-mêmes mais à travers les relations qu'ils entretiennent avec les autres édifices en devanture ou au sein desquels ils sont implantés » (MONTEIX 2010, p. 223).

C. Huguenot, à partir d'une documentation identique à la nôtre mais provenant de la ville hellénistique d'Érétrie, et selon une approche similaire à celle mise en œuvre dans notre étude, bien qu'exclusivement centrée sur l'artisanat, souligne pour sa part : « Malgré l'aspect ténu des vestiges d'ateliers examinés, ils nous livrent également, par leur emplacement dans la trame urbaine, d'autres éléments intéressants sous plusieurs aspects » (HUGUENOT 2012, p. 193).

V. Stissi, quant à lui, s'attache à rappeler que : « [...] an « espace économique » cannot exist without context [...], even a rather quick look at the evidence can illuminate some essential aspects regarding the place of ceramic production in *polis* society » (STISSI 2012, p. 202). Pour ce faire, il s'applique à distinguer deux échelles d'analyse, celle de l'atelier en lui-même et celle des *keramikoi* et de leur place dans la ville.

Enfin, M. Pisani examine, de son côté, quelques installations artisanales, céramiques et coroplastiques, au regard du contexte religieux, funéraire ou domestique dans lequel elles s'insèrent, entre les époques archaïque et hellénistique en Sicile (PISANI 2012).

¹⁵³ C'est dans une certaine mesure ce que fait N. Monteix à la toute fin de son ouvrage (MONTEIX 2010, p. 349-370) ou encore V. Stissi en distinguant deux niveaux d'analyse (STISSI 2012).

contexte. Les catégories sur lesquelles repose la classification, de même que les critères de comparaison, sont exposés ci-dessous.

a – Une classification des « structures » selon l'activité

Nous nous attarderons très peu sur la classification des « structures » car celle-ci repose sur un critère extrêmement simple : celui des activités dont témoignent les « structures¹⁵⁴ » – cette liste ne concerne que les activités dont nous avons directement la trace. On distingue :

- *Les activités liées à l'agriculture et à l'élevage*

- la culture de la vigne ;
- la viniculture ;
- le stockage de denrées sèches (céréales ou légumineuses) ;
- le broyage des denrées sèches ;
- le stockage alimentaire en général – sans identification précise des denrées sèches et liquides ;
- la production d'huile d'olive ;
- l'élevage bovin/ovin ;
- la pisciculture.

- *Les activités liées à l'artisanat*

- la production céramique ;
- la production coroplastique ;
- la production métallurgique ;
- la production textile ;
- la teinture ;
- le travail de la pierre ;
- la production de bijoux ;
- le travail du verre ;
- la tannerie ;

¹⁵⁴ Concernant la question des vestiges des « structures » et des activités dont ils témoignent, voir *supra*. p. 40-44.

- le travail de l'os.
- *Les activités d'échange/de vente*
- la vente dans les boutiques.

b – Les critères de comparaison : une remise en contexte des « structures »

Comme dans le cas des établissements, si les catégories qui viennent d'être exposées permettent d'établir une première classification des « structures », elles sont insuffisantes pour mener une analyse qui fournirait des éléments de réponse aux questions qui animent ce travail. Aussi avons-nous par ailleurs élaboré des critères de comparaison à partir desquels analyser les « structures », critères de comparaison dont la définition repose donc sur le contexte des vestiges et plus particulièrement sur la distinction de différents niveaux de contexte.

Dans le cadre de sa réflexion portant sur les modalités d'application de l'analyse spatiale à l'archéologie, D. Clarck s'est attaché à distinguer trois niveaux ou échelles d'analyse des vestiges¹⁵⁵ qu'il caractérise comme : le niveau « micro », c'est-à-dire celui de la structure elle-même – comprise comme les constructions ou les unités bâties contenant des activités humaines –, qui correspond à l'espace personnel et social dominé par l'économie quotidienne ; le niveau « semi-micro », celui du site – compris comme un ensemble de structures –, qui équivaut à l'espace commun au sein duquel les facteurs sociaux et culturels l'emportent ; le niveau « macro », soit le niveau de l'entre-site, largement dominé par les facteurs géographiques et économiques. Bien que nous leur ayons attribué des dénominations différentes et peut-être plus explicites, les échelles dont dépend la définition de nos critères de comparaison correspondent à ces trois niveaux élaborés par D. Clarck.

En effet, afin d'analyser les « structures » selon l'environnement dans lequel elles s'insèrent, nous nous sommes d'abord attachée à considérer la « structure » et son environnement immédiat (échelle « micro »), c'est-à-dire le contexte que forme l'unité bâtie ou fonctionnelle à laquelle appartient la « structure », pour ensuite prendre un peu de hauteur en l'appréhendant au sein de l'établissement qu'elle occupe (échelle « semi-micro »), et enfin examiner sa position dans son environnement régional (échelle

¹⁵⁵ CLARKE 1977b, p. 11-13.

« macro »). Cette différenciation d'échelles, qui nous permet de déterminer le contexte bâti, social et fonctionnel, local et topographique, puis régional des « structures », nous amène à en préciser le rôle économique : par qui, pour qui et dans quel but étaient-elles employées ?

- *L'échelle « micro » : la structure et les éléments associés*

Selon la définition de l'échelle « micro », il s'agit de regarder les « structures » à la lumière de leur contexte immédiat en examinant la façon dont elles sont associées aux différents types d'activités et de constructions qui se déployaient alentour. Cette échelle d'analyse permet ainsi d'appréhender la place et l'importance relatives des activités dont témoignent les « structures », au regard de leur contexte culturel et social – c'est-à-dire leur contexte pris selon l'acception qu'accorde à ce terme l'« archéologie contextuelle¹⁵⁶ » (religieux, funéraire, domestique, etc.).

Les critères de comparaison appartenant à cette échelle d'analyse sont les suivants :

- éventuellement, les activités associées à celle dont témoigne la « structure » : il s'agit des activités réalisées dans l'espace ou l'unité où est implantée la « structure », que celui-ci soit bâti ou non. Dans le cas d'un four céramique par exemple¹⁵⁷, on considère les activités qui prenaient place aux alentours de celui-ci, dans la même zone. À l'inverse, dans le cas des activités réalisées au sein d'un espace bâti, on se limite à la pièce occupée par la « structure » ;
- la nature du bâtiment ou de l'ensemble architectural auquel appartient la « structure » : habitation, sanctuaire, installation agricole, espace public/civique, etc.

- *L'échelle « semi-micro » : l'établissement*

L'échelle « semi-micro » est celle à partir de laquelle les « structures » sont examinées comme partie intégrante d'un établissement. À ce niveau, il s'agit de cerner la façon dont ces dernières se répartissent au sein des établissements, mais il s'agit également d'appréhender les types d'établissements auxquels appartiennent les « structures ». Quelle est la répartition topographique des « structures » ? Y a-t-il des régularités dans les modalités de l'implantation des « structures » selon leur contexte social et culturel au sein

¹⁵⁶ Voir *supra*. p. 69-71.

¹⁵⁷ On pense notamment à ceux de Polýmylos (111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 [e75]).

des agglomérations ? Y a-t-il un lien entre les différents types de « structures », leur contexte social et culturel et enfin les types d'établissements ?

Les critères de comparaison appartenant à cette échelle d'analyse sont les suivants :

- la position au sein de l'établissement : ce critère ne concerne que les « structures » situées dans les agglomérations et principalement, parmi celles-ci, les centres urbains. Aussi, quand cela était possible, les « structures » ont été caractérisées de « centrales » quand elles sont situées à l'intérieur des murs des villes ou, à défaut de murs, quand elles sont situées dans une zone qui semble assez densément habitée. À l'inverse, elles ont été qualifiées de « périphériques » quand elles se trouvent hors les murs de la ville, en contact avec une zone peu habitée ou une nécropole. Si elles sont près des murs (à quelques mètres), on les considère comme situées en « bordure » de l'établissement ;
- le type de l'établissement ;

Nous avons également voulu prendre en compte comme critère de comparaison la situation des « structures » par rapport aux infrastructures urbaines, mais, au vu des approximations et incertitudes qui demeurent sur ce point pour un grand nombre d'établissements, ces données ne sont disponibles que dans de très rares cas.

- *L'échelle « macro » : l'organisation territoriale régionale*

Enfin, l'échelle macro est celle à partir de laquelle la « structure » est observée au sein de son contexte régional. Il s'agit alors de s'interroger sur la répartition régionale des « structures » selon leur contexte social et culturel, mais aussi selon le type d'établissement auquel elles appartiennent. Il est ainsi possible d'appréhender le contexte territorial des « structures » à travers l'analyse de l'occupation du territoire menée au préalable.

Les critères de comparaison appartenant à cette échelle d'analyse sont les suivants :

- le milieu naturel : celui auquel appartient l'établissement¹⁵⁸ ;
- la distance entre les « structures », en tant qu'elles appartiennent à un établissement, et les principales voies de communication fluviales ou terrestres.

Ainsi, l'étude de l'occupation du territoire se présente comme nécessaire à l'analyse des « structures ». En effet, alors que la nature des données propres à chaque « structure » est variable, les informations relatives à leur contexte sont presque toujours disponibles

¹⁵⁸ Voir *supra*. p. 81-82.

pour chacune d'elle. Seule l'échelle « micro », c'est-à-dire l'échelle qui concerne les éléments associés aux vestiges de la vie économique, peut être manquante quand une « structure » n'est pas localisée avec précision au sein d'un établissement. C'est pour cette raison que nous avons établi, au sein du catalogue analytique, une distinction entre les « structures » pour lesquelles les informations concernant l'échelle « micro » sont disponibles, qui sont alors présentées au moyen de fiches « primaires », et celles pour lesquelles elles ne le sont pas, dont les données sont exposées dans les fiches « secondaires¹⁵⁹ ».

¹⁵⁹ Pour la distinction entre fiches « primaires » et fiches « secondaires », voir *Vol. 2 – Avant-propos* : « Le fonctionnement des fiches descriptives des "structures" ».

Conclusion

~

En dépit des biais qu'elle contient, la documentation que nous utilisons n'en reste pas moins fondamentale pour l'étude de l'économie et du territoire de la Macédoine sous domination romaine en particulier, et plus généralement pour notre connaissance des sociétés anciennes. Il s'avère en effet que, soumise à une sélection systématique et exhaustive parmi l'ensemble des données issues des fouilles programmées et préventives publiées dans les chroniques depuis plus d'un siècle, cette documentation présente l'intérêt de répondre, sous l'angle de la diversité sociale et territoriale, à la question de l'organisation de la production, du stockage et des échanges, mais aussi à celle de l'implantation et de la répartition des établissements. Malgré la rareté des publications archéologiques exhaustives propres aux vestiges bâtis aussi bien qu'au mobilier, cette documentation regroupe des vestiges extrêmement variés, du fait de la nature des investigations dont elle est le résultat. Variés, d'abord, parce qu'il s'agit aussi bien de « structures » que d'établissements, mais également parce que ces « structures » et établissements sont tantôt les restes d'anciennes cités majeures relativement bien connues grâce aux fouilles programmées dont elles ont été l'objet, tantôt ceux d'agglomérations plus modestes ou d'installations presque dérisoires révélées par quelques recherches prospectives et préventives. Ces vestiges correspondent ainsi à des activités économiques et des types d'établissements fort différents, mais aussi à des couches de la population et à des zones territoriales plurielles.

Par la diversité dont elle témoigne, notre documentation est donc potentiellement riche d'informations. Toutefois, la nature des données propres à chaque « structure » diffère largement de l'une à l'autre et ces données peuvent parfois être extrêmement ténues. Aussi nous a-t-il paru impossible de considérer chacune de ces « structures » en elle-même, ce qui nous a conduit à élaborer une méthode permettant de les considérer dans leur ensemble. Selon les principes de l'« archéologie contextuelle », nous nous

sommes donc attachée à les examiner du point de vue de leur contexte, ce pour quoi nous avons cherché à interpréter les dynamiques du territoire auxquelles elles appartiennent et à étudier la question de l'occupation du territoire. À l'instar de ce que propose J.-P. Brun, nous nous sommes alors appliquée à mettre en série les « structures » mais aussi, du coup, les établissements, à partir de catégories définies pour chacun de ces deux ensembles et de critères de comparaison reposant sur une approche temporelle et spatiale pour les établissements, contextuelle pour les « structures ».

Bien que les questions économiques et territoriales ne soient pas directement abordées dans ce premier chapitre, nous avons mis en évidence l'intérêt que recèle notre documentation et indiqué comment l'exploiter pour la faire parler. Le travail réalisé dans le cadre de ce doctorat constitue la première étape d'une recherche qui, dans l'absolu, devrait se poursuivre par une étude de terrain visant à compléter les données dont nous disposons. Il s'agirait ainsi d'obtenir certaines informations, comme la superficie des sites ou leurs coordonnées GPS, qui permettraient de préciser la classification des établissements et des « structures » et, par là même, d'approfondir nos analyses. Et c'est notamment pour faciliter une telle étude que nous avons conçu notre catalogue analytique comme un outil préalable qui rassemble les informations déjà disponibles et celles à préciser.

DEUXIEME PARTIE

—

OCCUPATION DU TERRITOIRE ET ORGANISATION ECONOMIQUE

Sous plusieurs aspects, la documentation archéologique répertoriée est différente de celle qui résulte des prospections systématiques. Dans notre cas, nombre des sites présentés au sein du catalogue ont en effet été l'objet de fouilles qui, tout aussi restreintes et succinctes qu'elles aient été, fournissent tout de même des indices qui facilitent l'identification des sites. Si, lors des prospections, seuls les vestiges présents en surface sont pris en considération, dans notre cas, les fouilles, conduisant à exhumer des vestiges bâtis, dont les caractéristiques planimétrique et architecturale ainsi que le mobilier associé permettent incontestablement de préciser la nature de l'établissement. Si l'identification des sites est, dans une certaine mesure, plus facile dans notre cas que dans celui des prospections, le panel d'établissements que nous avons répertoriés est par contre peut-être moins complet que celui auquel conduisent généralement les prospections qui s'attachent à relever l'ensemble des vestiges présents en surface. La représentativité de la carte archéologique que nous avons dressée est ainsi différente de celle à laquelle auraient abouti des prospections : sur une surface donnée, le nombre de sites est moins élevé. Par contre, l'étendue géographique est nécessairement bien plus vaste que ce qu'auraient permis des prospections.

Malgré ces différences, notre documentation n'en reste pas moins semblable à celle issue des prospections dans le sens où il s'agit de vestiges épars d'un point de vue territorial, concernant lesquels l'essentiel des données se rapportent à la chronologie, à la localisation et, avec beaucoup d'approximation, à la surface. Il faut en outre la regarder selon un angle de vue similaire, à la fois systématique et synoptique, spatial et temporel, particulièrement en ce qui concerne les établissements, mais aussi finalement les « structures ». Or, comme l'illustre parfaitement le livre de S. Alcock¹⁶⁰, ce type de documentation vise essentiellement à tirer des constats, qu'il faut, dans un second temps, interpréter à la lueur d'une recherche approfondie sur les différents questionnements révélés.

¹⁶⁰ ALCOCK 1993.

Après avoir répertorié établissements et « structures », après avoir établi une méthode d'étude adéquate à la documentation étudiée (première partie de la synthèse) et après avoir travaillé de façon formelle à la mise en contexte des « structures » (catalogue analytique), il convient donc, dans cette seconde partie, de tirer les constats que nous livre les sources choisies pour aborder le champ de l'économie macédonienne une fois la domination romaine assise. Ces constats concernent d'une part l'organisation de l'occupation du territoire puis, d'autre part, la question de la diversité territoriale et sociale des modalités de fonctionnement économique. Dans cette partie de l'étude, il ne s'agit donc pas tant d'apporter des réponses ou d'expliquer les faits, que d'interroger les constats auxquels nous ont conduit notre documentation et qui constituent des perspectives d'étude qu'il était incontournable d'établir étant donné l'état d'avancement de la recherche relativement à la question économique en Macédoine.

Chapitre IV

Implantation humaine et dynamique territoriale en Macédoine : aperçu des régions de Bottiée, de Piérie et d'Éordée

En Grèce, la question de l'organisation des territoires s'est principalement développée sous l'impulsion des prospections systématiques, qui ont progressivement révélé un nombre important d'établissements extra-urbains¹⁶¹. À l'instar de ce que l'on constate pour « l'occident », mais dans une moindre mesure, la réflexion s'est alors portée sur le territoire des cités¹⁶², sur la structure de l'espace rural et l'organisation agraire¹⁶³, et, plus largement, sur la question du paysage et des campagnes¹⁶⁴. En Macédoine, malgré quelques études d'ordre topographique¹⁶⁵ et de rares articles traitant des campagnes¹⁶⁶, l'occupation du territoire a quasi exclusivement été abordée sous l'angle des cadastres des colonies romaines, et cela de façon bien marginale¹⁶⁷.

¹⁶¹ Voir, sur cette question BINTLIFF 2008, p. 22-25. Ces prospections ont principalement été conduites dans la Grèce méridionale et insulaire, par exemple : en Béotie, notamment : BINTLIFF *et al.* 2007 ; en Messénie : McDONALD et RAPP 1972 ; en Argolide : Van ANDEL et RUNNELS 1987 ; à Mèlos : RENFREW et WAGSRAFF, 1982.

¹⁶² Comme l'illustre la publication d'un colloque organisé par M. Brunet : BRUNET 1999.

¹⁶³ DOUKELIS et MENDONI 1994, ainsi que les travaux d'A. Rizakis sur le Péloponnèse, par exemple : RIZAKIS 1990 ; RIZAKIS *et al.* 2000.

¹⁶⁴ Notamment ALCOCK 1993. Pour une critique de cet ouvrage, voir : ROUSSET 2004.

Un ouvrage sur le paysage rural des campagnes romaines du Péloponnèse vient de paraître (STEWART 2013), mais nous n'avons pas pu le consulter.

¹⁶⁵ Par exemple : KARAMITROU-MENTESISDI 1999a ; SOUEREF 2011.

¹⁶⁶ Par exemple : STEFANI 2012.

¹⁶⁷ Pour Philippes, voir notamment TIROLOGOS 2006 et RIZAKIS *à paraître*, n. 11 avec la bibliographie mentionnée.

Dans notre cas, le premier enjeu de l'étude de l'occupation du territoire est de pouvoir comprendre l'environnement dans lequel s'insèrent les « structures archéologiques de la vie économique » que nous avons répertoriées, de pouvoir cerner le contexte que représente l'établissement auquel elles appartiennent. À défaut de résultats de prospections systématiques ou d'études précises du territoire macédonien, les lieux d'implantation humaine en Bottiée, en Éordée et en Piérie, connus par les textes comme par l'archéologie, ont été classés au sein de catégories reflétant leur importance et comparés entre eux selon des critères spatiaux, temporels et environnementaux, conformément à la méthode établie¹⁶⁸. Ils nous fournissent ainsi les moyens d'appréhender la structure de l'occupation du territoire.

Ces établissements ne nous apportent certes que peu d'éléments sur des thématiques attendues, comme celle de l'organisation agraire macédonienne ou l'extension de la *chôra* des cités, qui, en outre, présentent des passerelles aisées avec les textes. Ils nous permettent en revanche de cerner les modalités de l'implantation humaine dans le temps et dans l'espace, et d'aborder d'ores et déjà certains aspects de la question économique. Par ailleurs, si les nombreuses prospections systématiques menées en Grèce méridionale (Achaïe, Péloponnèse) ou dans la Grèce insulaire semblent révéler de profondes restructurations sociales et économiques entre les époques hellénistique et romaine, les analyses de l'occupation du territoire conduites au sein du catalogue¹⁶⁹ ne vont pas souvent dans le sens d'un tel constat. Il s'agit donc de les interpréter.

La structure de l'implantation humaine a été abordée au sein du catalogue analytique, région par région. Il convient maintenant de considérer le problème sous un angle plus global et d'en tirer quelques remarques d'ordre historique liées notamment à la question de l'impact de la conquête romaine et de l'instauration du nouveau pouvoir qui s'ensuit, ainsi qu'au *topos* de la Grèce romaine dépeuplée. Pour cela, nous nous concentrerons d'abord sur les enseignements respectifs fournis par les textes et par l'archéologie en ce qui concerne l'organisation de l'habitat, avant de nous pencher sur la question de son évolution dans le temps et celle de sa structuration dans l'espace.

¹⁶⁸ Voir *supra*, p. 71-84.

¹⁶⁹ Voir *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « L'occupation du territoire » ; Deuxième partie : l'Éordée, « L'occupation du territoire » ; Troisième partie : la Piérie, « L'occupation du territoire ».

I – LES ÉTABLISSEMENTS : ORGANISATION POLITIQUE ET MODALITES D'HABITATION

En Bottiée, en Éordée et en Piérie, les établissements que nous avons répertoriés au sein du catalogue sont connus par les textes ou par l'archéologie, et les informations relatives à l'organisation du territoire diffèrent largement selon qu'elles ressortissent à l'un ou de l'autre type de donnée. Tandis que les textes laissent apparaître les divers statuts dont ont pu être dotés les établissements, de l'habitat « dépendant » à la cité, l'archéologie nous livre les vestiges de lieux d'occupation variés, de l'installation agricole « isolée » au centre urbain regroupant les principales institutions, les principaux lieux de marché ou de culte. Est-il possible d'établir un lien entre les informations que nous apportent les textes sur ces établissements et celles que nous fournit l'archéologie ?

Si l'on met en regard les lieux d'habitation dont nous avons connaissance grâce aux textes avec ceux révélés par l'archéologie, on remarque que les textes, littéraires aussi bien qu'épigraphiques, sont silencieux au sujet de la grande majorité des établissements présentés dans le catalogue (cf. *Vol. 3 – Tableau I et II*¹⁷⁰) :

- seuls 21 des 72 établissements connus en Bottiée, c'est-à-dire 29,2 % des lieux d'habitat répertoriés pour cette région, apparaissent dans les textes ;
- les textes ne mentionnent que 12 des 88 établissements éordéens, soit 13,6 % des lieux d'habitat répertoriés pour cette région ;
- enfin, 19 des 55 établissements, c'est-à-dire 34,5 % des lieux d'habitat listés pour la Piérie, apparaissent dans les textes anciens.

En somme, seuls 52 parmi la totalité des 215 établissements que compte notre catalogue (24,2 %) sont mentionnés dans la littérature ou dans une inscription. De tels calculs d'ordre statistique, qui ponctuent le catalogue analytique comme le volume de synthèse, sont certes laborieux ; mais ils représentent la seule voie envisageable pour l'exploitation de nos données, conformément à la méthode précédemment exposée¹⁷¹.

Considérons maintenant les établissements qui, parmi ceux dont témoignent les sources écrites, sont localisés et identifiés avec des vestiges anciens. Seuls 19 lieux

¹⁷⁰ Ce tableau sert de référence pour toutes les analyses qui vont suivre dans cette sous-partie.

¹⁷¹ Voir *supra*. p. 69-91.

d'occupation (soit 8,8 % de la totalité des établissements) peuvent à la fois être regardés selon le prisme des sources écrites et celui de l'archéologie : 11 s'étendent sur le territoire de la Bottiée, sept en Piérie et un seulement en Éordée. Conformément à ce qui a été souligné au sein des analyses portant sur l'occupation des territoires de ces trois régions, tous ces établissements à la fois connus des textes et de l'archéologie, sauf Pétra [p41] et Bokéria [e24], ont été dotés du statut de cités. Bokéria [e24] semble tout de même avoir constitué une agglomération importante et, si aucun texte n'autorise à lui attribuer ce statut de premier rang, c'est simplement qu'elle dépendait d'une région qui n'aurait pas connu une organisation en cité¹⁷², à savoir l'Éordée.

Finalement, le lien entre les vestiges et le statut d'un établissement n'est tangible que dans le cas des cités ; c'est-à-dire que seul le statut de cité dispose d'une traduction matérielle concrète et explicite, tandis que les établissements « dépendants », les *kômai* et les communautés locales demeurent indistincts d'un point de vue archéologique. Certes, plusieurs des établissements ayant été dotés du statut de cité, à commencer par Méthonè [p33], Aigéai [b05] ou Miéza [p43], ont pu le perdre et devenir *kômai* durant l'époque hellénistique ou après la conquête romaine. Toutefois, la connaissance historique que nous avons de ces agglomérations fait généralement référence à des périodes où elles connaissaient, sans aucun doute, le statut de cité¹⁷³. Les vestiges des établissements « dépendants », des *kômai* et des communautés locales dont nous avons mention restent malheureusement inconnus. En outre, comme l'illustreraient peut-être les cas de Genderrhos [b22] ou de Marinia [b38], toutes les cités ayant pris place sur les territoires de Bottiée, d'Éordée ou de Piérie ne sont pas localisées et ne nous sont pas nécessairement connues. Dans ce contexte, comment distinguer, parmi l'ensemble des établissements connus par l'archéologie, les anciennes cités inexplorées des *kômai* et les *kômai* des établissements « dépendants » ?

Il est donc délicat d'établir un lien précis entre les informations que contiennent les textes concernant les différents statuts d'établissement et celles que livre l'archéologie, à savoir des sites de taille et d'importance variables. Autrement dit, nos données ne nous autorisent pas à attribuer un statut aux établissements que nous avons répertoriés et à déterminer ainsi, de façon précise, les rapports institutionnels qu'ils pouvaient entretenir ou

¹⁷² Sur ce point, voir *Vol. 2 – Deuxième partie : l'Éordée*, « Les établissements mentionnés par les textes ».

¹⁷³ Parmi les établissements que nous avons répertoriés, les cités ayant perdu leur statut dès avant la conquête romaine, ou après cette conquête, sont : Méthonè ([p33] – c'est la seule ville à avoir perdu son statut bien avant la conquête romaine), Hérakleion [p10], Leibéthra [p24], Phila [p42], Aigéai [b05] et Miéza [p43]. Pour un aperçu de leur mention au sein de la littérature antique, se référer aux notices les concernant dans : PAPAOGLOU 1988 et GIRTZY 2001.

à étudier l'agencement administratif des territoires des cités, par exemple. Néanmoins, les informations issues des textes comme de l'archéologie constituent des éléments indispensables à l'interprétation de l'organisation du territoire. Pour la clarté du propos, nous les traiterons de façon distincte dans les pages qui suivent.

a – Les textes : un moyen d'évaluer l'importance relative des agglomérations principales

Comme dans nombre de régions du monde antique¹⁷⁴, les établissements les mieux connus en Macédoine, ceux dont les vestiges ont été explorés et que les textes évoquent, sont d'anciennes agglomérations majeures ; c'est-à-dire des centres urbains rassemblant une population importante relativement à la démographie de la région, constituant les principaux lieux d'échange, d'un point de vue quantitatif mais aussi qualitatif (variété des produits proposés), et centralisant les institutions civiques. Toutefois, si l'alliance des textes et de l'archéologie révèle le rôle primordial de ces établissements, l'archéologie seule montre qu'ils cohabitaient avec d'autres centres urbains, oubliés des textes, mais qui n'en demeurent pas moins importants par la population qu'ils accueillaient et les institutions dont quelques-uns étaient dotés. Et, si chacune de ces agglomérations – celles connues par les textes et par l'archéologie d'une part, celles uniquement connues par l'archéologie d'autre part – paraît importante en raison de sa population élevée, de ses institutions et de son marché, c'est-à-dire en un mot parce qu'elle joue son rôle de centre, il n'en demeure pas moins qu'il y avait parmi elles de « grandes » cités et de « petites » cités¹⁷⁵, de « grandes » villes et de « petites » villes. Bref, en Macédoine comme ailleurs, les agglomérations principales n'étaient pas toutes d'une égale importance.

Nous avons tenté de refléter cette hiérarchie en distinguant, dans notre classification des établissements, les « villes » et les « centres urbains secondaires¹⁷⁶ », mais cette classification ne révèle pas l'importance relative des établissements appartenant à chacune de ces catégories et ainsi les potentielles différences régionales. Quoi qu'il en soit

¹⁷⁴ A commencer par Rome et Athènes.

¹⁷⁵ Nous reprenons ici les termes de Ph. Gauthier, bien que la réalité politique dans laquelle s'inscrivent les cités dont il parle, à savoir les cités-États de la Grèce classique et hellénistique, soit différente de celle du royaume Macédonien puis de la province romaine de Macédoine, au sein desquels les notions d'« hégémonie » et d'« autarcie » recouvrent des réalités tout autres, en raison principalement de l'existence d'un pouvoir supérieur. Or, si nous reprenons ces termes de « petites » cités et de « grandes » cités, c'est qu'ils reflètent aussi, dans l'esprit de l'auteur, des différences du point de vue des ressources et des hommes, cf. GAUTHIER 1987-1989.

¹⁷⁶ Voir *supra*. p. 75-79.

cependant de l'effet lissant de notre classification, ce problème de l'évaluation de l'importance relative des établissements est essentiellement lié aux sources dont nous disposons, et notamment aux sources archéologiques. Croisées avec quelques découvertes épigraphiques, ces dernières autorisent certes à répartir les principales agglomérations entre la catégorie des villes et celle des centres urbains secondaires sans trop de difficultés. Par contre, les explorations limitées et l'absence d'étude du mobilier nous privent de la possibilité d'appréhender l'influence de ces agglomérations, leur extension ainsi que leur organisation urbaine.

Dion [p06], Pydna [p48] avec, pour cette ville un moindre degré de certitude, Béroia [b15], Édessa [b18] et Pella [b54] comptent sans aucun doute parmi les premières villes macédoniennes une fois la domination romaine établie. Mais, qu'en est-il de l'importance de Kellai [e48] ou d'Arnissa [e19] qui restent sans identification certaine, de Bokéria [e24], d'Aloros [b06], de Skydra [b65], de Ménéis [b40] ou encore de Leibéthra [p24], par exemple, qui apparaissent également dans les textes ? Si, par ailleurs, il ne fait aucun doute que l'urbanisation est un phénomène qui concernait l'ensemble de la Macédoine en raison notamment de l'action de Philippe II « qui [...] fit habiter [les Macédoniens] dans des villes [...] »¹⁷⁷, mais certainement déjà auparavant¹⁷⁸, qu'en était-il de son degré de développement dans chacune des régions que nous étudions ?

Outre les quelques indices fournis malgré tout par les vestiges, il convient alors d'ajouter au constat selon lequel la quasi-totalité des établissements connus à la fois par les textes – littéraires ou épigraphiques – et l'archéologie sont parmi les agglomérations les plus importantes de Macédoine, que :

- sur les 34 établissements qui apparaissent dans la littérature, outre ceux dont le statut est indéterminé, seule une *kômè* (Pimpleia [p45]) est explicitement présentée comme telle ; on compte par ailleurs sept stations routières, tandis que 21 de ces 34 établissements sont d'anciennes cités ou de probables anciennes cités – qui n'ont donc pas toutes été localisées. C'est à dire que les textes nous parlent essentiellement des cités ;

¹⁷⁷ PAPAZOGLU 1988, p. 39 et la bibliographie mentionnée. L'auteur s'appuie sur un passage d'Arrien rapportant un discours d'Alexandre le Grand qui vante les « mérites de son père » : Arr., *An.*, VII, 9, 2. Sur cette question du développement des villes en Macédoine aux époques classique et hellénistique, voir aussi MARC *à paraître*. S'agissant du développement de la Macédoine à l'époque romaine : VITTI 2001.

¹⁷⁸ HATZOPOULOS 2003.

- parmi les établissements à la fois connus par les textes et l'archéologie, Ménéis [b40] et Bokéria [b15] n'apparaissent pas dans la littérature, mais sont uniquement mentionnées dans des inscriptions. C'est à dire que les textes littéraires nous parlent principalement des cités, mais non pas de toutes les cités. Ce sont les cités les plus importantes qu'ils mentionnent.

À défaut de résultats archéologiques probants pour plusieurs de ces grandes agglomérations, les mentions littéraires ou épigraphiques sont un indice essentiel pour affiner notre perception du développement de l'urbanisation en Bottiée, en Éordée et en Piérie, et pour distinguer, parmi l'ensemble des principales agglomérations, les « grandes » cités des « petites » cités, plus généralement, les « grandes » villes des « petites » villes et, en conséquence, les « grands » centres urbains secondaires des « petits » centres urbains secondaires.

b – L'organisation politique de la Macédoine sous domination romaine

- *Le statut des établissements ou comment Rome s'arrange d'une organisation politique très ancienne*

Communautés locales¹⁷⁹, *kômè*¹⁸⁰ et peut-être cités¹⁸¹ en Éordée ; cités¹⁸², colonies¹⁸³, *kômai*¹⁸⁴ et enfin établissements « dépendants¹⁸⁵ » en Bottiée et en Piérie... Comme nous l'avons déjà dit, parmi les établissements répertoriés, ceux connus par les textes littéraires et épigraphiques auraient été dotés de différents statuts. Les textes en traduisent donc l'existence, mais ils témoignent aussi, à travers eux, du développement de plusieurs formes d'organisation politique au sein même de la Macédoine¹⁸⁶.

Selon un schéma habituel en Grèce, avant comme après la conquête romaine et la réduction de la Macédoine en province de l'Empire entre 148 et 146 av. J.-C.¹⁸⁷, la Bottiée

¹⁷⁹ Par exemple Brynè [e25], Dolichè [e26] ou encore Gréïa [e44].

¹⁸⁰ À l'image de [...]BAREA [e23].

¹⁸¹ Quant à l'existence de cité en Éordée, voir : Kellai [e48], Mavropígi [e60]. Voir aussi : *Vol. 2 – Deuxième partie* : l'Éordée, « Les établissements mentionnés par les textes ».

¹⁸² Telles Béroia [b15], Tyrissa [b68] ou Ouallai [p38].

¹⁸³ À l'instar de Pella [b54] et de Dion [p06].

¹⁸⁴ Comme Droga [b17] et Kyneoi [b28].

¹⁸⁵ Comme sembleraient l'être Auranton [b12] et Barè Nikion [b14].

¹⁸⁶ Pour une présentation plus détaillée de l'organisation de la Macédoine sous domination romaine, voir : PAPAOGLOU 1979, p. 351-369.

¹⁸⁷ Sur la création de la province, voir : PAPAOGLOU 1979, p. 302-308.

et la Piérie suivaient une organisation dont l'entité politique principale était la cité¹⁸⁸, non pas comprise dans le sens de la cité-État¹⁸⁹, mais comme entité d'ordre politique constituée d'un centre urbain et de son territoire¹⁹⁰. Ces cités étaient subordonnées au pouvoir royal puis impérial et leur territoire accueillait, d'une part, des *kômai* qui leur étaient soumises et, d'autre part, des établissements « dépendants », tels Auranton [b12] et Barè Nikion [b14], dont la forme et le statut restent toutefois mal définis et qui se voyaient peut-être placés sous la coupe des *kômai*¹⁹¹. Cette organisation se retrouve partout en Basse Macédoine ; elle préexistait à l'expansion du royaume macédonien et, finalement, Philippe II ne fit qu'uniformiser, selon ce système, l'ensemble de cette partie du pays macédonien ; Rome ne le modifia pas¹⁹².

L'interprétation que nous pouvons avoir des textes témoignant de l'organisation administrative de l'Éordée est plus délicate¹⁹³. Il semblerait toutefois, comme le défend M. Hatzópoulos, que, malgré son rattachement précoce au royaume¹⁹⁴, conformément à l'ensemble des régions de Haute Macédoine¹⁹⁵, l'Éordée ait connu une organisation en *ethnos* ou en *koinon*, héritée des âges ancestraux. Dans ces terres montagneuses, comme en Basse Macédoine, Philippe II ne fit là aussi que normaliser le système antérieur, système que Rome a également laissé intact. Les communautés villageoises, d'un rang certainement équivalent les unes aux autres, sont restées telles qu'elles étaient, fédérées au sein d'un *ethnos* qu'il dota d'un rôle similaire à celui des cités¹⁹⁶. On peut alors se demander si cet *ethnos*, comme les *koina* d'Élimée, de Lyncestide et d'Orestide, était pourvu d'une capitale au sein de laquelle se concentraient les institutions « civiques » ou si ces dernières se répartissaient entre différentes agglomérations.

Dès la fin de l'époque classique, la Macédoine connaissait donc trois systèmes d'organisation politique car, aux *ethnè* ou *koina* de Haute Macédoine et aux cités de Basse Macédoine, il faut ajouter les associations de villages de l'arrière-pays de la Macédoine

¹⁸⁸ Sur l'organisation administrative de la Basse Macédoine, cf. HATZOPOULOS 1996b, p. 105-123.

¹⁸⁹ Au sujet de la cité-État, voir : HANSEN 2006b.

¹⁹⁰ Bien qu'il ne s'agisse pas de cités-État à proprement parler, M. Hatzópoulos a souligné qu'au sein même du royaume, plusieurs des cités macédoniennes avaient une « personnalité propre » et étaient dotées d'une organisation civique incontestable, cf. HATZOPOULOS 2003.

¹⁹¹ HATZOPOULOS 1990.

¹⁹² HATZOPOULOS 1993, p. 160-164.

¹⁹³ Voir *Vol. 2* – Deuxième partie : l'Éordée, « Les établissements mentionnés par les textes ».

¹⁹⁴ HAMMOND 1989, p. 11-12 ; HATZOPOULOS 1996b, p. 92 ; SPRAWSKI 2010, p. 132.

¹⁹⁵ Sur l'organisation administrative de Haute Macédoine, voir : HATZOPOULOS 1996b, p. 77-104 ; SVERKOS 2000, p. 31-63.

¹⁹⁶ HATZOPOULOS 1993, p. 153-160 et 170-171.

Orientale qui cohabitaient avec les anciennes cités de la côte de cette région¹⁹⁷. Si Philippe II normalisa et certainement précisa les systèmes préexistants, Rome n'y toucha pas malgré la division du territoire en quatre *merides* au lendemain de la bataille de Pydna¹⁹⁸. Comme le souligne F. Papázoglou, « la réduction de la Macédoine en province a dû se passer sans grands bouleversements internes¹⁹⁹ », Rome en conserva les structures établies depuis plusieurs centaines d'années, quoiqu'elles ne fussent pas homogènes à l'échelle de la région. En effet, bien qu'en 168 av. J.-C. elle divisa le pays en quatre *merides*, qu'elle établit un impôt sur les terres, tout de même inférieur de près de moitié à celui payé aux rois auparavant, qu'elle confisqua les mines d'or et d'argent – dont l'interdiction de l'exploitation fût toutefois levée dès 157 av. J.-C. – ainsi que les terres royales qui devinrent *ager publicus*²⁰⁰, lors de la fondation de la province quelque deux décennies plus tard, d'un point de vue politique, Rome a simplement substitué son pouvoir à celui de la royauté ; et cités, *ethnè* et associations conservèrent leurs propres lois²⁰¹. Autant dire qu'elle s'appuya intégralement sur la structure administrative préexistante²⁰². Ajoutons à cela que les terres de la population macédonienne furent laissées à cette dernière, et non pas intégrées à l'*ager publicus*²⁰³. Finalement, la principale nouveauté que Rome apporta du point de vue de l'organisation politique du territoire consista en l'établissement de colonies.

- *La création des colonies : les premières modifications territoriales*

Si Rome n'a pas modifié l'agencement administratif du territoire, pour des raisons d'ordre politique, économique et social, à la recherche de terres où envoyer ses vétérans et les prolétaires italiens²⁰⁴, elle installa tout de même quatre colonies sur le territoire Macédonien²⁰⁵, colonies dont la fondation intervint bien après la réduction du pays en province de l'Empire romain. Dion [p06] et Cassandree²⁰⁶ ont vraisemblablement été

¹⁹⁷ HATZOPOULOS 1993, p. 164-169.

¹⁹⁸ PAPAOGLOU 1988, 67-71.

¹⁹⁹ PAPAOGLOU 1979, p. 305.

²⁰⁰ PAPAOGLOU 1992, p. 195.

²⁰¹ PAPAOGLOU 1988, p. 53-66.

²⁰² J. Fournier a montré que, du point de vue de l'administration judiciaire également, Rome ne visa pas non plus à « l'uniformisation du modèle », cf. FOURNIER 2010. Le phénomène que l'on constate ici n'a rien d'exceptionnel.

²⁰³ DOUKELIS et ZOUMBAKI 1995, p. 208.

²⁰⁴ RIZAKIS *à paraître*.

²⁰⁵ La littérature concernant les colonies romaines de Macédoine est assez riche, voir notamment à ce sujet, pour ne citer que les études les plus récentes : PAPAOGLOU 1990 ; RIZAKIS 2003 ; RIZAKIS 2004 ; TIROLOGOS 2006 ; DEMAILLE 2013 ; RIZAKIS *à paraître*.

²⁰⁶ Pour un aperçu concernant cette ville, voir : PAPAOGLOU 1988, p. 424-426.

créées sur ordre de Brutus en 43 av. J.-C., selon un plan initialement préparé par César²⁰⁷, et il est probable que la fondation de Pella [b54] s'inscrive dans ce même programme²⁰⁸ ; Philippes²⁰⁹, quant à elle, fut fondée comme colonie romaine après la bataille du même nom, selon les volontés d'Antoine en 42 av. J.-C.²¹⁰, et Octave y envoya, après Actium, ses vétérans et des partisans d'Antoine. Il est probable qu'il fit de même à Dion [p06], à Cassandree et à Pella²¹¹.

La fondation de ces colonies s'est accompagnée de l'agrandissement du territoire des anciennes cités et a ainsi provoqué des restructurations spatiales²¹². Dion [p06] et Philippes sont sans aucun doute dotées de nouvelles terres, certainement aussi Cassandree, et plusieurs cités hellénistiques, à l'image d'Hérakleion [p10], Leibéthra [p24] et Phila [p42], sont intégrées à ces nouveaux territoires, perdant de fait leur autonomie²¹³. Par ailleurs, l'arrivée de nouveaux colons, vétérans de la guerre civile, a également entraîné, comme on le constate à Philippes, la confiscation de terres sur le territoire des cités voisines de la colonie ; ces dernières se trouvent alors amputées d'une partie de leurs ressources. Mais outre ces transformations spatiales, les territoires de ces colonies sont aussi soumis, selon les normes romaines, à des restructurations agraires, à de nouvelles divisions et distributions de l'espace cultivé²¹⁴. La terre des colonies romaines macédoniennes, qui semblerait avoir été principalement issue du domaine royal²¹⁵, devenu dans un premier temps *ager publicus* avec la création de la province, est alors redistribuée aux colons²¹⁶.

Les quatre agglomérations devenues colonies romaines étaient toutes porteuses du symbole de la royauté macédonienne, qu'elles aient été fondées par cette dernière (Philippes et Cassandree) ou qu'elles en fussent des places politiques et religieuses de référence (Pella [b54] et Dion [p06]). Par conséquent, leur territoire était largement

²⁰⁷ SARTRE 2001, p. 113. C'est en effet selon les plans de César qu'ont été créées nombre de colonies en Orient, même si la fondation de ces dernières est intervenue plusieurs années après sa mort.

²⁰⁸ La datation de la fondation de la colonie de Pella reste obscure, cf. SARTRE 2001, p. 113-114, bien que A. Rizakis tende à l'inscrire dans le même mouvement que celles de Dion et de Cassandree, cf. RIZAKIS *à paraître*.

²⁰⁹ Pour un aperçu concernant cette ville, voir : PAPAOGLOU 1988, p. 405-413.

²¹⁰ SARTRE 2001, p. 114.

²¹¹ Pour Philippes : RIZAKIS 2003, p. 114-117 ; TRILOGOS 2006, p. 133. Pour Dion et plus généralement : DEMAILLE 2013, n. 17.

²¹² Sur cette question, voir notamment : RIZAKIS 2004 ; RIZAKIS *à paraître*.

²¹³ PAPAOGLOU 1979, p. 359.

²¹⁴ RIZAKIS 2004 ; RIZAKIS *à paraître*.

²¹⁵ RIZAKIS *à paraître* ; TRILOGOS 2006, p. 133.

²¹⁶ PAPAOGLOU 1990.

constitué d'anciennes terres royales²¹⁷, et on peut se demander si la présence de ces dernières n'a pas grandement orienté la colonisation en Macédoine. De fait, ces terres royales ayant été intégrées à l'*ager publicus* lors de la création de la province, la fondation des colonies en ces endroits limitait les besoins de confiscation et facilitait ainsi l'installation des colons.

Les colonies de Dion [p06], de Philippes et de Cassandree ont été fondées, selon un schéma assez habituel, pour des raisons économiques, sociales et politiques²¹⁸, comme en témoigne notamment l'extension de leur territoire ; par contre, la fondation de Pella reste plus obscure. Rappelons-nous alors que la colonisation a aussi été, pour Rome, un moyen de redonner vigueur à certaines régions ou à d'anciennes cités majeures²¹⁹. Cette considération a peut-être joué un rôle secondaire dans le cas de Philippes, de Dion [p06] et de Cassandree, mais on peut se demander si elle n'a pas été décisive pour celui de Pella [b54].

En effet, contrairement au cas de Dion [p06], les cités voisines de l'ancienne capitale royale, Tyrissa [b68] et Ichnai [b23] pour ne mentionner que les plus proches, conserveraient leur autonomie bien qu'elles soient peu éloignées de la colonie (maximum 10 km), ce qui signifierait que le territoire de Pella [b54] n'aurait pas été augmenté – à moins qu'il n'y ait eu confiscation de terres. D'autre part, au II^e s. et au début du I^{er} s. av. J.-C., l'archéologie nous montre que l'ancienne capitale royale demeure dynamique sur un plan économique et qu'elle ne semble pas avoir été affaiblie par la conquête romaine, contrairement à Aigéai [b05] ou à Pydna [p48] par exemple. Par contre, Pella [b54] est intégralement ruinée par un tremblement de terre durant la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. Aussi, outre l'intérêt que présentait cette agglomération comme point de contrôle de la *Via Egnatia*, outre les intérêts sociaux et politiques de la colonisation, est-il possible d'envisager que Rome ait choisi, voyant Pella réduite à néant, de redonner vie à l'ancienne capitale royale.

Ces considérations tirées de l'étude des établissements connus par les textes nous amènent à conclure que, dans un premier temps, l'instauration de la domination romaine

²¹⁷ Cela va *a priori* de soit pour Pella et Dion (cf. DEMAILLE 2013 ; RIZAKIS *à paraître*). Quant au statut des terres de Cassandree, voir : BRESSON 2007, p. 117-122 qui montre que malgré la « donation » de certaines terres du territoire de cette dernière cité, les « droits supérieurs du roi » n'en étaient pas moins préservés.

²¹⁸ Voir SARTRE 2001, p. 119-126.

²¹⁹ SARTRE 2001, p. 133.

n'a pas conduit à de profondes modifications en Macédoine. L'organisation politique de la région est restée intacte, seules les propriétés du domaine royal sont devenues *ager publicus* ; Rome s'est appuyée sur les structures civiques existantes. Par contre, durant la deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C., la fondation de plusieurs colonies, toujours situées dans les régions côtières, s'accompagnant de la confiscation de terres, a entraîné des restructurations spatiales et agraires évidentes, sur des zones certes étendues, mais tout de même mineures à l'échelle de la Macédoine. Pour ne parler que des régions sur lesquelles nous avons conduit un travail approfondi, on observe que près de la moitié de la Piérie se voit soumise à la centuriation romaine, de même probablement que le territoire de Pella [b54], dont nous ne savons toutefois presque rien. L'Éordée, région reculée et certainement moins attractive du point de vue des intérêts politiques et économiques de Rome, a quant à elle échappé à la fondation coloniale. Ce n'est donc pas tant lors de la création de la province que le territoire de cette dernière est restructuré par le nouveau pouvoir, mais un peu plus d'un siècle après, durant la deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C.²²⁰, et ce dans les régions côtières principalement. Si la création des colonies s'est, par définition, accompagnée d'une réorganisation agraire et du déplacement de quelques limites entre cités, le constat que tirent P. Doukellis et S. Zoumbáki de l'étude de quelques textes relativement à la politique romaine d'aménagement du territoire²²¹, selon lequel le réseau urbain de la péninsule se vit remodelé par les nouvelles fondations, nous semble exagéré à l'échelle de la Macédoine tout du moins : chacun des établissements transformés en colonie était, dès avant la conquête romaine, des centres urbains majeurs.

c – Les types d'établissement et le peuplement bottiéen, éordéen et piérien

Si les textes nous permettent d'aborder l'organisation du territoire d'un point de vue politique, comme nous venons de le faire très brièvement, l'archéologie, quant à elle, nous montre un grand nombre d'établissements d'importance variée. Malgré le *continuum* que forment en réalité ces lieux d'habitation, depuis la ferme (Proástio 1 [b58] ou 2 [b59]) jusqu'à la grande ville (Béroia [b15] ou Thessalonique), et conformément à la méthode que

²²⁰ Le I^{er} s. av. J.-C. est effectivement l'époque à partir de laquelle Rome commence à exercer son emprise administrative et financière sur les cités, cf. ROUSSET 2004, p. 379-380.

²²¹ DOUKELLIS et ZOUMBAKI 1995, p. 216.

nous avons définie²²², nous voyons donc apparaître au sein de chacune des régions que nous avons étudiées en détail²²³ :

- des habitats « isolés » ;
- des habitats « isolés » ou habitats « groupés » ;
- des habitats « groupés » ;
- des habitats « groupés » ou centres urbains secondaires ;
- des centres urbains secondaires ;
- et enfin des villes.

Ces différentes catégories d'établissement nous permettent indéniablement de nous interroger sur la forme des lieux d'habitation privilégiée par les populations de Bottiée, d'Éordée et de Piérie (cf. *Vol. 3* – Tableau II). Ainsi, indépendamment des agglomérations principales, quel type d'établissement, c'est-à-dire quel type d'organisation sociale, mais aussi économique, est-il favorisé par la société de chacune de ces trois régions ? Quelle organisation est majoritairement adoptée par les habitants des campagnes ? Si les agglomérations principales, par définition, accueillent une densité élevée de population, quelle proportion des établissements représente-t-elle ?

Commençons par souligner quelques difficultés que nous oppose notre documentation à ce sujet.

Pour répondre de façon précise à ces questions, il faudrait, dans l'absolu, pouvoir évaluer de façon tangible l'importance des agglomérations principales que nous avons répertoriées, c'est-à-dire connaître le nombre d'habitants ou du moins des ordres de grandeur de population propre à chaque type d'établissement²²⁴. Quantifier, pour les sciences de l'Antiquité, est déjà chose délicate, mais, avec les données dont nous disposons, ce serait une gageure que de chercher à réaliser quelques estimations d'ordre démographique, et cela même en s'appuyant sur des modèles qui sembleraient avoir fait leurs preuves²²⁵ : nous ne disposons pas de la surface qu'englobaient les murs des

²²² Pour savoir quelles sont ces catégories, voir *supra*. p. 75-79.

²²³ Soulignons toutefois que, en raison du peu d'informations que nous avons les concernant, plusieurs des lieux d'habitation répertoriés n'ont pu être classés dans aucune des catégories définies.

²²⁴ Les tentatives d'estimation de la population urbaine ont été nombreuses et R. Witcher en présente quelques-unes : WITCHER 2011, p. 60-66. Dans l'ensemble, pour la Grèce classique et hellénistique, la population urbaine est toujours estimée à plus de 50 %.

J. Bintliff et B. Slapsak, dans leur étude portant sur Tanagra, considèrent quant à eux qu'à l'époque classique les petits établissements n'accueillent pas plus de 20 à 25 % de la population, cf. BINTLIFF et SLAPSAK 2007, p. 113.

²²⁵ De la même façon que C. Muller (MÜLLER 2010, p. 175-180) s'appuie sur les travaux récents de M. H. Hansen (HANSEN 2006a) par exemple.

agglomérations fortifiées par exemple, ni de celle, même approximative, que recouvraient les établissements et qui aurait au moins eu le mérite de nous permettre quelques comparaisons plus solides, telles que les autorisent les prospections systématiques.

Par ailleurs, notre documentation contient nécessairement un déséquilibre entre le nombre des agglomérations principales dont nous avons connaissance et celui des établissements mineurs, relativement à la totalité de ceux qui ont existé. En effet, en raison des vestiges qu'elles recèlent, en raison de l'attention que leur ont prêtée les auteurs anciens, mais en raison aussi de l'historiographie antique et méditerranéenne qui a accordé une place particulièrement importante au fonctionnement et au rôle des villes dans la réflexion qu'elle a portée sur les sociétés anciennes²²⁶, l'intérêt privilégié accordé aux grandes agglomérations fait que ce sont elles qui ont été recherchées et non les lieux d'habitat plus modestes. Or si les résultats de l'archéologie préventive contrebalancent certainement ce phénomène, il n'en reste pas moins certain que nombre d'habitats « isolés » comme d'habitats « groupés » sont encore dans l'ombre²²⁷ et qu'une proportion importante des établissements mineurs de notre catalogue ne sont connus qu'à partir de vestiges affleurants.

Par conséquent, ces habitats sont également les moins bien documentés et nos données posent le problème de leur identification²²⁸. Lors de notre dépouillement, nous nous sommes efforcée de ne sélectionner que les lieux d'habitat et les installations à caractère économique, il n'est cependant pas exclu que certains des habitats « isolés », des habitats « groupés » et des établissements « sans catégorie » ne correspondent à quelques sanctuaires de campagne par exemple. D'autre part, les habitats « isolés » sont généralement considérés, par les archéologues, comme des fermes (Agrosykiá – Scholikó Choráfi [b04] ou Karyochóri – Potámi [e45] par exemple). Toutefois, l'absence de fouilles archéologiques et le manque d'études approfondies concernant ce type d'établissement obligent à se demander si ces interprétations ne sont pas réductrices ou abusives²²⁹. Car, les modalités de l'exploration souvent limitée et les informations réduites dont nous disposons ne permettent pas toujours de reconnaître les « *villae rusticae* », les grandes fermes ou les

Sur notre impossibilité à construire quelques estimations démographiques en raison de la documentation dont nous disposons, voir *supra*. p. 65, n. 111.

²²⁶ Sur cette question de l'importance accordée aux villes : HORDEN et PURCELL 2000, p. 90-92.

²²⁷ WITCHER 2011, p. 39-42, explique comment, même dans le cadre de prospections systématiques, plus ou moins de sites, selon leur type, passent inaperçus.

²²⁸ Il s'agit là de l'une des principales critiques formulées à propos des prospections systématiques à laquelle nous sommes également confrontée : BRESSON 2007, p. 63.

²²⁹ Sur le problème de la définition des plus petits établissements, cf. ALCOCK 1993, p. 60 ; FOXHALL 2004, p. 250.

petites installations agricoles alors même qu’elles concernent des couches de la population variées, qu’elles témoignent de fonctionnements économiques et d’organisations foncières radicalement différentes²³⁰.

Mais il n’empêche que, tout en tenant compte des biais qui viennent d’être exposés, et ainsi que nous l’avons défendu dans la première partie de cette synthèse, notre documentation n’en reste pas moins valable en ce qu’elle nous permet de dégager plusieurs tendances quant aux modalités de l’habitat.

- *L’organisation de l’habitat : une tendance prononcée au regroupement des foyers*

Commençons par considérer d’un seul bloc, parmi l’ensemble des établissements que nous avons répertoriés, ceux connus par l’archéologie (cf. Fig. 4) :

Établissements sans catégorie	26,4 %
Habitats « isolés »	20,9 %
Habitats « isolés » ou habitats « groupés »	9,3 %
Habitats « groupés »	15,9 %
Habitats « groupés » ou centres urbains secondaires	5,5 %
Centres urbains secondaires	12,6 %
Villes	9,3 %

Fig. 4 : Proportion d’établissements appartenant à chacune des catégories définies, relativement à l’ensemble des établissements répertoriés connus par l’archéologie.

On remarque d’abord que la proportion (un peu plus d’un quart – 26,4 %) des établissements qui n’ont pu être classés au sein d’aucune catégorie n’est pas négligeable. Malgré le manque d’informations concernant ces établissements, il semblerait étonnant, en vertu du constat exposé précédemment selon lequel les plus grands établissements sont les mieux connus²³¹, que les agglomérations principales ayant échappé aux chercheurs soient nombreuses, même si quelques-unes sont certainement encore à découvrir. Par conséquent, vu le peu de cas qui est fait de ces établissements « sans catégorie » dans la bibliographie, ceux-ci ne doivent pas avoir présenté d’« intérêt majeur » aux yeux des archéologues et doivent donc être peu « importants ». Aussi est-il probable que la grande majorité d’entre eux se distribuent, en définitive, entre la catégorie des habitats « isolés » et celle des habitats « groupés », bien que le peu de données disponibles nous interdise, en raison des

²³⁰ RIZAKIS 2013, p. 35.

²³¹ Voir *supra*. p. 103.

critères définis²³², de les ranger dans l'une de ces deux catégories lors de la classification des établissements.

On remarque par ailleurs que les habitats « isolés » qui, selon toute logique, regroupent le moins de monde, ne représentent que 20,9 % de la totalité des établissements, c'est-à-dire presque autant que les agglomérations principales (21,9 %), comprenant les villes (9,3 %) et les centres urbains secondaires (12,6 %), qui, à l'inverse, concentrent, les plus grandes densités de population. Même si le nombre d'habitats « isolés » restés dans l'ombre est probablement élevé, la proportion de la population qu'ils représentent, au regard de celle des agglomérations principales, est infime.

Entre ces deux extrêmes, les habitats « isolés » d'une part, les agglomérations principales d'autre part, se répartissent 30,7 % des établissements restants qui appartiennent à la catégorie des habitats « groupés » ou sont placés à cheval entre celle-ci et celle des habitats « isolés » ou celle des centres urbains secondaires.

Sans surprise, il ressort ainsi de notre comptabilité des établissements qu'en Bottiée, en Éordée et en Piérie, comme dans l'ensemble de la Grèce, une part importante des habitants vivait dans un contexte urbain. Si les agglomérations principales ne représentent pas une part si importante de la totalité des établissements (22 %), elles ne sont pas rares non plus et concentraient les plus hautes densités de population ; et, ce constat vaut indéniablement pour l'ensemble de la Macédoine²³³.

En revanche, cela ne signifie pas que la grande majorité de la population vivait dans un centre urbain, tant s'en faut. En effet, mis de côté les villes et les centres urbains secondaires, nos analyses laissent apparaître :

- 94 établissements (soit 51,6 % de la totalité des établissements connus par l'archéologie) répartis entre la catégorie des habitats « isolés » et celle des habitats « groupés » ou à cheval entre la catégorie des habitats « isolés » ou des habitats « groupés » et entre celle des habitats « groupés » ou des centres urbains secondaires ;

²³² Concernant ces critères, voir *supra*. p. 75-79.

²³³ En effet, F. Papázoglou estime que, lors de la conquête romaine, il y avait en Macédoine entre 90 et 100 cités et une centaine au début de l'époque impériale, cf. PAPAZOGLU 1988, p. 439-440. Or elle ne compte que les établissements mentionnés par les textes et, parmi ces 90/100 cités, au moins 12 (en comptant les colonies) se trouvent en Bottiée et en Piérie. Même s'il est possible que certaines régions aient été moins urbanisées que d'autres, les indices que nous livre F. Papázoglou, relativement à ceux dont nous disposons, laissent effectivement penser que toute la Macédoine était sujette à cette tendance selon laquelle la plus grande partie de la population vivait dans un contexte urbain.

- 48 lieux d'habitats « sans catégorie » (26,4 %), mais que nous pensons correspondre plus largement à des habitats « isolés » et des habitats « groupés » qu'à des centres urbains secondaires et des villes, comme nous l'avons précédemment expliqué.

Nos données témoignent de l'existence de près de 150 établissements à caractère « rural ». Force est donc de constater que, comme le révèle depuis quelques décennies l'archéologie des campagnes²³⁴, les habitats non urbains sont malgré tout nombreux.

Revenons alors à la question principale de cette sous-partie, à savoir celle de la forme des lieux d'habitats privilégiée par les populations de Bottiée, d'Éordée et de Piérie. Évidemment, le centre urbain prime, cela ne sert à rien de revenir sur ce constat. Par contre, il se dégage aussi de nos analyses que les habitants des campagnes, qui ne sont pas si peu nombreux, ont une forte tendance à se regrouper au sein de lieux d'occupation associant plusieurs foyers, c'est-à-dire dans des villages dont l'importance est certainement très variée, fuyant les fermes « isolées » et les plus petits hameaux. Finalement, les sources que nous avons répertoriées nous conduisent, sur ce point particulier, à un constat similaire à celui auquel conduit l'exploitation des résultats des prospections archéologiques pour la Grèce méridionale²³⁵.

Bien que cela dépasse le cadre de notre étude, il serait intéressant de s'interroger, à l'aide notamment d'un travail épigraphique, comme cela a pu être fait ailleurs²³⁶, mais aussi par une étude plus approfondie des vestiges, sur la sociologie de la population vivant dans les villages. Y retrouve-t-on, à plus petite échelle, une hiérarchie sociale similaire à celle des villes ? Si l'activité agricole y prime certainement, quel autre type de pratiques y voit-on apparaître ?

- *Les tendances de l'organisation de l'habitat : une certaine régularité interrégionale ?*

Afin d'affiner notre perception, il convient maintenant de comparer les différentes modalités d'habitation entre les trois régions qui nous occupent ici plus particulièrement (cf. Fig. 5) et qui, bien que dépendant du même royaume dès le début du V^e s. av. J.-C.²³⁷,

²³⁴ BRUNET 2001, p. 31-32.

²³⁵ S. Alcock constate une tendance au regroupement de l'habitat dans des villages ou des centres urbains, à partir du II^e s. av. J.-C., cf. ALCOCK 1993, p. 96-105.

²³⁶ Par exemple : SARTRE 1994.

²³⁷ Voir *Vol. 2 – Deuxième partie : l'Éordée*, « Géographie et occupation du territoire de l'Éordée ».

appartiennent à des environnements géographiques variés et connaissent une organisation politique ainsi que des traditions différentes.

	Bottiée	Éordée	Piérie
Établissements « sans catégorie »	19,3 %	36,4 %	18,6 %
Habitats « isolés »	24,2 %	22,1 %	14 %
Habitats « isolés » ou habitats « groupés »	9,7 %	5,2 %	16,3 %
Habitats « groupés »	19,3 %	13 %	16,3 %
Habitats « groupés » ou centres urbains secondaires	3,2 %	2,6 %	14 %
Centres urbains secondaires	9,7 %	14,3 %	14 %
Villes	14,5 %	6,5 %	7 %

Fig. 5 : Pourcentage d'établissements par catégorie, relativement à l'ensemble des établissements connus par l'archéologie au sein de chacune des régions.

La Bottiée est, de loin, la région qui possède proportionnellement le plus de villes (14,5 % pour la Bottiée, contre 6,5 % pour l'Éordée et 7 % pour la Piérie). Mais, si l'on regroupe cette dernière catégorie et celles des centres urbains secondaires qui forment, à elles deux, ce que nous appelons les agglomérations principales, on remarque que la proportion de centres urbains au sein de chaque région est sensiblement identique (24,2 % en Bottiée, 20,8 % en Éordée, 21 % en Piérie).

Par contre, la proportion d'habitats « isolés » en Bottiée (24,2 %) et en Éordée (22,1 %) est nettement supérieure qu'en Piérie où seuls 14 % des établissements appartiennent à cette catégorie. Il serait tentant de voir dans cette différence les conséquences de la composition du territoire de Dion [p06], initialement constitué de terres royales devenues *ager publicus* après la conquête²³⁸, distribuées aux colons résidant en ville, et qui, dans ces conditions, devait accueillir moins de petits ou moyens propriétaires terriens installés hors du centre urbain que le territoire des autres cités²³⁹. Cette différence témoignerait alors d'une organisation agraire particulière, peut-être due à l'organisation de l'exploitation des terres royales distribuées à quelques membres de l'élite macédonienne gérant ainsi de vastes domaines²⁴⁰, puis celle de la centuriation romaine selon laquelle les terres cultivées autour de la ville l'étaient par ses habitants – des colons –, tandis que les personnes des fermes et des villages étaient reléguées dans des zones éloignées de cette dernière²⁴¹ ; et, de fait, Dion [p06] paraît sans voisins proches. Néanmoins, rien ne nous

²³⁸ DEMAILLE 2013.

²³⁹ Voir *supra*. p. 107.

²⁴⁰ Sur cette question de l'existence de grands domaines en Macédoine, gérés par l'élite, dès le début de l'époque classique, voir : BRESSON 2007, p. 116-122 et p. 158-159.

²⁴¹ RIZAKIS 2004, p. 80.

permet de valider cette hypothèse, et ce d'autant moins que la cité d'Aloros [b06] par exemple, n'a, d'après nos sources, pas plus de voisins proches que Dion [p06].

Mais, si le désintérêt pour les habitats « isolés » paraît plus marqué en Piérie, il ne vient pas contredire les tendances dégagées de l'étude globale des établissements connus par l'archéologie, Bottiée, Éordée et Piérie confondues. L'occupation de chacune des trois régions tend à montrer, chaque fois, la même régularité : une part importante de la population est installée dans un centre urbain, les campagnes ne sont pas pour autant, *a priori*, vides et les personnes qui y vivent se regroupent, majoritairement, dans des villages.

Revenons alors sur la question de l'urbanisation de ces régions, car si la proportion d'agglomérations principales ne semble pas fluctuer entre la Bottiée, l'Éordée et la Piérie, l'importance des villes et des centres urbains secondaires semble avoir été variable, témoignant d'un développement de l'urbanisation, et donc d'un développement économique²⁴², plus ou moins important selon les régions, que celui-ci soit le reflet d'une organisation politique ancienne ou d'une démographie différentes.

Nous savons peu de choses de l'urbanisation effective de la Macédoine à l'époque romaine. Mais, tel que nous l'expliquions²⁴³, l'emploi des textes semble constituer, au regard de notre documentation, le moyen le plus efficace pour évaluer l'importance relative des principales agglomérations dans les régions qui nous occupent. Cette solution pose toutefois un problème de chronologie, à savoir que, pour l'essentiel, les textes nous parlent des villes dans leur état antérieur à la conquête romaine. Malgré tout, en vertu de l'idée selon laquelle les principaux centres urbains sont les mieux connus et sont notamment ceux qui sont les plus souvent mentionnés par la littérature, on peut tenter de distinguer des « grandes » villes et des « petites » villes, et réfléchir ainsi sur leur répartition par région. Cela nous permettrait également d'essayer de cerner quels sont les centres urbains secondaires qui semblent avoir connu un développement important avant la conquête romaine, développement dont il pourrait rester quelques réminiscences après cette dernière.

La Bottiée, avec 10 de ses agglomérations principales mentionnées dans les textes littéraires (cf. *Vol. 3* – Tableau I et II), aurait ainsi connu une urbanisation plus forte que la Piérie, mais surtout que l'Éordée. C'est en effet à la Bottiée qu'appartiennent plusieurs des

²⁴² MORLEY 2011.

²⁴³ Voir *supra*. 103-105.

cités qui, après la conquête romaine, continuent à jouer un rôle de premier plan, parmi lesquelles Béroia [b15], Édessa [b18] et Pella [b54]. Comparativement, les autres villes mentionnées par la littérature y apparaissent sur un plan secondaire dès avant la conquête romaine, tandis qu'Aigéai [b05] et Miéza [p43], qui égalaient certes initialement Béroia [b15] ou Édessa [b18], sont privées de leur statut et perdent, de fait, leur rang premier à l'échelle régionale.

En Piérie, les données sont plus maigres et la création de la colonie de Dion aurait réduit le nombre de cités à deux : celle qui se trouverait entre les villages d'Elatochóri, de Moschopótamos, de Lagorráchi et de Ritíni [p07], dont nous ne savons rien, et Pydna [p48], tandis que parmi les autres agglomérations principales mentionnées par les textes littéraires, Hérakleion [p10], Leibéthra [p24] et Phila [p42], qui semblent se maintenir d'après les vestiges qui y ont été exhumés, se trouvent cependant intégrées aux territoires de la colonie de Dion et deviennent, pour nous, des centres urbains secondaires. Ajoutons que les populations qui les occupent se verraient déclassées²⁴⁴. Méthonè [p33], quant à elle, a perdu son prestige dès avant la conquête romaine.

En Éordée, enfin, les deux seules agglomérations principales mentionnées par les textes, Kellai [e48] et Arnissa [e19], ne sont pas localisées avec certitude. Il semblerait toutefois qu'elles correspondent, l'une et l'autre, soit au centre urbain de Pétres [e74] soit à celui de Végora [e84]. Nous en savons donc assez peu sur ces villes, ce qui les fait apparaître comme moins importante que celles de Bottiée par exemple, tandis que celles restantes n'apparaissent que dans les inscriptions et que notre connaissance des centres urbains secondaires de cette région est approximative.

Ce raisonnement est pour partie circulaire car, si l'on considère que les plus grandes villes sont les mieux connues, c'est aussi partiellement parce qu'elles nous sont le mieux connues que nous les percevons comme primordiales. Il faudrait en effet pouvoir évaluer l'extension physique de ces villes ainsi que l'ampleur et la diversité de leur marché, mais aussi connaître précisément les institutions qu'elles accueilleraient pour saisir leur influence avec un peu plus de précision et pouvoir les hiérarchiser. Cela constitue indéniablement une piste de recherche à développer pour comprendre plus en détail l'organisation économique régionale de la Macédoine. Il n'empêche que ce raisonnement, malgré son caractère quelque peu circulaire, permet de distinguer, parmi les villes, des « grandes » villes, qui sont les principales cités et les colonies, et des « petites » villes.

²⁴⁴ RIZAKIS 2004, p. 80.

D'après les informations dont nous disposons, parmi les « grandes » villes, outre Thessalonique, nous pouvons donc compter :

- Béroia [b15] ;
- Édessa [b18] ;
- Pella [b54] ;
- Dion [p06] ;
- et peut-être Pydna [p48].

Les villes d'Éordée (Bokéria [e24], Pétres [e74], Polýmylos [e75], Spiliá – Ekklisáki [e82] et Vegóra [e85]) apparaissent, par comparaison, comme des « petites » villes, de même que Ménéïs [b40] qui n'est mentionnée que par les inscriptions et, probablement, Ichnai [b23], Tyrissa [b68], Kyrrhos [b29], Skydra [b65] et Aloros [b06], d'après l'impression qu'en donne F. Papázoglou²⁴⁵. Nous ne pouvons rien dire de l'établissement qui se trouve entre les villages d'Elatochóri, de Moschopótamos, de Lagorráchi et de Ritíni [p07].

L'urbanisation en Bottiée serait ainsi *a priori* plus développée qu'en Piérie, mais surtout qu'en Éordée. Si l'on poursuit cette logique, il y a des chances pour que les centres urbains secondaires de Bottiée aient été plus développés que ceux de Piérie, peut-être, et d'Éordée ; et, on peut légitimement se demander si certains centres urbains secondaires de Bottiée, mais peut-être aussi de Piérie, n'ont pas atteint un rang économique et démographique identique, voire supérieur, à celui des villes d'Éordée, malgré le rôle politique nécessairement plus développé de ces dernières.

Si à l'échelle de la région à laquelle elles appartiennent, les agglomérations principales jouaient un rôle similaire bien que celles de Bottiée aient certainement offert plus de « services » et un marché plus diversifié que celles d'Éordée, il apparaît en revanche qu'à l'échelle de la Macédoine les villes de cette dernière région tenaient un rôle nettement secondaire. L'urbanisation s'est certes développée partout en Macédoine depuis des époques précoces²⁴⁶ et confère à ce pays une certaine unité, mais, conséquence d'une organisation politique différente ou d'une démographie plus ou moins élevée, il semblerait qu'elle ait pris des formes et une ampleur variables selon les régions.

Ainsi, l'étude des différents types d'établissement laisse apparaître que la population qui n'habitait pas les agglomérations principales a nettement privilégié une

²⁴⁵ PAPAZOGLOU 1988.

²⁴⁶ HATZOPOULOS 2003.

organisation en villages plutôt qu'en habitats « isolés », dispersés. Cette tendance dans l'organisation de l'habitat est régulière en Bottiée, en Éordée, en Piérie et elle se remarque aussi ailleurs en Grèce.

Si cette tendance générale est indéniable, il est toutefois à noter que la Piérie, peut-être en raison du nombre élevé de possessions royales sur le territoire de Dion puis de la fondation de la colonie, compte un nombre nettement inférieur d'habitats. D'autre part, malgré le nombre proportionnellement équivalent d'agglomérations principales en Bottiée, en Éordée et en Piérie, la première de ces trois régions semble, sous la domination romaine, être celle qui connaît le développement urbain le plus important.

II – L'OCCUPATION DU TERRITOIRE DANS LE TEMPS

Le tableau que nous venons de dresser, selon lequel l'urbanisation en Bottiée et, dans une certaine mesure, en Piérie, serait plus développée qu'en Éordée, non pas tant en raison d'une proportion d'agglomérations principales plus élevée, que du fait de la présence de villes et de centres urbains secondaires plus importants, n'est évidemment que le reflet de l'histoire et de la situation géographique respectives de ces régions. En effet, si l'Éordée a été intégrée au royaume de Macédoine à une date précoce, souvenons-nous qu'elle connaissait une organisation en *ethnè* et qu'elle appartenait à l'arrière-pays macédonien, tandis que les régions côtières de Bottiée et de Piérie constituaient le berceau du royaume macédonien et ont vu se construire, aussi bien sur leurs terres que dans leur voisinage, des colonies grecques, à commencer par Méthonè [p33]²⁴⁷.

Nous avons observé par ailleurs que si l'installation de la domination romaine ne semble pas avoir entraîné de profondes modifications dans l'organisation politique de la région, la fondation des colonies romaines, en 43 et 42 av. J.-C., a pour sa part provoqué des restructurations spatiales et agraires.

²⁴⁷ Sur le développement des villes et des cités en Macédoine, voir : HATZOPOULOS 2003.

Notons par ailleurs que même si les agglomérations principales d'Éordée paraissent être en moyenne plus petites que celles de Bottiée et de Piérie, le développement urbain de cette région de l'arrière-pays macédonien semble tout de même avoir été plus vif que celui d'autres régions macédoniennes ou épirotes, également montagneuses, et ayant été dotées d'une organisation politique similaire, cf. par exemple les travaux de G. Pliákou sur le bassin de Ioánnina : PLIAKOU 2011, notamment p. 642.

Aussi convient-il maintenant de mettre en regard nos établissements selon le premier critère de comparaison défini dans la première partie de ce volume, celui de la durée de l'occupation des établissements²⁴⁸, afin de s'interroger sur la structuration de l'implantation humaine selon une perspective temporelle plus longue, ainsi que sur l'évolution de l'organisation du territoire durant les époques hellénistique et romaine. Perçoit-on des modifications du point de vue de l'organisation de l'habitat entre l'époque hellénistique et romaine ? Constate-t-on, à l'instar de F. Papázoglou²⁴⁹, une « intensification de la vie urbaine » une fois la domination romaine établie ? La structure du territoire se voit-elle remodelée à cette époque ou est-elle, à l'inverse, le résultat d'une construction lente, indifférente aux ruptures politiques ?

a – Une dynamique organisationnelle ancienne

Les analyses conduites au sein du catalogue révèlent que, en très grande majorité, les premières traces d'occupation des sites sur lesquels sont implantées les villes remontent au Néolithique, à l'Âge du Bronze ou à l'Âge du Fer et que leur occupation ne s'interrompt qu'exceptionnellement avant l'époque romaine tardive tandis qu'elle perdure, dans la plupart des cas, jusqu'aux époques paléochrétienne, byzantine, voire contemporaine (cf. Vol. 3 – Tableau III). Seules Pella [b54] et Skydra [b65] verraient leur occupation débiter à l'époque classique.

Il en va plus ou moins de même pour les centres urbains secondaires. Dans l'ensemble, ceux-ci se voient également occupés depuis le Néolithique, l'Âge du Bronze ou l'Âge du Fer jusqu'à l'époque romaine tardive, paléochrétienne ou après. La moyenne relativement basse des centres urbains secondaires de Piérie, que l'on remarque dans le tableau présenté ci-dessous (cf. Fig. 6), n'est *a priori* que la conséquence de la connaissance extrêmement partielle que nous avons de trois des six établissements appartenant à cette catégorie, à savoir ceux de Phila [p42], Lófos [p28] et Karyés/Mesaía Miliá/Foteiná [p11].

²⁴⁸ Voir *supra*, p. 80.

²⁴⁹ PAPAZOGLOU 1988, p. 442.

	Villes	Centres urbains secondaires	Habitats « groupés »	Habitats « isolés »
Bottiée	6,1	6,6	3,4	1,9
Éordée	6,4	5,1	2,5	1,8
Piérie	7	4,3	4,3	1,8

Fig. 6 : Moyenne de la durée de l'occupation, par type d'établissement et en nombre de périodes de notre découpage des temps historiques.

Les habitats « groupés », quant à eux, connaissent des durées d'occupation qui, dans l'ensemble, apparaissent plus courtes bien que s'étendant sur plusieurs périodes de notre découpage des temps historiques. Par contre, si, dans l'ensemble, leur occupation est plus brève, celle-ci est en réalité extrêmement variable d'un site à l'autre. On remarque en effet que les traces d'occupation du site de plusieurs des établissements appartenant à cette catégorie remontent au Néolithique, à l'Âge du Bronze ou à l'Âge du Fer, tandis que pour d'autres elles ne datent pas d'avant les époques classique ou hellénistique. Si, à l'inverse des centres urbains secondaires de Piérie, les habitats « groupés » de cette région connaissent une moyenne plus élevée, c'est que deux d'entre eux perdurent jusqu'à des époques récentes (byzantine ou contemporaine). Il s'agit de Palia Chrani [p40] et de Katachas – Paliokatachas [p13]. Comparativement à la durée de l'occupation des villes et des centres urbains secondaires, qui est assez homogène, celle des habitats « groupés » paraît plus disparate et semble ne pas toujours suivre une même logique. Il serait alors intéressant de chercher à obtenir, par un travail de terrain notamment, plus d'informations quant aux caractéristiques de ces établissements afin d'en affiner le classement et de chercher à comprendre les raisons (terres disponibles, déforestations et progression de l'habitat, évolutions politiques et démographiques, etc.) qui pourraient expliquer cette hétérogénéité ; mais, à l'heure actuelle, les données manquent pour explorer cette question et comme ce type d'établissement ne semble pas particulièrement attirer les recherches archéologiques, les éléments de comparaison font cruellement défaut.

Enfin, si les habitats « isolés » connaissent parfois des durées d'occupation pouvant s'étendre depuis l'époque classique jusqu'à l'époque romaine, et cela d'une façon assez régulière en Bottiée, en Piérie et en Éordée, celles-ci se limitent généralement aux époques hellénistique et/ou romaine. Les seuls établissements à avoir été investis sur des périodes plus longues, comme ceux d'Asómata [b10] ou de Pontokomi – Vrysi [e77], ont vu la nature de leur occupation se transformer radicalement à plusieurs reprises. La durée de vie des installations qui nous intéresse sur ces sites est donc tout aussi circonscrite dans le temps que celle de la majorité des habitats « isolés ».

On constate ainsi, selon un phénomène habituel dans le monde méditerranéen et, de fait, similaire en Bottiée, en Éordée et en Piérie, que l'occupation urbaine s'inscrit plutôt dans la *longue durée*, contrairement à celle des établissements les plus petits. Il faudrait alors s'interroger sur la nature et l'extension des installations antérieures aux villes antiques macédoniennes²⁵⁰. Était-ce, dès les époques préhistoriques et protohistoriques, des établissements importants, comme dans le cas de Makrygiálos – Agíasma [p29], l'ancêtre néolithique de Pydna [p48] ? En l'absence de données plus précises, la longue durée de l'occupation urbaine par rapport à celle des établissements les plus petits, nous semble tout de même témoigner de l'ancienneté de la dynamique organisationnelle du paysage macédonien et de l'inertie du modèle urbain face aux évolutions culturelles, sociales et économiques. Dans tous les cas, la prise en compte de ce critère nous conduit au moins à constater que, indépendamment de la question de l'extension des occupations les plus anciennes, dès la fin de l'époque classique la grande majorité des villes présente les signes d'une installation étendue et à caractère urbain²⁵¹.

À l'inverse, les habitats « isolés » et les habitats « groupés » paraissent plus vulnérables ; il est à noter que leur développement est surtout directement lié, comme le montre A. Bresson, à des périodes de croissance et aux besoins d'exploitation de la terre²⁵². Indépendamment de la fragilité qu'implique le peu d'habitants qu'ils accueillent, ils sont donc surtout soumis aux changements sociaux et économiques. Mais, quoique l'apparition et la disparition de ces derniers transforment nécessairement le paysage, le peuplant et le dépeuplant, ces fluctuations ne nous semblent pas modifier en profondeur une organisation globale du territoire principalement structurée par les centres urbains depuis plusieurs siècles²⁵³.

²⁵⁰ Le travail de J.-N. Corvisier constituerait certainement un point de départ pour approfondir cet aspect de la question de l'organisation de l'occupation des territoires macédoniens (CORVISIER 1991). Notons que M. Hatzópoulos a montré que le phénomène urbain en Macédoine est ancien, antérieur au V^e s. av. J.-C., en Basse comme en Haute Macédoine, à l'emplacement même des principales agglomérations hellénistiques, cf. HATZOPOULOS 2003.

²⁵¹ Sur le développement de l'urbanisme à cette période : PAPAOGLOU 1988, p. 37-51 ; VOUTIRAS 2004 ; MARC *à paraître*.

²⁵² BRESSON 2007, p. 66

²⁵³ Voir *infra* p. 136-142.

b – L'occupation du territoire entre époque hellénistique et romaine

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises au sein du catalogue analytique, notamment concernant la Piérie : la question de la transition entre les époques hellénistique et romaine est délicate à traiter. Outre l'approximation avec laquelle sont datés les vestiges que nous étudions²⁵⁴, la question de la continuité de l'occupation du territoire pose bien évidemment le problème de savoir jusqu'à quelle date les vestiges sont considérés comme hellénistiques et à partir de quelle date ils sont définis comme romains. En effet, le milieu du II^e s. av. J.-C. tout aussi bien que la fin du I^{er} s. av. J.-C. peuvent théoriquement correspondre à cette transition entre époque hellénistique et époque romaine. Toutefois, d'après les indices qui transparaissent dans la bibliographie, le passage entre les époques hellénistique et romaine se révélerait majoritairement intervenir, dans l'esprit des archéologues travaillant en Macédoine, au I^{er} s. av. J.-C. et plus particulièrement à la fin de ce même siècle, plutôt que lors de la conquête romaine²⁵⁵.

Aussi paraît-il délicat de se prononcer sur les conséquences de l'instauration de la domination romaine sur l'occupation du territoire, au milieu du II^e s. av. J.-C. En effet, comme la majorité des établissements que nous avons relevés sont seulement désignés comme « hellénistiques » ou comme « romains », pour ceux qui ne sont pas occupés à ces deux périodes, l'époque de la conquête romaine s'efface au sein de l'époque hellénistique, et ce d'autant plus que nous n'avons pas relevé les lieux d'habitation hellénistiques dont l'occupation s'est interrompue au milieu du II^e s. av. J.-C.²⁵⁶, puisqu'ils se situent hors de notre cadre chronologique

Nous formulerons tout de même quelques remarques sur cette question de la transition entre l'époque hellénistique et l'époque romaine, afin d'évaluer, au sujet de certaines questions qui animent l'historiographie de la Grèce sous domination romaine, ce qui se passe en Macédoine ; nous nous appuierons pour cela sur les analyses conduites au

²⁵⁴ Voir *supra*, p. 47-48.

²⁵⁵ M. Bésios est l'un des rares à préciser la chronologie des périodes qu'il utilise pour dater les vestiges. Pour lui, l'époque romaine commence en 146 av. J.-C. : BESIOS 2010. Toutefois, de ce qu'ils parlent des II^e et I^{er} s. av. J.-C. comme de l'époque hellénistique (FAKLARIS 1990 par exemple) ou du fait même qu'ils emploient des termes désignant la « basse époque hellénistique » (KARAMITROU-MENTESIDI 2002, p. 618 : « υστεροελληνιστικά χρόνια » ou ALLAMANI-MISAILIDOU 1995, p. 208 : « όψιμα ελληνιστικά [...] χρόνια », par exemple), l'époque romaine semble conventionnellement débiter à la fin du I^{er} av. J.-C. pour la majorité des archéologues travaillant en Macédoine.

²⁵⁶ Bien que cela ne constitue pas un argument de première force, nous tenons toutefois à préciser que, même si nous n'avons pas relevé les établissements datés du début de l'époque hellénistique – ce qui fera l'objet d'une recherche à venir prochainement, pour la troisième et dernière journée d'étude sur « la domination romaine sur les communautés du nord égéen » organisée par J. Fournier et M.G. Parissaki –, l'impression générale que nous a donnée notre travail de dépouillement est que ceux-ci semblent relativement peu nombreux.

sein du catalogue analytique²⁵⁷. Ces remarques concerneront d'abord l'évolution des agglomérations principales, puis les établissements mineurs, qui sont les plus nombreux à s'éteindre pendant l'époque hellénistique ou apparaître durant l'époque romaine.

- *Les agglomérations principales*

Les vestiges des principales agglomérations sont souvent bien minces pour évaluer l'évolution des villes une fois la conquête romaine réalisée. Toutefois, d'après les informations recueillies au sein du catalogue analytique, aucune des villes, ni aucun des centres urbains secondaires ne semblent s'être vus porter le coup de grâce au milieu du II^e s. av. J.-C.²⁵⁸ (*Vol. 3 – Tableau III*). Par contre, on remarque que durant le I^{er} s. av. J.-C., certains de ces établissements se voient affaiblis, tandis que, à une date qui demeure inconnue, plusieurs cités perdent leur statut.

Ainsi, les vestiges de Mavropigí [e60], Aigéai [b05], peut-être Miéza [p43] et Pydna [p48] semblent dénoter un affaiblissement de ces centres urbains et il serait tentant de voir dans ce phénomène une conséquence de la conquête romaine et du déclin démographique qui est généralement considéré comme caractéristique de la Grèce des II^e et I^{er} s. av. J.-C.²⁵⁹. Or trois de ces quatre agglomérations, Aigéai [b05], Miéza [p43] et Pydna [p48], étaient des villes symboles de la royauté et, une fois la conquête achevée, si Rome n'a pas modifié l'organisation politique de la région, elle s'est tout de même assurée de ne pas laisser de foyers de résistance pouvant compromettre sa domination, cela en contraignant l'élite macédonienne à émigrer à Rome, comme le rapporte Tite-Live²⁶⁰. Il est donc possible que l'affaiblissement de ces villes soit dû à la conquête romaine car, villes symbole de la royauté, il est probable qu'elles aient accueilli une part de l'élite macédonienne²⁶¹ et que le départ de cette dernière ait alors perturbé l'équilibre établi. Selon

²⁵⁷ cf. *Vol. 2 – Première partie* : la Bottiée, « Le peuplement bottiéen entre les époques hellénistique et romaine » ; *Deuxième partie* : l'Éordée, « Le peuplement éordéen entre les époques hellénistique et romaine » ; *Troisième partie* : la Piérie, « Le peuplement piérien entre les époques hellénistique et romaine ».

²⁵⁸ Il est toutefois impossible de se prononcer sur ce point pour l'établissement qui se trouve entre les villages d'Elatochóri, Moschopótamos, Lagorráchi et Ritíni [p11] et pour celui de Ryákia [p50].

²⁵⁹ BRESSON 2007, p. 67-69.

²⁶⁰ Liv. XLV, 32, 7-8.

Voir sur cette question : PAPA ZOGLU 1988, p. 53-56.

²⁶¹ Notons toutefois qu'à l'époque de Persée, tous les individus importants dont nous avons connaissance viennent de Béroia [b15], cf. TATAKI 1988, p. 420. Mais cela ne signifie pas que Béroia [b15] seule accueillait toute l'élite macédonienne, et ce d'autant moins que, à ma connaissance, aucune étude prosopographique d'ampleur n'a été conduite pour les établissements d'Aigéai [b05], de Pydna [p48] ou de Miéza [p43], ce qui nous prive de tout élément de comparaison. Cela montre principalement que les villes proches de la royauté accueillait l'élite macédonienne qui s'est vue exiler après la conquête romaine.

cette logique, Béroia [b15], Édessa [b18] et Pella [b54], étant elles aussi proches de la royauté, auraient dû connaître le même sort. Mais, comme nous l'avons expliqué dans la présentation de ces villes au sein du catalogue analytique, contrairement à Aigéai [b05], Miéza [p43] et Pydna [p48], au II^e s. av. J.-C., Béroia [b15], Édessa [b18] et Pella [b54] connaissaient un dynamisme économique fort qui leur a certainement permis de résister à l'exil de leurs élites, tandis que l'installation de communautés marchandes romaines et juives à partir du I^{er} s. av. J.-C.²⁶², leur aurait permis un nouveau florissement – à Béroia [b15] et à Édessa [b18] au moins. Il est cependant à souligner que si Aigéai [b05], Miéza [p43] et Pydna [p48] semblent certes avoir été affaiblies par la conquête romaine, l'archéologie nous montre qu'elles ne se sont pas pour autant dépeuplées et qu'elles ont conservé leur rang.

Parallèlement à cela, on remarque que l'emplacement des agglomérations hellénistiques de Pétres [e74], de Polýmylos [e75], d'Aloros [b06], de Pella [b54] mais aussi d'Aigéai [b05] ne présente pas, ou peu, de vestiges postérieurs au I^{er} s. av. J.-C./I^{er} s. ap. J.-C. Il serait là aussi tentant de voir en ce phénomène les traces du déclin démographique dont nous parlions précédemment. Mais il semblerait plutôt que ces centres urbains se soient simplement déplacés, pour des raisons indirectement liées à la conquête romaine (Pétres [e74]) ou suite à quelques catastrophes naturelles : Pétres [e74] semble subitement abandonnée au milieu du I^{er} s. av. J.-C., à l'époque des Guerres Civiles ; Pella [b54], Aigéai [b05] et probablement sa voisine Aloros [b06], paraissent délaissées suite à quelques catastrophes naturelles, assurément un tremblement de terre dans le cas de Pella [b54]²⁶³ ; enfin, Polýmylos [e75] se voit progressivement dévastée par une modification du cours des torrents descendant du mont Vermion et la population est obligée de quitter son installation initiale. L'absence de vestiges postérieurs au I^{er} s. av. J.-C. sur le site de ces établissements hellénistiques ne témoigne en rien de leur disparition : les établissements romains de Pétres [e74], d'Aloros [b06], de Pella [b54] et d'Aigéai [b05] sont localisés et Polýmylos [e75], dont la ville romaine a été fouillée, semble conserver son dynamisme.

Enfin, l'étude des agglomérations principales atteste que Phila [p42], Hérakleion [p10], Leibéthra [p24], Aigéai [b05] et Miéza [p43] perdent leur statut de cité à l'époque

²⁶² Concernant la communauté romaine en Macédoine, voir : RIZAKIS 1986b ; TATAKI 1988, p. 437-447 ; TATAKI 1994, p. 86-87 ; RIZAKIS 2002 : l'auteur souligne la précocité de l'installation de communauté romaine en Macédoine (II^e/I^{er} s. av. J.-C.).

²⁶³ L'acropole de Leibéthra [p24], mais non la ville, semble avoir subi le même sort.

romaine, à une date pour l'heure inconnue. Dans leur publication sur la politique romaine de l'aménagement du territoire²⁶⁴, P. Doukellis et S. Zoumbáki ont montré que les principaux bouleversements sont intervenus, partout en Grèce, à l'époque césaro-augustéenne, c'est-à-dire à l'époque de la fondation des colonies romaine. Aussi est-il fort probable que Phila [p42], Hérakleion [p10] et Leibéthra [p24] aient conservé leur statut jusqu'à la création de la colonie de Dion. Et, selon toute logique, si P. Doukellis et S. Zoumbáki disent juste, on peut supposer qu'il en va de même pour Aigéai [b05] et Miéza [p43]. En toute hypothèse, il semblerait donc plus vraisemblable que la perte de l'autonomie de ces deux agglomérations n'intervienne pas avant la fin du I^{er} s. av. J.-C.

Toutefois, du point de vue de l'organisation de l'implantation humaine, la « disparition » de ces cinq cités ne dénoterait pas non plus de profondes restructurations à l'échelle régionale. Comme le montrent les nombreux centres urbains secondaires dépendants d'une cité, l'autonomie des villes est certes déterminante du point de vue de leur rôle politique, mais non pas du point de vue de la concentration de la population et des activités, notamment économiques, qui s'y déroulent. Dans le cas d'Aigéai [b05] et de Miéza [p43], la perte du statut de cité vient confirmer l'affaiblissement de ces villes, visible aussi dans les vestiges, et la question des conditions de la perte de l'autonomie reste à approfondir. Mais elle n'est nullement synonyme de la disparition de ces agglomérations urbaines. En outre, bien qu'on ne puisse rien dire de Phila [p42], les vestiges de Leibéthra [p24] et d'Hérakleion [p10] ne témoignent pas d'un affaiblissement de ces villes. Par contre, il est probable que l'intégration de ces agglomérations au territoire de Dion ait provoqué le déclassement consécutif de la population qui y vivait²⁶⁵.

Les Romains n'auraient pillé que peu de villes en Macédoine²⁶⁶ et l'archéologie ne révèle effectivement aucune modification notable du point de vue de l'organisation de l'implantation des principales agglomérations durant le II^e s. av. J.-C. Bien sûr, il y a certainement eu des destructions, mais dans l'ensemble, les agglomérations principales conservent leur rang et il faut attendre le I^{er} s. av. J.-C. pour voir s'amorcer quelques évolutions. Au final, le fait le plus marquant est peut-être que, parallèlement à leur affaiblissement, Aigéai [b05] et Miéza [p43] perdent leur statut de cité. Ces deux agglomérations apparaîtraient ainsi comme étant les seules à avoir directement été atteintes

²⁶⁴ DOUKELIS et ZOUMBAKI 1995.

²⁶⁵ Voir *supra*, p. 118, n. 244.

²⁶⁶ PAPAZOGLU 1988, p. 439.

par la conquête romaine, mais sans pour autant disparaître, rappelons-le. Parallèlement, l'essor de leurs voisines Béroia [b15] et Édessa [b18] continue. Si à l'échelle du sud et de l'ouest de la Bottiée, ces phénomènes provoquent certainement quelques mouvements de population, on ne peut pas dire qu'à l'échelle régionale de la Macédoine, le léger transfert d'importance qui s'effectue entre Aigéai [b05] et Miéza [p43] d'une part et Béroia [b15] et Édessa [b18] d'autre part, témoigne de restructurations profondes ; et ce d'autant moins que le florissement de ces deux dernières agglomérations aurait débuté dès avant la conquête romaine. Pour autant, si l'on constate un dynamisme croissant de quelques villes telles Béroia [b15], Édessa [b18] et Thessalonique, l'archéologie ne semble pas confirmer « l'intensification de la vie urbaine » dont parle F. Papazoglou²⁶⁷, de même qu'elle ne témoigne pas franchement non plus, bien que nous ne puissions nous prononcer avec précision sur ce point, du déclin démographique qui survient en Grèce à partir du II^e s. av. J.-C. Or, A. Bresson montre clairement que ce déclin, s'il est une réalité incontestable à Athènes, en Grèce centrale, dans les Cyclades et dans le nord du Péloponnèse, ne concerne pas nécessairement la totalité du monde hellénique. Aussi, d'après ce que nous montrent les vestiges des agglomérations principales, peut-on légitimement se demander si la population de Macédoine n'aurait pas, dans une certaine mesure, échappé à ce phénomène, comme ce fut le cas en Laconie et en Messénie²⁶⁸.

- *Les établissements mineurs*

Si les agglomérations principales ne présentent jamais de traces d'abandon entre l'époque hellénistique et l'époque romaine, conformément à ce qui a été remarqué lors de l'étude de la durée de vie des lieux d'habitation, il n'en va pas de même des établissements les plus petits. Ces derniers sont ceux dont l'occupation est la plus précaire dans le temps et sont, par conséquent, les plus sujets à présenter une rupture de l'occupation entre les époques hellénistique et romaine (cf. *Vol. 3* – Tableau III). Ainsi, à l'exception de Kastaniá [p12] classé entre la catégorie des habitats « groupés » et celle des centres urbains secondaires, à l'exception aussi des établissements « sans catégorie », les lieux d'occupation qui s'éteignent à l'époque hellénistique ou se développent à l'époque romaine sont des habitats « groupés » ou des habitats « isolés », et cela dans chacune des

²⁶⁷ PAPAZOGLU 1988, p. 442.

²⁶⁸ BRESSON 2007, p. 67-69.

trois régions, comme l'ont montré les analyses conduites, sur ce sujet, au sein du catalogue analytique²⁶⁹.

À s'en fier à ces dernières, la Piérie apparaît comme la région la moins sujette aux fluctuations du point de vue de la continuité de l'occupation du territoire entre les époques hellénistique et romaine (cf. Fig. 7). Mais, on peut se demander si ce phénomène n'est pas simplement lié au peu d'habitats « isolés » présents dans cette région²⁷⁰, puisque ceux-ci ont une tendance plus marquée à disparaître au cours de l'époque hellénistique ou à apparaître durant l'époque romaine.

	Habitat abandonné à l'époque hellénistique	Habitat créé à l'époque romaine
Bottiée	8 (12,9 %)	16 (25,8 %)
Éordée	13 (16,9 %)	17 (22,1 %)
Piérie	2 (4,6 %)	4 (9,3 %) ou 7 (12,3 %)

Fig. 7 : Nombre d'établissements par région à connaître une rupture de l'occupation à l'époque hellénistique ou à l'époque romaine.

Les pourcentages se rapportent au nombre total d'établissements connus par l'archéologie, par région.

Nous remarquons ensuite que si les établissements qui apparaissent à l'époque romaine sont plus nombreux que ceux qui disparaissent à l'époque hellénistique, le différentiel entre les deux ne témoigne pas, à l'échelle de la Macédoine, d'une profonde modification de l'organisation du territoire entre la fin de l'époque hellénistique et le début de l'époque romaine²⁷¹. Par contre, en Éordée comme en Piérie, la répartition des établissements « romains » semble traduire une légère polarisation de l'habitat au sein de ces deux régions. En effet, en Éordée, la population privilégierait le nord de la région, c'est-à-dire les environs de la *Via Egnatia*, ainsi que la bordure orientale de la plaine à partir de la fin du premier siècle, tandis qu'en Piérie, les établissements qui se développent à l'époque romaine s'installent toujours le long de la route principale qui traverse la région, depuis les gorges de Tempè jusqu'au nord de celle-ci (cf. Vol. 3 – Carte XI).

²⁶⁹ Voir *supra*. p. 125, n. 257.

²⁷⁰ Voir *supra*. p. 115-120.

²⁷¹ En effet, le différentiel entre le nombre d'établissements occupés à l'époque hellénistique et à l'époque romaine est de 14 ou 17 (cf. Fig. 7), ce qui ne paraît pas significatif sur une totalité de 182 établissements connus par l'archéologie et à l'échelle de trois régions.

Mais, revenons sur le différentiel qui existe entre le nombre d'établissements qui connaissent une rupture de l'occupation à l'époque hellénistique et celui des habitats qui se développent durant l'époque romaine.

Dans plusieurs régions de Grèce, les prospections systématiques révèlent généralement que les petits établissements d'époque hellénistique sont plus nombreux que ceux d'époque romaine²⁷². Cette différence ne semble pas exister en Macédoine. Certes, nos données ne sont pas aussi précises que celles issues des prospections systématiques et nous avons exclu de notre répertoire les établissements dont l'occupation s'est interrompue avant le milieu du II^e s. av. J.-C. Toutefois, sachant que la très grande majorité des petits établissements, ceux qui connaissent les occupations les plus précaires, sont simplement datés de l'époque hellénistique ou de l'époque romaine quand ils ne sont pas occupés pendant ces deux périodes, on peut se demander si une réelle diminution du nombre de ces établissements vers le II^e s. av. J.-C., sur laquelle insiste notamment S. Alcock, ne serait pas malgré tout visible d'après notre dépouillement. En effet, à moins qu'ils aient toujours été mentionnés comme appartenant au « début » de l'époque hellénistique, ce qui paraît peu probable²⁷³, si le nombre d'habitats « isolés » avait connu une nette différence entre le début et la fin de l'époque hellénistique, notre relevé systématique des établissements « hellénistiques » nous aurait certainement conduit à observer un écart important entre leur nombre et celui des lieux d'occupation d'époque romaine. Or, la Macédoine ne semble pas voir diminuer le nombre de ces petits habitats, fermes, hameaux ou villages, mais au contraire augmenter très légèrement, de façon presque insignifiante, à partir du I^{er} s. ap. J.-C., soit plus d'un siècle après l'installation de la domination romaine.

²⁷² A. Bresson fournit un tableau récapitulatif du nombre d'établissements connus par périodes dans 10 régions de Grèce (BRESSON 2007, p. 64). Seules les données concernant Mélos, Lasithi et Pylos traduisent un nombre légèrement plus élevé d'établissements romains que d'établissements hellénistiques, tandis que l'inverse apparaît à Kéos, en Achaïe, dans le sud de l'Argolide, en Béotie, dans l'est de la Phocide et dans l'ouest de la Locride.

S. Alcock, pour sa part, tire de son analyse du « paysage rural » que le nombre de sites baisse de façon spectaculaire tout au long des époques hellénistique et romaine, et communique l'impression que les campagnes sont « vides » à la fin de l'époque hellénistique (fin du III^e s. av. J.-C. – fin du I^{er} s. av. J.-C.) et au début de l'époque romaine (I^{er} s. ap. J.-C. – III^e s. ap. J.-C.), cf. ALCOCK 1993, p. 33-49.

M. Brunet, quant à elle, insiste aussi sur la disparition de l'habitat dispersé à partir du II^e s. av. J.-C. (BRUNET 2001, p. 32).

Voir aussi, sur cette question : BINTLIFF 2008.

²⁷³ Cela signifierait qu'il est aisé d'opérer la distinction entre les établissements du début de l'époque hellénistique et ceux de la fin de l'époque hellénistique, en l'absence même d'études approfondies des vestiges – ce qui semble être courant dans le cadre des fouilles préventives. S'il tel était le cas, les établissements datés de l'époque hellénistique que nous avons répertoriés auraient donc été systématiquement occupés durant toute cette période, ce qui, étant donné l'imprécision générale des datations, ne paraît pas crédible.

Mais, alors, comment expliquer que la Macédoine ne suive pas la même tendance qu'une large partie du reste de la Grèce ? S. Alcock, avec elle J. Bintliff et A. Bresson, expliquent la réduction du nombre d'habitats « isolés » notamment par le développement des grandes propriétés terriennes, dès le milieu de l'époque hellénistique²⁷⁴. Or, contrairement au reste de la Grèce, dès le début de l'époque hellénistique déjà, la Macédoine connaissait un système d'exploitation agraire équivalent, tenue par l'aristocratie²⁷⁵. Il n'est donc pas surprenant qu'aucune différence significative n'apparaisse, dans cette région, entre le nombre d'établissements occupés à l'époque hellénistique et celui des lieux d'habitat romain. La grande propriété n'était certainement pas le seul modèle d'exploitation agraire à avoir existé, avant comme après la conquête romaine ; il n'empêche que son emprise n'a pas dû tellement évoluer dans les suites de l'instauration de la domination romaine, même s'il est évident que l'élite terrienne du début de l'époque hellénistique, c'est-à-dire l'aristocratie du royaume macédonien qui s'est vue exiler en 168 av. J.-C., n'est pas la même que celle de l'époque romaine.

Bien sûr, les datations dont nous disposons sont approximatives, mais cela n'empêche pas notre étude diachronique de l'occupation du territoire de nous conduire à quelques résultats. Ainsi, les villes et les centres urbains comme les habitats « groupés » et les habitats « isolés » que nous avons relevés ne témoignent pas d'une profonde modification de l'organisation des établissements à l'échelle régionale à la suite de l'instauration de la domination romaine. Finalement, les seules transformations que nous pouvons noter interviennent durant le I^{er} s. av. J.-C., mais sont légères. Quelques centres urbains s'affaiblissent alors, tandis qu'à partir du début de l'époque romaine le nombre des établissements mineurs aurait une faible tendance à augmenter. Malgré ces transformations, on ne note pas de restructurations significatives de l'espace qui, le cas échéant, auraient été concomitantes, non pas tant de l'instauration de la domination romaine, que de la fondation des colonies. Si Rome s'est appuyée sur les structures civiques et politiques existantes sans les modifier, l'instauration de son pouvoir ne semble pas non plus avoir perturbé les modalités de l'implantation humaine.

²⁷⁴ BRESSON 2007, p. 160 ; BINTLIFF 2008, p. 30.

²⁷⁵ Plusieurs fermes de taille conséquente, certainement associées à des domaines terriens étendus, datant de cette période, ont été retrouvées sur le territoire macédonien : ADAM-VELENI *et al.* 2003 ; ADAM-VELENI 2009b. Sur cette question, voir aussi : BRESSON 2007, p. 116-122 ; ARCHIBALD 2013, p. 141-152.

Par contre, il est probable que l'assèchement progressif de la plaine de Bottiée et le développement des routes permettant de rallier directement Thessalonique depuis Aloros [b06] et la Piérie, laissant à l'ouest les agglomérations d'Aigéai [b05] et de Béroia [b15], aient quant à eux provoqué une restructuration du territoire qui n'interviendrait pas avant la fin du Haut Empire ou le Bas Empire²⁷⁶. Ce n'est donc finalement pas tant l'instauration d'un nouveau pouvoir politique qui, en Macédoine, modifia l'organisation du territoire, que des causes d'ordre naturel.

III – L'ORGANISATION SPATIALE DES ETABLISSEMENTS

F. Braudel écrit, à propos du monde méditerranéen :

À la jointure des montagnes et des plaines, au bas des revermonts – on dit au Maroc des *Dir* – se dessinent d'étroits lisérés de vie enracinée et florissante²⁷⁷.

Et il n'en faut pas plus pour décrire l'implantation de l'occupation humaine de la Bottiée, de la Piérie et de l'Éordée. Comme nous venons de le voir, l'organisation de l'implantation humaine est effectivement ancrée dans le paysage depuis longtemps et s'organise, dans une large mesure, autour des plaines. Les caractéristiques naturelles propres à chacune de ces trois régions varient : la Bottiée se compose d'une vaste plaine, pour partie marécageuse à l'époque romaine, pour partie côtière aussi, entourée d'imposants massifs montagneux²⁷⁸ ; l'Éordée suit un modèle similaire, une plaine bordée de massifs montagneux, mais à une altitude bien plus élevée puisqu'elle appartient à la zone montagneuse qui caractérise la Haute Macédoine²⁷⁹ ; la Piérie, enfin, est dotée de montagnes et d'une plaine côtière, tandis que le nord du pays est vallonné, constituant la lente descente du piémont des monts Piériens vers la mer²⁸⁰. Pourtant, l'habitat se concentre

²⁷⁶ Voir *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « Les infrastructures ».

²⁷⁷ BRAUDEL 1990 (1966), p. 61.

²⁷⁸ Voir *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

²⁷⁹ Voir *Vol. 2* – Deuxième partie : l'Éordée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

²⁸⁰ Voir *Vol. 2* – Troisième partie : la Piérie, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

presque toujours sur les piémonts ou sur les bordures de plaine, comme le décrit F. Braudel et comme le montrent les cartes (cf. *Vol. 3* – Carte X). Les plaines et les montagnes sont vides, principalement en raison des désavantages qu'elles présentent, mais elles constituent cependant des zones exploitées pour les ressources qu'elles recèlent²⁸¹.

Bien sûr, les massifs montagneux qui isolent les régions les unes des autres, lorsqu'il faut les traverser, allongent le temps de trajet relativement à la distance parcourue et les quelques établissements les plus hauts perchés, tels ceux de la vallée de l'Haliakmon (Lefkópetra – Kallípetra [b31], Polýdendro [b57], Mikrí Sánta – Bára [b44], Mikrí Sánta – Kryonéri [b45] et Tzamála [b69]), sont installés dans des situations qui imposent des déplacements plus longs. Toutefois, à l'échelle de la Bottiée, de la Piérie et de l'Éordée, puisque la majorité des établissements sont situés en bordure de plaine et dans le piémont, les déplacements ne semblent pas particulièrement compliqués par la géographie. Rappelons tout de même que nous avons calculé les distances qui séparent les lieux d'occupation « à vol d'oiseau » ; elles ne tiennent donc pas compte des détours des chemins et des contraintes du relief, même si celles-ci sont moindres que dans les zones montagneuses. Reste que, dans l'ensemble, ces distances sont courtes. Sachant qu'en moyenne une distance de 5 km représente environ 1 heure de marche dans un environnement sans difficulté, tel que celui auquel appartient la très grande majorité de nos établissements, le temps réel de déplacement que représentent les distances que nous avons calculées ne devait guère dépasser celui qu'elles induisent selon la moyenne de la vitesse de déplacement de l'homme, à pied. Dans les pages qui suivent, nous estimerons donc la durée des déplacements selon cette base, bien que celle-ci soit conventionnelle et ne reflète que partiellement la réalité.

Une fois rappelées les caractéristiques naturelles des régions que nous avons choisi d'étudier en détail ainsi que la tendance générale des établissements à s'installer sur le piémont ou en bordure de plaine, il convient de s'interroger sur la façon dont les établissements se répartissent sur le territoire. Nous avons souligné, dans les analyses conduites au sein du catalogue, quelques régularités dans les modalités de l'implantation

²⁸¹ Nous avons évoqué au sein du catalogue analytique les principales ressources disponibles sur le territoire bottiéen, éordéen et piérien (cf. *supra*. n. 278, n. 279, n. 280). M.-C. Amouretti présente l'ensemble des ressources végétales que l'on peut trouver sur le sol grec (AMOURETTI 1999).

Outre le bois des montagnes mais aussi des plaines (BORZA 1995, p. 39), il faut ajouter que les zones de marécage, qui occupent par exemple une grande partie de la plaine de Bottiée, si elles ne se prêtent pas à l'habitat, constituent en revanche des espaces probablement exploités (HORDEN et PURCELL 2000, p. 182-186).

des différents types d'établissements. Ces régularités sont-elles spécifiques à chacune des régions ou leur sont-elles communes ? Que révèlent-elles des modalités de l'implantation humaine ? Que traduisent-elles de l'organisation économique de la population macédonienne ?

a – Des campagnes vides ?

L'analyse des distances qui séparent les lieux d'occupation de leur voisin le plus proche nous a conduite, au sein de catalogue analytique, à relativiser l'isolement des habitats « isolés », à constater des foyers de peuplement autour des agglomérations principales et à noter que seuls les établissements constitués de plusieurs unités d'habitations connaissaient des situations reculées.

Mais, reprenons d'un bloc les données disponibles pour chacune de nos trois régions²⁸² (cf. *Vol. 3* – Tableau VIII) :

- parmi l'ensemble des 38 habitats « isolés²⁸³ », seul celui d'Amýtaio – Réka [e08] se trouve situé à plus de 2/3 km de son voisin le plus proche ;
- 15 des habitats « groupés²⁸⁴ » sont situés à moins de 2/3 km de leur voisin le plus proche et 14 entre 3/4 km et 5/6 km ;
- 12 des 23 centres urbains secondaires²⁸⁵ sont installés à moins de 2/3 km de leur voisin le plus proche, huit à 3/4 km ou 4/5 km et trois à 6/7 km ;
- enfin, 13 villes²⁸⁶ sont situées à moins de 2/3 km de leur voisin le plus proche, deux entre 3/4 km et 5/6 km et deux autres entre 6/7 km et 8/9 km.

On remarque ainsi que la quasi-totalité des habitats « isolés » est théoriquement située à un maximum de ½ heure de marche de son voisin le plus proche, de même que deux tiers des villes et que la moitié des habitats « groupés » et des centres urbains secondaires. Les établissements appartenant à ces deux dernières catégories sont donc ceux qui, proportionnellement, sont les plus éloignés de leur voisin le plus proche. Les tendances propres à chaque type d'établissement sont assez marquées, et les moyennes

²⁸² Outre les établissements « sans catégorie », nous excluons de nos comptes les établissements situés à cheval entre la catégorie des habitats « isolés » et celle des habitats « groupés » ou entre celle des habitats « groupés » et des centres urbains secondaires, car les analyses conduites au sein du catalogue analytique ont montré que ceux-ci ne venaient pas contredire les tendances générales que l'on constate.

²⁸³ Pour la localisation des habitats « isolés », cf. *Vol. 3* – Carte VIII.

²⁸⁴ Pour la localisation des habitats « groupés », cf. *Vol. 3* – Carte VI.

²⁸⁵ Pour la localisation des centres urbains secondaires, cf. *Vol. 3* – Carte VI.

²⁸⁶ Pour la localisation des villes, cf. *Vol. 3* – Carte III.

établies (cf. Fig. 8) révèlent que la seule différence notable, de ce point de vue, dans les modalités de l'implantation des quatre types d'établissement concerne les habitats « groupés » de Bottiée. Mais cette différence est simplement due à la position reculée des établissements de la vallée de l'Haliakmon (Polýdendro [b57], Lefkopétrá – Kallípetra [b31], Mikrí Sánta – Bára [b44], Mikrí Sánta – Kryonéri [b45] et Tzamála [b69]) et ne vient pas contredire nos conclusions.

	Habitat « isolé »	Habitat « groupé »	Centre urbain secondaire	Ville
Bottiée	1,2/2,2 km	5,2/6,2 km	2,2/3,2 km	2,3/3,3 km
Éordée	1/2 km	2,4/3,4 km	2,2/3,2 km	2,2/3,3 km
Piérie	1,2/2,2 km	2,7/3,7 km	3,3/4,3 km	2/3 km

Fig. 8 : Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de leur voisin le plus proche, par type d'établissement et par région.

Si l'on met en regard ces résultats avec une carte de la répartition des habitats (cf. Vol. 3 – Carte X), on s'aperçoit alors que quelques établissements sont dans des situations reculées, comme Anthotopos – Lefkó Kástro/Grátsiani/Agía Paraskeví [e17] ou Karyés/Mesaía Miliá/Foteiná [p11], et qu'il y a une légère tendance au regroupement de l'habitat autour des principales agglomérations, sur laquelle nous reviendrons plus bas. Mais surtout, on constate qu'une grande partie des piémonts et quelques zones de la plaine d'Éordée sont parsemées d'établissements qui, en moyenne, ne se situent jamais à plus de 3,4/4,4 km les uns des autres.

Ainsi, peut-on réellement considérer que les campagnes sont « vides », comme l'affirme S. Alcock²⁸⁷ ? S'il est indéniable que les plaines et les montagnes sont désertes, la carte aurait tendance à révéler une polarisation des établissements le long des routes. Pourtant, le cas du nord de la Piérie, vaste zone constituée de collines douces parsemées de lieux d'habitation, et celui de la zone qui s'étend au nord de Pella laissent apparaître que les routes ne constituent pas le seul vecteur de l'organisation du territoire. Les zones de campagnes praticables, en Bottiée, en Éordée et en Piérie, étaient occupées par un réseau relativement dense d'établissements *a priori* constitués de plusieurs foyers, mais qui n'avaient pas un caractère urbain. Puisque seuls un peu plus de 20 % de la totalité des établissements répertoriés et connus de l'archéologie sont des agglomérations principales, les 80 % restants se répartissant principalement entre la catégorie des habitats « isolés » et

²⁸⁷ ALCOCK 1993, p. p. 24-32. Sur l'image que nous donnent les auteurs anciens d'une Grèce romaine en déshérence et sur la question de son déclin démographique, voir aussi : BRESSON 2007, p. 67-68.

celle des habitats « groupés »²⁸⁸, la conclusion à laquelle arrive S. Alcock nous paraît donc exagérée en ce qui concerne la Macédoine sous domination romaine. Et, il ne faut pas oublier que les données dont nous disposons ne révèlent qu'une partie des lieux d'occupation qui ont existé, contrairement à celles issues des prospections systématiques qui en laissent apparaître la quasi-totalité.

b – Autonomie et éloignement

Concentrons-nous maintenant sur la distance qui sépare, d'une part, les établissements de l'agglomération la plus proche et d'autre part de la route principale la plus proche (cf. *Vol. 3 – Tableaux VI et VII*). Comme pour la distance qui sépare les établissements de leur voisin le plus proche, ces analyses ont été conduites au sein du catalogue analytique, région par région²⁸⁹.

Reprenons-les d'un bloc, pour l'ensemble des lieux d'occupation de Bottiée, de Piérie et d'Éordée, catégorie après catégorie.

	Habitat « isolé »	Habitat « groupé »	Centre urbain secondaire	Ville
Bottiée	3/4 km	5,2/6,2 km	6,5/7,5 km	6,9/7,9 km
Éordée	2,4/3,4 km	4,9/5,9 km	7,6/8,6 km	5,4/6,4 km
Piérie	2,2/3,2 km	5,7/6,7 km	6,5/7,5 km	12,3/13,3 km

Fig. 9 : Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de l'agglomération principale la plus proche, par type d'établissement et par région.

	Habitat « isolé »	Habitat « groupé »	Centre urbain secondaire	Ville
Bottiée	1/3,5 km	3,1/5,6 km	0,8/3,3 km	1,9/4,4 km
Éordée	0,9/3,4 km	2,7/5,2 km	0,7/3,2 km	0/2,5 km
Piérie	1/3,5 km	1,8/4,3 km	2,9/5,4 km	0/2,5 km

Fig. 10 : Moyenne des distances qui séparent les lieux d'occupation de la route principale la plus proche, par type d'établissement et par région.

La distance qui sépare les habitats « isolés » des agglomérations principales est souvent faible :

- 21 habitats « isolés » sont situés à un maximum de 2/3 km d'une agglomération principale ;
- 15 sont installés entre 3/4 km et 5/6 km d'une agglomération principale ;

²⁸⁸ Voir *supra*. p. 113-115.

²⁸⁹ Voir : *Vol. 2* -

- et deux entre 6/7 km et 7/8 km.

Il en va de même du nombre de kilomètres qui éloignent les habitats « isolés » d'une grande route :

- 30 de ces mêmes habitats « isolés » sont situés à 0/2,5 km d'une grande voie de communication ;
- quatre s'en trouvent séparés par 2,5/5 km ;
- et quatre par 5/7,5 km.

Il apparaît ainsi que les établissements appartenant à cette catégorie ont une forte tendance à se situer le long des routes et autour des principales agglomérations, à une distance représentant un déplacement de ½ heure maximum, et les moyennes établies par région (cf. Fig. 9 et Fig. 10) ne laissent pas apparaître de différence notable entre la Bottière, l'Éordée et la Piérie.

Concernant la situation des habitats « groupés » par rapport aux agglomérations principales maintenant :

- seuls cinq des 29 habitats « groupés » sont installés à moins de 2/3 km d'une agglomération principale ;
- 10 entre 3/4 km et 5/6 km ;
- 11 entre 6/7 km et 8/9 km ;
- et trois entre 9/10 km et 10/11 km ;

Ces distances sont bien plus variables que dans le cas des habitats « isolés » et il en va de même s'agissant du nombre de kilomètres qui éloigne les habitats « groupés » et les grandes voies de communication :

- 14 sont à 0/2,5 km d'une grande route ;
- six à 2,5/5 km ;
- quatre à 5/7,5 km ;
- trois à 7,5/10 km ;
- et deux à 10/12,5 km.

Ainsi, la distance qui sépare les habitats « groupés » d'une agglomération principale représente un déplacement de ½ heure à 1 heure pour un tiers d'entre eux et de 1 à 2 heures pour près de la moitié. Par contre, la distance qui sépare ces mêmes établissements d'une route principale est de moins de ½ heure pour la moitié d'entre eux et de 1 à 2 heures pour près d'un tiers.

Les modalités d'implantation des habitats « groupés » sont donc bien plus variables que celles des habitats « isolés » et la tendance générale qui se dégage est un éloignement assez général entre ce type d'établissement et les agglomérations principales. Par contre, si cet éloignement est tangible, il est pour partie contrebalancé par la proximité de la route. En effet, dans l'ensemble les habitats « groupés » semblent plutôt privilégier une situation proche d'une grande route qu'un emplacement proche d'une agglomération principale, et cette tendance vaut indéniablement pour la Bottiée, comme pour l'Éordée et la Piérie.

La distance qui sépare les centres urbains secondaires d'une agglomération principale, c'est-à-dire d'un établissement appartenant à cette même catégorie ou bien d'une ville, n'est jamais inférieure à 4/5 km :

- sept des centres urbains secondaires sont situés à 4/5 km ou 5/6 km d'une autre agglomération principale ;
- huit entre 6/7 km et 8/9 km ;
- sept entre 9/10 km et 11/12 km ;
- et un à 14/15 km.

C'est à dire que le temps qu'implique un déplacement vers une autre agglomération atteint généralement plus de 1 heure, voire 2 heures, et peu monter jusqu'à près de 3 heures. Notons par ailleurs que la grande majorité des 23 centres urbains secondaires répertoriés sont situés de long d'une grande voie de communication :

- 15 sont situés à 0/2,5 km d'une route principale ;
- cinq à 2,5/5 km ;
- deux à 5/7,5 km ;
- et un seulement à 7,5/10 km.

Si, logiquement, les centres urbains secondaires sont, en moyenne, plus éloignés d'une autre agglomération principale que les habitats « isolés » ou les habitats « groupés », les deux tiers d'entre eux jalonnent une route principale.

Ces tendances sont, dans l'ensemble, communes à chacune des régions ; les moyennes établies et présentées dans les tableaux ci-dessus montrent néanmoins que les centres urbains secondaires de Piérie ont une légère propension à connaître des situations plus éloignées des grandes routes que ceux de Bottiée et d'Éordée. Il nous semble que ce phénomène s'explique par une raison très simple. Les établissements qui augmentent la moyenne de la distance qui sépare les centres urbains secondaires de Piérie d'une grande route sont ceux de Karyés/Mesaía Miliá/Foteiná [p11] et de Ryákia [p50] respectivement

éloignés d'un axe majeur par 7,5/10 km et 5/7,5 km. Or, ces deux établissements occupent la zone vallonnée du nord piérien dont nous parlions précédemment, qui est l'une des zones de piémont les plus vastes de Bottiée, de Piérie et d'Éordée. Autrement dit, c'est l'un des espaces habitables les plus étendus. Finalement, si le paysage de ces régions semble indiquer que les routes ont guidé l'implantation des centres urbains secondaire ou, inversement, que leur trajet est conditionné par la position des principales agglomérations, c'est que les « liserés » des piémonts et les bordures de plaine favorables à l'installation humaine sont étroits, entre les montagnes abruptes et les plaines humides, marécageuses et limoneuses.

Concentrons-nous enfin sur les 17 villes que nous avons répertoriées :

- cinq sont installés entre 3/4 km d'une autre agglomération principale ;
- sept entre 6/7 km et 8/9 km ;
- quatre entre 9/10 km et 11/12 km
- et une, à savoir Pydna [p48], à 18/19 km.

Elles connaissent ainsi un éloignement des autres agglomérations principales similaire à celui des centres urbains secondaires. Par contre, la proximité qu'elles entretiennent avec les grandes routes est plus marquée :

- 14 de ces 17 villes se trouvent à 0/2,5 km d'un axe majeur de circulation ;
- deux seulement à 5/7,5 km ;
- et une à 7,5/10 km.

Si l'éloignement entre villes et agglomérations principales suit une tendance semblable en Éordée et en Bottiée, on remarque par contre que, en moyenne, celui-ci est beaucoup plus élevé en Piérie, et ce résultat est principalement dû à la situation retirée de Pydna [p48] par rapport aux autres agglomérations principales de la région. Est-ce le résultat de la composition du territoire de Dion ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question. Contentons-nous de noter que si Méthonè n'avait pas été ruinée par Philippe II, Pydna n'aurait pas été située à plus de 9/10 km d'un autre centre urbain. Elle aurait ainsi connu une implantation similaire à celle à laquelle la construction du territoire sur la longue durée a conduit les autres villes.

En comparant les moyennes établies, on remarque par ailleurs, comme nous le soulignons précédemment, que les villes de Bottiée ont une certaine propension à connaître des situations plus éloignées des grandes routes que celles d'Éordée et de Piérie. Ce phénomène résulte de la distance qui sépare Ménéis [b40], Kyrrhos [b29] et Tyrissa

[b68] de la *Via Egnatia* et s'explique par des raisons qui nous paraissent similaires à celles qui justifient l'éloignement des centres urbains secondaires de Piérie par rapport aux grandes voies de communication. Nous avons vu que l'implantation urbaine suivait presque toujours une dynamique ancienne, remontant aux époques préhistoriques ou protohistoriques, c'est-à-dire à des époques où la plaine de Bottiée était largement sous les eaux²⁹⁰. Les premiers habitants de Kyrrhos [b29] et Tyrissa [b68] se sont donc installés à proximité du piémont, tandis que ceux de Ménéis [b40] ont investi une des vallées reliant la Bottiée à l'Almopie. Or, le temps passant, la plaine de Bottiée s'est progressivement asséchée et, à l'époque romaine, la *Via Egnatia* pouvait relier Édessa [b18] à Pella [b54] sans avoir à longer le piémont, laissant Ménéis [b40], Kyrrhos [b29] et Tyrissa [b68] loin au nord.

Il apparaît ainsi que le réseau urbain de Bottiée, d'Éordée et de Piérie était relativement dense puisque 28 des 41 agglomérations principales se situent à un maximum de 2 heures de trajet les unes des autres ; il s'organisait principalement le long des routes interrégionales et internationales, et la majorité des habitats « isolés » venaient s'agglomérer autour des centres urbains, formant des foyers de peuplements assez denses, constituant une forme de tissu périurbain. La proximité entre routes et établissements pourrait donc paraître comme un élément structurant de l'organisation du territoire. Toutefois, l'exemple de la Piérie et celui des environs de Pella nous montrent que la proximité immédiate d'une grande voie de communication n'était pas le seul vecteur de l'implantation humaine. Si les établissements de Bottiée, d'Éordée et de Piérie semblent si intimement liés aux grandes voies de communication, c'est avant tout que, en raison de la géographie physique du pays, ces deux composantes du territoire sont contraintes de cohabiter au sein d'un espace réduit (les piémonts et les bordures de plaine) et que la démographie du pays n'a pas massivement obligé les hommes à investir les zones inhospitalières (montagne et plaine).

Malgré l'exigüité des zones habitables à l'échelle du territoire macédonien, on remarque néanmoins que certains établissements connaissent des situations reculées. Il s'agit principalement d'habitats « groupés », comme ceux de la vallée de l'Haliakmon, mais aussi de quelques centres urbains secondaires, tel Anthótopos – Lefkó Kástro/Grátsiani/Agía Paraskeví [e17]. Comment expliquer ce phénomène ? Pourquoi

²⁹⁰ Voir *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

seuls les établissements regroupant un nombre significatif de foyers auraient-ils connu de telles situations ?

Tout transport implique un coût²⁹¹ et, dans l'Antiquité, ce coût ne dépend pas tant de l'énergie qu'il nécessite que du temps qu'il implique²⁹². On peut donc voir dans la tendance des habitats « isolés » à se développer près des agglomérations principales un moyen de réduire le temps et ainsi le coût des déplacements vers la ville. Mais, quel serait le besoin de réduire ces coûts, s'il n'était pas nécessaire de se rendre dans un établissement de grande ampleur, régulièrement ? Et, pourquoi aurait-on besoin de se rendre dans un centre urbain régulièrement ? Par définition, les habitats « isolés » sont ceux qui concentrent les populations les plus réduites et, en conséquence, qui abritent une faible variété d'activités économiques. C'est donc certainement le marché qui guide ce besoin ; les agglomérations principales, par la population qu'elles concentrent, constituent nécessairement un débouché pour les productions réalisées dans les établissements qui l'entourent. Il appert ainsi que, si les habitats « isolés » sont proche des agglomérations, c'est qu'ils fonctionnent inévitable avec elles.

À l'inverse, on peut supposer que si les habitats « groupés » se permettent des situations retirées, c'est qu'ils y jouissent d'une certaine autonomie, du point de vue des produits disponibles, mais aussi peut-être du point de vue de l'écoulement des éventuels surplus de leurs productions. Cela n'est pas contradictoire avec le fait de se rendre dans une agglomération principale de temps en temps et pour des raisons bien précises. Rappelons néanmoins que pour 14 des habitats « groupés » le temps qu'il fallait pour accéder à une agglomération principale en général – villes et centres urbains secondaires – était au minimum de 1 heure et pouvait s'élever jusqu'à près de 3 heures (excepter sur un cheval au galop, ce qui toutefois ne facilite pas le transport de marchandises...) ; et soulignons que ce temps était en moyenne plus élevé encore pour se rendre dans les établissements de la catégorie des villes en particulier, puisque ces dernières représentent moins de la moitié des agglomérations principales (17 villes contre 23 centres urbains secondaires). Il faudrait pouvoir évaluer ce qu'implique concrètement ce temps de transport dans l'économie quotidienne des habitants de ces lieux d'occupation retirés et sans doute assez modestes. Il n'empêche qu'en l'état de nos connaissances nous pouvons tout de même supposer que l'autonomie relative de ces villages y induit la présence de

²⁹¹ BRESSON 2007, p. 88-91.

²⁹² DECOURT 1992, p. 40.

paysans mais également celle de quelques artisans – ou repose au moins sur la maîtrise de quelques savoir-faire artisanaux rudimentaires (poterie, travail du métal, tissage, etc.), par une partie des habitants. Or, selon cette logique, les productions des paysans et des artisans seraient essentiellement destinées à une consommation locale.

Nous ne savons rien de l'organisation économique de ces villages, qui présentent un visage somme toute bien différent de la majorité des habitats « isolés ». Mais l'étude des « structures archéologiques de la vie économique » qui est à suivre nous permettra d'en donner une première esquisse. Quoi qu'il en soit, nous pouvons d'ores et déjà souligner que l'autonomie relative qui transparaît dans la situation reculée de certains des habitats « groupés » laisse se dessiner l'idée selon laquelle, parallèlement à l'économie « régionale » et « internationale », cette économie des « cités » et des villes tant dépeinte dans la bibliographie, il y avait aussi une économie « locale », dont nous n'avons que peu de traces.

L'étude de l'occupation des territoires de Bottiée, d'Éordée et de Piérie nous a finalement conduite à relativiser bien des choses ; l'impact de la conquête romaine d'abord, qui est peu marqué du point de vue de l'organisation de l'occupation humaine de ces territoires, compris dans leur ensemble. En effet, les premières traces de modifications tangibles, mais légères, apparaissent plus d'un siècle après cet événement avec la « disparition » de certaines cités, mais non de leur centre urbain, et une restructuration agraire vraisemblablement limitée aux territoires des colonies. La question du « vide » des campagnes grecque à l'époque romaine ensuite, qu'infirmes notre documentation : ce phénomène constaté dans diverses campagnes du monde grec ne semble pas avoir eu lieu en Macédoine.

La différence qui apparaît entre nos résultats et ceux des études similaires portant sur d'autres régions du monde grec pourrait être imputable au caractère lacunaire de notre documentation, principalement issue de fouilles préventives, tandis que les données de prospection habituellement utilisées pour ce type de travaux sont, sous certains aspects, plus exhaustives. Mais quelques-uns de nos résultats sont malgré tout conformes à ce que l'on constate ailleurs en Grèce, comme la préférence accordée à l'habitat « groupé » par la population des campagnes par exemple, et cela vient dans une certaine mesure conforter la validité de nos sources et par là même des conclusions auxquelles elles nous conduisent.

Il faudrait évidemment élargir, selon un schéma identique, l'étude de l'occupation du territoire à l'ensemble de la Macédoine pour dégager un tableau global des modalités de l'implantation humaine dans cette région. Toutefois, on peut d'ores et déjà noter que les habitats « isolés » sont les plus précaires du point de vue de la durée de leur occupation et qu'ils ont une forte tendance à se situer à proximité de leur voisin, des agglomérations principales ainsi que des grandes routes. Les habitats « groupés », quant à eux, connaissent des modalités d'implantation plus variables. La durée de leur occupation est généralement plus longue que celle des habitats « isolés » et leur situation plus éloignée des agglomérations principales, parfois même reculée des foyers de peuplements. Les centres urbains secondaires et les villes, quant à eux, connaissent des occupations extrêmement longues pour la plupart et sont installés, de façon assez régulière, sur les piémonts et le long des routes.

Ces tendances par type d'établissement, malgré des exceptions et un nombre relativement élevé de lieux d'occupation que nous n'avons pu classer dans aucune catégorie, n'en demeurent pas moins marquées. Il serait intéressant de préciser un certain nombre d'informations à partir, notamment, d'un travail complémentaire de terrain qui porterait sur une portion des établissements que nous avons répertoriés et qui viserait à évaluer la superficie des sites, par exemple, à préciser leur localisation, les distances qui les séparent et à tenir compte avec plus d'exactitude de l'environnement naturel. Nous pourrions ainsi affiner nos catégories, reconsidérer alors l'ensemble des lieux d'occupation dont nous avons connaissance, réfléchir aux modalités de l'implantation humaine plus précisément et, peut-être, en établir un modèle.

Chapitre V

Les « structures » de la production et des échanges : de l'autoconsommation au marché

~

Contrairement à l'étude de l'occupation du territoire, celle de l'économie de la Grèce antique est ancienne, riche et foisonnante. Se répartissant entre de nombreux domaines et concernant différentes régions, les synthèses et les colloques ne cessent de se multiplier²⁹³ et ce serait une gageure que de tenter ici, dans les quelques lignes qui pourraient lui être imparties, un bilan historiographique. Pourtant, l'économie de la Macédoine reste largement absente de ce champ, pour la simple raison qu'elle n'a jamais fait l'objet d'études globales²⁹⁴ et approfondies²⁹⁵.

Pour aborder cette question, nous avons choisi de nous concentrer sur les « structures archéologiques de la vie économique²⁹⁶ » et de nous limiter aux activités dont elles témoignent et qui appartiennent aux secteurs agricole, artisanal et à celui des échanges. En raison de ce choix et du manque d'informations liées aux lacunes de cette documentation, un certain nombre d'aspects de la question économiques seront passés sous silence, ou simplement évoqués, notamment ceux qui ont trait à l'exploitation des ressources naturelles – matières premières, chasse et pêche –, où à l'esclavage, et qui sont pourtant directement associés aux questions que nous traitons.

²⁹³ A titre d'exemple : CHANDEZON 2003, sur l'élevage ; CHANKOWSKI et KARVONIS 2012a, sur les lieux de marché ; SANIDAS 2013, sur l'artisanat ; ou encore RIZAKIS et TOURTSOGLU 2013, sur les *villae rusticae* et les fermes.

²⁹⁴ À l'exception de la récente synthèse de Z. Archibald (ARCHIBALD 2013).

²⁹⁵ Quant à l'étude de l'économie en Macédoine, cf. *supra*, p. 35-39.

²⁹⁶ Une liste de ces « structures » se trouve dans le volume des annexes, cf. *Vol. 3* – Tableau IX.

Malgré cela, l'agriculture et l'élevage, l'artisanat et les échanges restent des domaines extrêmement vastes qui viennent s'ajouter à l'étude de l'occupation du territoire que nous imposait la méthode²⁹⁷ que nous avons mise en œuvre²⁹⁸. Aussi, afin de répondre à la problématique d'ensemble qui anime ce travail, à savoir celle de l'organisation et des modalités de fonctionnements économiques perceptibles dans la province de Macédoine, comprise dans sa diversité sociale et territoriale, nous nous sommes attachée à considérer un « dénominateur commun » à ces trois domaines, celui des biens, lesquels sont soit agricoles, soit artisanaux, et qui deviennent « commerciaux » quand ils intègrent un circuit d'échange, qu'ils se retrouvent mis sur le marché. Il ne s'agit alors pas tant de les étudier en eux-mêmes, que d'essayer de percevoir leur cheminement, depuis leur production jusqu'à leur consommation, car cela permet de cerner la complexité des enjeux économiques dont ils sont porteurs²⁹⁹. C'est donc la question du parcours de ces produits qui constitue le fil rouge de la mise en contexte des « structures » et l'interrogation centrale de ce chapitre où sont successivement traitées la question de l'agriculture et de l'élevage, celle de l'artisanat et enfin celle de la vente et des échanges.

I – L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE

L'agriculture et l'élevage constituent la base essentielle de la production alimentaire des sociétés antiques et, de fait, le principal secteur de la vie économique³⁰⁰. Ils sont également une source de matières premières indispensables, telles que la laine, le cuir, les corps gras ou la cire destinés à la fabrication de biens artisanaux textiles ou cosmétiques par exemple³⁰¹, et, dans le cas de l'élevage du gros bétail, une source d'énergie pour le transport et les labours³⁰². Aussi une part essentielle de la population devait-elle se consacrer à la production agricole, à l'élevage et à la transformation des biens qui en étaient issus³⁰³, et ce d'autant plus que la Macédoine est une terre sans aucun doute

²⁹⁷ Voir *infra*. p. 69-91.

²⁹⁸ Voir *supra*. p. 53-69.

²⁹⁹ ANDREAU 2010, p. 7.

³⁰⁰ BRESSON 2007, p. 123 ; RIZAKIS 2013, p. 21.

³⁰¹ L'huile d'olive est à l'époque la matière grasse la plus utilisée pour la fabrication des parfums par exemple, cf. BRUN 1999, p. 128-130.

³⁰² CHANDEZON 2003, p. 283 ; BRESSON 2007, p. 139.

³⁰³ OUZOULIAS 2011, p. 127.

fertile³⁰⁴. Cette dernière idée forme le postulat à partir duquel nous allons analyser nos données dans les pages qui suivent.

Les textes³⁰⁵ nous apprennent que ces deux activités, la culture et l'élevage se déclinaient sous des formes très variées. La trilogie méditerranéenne (céréales, vignes et olivier) était indéniablement au centre de l'activité agricole, mais d'autres cultures étaient aussi réalisées par ailleurs, à commencer par celle des figuiers³⁰⁶ et d'autres fruitiers (amandiers, noyers), des légumineuses (pois, lentilles, pois chiche, etc.) et de divers légumes (navets, choux, bettes, chicorée, ail, oignons, etc.)³⁰⁷ ; tandis que l'élevage du gros bétail (bovins, ovin, caprins, équidés et porcins) cohabitait avec celui des petits animaux (poissons, volailles, oiseaux, etc.)³⁰⁸, à quoi il faut enfin ajouter l'apiculture³⁰⁹.

Les « structures archéologiques de la vie économique » de Macédoine ne révèlent pas chacune de ces pratiques. Elles témoignent cependant de différentes étapes du parcours de quelques-uns des biens issus de l'agriculture, de leur production à leur consommation, et permettent ainsi d'appréhender les divers enjeux et les différentes formes de l'exploitation agraire, que les biens agricoles aient été destinés à l'autoconsommation³¹⁰ ou à la commercialisation.

Avant d'aborder ces questions plus en détail en se concentrant sur les contextes des « structures », il convient donc d'observer brièvement qu'elles sont les activités agricoles et d'élevage mais aussi les procédés de transformation et de stockage des productions qui apparaissent en Macédoine.

a – Cultures, productions agricoles et élevage en Macédoine

Les cultures les plus fréquemment attestées dans nos sources sont probablement celles de la vigne et des céréales.

- *La vigne et le vin*

La viticulture apparaît d'abord en plusieurs endroits dans le nord de la Piérie, dans les environs de Pydna (133, 134, 135 [p48] ; à Makrygiálos – Agíasma : 136, 137 [p29]) et

³⁰⁴ PAPAZOGLU 1992, p. 200.

³⁰⁵ D'Hésiode aux agronomes romains tels Caton, Varron et Columelle.

³⁰⁶ CHANDEZON 2003, p. 277.

³⁰⁷ BRESSON 2007, p. 136-137

³⁰⁸ ANDREAU 2010, p. 95

³⁰⁹ BRESSON 2007, p. 137-138.

³¹⁰ Sur la question de l'autoconsommation, voir : BRESSON 2007, p. 205-209

de Kítros – Louloudiés (143, 144 [p18]), ainsi qu'en Bottiée³¹¹ (Pella : 63 [b54]), sous la forme de sillons ou de fosses dans lesquels étaient plantés les pieds de vigne. De telles « structures » sont difficiles à dater mais, en l'occurrence, celles dont nous avons connaissance en Macédoine sont sans aucun doute antérieures à la conquête romaine, à l'exception de l'une d'entre elles dont la datation est impossible (143 [p18]).

Bien entendu, cela ne signifie pas que la culture de la vigne cesse en Macédoine après cet événement. Plusieurs « structures » hellénistiques et romaines témoignent d'une activité de production de vin ce qui suggère que la viticulture se maintient une fois la domination romaine instaurée. Les fouilles du sanctuaire de Zeus et des habitations hellénistiques de Pétres, occupés jusqu'au milieu du I^{er} s. av. J.-C., ont en effet révélé des outils destinés à cette activité agricole (74 [e74]) ainsi que des morceaux de résine (66a et 68h [e74]), matière employée pour la production de vin³¹². Par ailleurs, trois établissements agricoles, datés de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque romaine, ont livré des vestiges ayant été interprétés comme ceux d'installations vinicoles. Mési – Paliománna en Bottiée et Ritíni – Ágios Nikólaos en Piérie étaient pourvus de citernes (29c [b41]) ou de pressoirs (149 [p49]), ainsi que de probables celliers destinés au processus de vinification³¹³ accueillant de nombreux *pithoi* (25 au moins dans le cas de Ritíni – Ágios Nikólaos : 148 [p49]), parfois enduits de résine (Mési – Paliománna : 29d [b41]). Enfin, Makrygiálos – Kómvos se compose d'un espace de stockage où 30 trous de *pithoi* ont été repérés (138 [p31]), partiellement recouvert lors de la construction d'une double citerne interprétée comme un pressoir (139 [p31]). Il n'est pas certain que cet espace de stockage ait été destiné à entreposer du vin. Mais, ses dimensions importantes, de même que les nombreuses vignes, certes plus anciennes, découvertes alentour (Pydna : 133, 134, 135 [p48] ; Makrygiálos – Agíasma : 136, 137 [p29]), ainsi que l'installation du pressoir lors d'une phase de construction postérieure le laissent fortement supposer. Dans le sud de la Piérie, la ferme de Skotína – Kompolói [p54], détruite au début du III^e s. av. J.-C. témoigne encore de ces mêmes pratiques.

La viticulture et la vinification se trouvent ainsi attestées en Bottiée, en Éordée et en Piérie, et cette dernière région est celle qui a livré le plus de vestiges en lien avec ces pratiques. Pour autant, il ne nous semble pas possible d'inférer de ce constat que la culture de la vigne y était plus développée qu'en Bottiée et en Éordée. Certes, le nord de la Piérie

³¹¹ Sur la culture de la vigne en Bottiée, voir : ALLAMANI-SOURI 1998.

³¹² Sur le poissage des contenants : BRUN 2003, p. 66-68.

³¹³ BRUN 2003, p. 65.

paraît particulièrement propice à la viticulture ; cependant les restes de vignes qui y ont été découverts, qui forment près de la moitié des « structures » représentant une activité viticole ou de production de vin, s'étendent sur une zone restreinte et leur mise au jour est directement liée à la construction de l'autoroute et de la voie de chemin de fer. Il est par conséquent probable que les vestiges de ces plantations aient, la plupart du temps, échappés aux fouilles préventives, généralement cantonnées à des surfaces restreintes.

Enfin, notons que l'on retrouve ces pratiques dans d'autres régions macédoniennes, par exemple en Bisaltie, où les fouilles ont révélé une installation agricole notamment dotée d'un pressoir à vin³¹⁴, ou encore en Élimée³¹⁵.

- *Les céréales et les légumineuses*

En Macédoine, comme ailleurs dans le monde antique, la céréaliculture a tenu une place prépondérante dans les pratiques agricoles. Un décret de Morrylos, daté de la 1^{re} moitié du II^e s. av. J.-C., mentionne par exemple le grain qu'Alkéas, l'un des notables de la cité, livra sur le marché de cette dernière³¹⁶ et Polybe évoque les blés de Piérie³¹⁷. Mais la place essentielle de cette production transparaît avant tout dans le nombre élevé de « structures » de stockage et de préparation, c'est-à-dire de broyage pour l'essentiel, des denrées sèches (cf. *Vol. 3 – Tableau X*³¹⁸).

Notre catalogue contient effectivement 46 fiches consacrées à la description de « structures » de stockage ou à celle de mobilier ayant servi à cet effet³¹⁹, réparties entre 29 des 41 établissements pour lesquels nous avons répertorié des vestiges de la vie économique ; parmi ces 46 fiches, 17 sont associées à la présentation de mobilier ou d'installations destinés au broyage et deux mentionnent des restes végétaux. Il s'agit de celle concernant les rez-de-chaussée des habitations de Pétrés, où des vases de stockage contenaient des grains de blé, des pois, des pois chiches et des lentilles³²⁰ (68h [e74]) et de

³¹⁴ Cette installation se situe à Terpni, dans les environs de l'ancienne Bergè : *AD* 49 (1994), Chron. B'2, p. 607-610.

³¹⁵ Une inscription de Kozáni mentionne un viticulteur, cf. SAMSARIS 1989, p. 13-14.

³¹⁶ HATZOPOULOS et LOUKOPOULOU 1989, p. 41-56 ; CHANDEZON 2003, n° 21, p. 97-98.

³¹⁷ *Pol.*, IV, 62.

³¹⁸ Nous ne mentionnerons ici que quelques-unes de ces « structures » ; le tableau X les répertorie toutes.

³¹⁹ Ces 46 fiches correspondent à plus de 46 espaces de stockage car, dans plusieurs cas, les informations dont nous disposons concernent différents bâtiments, comme les rez-de-chaussée des habitations de Pétrés (68h [e74]), les maisons de Lefkópetra – Kallípetra (35c [b31]) ou celles de Polýmylos (125 et 128 [e75]).

³²⁰ Des restes végétaux de ce type ont également été retrouvés dans l'espace de stockage de la première phase de construction (IV^e-III^e s. av. J.-C.) de la ferme de Tríá Platánia, près d'Hérakleion [p10], cf. ADAM-VELENI *et al.* 2003, p. 60-61.

celle portant sur l'espace de stockage d'époque impériale de Kítros – Louloudiès qui a livré des grains de céréales carbonisés (141 [p18])³²¹.

D'après l'exemple de Pétres [e74], les céréales n'étaient certes pas les seules denrées sèches à être entreposées dans les espaces de stockage. Il n'est pas exclu non plus qu'une portion des céréales stockées ait été importée, particulièrement en ville. Mais étant donné que les céréales représentaient sans aucun doute la base de l'alimentation des anciens³²², la grande majorité des espaces de stockage et des « structures » de broyage répertoriés devait leur être destinée, et ce d'autant plus que le stockage des grains constituait une mesure de prévention face aux risques de famine³²³. Par ailleurs, puisqu'une très grande partie de la population se consacrait à la production agricole, que la céréaliculture était l'une des activités agricoles primordiales et que les terres macédoniennes étaient fertiles³²⁴, les céréales et les quelques autres biens agricoles entreposés dans les espaces de stockage repérés devaient principalement être cultivés aux alentours des établissements. Nous pensons donc que ces « structures » reflètent, dans une grande mesure, la répartition de la céréaliculture au sein du territoire macédonien.

Les « structures » de stockage ont pu prendre plusieurs formes. L'acropole d'Aigéai était dotée d'au moins trois silos (12 [b05]), remblayés au III^e s. av. J.-C., et destinés à nourrir l'armée ; d'autre part les habitations hellénistiques de Polýmylos (125 [e75]) étaient pourvues de fosses dont les parois ont été solidifiées et dans lesquelles les denrées sèches auraient été directement versées. Dans la plupart des cas, ce sont toutefois des *pithoi* qui étaient utilisés, souvent fichés en terre ou placés dans des fosses, comme à Aigéai (16 [b05]), à Proástio 1 (45a [b58]), à Vegóra (75a [e84]), à Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 (85 [e37]), à Pydna (132 [p48]) ou encore à Néoi Póroi – Pigí Athiná (160 [p36]). Notons alors que les rares installations de stockage autres que les *pithoi* ou plus généralement les vases de stockage, à savoir les silos de l'acropole d'Aigéai (12 [b05]) et les fosses des habitations de Polýmylos (125 [e75]), sont datées de l'époque hellénistique. Il est impossible d'inférer quoi que ce soit, à partir de ces deux seuls cas,

³²¹ Les fouilles du site d'Angelochóri, occupé à l'Âge du Bronze, mettent en évidence une grande diversité de restes végétaux, mais aussi de restes animaux, cf. ARCHIBALD 2013, p. 137-139, qui donne une idée de ce qui pouvait être consommé durant l'Antiquité. Toutefois, aucune étude de ce type n'a encore été conduite, à notre connaissance, pour les périodes qui nous intéressent.

³²² BRESSON 2007, p. 127.

³²³ JAMESON 1983.

³²⁴ Voir : Vol. 2 – Première partie : la Bottiée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Deuxième partie : l'Éordée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Troisième partie : la Piérie, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

quant aux modalités de stockage à l'époque hellénistique en Macédoine. À l'inverse, l'absence de telles installations à l'époque romaine semblerait suggérer une uniformisation des pratiques.

Nous ne connaissons presque jamais les dimensions de ces espaces de stockage, ni le nombre de jarres qu'ils ont pu accueillir. S'ils nous permettent d'entrevoir la distribution de la céréaliculture en Macédoine, de réfléchir sur les modalités de production, de stockage et de consommation des céréales, ils ne nous autorisent pas à proposer des évaluations précises de leurs capacités de contenance³²⁵. Quelques exemples montrent malgré tout que les pièces destinées à la conservation des denrées étaient généralement pourvues de « plusieurs » *pithoi* (17 et 22a [b05], 54b [b54], 151 [p06]) : sept jarres de ce type ont été retrouvées au sein d'un même espace à Aigéai (16 [b05]), cinq à Perdíkka – Áspri Póli (91 [72]) et quatre à Thessalonique (170a) ; elles abritaient parfois un nombre élevé, voire très élevé de ces mêmes jarres : le bâtiment agricole de Vegóra n'a pas fourni moins de 13 grands *pithoi* en place (75a [e84]), l'espace de stockage associé au sanctuaire de Zeus à Pétres, 17 (66a [e74]), la maison A de Filótas – Ampélia/Ornithónes, 10 (85 [e37]), ce à quoi il faut toujours ajouter de nombreux fragments de *pithoi* qui indiquent que le nombre réel de ces jarres, au sein de ces espaces, était plus élevé. Enfin, l'espace de stockage d'époque impériale de Kítros – Louloudiés n'a livré pas moins de 80 orifices destinés à recevoir ce type de vases (141 [p18]). Si donc ces « structures » paraissent courantes aux époques hellénistique et romaine en Macédoine, cela signifie que le stockage des denrées alimentaires y était une pratique économique largement répandue, et ce dans des quantités non négligeables.

Les établis bâtis et pierres de meule, destinés au broyage des denrées sèches, et donc essentiellement des céréales, se retrouvent un peu partout : en Bottiée à Mési – Paliománna (29a [b41]) ou à Proástio 2 (48 [b59]), en Éordée à Mesóvouno (77 [e65]) ou à Ágios Christóforos – Dexamení (99 [e02]) et en Piérie à Dion (156b [p06]) ou à Néoi Póroi – Pigí Athiná (162 [p36]), par exemple. En outre, une inscription découverte à Béroia³²⁶, datée de la 1^{re} moitié du II^e s. ap. J.-C., mentionne plusieurs machines à eau (*ὕδρομηχαναί*) peut-être destinées à moudre le grain, qui rapportaient de l'argent à la ville et au gymnase.

³²⁵ Comme le fait par exemple J. Cahill, cf. CAHILL 2002, p. 227-229.

³²⁶ GOUNAROPOULOU et HATZOPOULOS 1998, n° 7.

Notons toutefois que les machines à eau ont pu avoir des fonctions bien différentes durant l'Antiquité et n'étaient pas toujours des moulins³²⁷.

Les établissements qui accueilleraient ces « structures » de stockage et de broyage se répartissent ainsi de façon assez uniforme sur les territoires de Bottiée, d'Éordée et de Piérie, et sont bien évidemment présents ailleurs en Macédoine³²⁸.

- *L'olivier et l'huile d'olive*

Contrairement à ce que dit E. Borza³²⁹, la culture de l'olivier aurait été plus répandue en Macédoine que ce que laisse supposer le climat de cette région et, si les plaines côtières lui sont plus favorables, il est à noter qu'on retrouve par ailleurs cet arbre à l'état sauvage à des altitudes qui peuvent être élevées, sur les pentes de l'Olympe ou du Pangée par exemple³³⁰.

Notre répertoire, conduit sur les régions de Bottiée, d'Éordée et de Piérie, ne livre qu'une seule « structure » témoignant de cette pratique et les informations la concernant sont maigres. Il s'agit des restes d'un *trapetum* (broyeur à olives) découvert à Néa Pélla (64 [b49]), au nord de l'ancienne capitale royale. Mais, notons que des restes d'olives ont également été retrouvés dans des jarres de stockage des grandes fermes de Tría Plataniá³³¹ et de Skotína – Kompolói [p54], située près d'Hérakleion [p10], occupées entre le IV^e s. av. J.-C. et le début du II^e s. av. J.-C., qu'une vaste installation destinée à la production d'huile d'olive, comportant elle aussi un *trapetum*, datée d'entre la fin IV^e av. J.-C. et le II^e s. av. J.-C., a aussi été mis au jour à Vrasná³³², au nord d'Aréthousa, en Mygdonie, et que la fabrication d'huile d'olive est par ailleurs attestée à Argilos et à Olynthe³³³.

L'oléiculture paraît donc assez peu développée dans les régions sur lesquelles nous nous sommes concentrée, ainsi que dans l'ensemble de la Macédoine. Mais, si l'olivier

³²⁷ Comme l'illustrent les nombreuses interventions d'un colloque récemment publié, les machines à eau ont pu être des machines élévatrices, elles ont pu être utilisées dans les mines, pour scier, etc. cf. BRUN et FICHES 2007.

³²⁸ En Élimée, à Aianè, des habitations ont livré les vestiges d'espaces de stockage, cf. AD 38 (1983), p. 309 et KARAMITROU-MENTESIDI 2008b, p. 38. On en retrouve aussi en Lyncestide à Flórina, cf. LILIMPAKI-AKAMATI et AKAMATIS 2006, p. 27, de même qu'à Pródromos en Almopie, dans un bâtiment d'époque hellénistique, cf. CHRYSOSTOMOU et STEFANI 1998, p. 95-96. En Piérie-Édonide, au sein de l'ancienne Antisara, près de l'actuelle Kalamítsa, un bâtiment était également doté d'un espace de stockage, cf. AD 35 (1980), Chron. B'2, p. 415, et à Karianí, un bâtiment de 21 m x 7 m, vraisemblablement isolé de toute autre construction, comme celui de Vegóra [e84], semble avoir essentiellement servi au stockage, cf. AD 54 (1999), Chron. B'2, p. 681-682.

³²⁹ BORZA 1992, p. 26-27.

³³⁰ ADAM-VELENI 1996, p. 103, n. 3.

³³¹ ADAM-VELENI *et al.* 2003, p. 57 et 61.

³³² ADAM-VELENI 1996 ; ADAM-VELENI *et al.* 2003, p. 95-98.

³³³ FOXHALL 2007, p. 148-153 et 159-161.

pousse dans cette région à l'état sauvage, il est difficile d'envisager, en raison de l'importance de l'huile d'olive dans la culture antique³³⁴, que son fruit n'ait pas été exploité et que cet arbre n'ait pas été cultivé ; et les installations que nous venons de mentionner vont dans ce sens. À notre avis, cette impression selon laquelle l'oléiculture et la production d'huile auraient été marginales est plutôt le résultat d'un problème d'identification des installations liées à la production d'huile, qui sont généralement construites sur un modèle similaire à celles destinées à la production de vin³³⁵.

- *L'élevage*

En Macédoine, l'élevage des vaches aurait eu une place assez importante. Deux décrets de Morrylos³³⁶, respectivement datés de la fin du III^e s. av. J.-C. et de la 1^{re} moitié du II^e av. J.-C., mentionnent le don de vaches « à la cité et à l'Asclépieion » et « aux citoyens ainsi qu'au dieu³³⁷ » par deux notables, Paramonos et Alkétas, dont nous avons vu qu'il avait aussi offert des grains. Comme l'explique C. Chandezon³³⁸, ces bêtes n'étaient pas des offrandes destinées à un sacrifice, mais constituaient des dons visant à enrichir les troupeaux sacrés du sanctuaire d'Asclépios, et une telle pratique n'a vraisemblablement rien d'exceptionnel à Morrylos et peut-être plus largement en Basse Macédoine. Il appert ainsi que l'élevage des bovins était une activité répandue en Basse Macédoine, ce que la géographie permet largement d'expliquer. Si cet élevage, auquel s'ajouterait celui des équidés³³⁹, tient une place particulière dans cette partie du pays, celui des caprins et des ovins n'en est pas moins présent, comme l'atteste le relief funéraire de Palia Chrani sur lequel apparaît un troupeau de chèvres ainsi que le berger en train de traire (146 [p40]). Mais, la pratique de l'élevage n'est pas seulement caractéristique de la Basse Macédoine ; elle apparaît également comme une tradition ancienne des terres de Haute Macédoine³⁴⁰.

Par définition, puisqu'il s'agit pour l'essentiel d'enclos et de cabanes, les installations de l'élevage du bétail sont presque imperceptibles. Si cette pratique a tenu une place importante en Macédoine, nous n'en avons donc que peu de traces. Notre catalogue

³³⁴ BRESSON 2007, p. 134-136. Sur les différents emplois de l'huile d'olive : FOXHALL 2007, p. 85-95.

³³⁵ BRUN 1999, p. 88.

³³⁶ CHANDEZON 2003, n° 20 et n° 21.

³³⁷ CHANDEZON 2003, p. 96-98.

³³⁸ CHANDEZON 2003, p. 99-102.

³³⁹ CHANDEZON 2003, p. 101.

³⁴⁰ À titre d'exemple, rappelons que, selon la tradition, le fondateur du royaume de Macédoine, installé en Lébaia, en Élimée, était berger et que ces frères élevaient des équidés et des bovins, cf. Hdt, 8, 137. Une étude éthnoarchéologique menée sur le territoire de Grevená a en outre montré l'ancienneté de cette pratique : CHANG et TOURTELOTTE 1993.

recense tout de même deux « structures » liées à cette activité : un enclos doté d'un abri et accolé à une habitation a été découvert à Tzamála (33 [b69]) et, d'autre part, certains des rez-de-chaussée de Pétres (68g [e74]) sembleraient avoir également servi d'étables. En l'état des données, nous ne pouvons rien dire des animaux qui étaient élevés dans ces espaces, qu'il s'agisse de porcins, d'ovins, de bovins, de caprin, de volailles ou autres.

Enfin, les fouilles de deux établissements, celui de Mési – Paliománna [b41] et celui de Pontokómi – Vrýsi [e77] ont livré les vestiges d'installations qui sembleraient avoir été des bassins à poissons (29e [b41] et 105 [e77]) ; ces « structures » témoignent donc en outre d'une activité piscicole en Macédoine romaine.

Culture des vignes, des céréales, des légumineuses et des oliviers, production de vin, d'huile d'olive et de farines, élevage de bétails et de poissons sont donc les activités agricoles dont témoigne la documentation, essentiellement archéologique, que nous avons répertoriée. Notons que l'identification d'une pratique agricole est souvent liée à la découverte d'installations ayant servi à la transformation de biens ou à son stockage. Cela rend parfois délicate l'identification des modalités de production, mais facilite dans une certaine mesure celle de leur destination.

b – Les « structures » en contexte : d'une consommation personnelle de la production à une pratique rentable de l'agriculture et de l'élevage

Dans la première partie de la synthèse, nous avons distingué trois échelles³⁴¹ qui correspondent aux différents « niveaux » d'environnement qui nous paraissent adéquats pour analyser les « structures ». La première échelle, l'échelle « micro », révèle le contexte, c'est-à-dire l'unité fonctionnelle et culturelle, dans lequel s'insèrent les « structures » ; le contexte est alors compris selon l'acception qu'attribue à ce terme l'« archéologie contextuelle³⁴² ». La deuxième échelle, l'échelle « semi-micro », correspond au type d'établissement auquel appartient la « structure » et à sa position au sein de celui-ci – ce dernier point se révèle toutefois souvent peu pertinent dans le cas des « structures » liées aux activités agricoles et d'élevage. Enfin, la troisième échelle, l'échelle « macro » vise à comprendre les « structures » dans leur environnement régional.

³⁴¹ Voir *supra*. p. 88-93.

³⁴² Voir *supra*. p. 69-71.

Dans les pages qui suivent, nous adopterons un point de vue synoptique de ces différents « niveaux » d'échelle utilisés pour l'étude des « structures », cela pour trois raisons. D'abord, l'analyse des « structures » à l'échelle « micro » a, en grande partie, été conduite lors des conclusions qui apparaissent dans la présentation des établissements avec « structures », dans les parties « catalogue des "structures" et de leur établissement » propres à chaque région, dans le catalogue analytique. Ensuite, le contexte – compris au sens où l'entend l'« archéologie contextuelle » – et le type d'établissement se recoupent, dans une large mesure, dans le cas des habitats « isolés ». Il serait donc redondant, dans ce cas, de traiter d'une part les « structures » selon l'unité fonctionnelle dans laquelle elles s'insèrent et, d'autre part, selon le type l'établissement auquel elles appartiennent. Enfin, et surtout, afin de répondre à la question des modalités de la production agricole et de l'élevage ainsi qu'à celle de la destination des productions qui en découlent, le contexte des « structures », c'est-à-dire le premier niveau d'échelle, est selon nous indissociable du type de l'établissement et de son environnement naturel. En effet, comment interpréter, sans tenir compte du type de l'établissement, le stockage des denrées sèches « domestiques » qui a pu intervenir, par exemple, dans les habitations du village de Lefkópetra – Kallípetra (35c [b31]) en regard de celui de la riche « villa » de Dionysos de la colonie romaine de Dion (155 [p06]) ?

Nous aborderons donc les « structures » de la vie agricole et celles de l'élevage aux différents niveaux d'échelle, selon un classement par type d'établissement (cf. *Vol. 3* – Tableau X),

	Contexte agro/domestique	Contexte agricole	Contexte domestique	Contexte relig.	Contexte « public »	Contexte indéterminé
Viticulture viniculture	<u>Mési – Pal.</u> : 29c, 29d [b41] <u>Makry.</u> – <u>Kóm.</u> : 138, 138 [p31] <u>Ritini – Ag. N.</u> : 148, 149 [p49]		<u>Pétras</u> : 74 [e74]			<u>Makry.</u> – <u>Ag.</u> : 136, 137 [p29] <u>Kitros – Lou.</u> : 143, 144 [p18] <u>Pella</u> : 63 [b54] <u>Pydna</u> : 133, 134, 135 [48]
Oléiculture	<u>Néa Pélla</u> : 64 [b49]					
Stockage des denrées sèches	<u>Édessa – Ps. Vr.</u> : 50 [b19] <u>Proástio 1</u> : 45a [b58] <u>Proástio 2</u> : 46a, 47a [b59] <u>Farángi – Lim.</u> : 65 [e33] <u>Filót. Amp. 1</u> : 85 [e37] <u>Mési – Pal.</u> : 29b [b41] <u>Pont. – Vryísi</u> : 106 [e77] <u>Néoi Pó. – P. A.</u> : 160 [p36]	<u>Vegóra</u> : 75a [e85]	<u>Aigéai</u> : 22a [b05] <u>Édessa ?</u> : 40a, 41 [b18] <u>Lefkóp. – Kall.</u> : 35c [b31] <u>Miéza</u> : 37, 38 [b43] <u>Pella ?</u> : 58 [b54] <u>Mavrop.</u> : 100, 103 ? [e60] <u>Petdík. – A. P. ?</u> : 91 [e72] <u>Pétras</u> : 68h [e74] <u>Polýmýlos</u> : 125, 128 [e75] <u>Pydna ?</u> : 132 [48] <u>Dion</u> : 155 [p06]	<u>Dion</u> : 156a [p06] <u>Pétras</u> : 66a [e74] <u>Aigéai</u> : 23a [b05] <u>Polýmýlos</u> : 123b [e75] <u>Pella</u> : 59c [b54]	<u>Aigéai</u> : 12, 16, 17 ? , 20 [b05] <u>Pella ?</u> : 58 [b54]	<u>Spiliá – D. t. M.</u> : 95 [e81] <u>Pont. – S. K.</u> : 109 [e76] <u>Mesóvou.</u> : 76 [e65] <u>Kitros – Lou.</u> : 140, 141 [p18] <u>Paliá Chrámi</u> : 145 [p40] <u>Ág. Christ. – Dex.</u> : 98 [e02] <u>Aloros</u> : 01 [b06] <u>Béroia</u> : 28 [b15]
Traitement des denrées sèches	<u>Mési – Pal.</u> : 29a [b41] <u>Proástio 2</u> : 48 [b59] <u>Néoi Po. – P. A.</u> : 162 [p36] <u>Filót. – Amp. 1</u> : 87 [e37] <u>Filót. – Amp. 2</u> : 89 [e38]	<u>Vegóra</u> : 75b [e85]	<u>Polýmýlos</u> : 124, 127 [e75] <u>Pétras</u> : 68i [e74] <u>Lefkóp. – Kali.</u> : 35b [b31]	<u>Dion</u> : 156b [p06] <u>Pella</u> : 58 [b54] <u>Pétras</u> : 66b, 66c, 67a, 67b, 67c, 67d, [e74]		<u>Spiliá – D. t. M.</u> : 96 [e81] <u>Pont. – S. K.</u> : 110 [e76] <u>Mesóvou.</u> : 76 [e65] <u>Ág. Christ. – Dex.</u> : 99 [e02] <u>Aigéai</u> : 11 [b05] ?
Élevage			<u>Pétras</u> : 68g [e74] <u>Tzamála</u> : 33 [b69]			
Pisciculture	<u>Pont. – Vryísi</u> : 105 [e77] <u>Mési – Pal.</u> : 29 ^e [b41]					

Fig. 11 : Tableau synoptique du contexte et du type d'établissement des « structures », par activité. Le code couleur correspond à celui qui est explicité au sein des normes éditoriales : *habitats « isolés »*, *habitats « groupés »*, *centres urbains secondaires* et *villes*.

- *Les habitats « isolés »*

Dans la bibliographie, les établissements que nous avons classés dans la catégorie des habitats « isolés » sont généralement considérés comme des « fermes » ou des « installations agricoles » et, en vertu de notre postulat de départ, qui veut que l'agriculture occupât une majorité de la population, il est évident, effectivement, que ces établissements étaient directement associés à une activité agricole ou d'élevage ; ce sont d'ailleurs eux qui présentent la plus grande variété d'activités de ce type (cf. Fig. 11). Il convient alors de s'interroger sur le rôle économique de ces activités : correspondaient-elles principalement à une production d'autosubsistance, destinée à nourrir la maison, ou étaient-elles réalisées dans le but de dégager des surplus et de les commercialiser ?

Comme nous l'avons vu, la viticulture est attestée dans trois établissements : à Mési – Paliománna (29c et 29d [b41]), à Ritíni – Ágios Nikólaos (148 et 149 [p49]) et à Makrygiálos – Kómvos, par des pressoirs et des celliers à vin (138 et 139 [p31]). Les espaces consacrés à la vinification sont vastes dans le cas de Ritíni – Ágios Nikólaos [p49] et dans celui de Makrygiálos – Kómvos [p31] : 25 et 30 trous de *pithoi* y ont respectivement été mis au jour³⁴³. Le cellier de Mési – Paliománna [b41] est moins grand (sept *pithoi* y ont été retrouvés).

Il est impossible d'évaluer, à partir de ces données, la quantité de vin qu'accueillaient ces espaces et d'avoir ainsi une idée des volumes de la production. Toutefois, les vestiges des activités viticole et vinicole des établissements de Ritíni – Ágios Nikólaos [p49] et de Makrygiálos – Kómvos [p31] ne semblent pas associés à ceux d'autres pratiques agricoles ou à de l'élevage. Cela ne signifie pas que seule la culture de la vigne était pratiquée dans ces deux établissements ; pour une simple raison de contrainte alimentaire³⁴⁴, le contraire paraît évident. L'absence de restes d'activités agricoles autres – ou bien l'absence de leur mention dans la bibliographie – semblerait par contre indiquer que la viticulture y tenait une place prépondérante. Il est plus délicat de se prononcer dans le cas de Mési – Paliománna [b41] ; rappelons toutefois que ce dernier établissement constituerait, avec Pontokómi – Vrýsi [e77], l'une des rares « *villae* » romaines. Autrement dit, s'il est impossible d'évaluer l'importance de la production agricole des établissements

³⁴³ Ce sont parmi les plus grands que nous ayons répertorié. Avec ses 80 trous de *pithoi*, seul l'espace de stockage d'époque impériale de Kítros – Louloudiés (141 [p18]) les dépasse en capacité de stockage.

³⁴⁴ En effet, l'un des impératifs des gens qui cultivaient la terre était évidemment de se nourrir et la complémentarité des cultures était le meilleur moyen d'y répondre, cf. RIZAKIS 2013, p. 21. La diversité des cultures était par exemple toujours pratiquée au sein des « *villae* », cf. ANDREAU 2010, p. 65-66.

de Ritíni – Ágios Nikólaos [p49], de Makrygiálos – Kómvos [p31], de Mési – Paliománna [b41] et de Pontokómi – Vrýsi [e77], les informations dont nous disposons les concernant indiquent tout de même qu'il s'agissait d'exploitations rentables qui dégageaient indéniablement des surplus et alimentaient le marché ; et cela assurément à partir de la culture de la vigne et de la production de vin pour Ritíni – Ágios Nikólaos [p49] et Makrygiálos – Kómvos [p31] au moins.

Il n'empêche que, si ces deux derniers établissements présentent une forme de spécialisation dans leur activité agricole, celui de Mési – Paliománna [b41], dont les vestiges sont certainement les mieux documentés, montre que la diversité des productions était aussi de mise. En effet, outre le pressoir et le cellier à vin, cet établissement abritait également un vivier (29e), des espaces de stockage et de préparation des denrées sèches (29a et 29b), ainsi que des métiers à tisser (29f). Par contre, toutes ces activités ne semblent nécessairement pas avoir été destinées, en priorité, à la vente. Le vivier par exemple, comme celui de Pontokómi – Vrýsi (105 [e77]), répondait plutôt aux mœurs culinaires de la haute société, à laquelle appartenaient sans doute les propriétaires³⁴⁵, qu'à une production plus ample, destinée à alimenter le marché ; le broyage des céréales ainsi que les foyers prévus pour des préparations alimentaires indiquent, par ailleurs, qu'une partie de la production céréalière – ou autre (légumineuse, légumes) – était consommée sur place. On voit donc logiquement se dégager, à côté de l'activité agricole principale, destinée à la production de surplus, une agriculture vivrière, pour la consommation de la maisonnée et de la main-d'œuvre.

Outre les établissements viticoles et les « *villae* » que nous venons d'évoquer, parmi les habitats « isolés » ayant livré des « structures », Néa Pélla ne présente que les restes d'une installation oléicole sur laquelle nous ne pouvons guère nous avancer (64 [b49]), et les neuf habitats restants révèlent toujours des « structures » associées à la culture des céréales, légumineuses, ou autres, des espaces de stockage ou de broyage, parfois liés à une activité de tissage :

- Farángi – Limáni a seulement livré les restes d'un espace de stockage qui accueillait plusieurs *pithoi* (65 [e33]) ;

³⁴⁵ Voir : Vol. 2 – Première partie : la Bottiée, « Pontokómi – Vrýsi », « conclusion ».

- Proástio 1 et Édessa – Psilí Vrýsi ont également révélé les restes de plusieurs *pithoi* (respectivement 45a [b58] et 50 [b19]) associés à ceux de métiers à tisser (45b [b58] et 51 [b19]) ;
- Spiliá – Drómou tou Mýlou et Pontokómi – Stathmó Kardiás, dont nous ne savons toutefois presque rien, accueillait stockage et traitement des denrées sèches (respectivement 95, 96 [e81] et 109, 110 [e76]) ;
- nous n'avons pas d'installations de stockage pour Filótas – Ampélia/Ornithónes 2, seulement celles de broyage des denrées sèches (89 [e38]) et des poids de métiers à tisser (88 [e38]) ;
- enfin, Proástio 2, Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 et Néoi Póroi – Pigí Athiná étaient dotés d'espace de stockage où étaient installés plusieurs *pithoi* (respectivement 46a et 47a [b59], 85 [e37] et 160 [p36]), de « structures » de broyage des denrées sèches (48 [b59], 87 [e37] et 162 [p36]), mais aussi de métiers à tisser (46b et 47b [b59], 86 [e37] et 161 [p36]). Soulignons que dans l'espace de stockage de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 (85 [e37]), il n'y avait pas moins de 10 *pithoi*.

Évidemment, comme le laissent penser les nombreuses pierres de meule, les productions de ces établissements agricoles étaient consommées sur place. Y dégagait-on des surplus par ailleurs ? Si tel était le cas, quelle proportion de la production représentaient-ils ? Étaient-ils marginaux ou au contraire importants ? Nos données ne nous permettent pas de répondre à ces questions de façon précise, et ce d'autant moins que la qualité et la quantité des récoltes étaient soumises à de fortes variabilités annuelles³⁴⁶ ; elles nous autorisent toutefois à esquisser quelques hypothèses.

P. Leveau a montré que, pour l'occident romain, le terme de « *villa* » pose à la fois un problème de définition et d'emploi³⁴⁷ ; cela vaut sans aucun doute pour le monde grec également³⁴⁸, et peut-être d'autant plus pour la Macédoine où des installations de ce type succèdent aux fermes des grands domaines terriens anciennement gérés par l'aristocratie³⁴⁹. Par ailleurs, en Grèce, les grandes structures agraires du type de la « *villa* esclavagiste³⁵⁰ »

³⁴⁶ ERDKAMP 2005, p. 51-53.

³⁴⁷ LEVEAU 2002, p. 5-9.

³⁴⁸ RIZAKIS 2013, p. 35, et plus largement l'emploi indifférencié qui est fait du terme de « *villa* » ou de ferme dans les divers articles qui composent le volume récent publié par ce dernier auteur et I. Touratsoglou : RIZAKIS et TOURATSOGLOU 2013.

³⁴⁹ Concernant les grands domaines de l'aristocratie macédonienne : ARCHIBALD 2013, p. 141-152.

³⁵⁰ Sur la « *villa* esclavagiste », voir : ANDREAU 2010, p. 65-71.

sont rares³⁵¹. Pour éviter toute confusion, et ne pas donner d'emblée l'image d'une campagne « romanisée³⁵² » dont l'organisation agraire aurait principalement reposé sur la présence de grands domaines – même si les « *villae* » n'étaient pas toujours très étendues³⁵³ –, nous avons choisi de désigner par ce terme les habitats « isolés » qui présentaient à la fois les restes d'habitations luxueuses, reflétant la richesse de leurs propriétaires ainsi qu'un mode de vie « à la romaine³⁵⁴ », et ceux de « structures » agricoles, d'élevage ou artisanales³⁵⁵ ; c'est-à-dire des établissements qui donnent l'impression d'avoir constitué la partie habitée d'un vaste domaine, et qui témoigneraient d'une organisation économique particulière résultant de l'arrivée de migrants romains ayant investi dans la terre³⁵⁶ ou du moins du développement d'une organisation agraire influencée par le modèle romain, et non pas héritière de celle des grands domaines de l'aristocratie macédonienne. Parmi l'ensemble des établissements que nous venons d'évoquer, nous n'avons donc que deux « *villae* » : Mési – Paliománna [b41] et Pontokómo – Vrýsi [e77]. Par opposition, nous considérons le reste des habitats « isolés » plus généralement comme des fermes³⁵⁷.

Conformément au type de l'habitat « isolé »³⁵⁸ qu'elles représentent, ces fermes se situaient toujours à proximité immédiate d'une agglomération principale, en l'occurrence à moins de 2/3 km, et comme nous l'avons expliqué, cette proximité pourrait indiquer que ces établissements, contrairement aux habitats « groupés », fonctionnaient avec les agglomérations principales, c'est-à-dire qu'elles y écoulaient leur surplus. Cette hypothèse implique que les fermes que nous avons répertoriées possédaient suffisamment de terres pour que le produit de leur mise en culture soit excédentaire par rapport aux besoins domestiques et qu'une partie de la production parvienne sur le marché des villes voisines.

Or, si l'on considère les données disponibles selon ce prisme, il appert que les vestiges de ces installations agricoles recèlent souvent quelques indices témoignant qu'il ne s'agissait pas de petites installations paysannes précaires qui auraient seulement

³⁵¹ RIZAKIS 2013, p. 36.

³⁵² Sur le lien entre les « *villae* » et la question de la romanisation : LEVEAU 2014b.

³⁵³ ANDREAU 2010, p. 66.

³⁵⁴ ZARMAKOUPI 2013.

³⁵⁵ LEVEAU 2002, p. 8.

³⁵⁶ Comme il y en a en Achaïe : ZOUMBAKI 2013. Cela ne veut pas dire que tous les Romains exerçant une activité agricole étaient de riches propriétaires fonciers ; ainsi des colons, qui n'appartenaient pas à cette catégorie.

³⁵⁷ Sur les problèmes que peut poser l'emploi de ce terme, cf. GALLEGO 2007. Nous utilisons ici le terme de ferme dans un sens générique : un lieu dont l'activité dominante était agricole, dont l'étendue des terres cultivées a pu être d'une importance variable, mais qui semble inférieure à celle des grands domaines, et dont le fonctionnement et l'implication économique étaient également différents de ceux de ces derniers.

³⁵⁸ Voir *supra*. p. 136-142.

revendu quelques surplus dégagés à la marge de leur consommation personnelle. En effet, les parties fouillées des bâtiments de Néoi Póroi – Pigí Athiná [p36] et d'Édessa – Psilí Vrysi [b58] recouvrent des surfaces assez vastes (autour de 100 m²) ; Proástio 2 [b59] se composait de plusieurs corps de bâtiment ; Farángi – Limáni [e33] a tout de même livré les vestiges d'un mur mis au jour sur une longueur de 30 m ; le mur d'enceinte de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 englobait une aire de près de 4000 ou 5000 m² et en outre l'espace de stockage de cette ferme était relativement conséquent ; sur certains sites de la céramique fine et des amphores ont été mises au jour ; enfin, comme nous l'avons vu, les dimensions des installations viticoles de Ritíni – Ágios Nikólaos [p49] et de Makrygiálos – Kómvos [p31] attestent d'importantes capacités de production.

Ces données sont assez peu précises et ne concernent pas toutes les fermes recensées : nous ne pouvons rien dire de Proástio 1 [b58] dont l'état de destruction est trop avancé ainsi que de Spiliá – Drómou tou Mýlou [e81] et de Pontokómi – Stathmó Kardiás [e76] qui ont seulement fait l'objet de prospections. Par ailleurs, il n'est pas exclu qu'il y ait, parmi ces fermes, des bâtiments agricoles isolés des habitations, comme celui de Vegóra (75 [e85]). Ces installations étaient certainement d'autre part de tailles variées et le caractère partiel des investigations qu'elles ont subies empêche d'affirmer que certaines d'entre elles n'aient pas été d'anciennes « *villae* ». Une étude approfondie du mobilier³⁵⁹ découvert permettrait sans doute de préciser l'identification de ces sites, de repérer les éventuels bâtiments agricoles et d'appréhender leur richesse respective.

Il n'empêche que ces habitats « isolés » à caractère agricole, dont les vestiges étaient jusqu'ici difficiles à interpréter isolément les uns des autres, recouvrent dès lors une certaine cohérence. Bien sûr, il est impossible d'inférer de ce constat que l'ensemble des habitats « isolés » constitue d'anciennes fermes « rentables ». Cependant, l'analyse de ces installations agricoles, comprises dans leur ensemble et au regard de leur contexte, révèle que les fermes que nous avons repérées en Bottiée, en Éordée et en Piérie, situées à la lisière des principales agglomérations, auraient principalement représenté des exploitations agricoles suffisamment grandes pour obtenir une production rentable, mais qui ne semblent pas présenter des signes particuliers de richesse. Elles étaient vraisemblablement d'une importance similaire à celle de grosses « family farms » ou à celle de petites « medium scale villas », comme les appelle A. Rizákis³⁶⁰. Et c'est effectivement ce dernier type

³⁵⁹ Comme cela a déjà été fait, voir par exemple : FOXHALL 2004 ou GRIGOROPOULOS 2013.

³⁶⁰ RIZAKIS 2013, p. 34-35.

d'installation qui semble le plus répandu dans l'ensemble de la Grèce³⁶¹. Les biens agricoles qui y étaient produits participaient certainement en bonne partie à nourrir la maisonnée, tandis que les surplus étaient écoulés, *a priori*, dans la ville voisine.

Notons alors que les deux « *villae* » que nous avons pu identifier, à savoir Mési – Paliománna [b41], Pontokómi – Vrýsi [e77], auxquelles s'ajoute celle d'Asómata [b10] – qui n'a pas livré de « structures » agricoles mais les vestiges d'une activité artisanale sur lesquels nous reviendrons ultérieurement – se situent toujours à plus de 2/3 km d'une agglomération principale (entre 3/4 km et 5/6 km), contrairement aux fermes. Certes, l'écart est faible, mais il apparaît néanmoins que les « *villae* » auraient une légère tendance à connaître des situations plus éloignées des principaux centres urbains que les fermes. Sans faire « l'impasse sur la dimension culturelle³⁶² » et sociale qui peut résider dans le choix de telles situations, il nous semble tout de même possible de nous interroger sur ce que représente cet écart en termes économiques : est-ce là le signe d'une intégration plus marquée des « *villae* » dans les échanges à longue distance, contrairement aux fermes dont la destination des productions serait essentiellement le centre urbain voisin ? Celui du rendement plus important de ces « *villae* » qui autoriserait les propriétaires à des coûts de transport plus élevés ? Ou simplement celui d'une plus grande disponibilité des terres loin des agglomérations principales qui faciliterait l'installation de très grands domaines ? Réfléchir à partir de trois exemples seulement est chose délicate ; il serait intéressant de vérifier si ce phénomène se retrouve ailleurs en Macédoine et en Grèce. Il pourrait également être profitable de mettre nos conclusions en regard de ce que les textes nous apprennent sur ces questions. Est-ce qu'Alkéta, qui a livré du grain sur le marché de Morrylos³⁶³, était l'un des propriétaires des fermes ou bien celui d'un domaine plus vaste ? Mais apporter des réponses à ces questionnements dépasse assurément le cadre de notre étude.

Remarquons enfin que l'une des deux « *villae* » ayant fourni les vestiges de « structures » agricoles (Mési – Paliománna [b41]), ainsi que celle ayant fourni les restes d'une installation artisanale (Asómata [b10]) sont occupées à partir du I^{er} s. av. J.-C., tandis que Pontokómi – Vrýsi [e77] semblerait l'être durant l'époque hellénistique. Le développement de ces installations agricoles dès la fin de l'époque hellénistique serait-il le

³⁶¹ RIZAKIS 2013, p. 35.

³⁶² LEVEAU 2014b, p. 104.

³⁶³ CHANDEZON 2003, n° 21, p. 97-98. Voir *supra*. p. 149.

signe de l'introduction précoce de la « villa » en Macédoine par rapport au reste de la Grèce, où leur apparition semble plutôt intervenir au I^{er} s. ap. J.-C.³⁶⁴ ?

- *Les habitats « groupés »*

Les vestiges des « structures » agricoles et d'élevage sont nettement moins nombreux dans les habitats « groupés » que dans les habitats « isolés » (cf. Fig. 11) ; mais il faut rappeler que le nombre des habitats « groupés » est également moins élevé que celui des habitats « isolés » (nous avons répertorié, au total, 38 habitats « isolés » contre 29 habitats « groupés »). Les activités représentées n'en restent pas moins relativement variées (cf. Fig. 11).

On voit d'abord apparaître des vignes, en bordure de Makrygiálos – Agíasma et Kítros – Louloudiés (respectivement 136, 137 [p29] et 143, 144 [p18]), vraisemblablement antérieures à la conquête romaine et dont l'extension précise reste inconnue.

Ensuite, l'établissement de Tzamála a livré les restes d'un enclos qui servait probablement à protéger du bétail (33 [b69]). Cet espace était associé à une habitation imposante par ses dimensions, mais qui n'a pas livré de traces témoignant d'une richesse particulière.

Enfin, Lefkópetra – Kallípetra [b31], Perdikkas – Áspri Póli [e72], Kítros – Louloudiés [p18] et Paliá Chráni [p40] ont livré les vestiges de « structures » témoignant d'une culture céréalière, mais aussi certainement de la production de légumineuses et de légumes, dans les alentours des établissements. En effet, les restes d'espaces de stockage destinés à accueillir les fruits de ces cultures ont été repérés dans chacun de ces habitats « groupés » :

- ceux de Perdikkas – Áspri Póli (91[e72]) et de Lefkópetra – Kallípetra (35c [b31]) s'inscrivent dans un contexte domestique ; celui d'une vaste demeure dont l'identification est toutefois incertaine, dans le premier cas, et celui de plusieurs maisons, dans le second cas. Ils sont associés à une activité de tissage (91 [e72] et 35d [b31]) et, à Lefkópetra – Kallípetra, ils sont également accompagnés d'installations destinées à la préparation des denrées sèches (35b [b31]) et de « structures » artisanales autres que des métiers à tisser (35a [b31]) ;
- le contexte des espaces de stockage de Paliá Chráni (77 [p40]), de Kítros – Louloudiés (140 et 141 [p18]) est impossible à déterminer ;

³⁶⁴ RIZAKIS 2013, p. 35.

La plupart de temps, les dimensions exactes de ces espaces de stockage ne sont précisées nulle part. Nous savons simplement que celui de la maison de Perdíkka – Áspri Póli (91[e72]) se composait de plusieurs petites pièces et que deux de ces pièces ont livré un total de cinq *pithoi*, que l'espace de stockage d'époque hellénistique de Kítros – Louloudiés (140 [p18]) se composait de « plusieurs » jarres de ce type, tandis que 80 trous de *pithoi* ont été mis au jour dans celui daté du II^e s. ap. J.-C., découvert au sein de ce dernier établissement (141 [p18]).

Malgré leur mise en contexte et leur sériation, les vestiges des activités agricoles et d'élevage des habitats « groupés » sont trop peu nombreux et nos données trop imprécises pour que leur interprétation soit satisfaisante. La destination des productions est donc difficile à identifier et, pour cette raison, nous nous contenterons de formuler quelques remarques.

Même si cela paraît assez évident, commençons par noter qu'il apparaît d'après nos sources que les personnes vivant dans les habitats « groupés » exerçaient des activités agricoles suffisamment variées pour être autonomes ; et ce dans des zones qui pouvaient être parfois très escarpées, comme la vallée de l'Haliakmon par exemple, dont la mise en culture nécessitait des travaux d'aménagement conséquents. Étant donné l'éloignement relativement grand qui sépare certains de ces établissements des agglomérations principales (10/11 km pour Lefkópetra – Kallípetra [b31], 6/7 km pour Perdíkka – Áspri Póli [e72] et Tzamála [b69]), on peut supposer que les éventuels surplus étaient avant tout échangés à l'échelle de l'établissement ou des lieux d'occupation voisins, et que ces productions ne devaient qu'exceptionnellement alimenter les marchés des villes.

Par ailleurs, Kítros – Louloudiés présente un espace de stockage extrêmement vaste (141 [p18]). Nous ne savons pas dans quel cadre ce dernier s'inscrivait. Toutefois, ses dimensions interdisent qu'il se soit agi d'un stockage domestique. D'autre part, aucun habitat « isolé », c'est-à-dire aucune ferme, n'a livré d'installation équivalente³⁶⁵, et les denrées stockées paraissent y avoir été diverses (liquides et solides). La solution la plus pertinente pour expliquer la présence de cette « structure » réside dans la proposition d'identification de l'établissement de Kítros – Louloudiés [p18] avec la station routière

³⁶⁵ Cela même dans d'autres fermes en Macédoine, comme à Tríá Platánia et Skotína – Kompólói, près d'Hérakleion [p10], cf. ADAM-VELENI *et al.* 2003, p. 57 et 65. Notons toutefois que les espaces de stockage des fermes romaines et romaines tardives des environs de Lètè ne semblent pas avoir été mis au jour, cf. ADAM-VELENI *et al.* 2003, p. 77-90.

d'Anamo³⁶⁶. Les denrées stockées n'auraient ainsi pas tant été destinées à nourrir les habitants de l'établissement qu'au ravitaillement des voyageurs et il est probable qu'il ait en partie fallu les y acheminer depuis un autre lieu de production agricole ou depuis le marché d'un centre urbain.

S'il semblerait logique que les habitats « groupés » aient essentiellement fonctionné selon un principe d'autoconsommation à l'échelle de l'établissement, nous ne pouvons néanmoins tirer de conclusions générales sur l'économie agricole de ce type d'établissement à partir des quelques exemples dont nous disposons. Nous soulignerons tout de même que, comme nous l'avons remarqué lors de l'étude de l'occupation du territoire, les habitats « groupés » semblent connaître des modalités d'organisation assez variables.

- *Les centres urbains secondaires*

Les seules « structures » en lien avec la question agricole, apparues dans les centres urbains secondaires, sont des espaces de stockage ou de préparation des denrées sèches (cf. Fig. 11) ; mais, à la différence de ce que l'on constate dans les habitats « isolés » et dans les habitats « groupés », ces « structures » présentent des contextes plus variés.

Ainsi, on en retrouve d'abord en contexte domestique à Aigéai (22a [b05]) et à Mavropigi (100 [e60]) où des vestiges d'habitations ont livré des fragments de *pithoi*, mais aussi à Miéza où deux maisons fouillées présentent des pièces qui sembleraient avoir été vouées à cette fonction (37 et 38 [b43]).

Ensuite, les fouilles du centre urbain d'Aigéai ont exhumé cinq « structures » de stockage qui s'inscrivaient dans un contexte public ou religieux (12, 16, 17, 20, 23a [b05]). La première se situe sur l'acropole, il s'agit de trois silos, mesurant environ 1,50 m de profondeur et 1,40 m de diamètre, remblayés au III^e s. av. J.-C. et qui servaient au ravitaillement de l'armée. Deux espaces de stockage sont par ailleurs apparus dans le centre civique et religieux de la ville, l'un au nord-est de l'agora et l'autre au nord-est du palais (16 et 17 [b05]) : le premier s'intègre sans aucun doute à l'ensemble civique et religieux qui caractérise ce secteur de la ville et a livré sept *pithoi* en place ; le contexte du second est plus incertain, mais sa position suggère fortement qu'il ait pris lui aussi place au sein d'un bâtiment « public » ou religieux ; il était doté de « plusieurs » grandes jarres.

³⁶⁶ MARKI 1999a, p. 723-724 ; POULTER *et al.* 1998, p. 484 ; POULTER et MARKI 1998, p. 192.

Toujours dans le même secteur, le sanctuaire de la Mère des Dieux a livré un *pithos* associé à un petit four ainsi que des vestiges de métiers à tisser. Enfin, l'une des pièces du bâtiment « public » KIII du terrain Efraimídi servait aussi d'espace de stockage.

Pour finir, il faut ajouter à l'ensemble que nous venons de décrire trois « structures » dont le contexte est indéterminé : il s'agit des restes de *pithoi* et de pierres de meule d'Àgios Christóforos – Dexamení (98 et 99 [e02]), de la seule installation destinée au traitement des denrées sèches d'Aigéai (11 [b05]) et d'un espace de stockage de Mavropigí (103 [e60]).

Puisque les fermes situées autour des agglomérations fournissaient ces dernières en biens agricoles, une partie des denrées présentes dans les espaces de stockage des centres urbains secondaires de Miéza [b43], d'Aigéai [b05], d'Àgios Christóforos – Dexamení [e02] et de Mavropigí [e60] provenait assurément de ces établissements agricoles. Quelles étaient les conditions de vente de ces denrées – en gros à la ferme, en ville, ou au détail sur l'*agora* ? Comment ces ventes étaient-elles régulées ? Il est difficile de répondre à ces questions à partir de notre documentation. Toutefois, ces fermes n'étaient pas les seules à approvisionner le marché des centres urbains. Outre les éventuelles importations de céréales, qui devaient somme toute être marginales étant donnée la fertilité des terres de Macédoine, si la majorité de la population cultivait les terres, il faut supposer qu'une partie des habitants de ces centres urbains secondaires conservaient les denrées qu'ils produisaient eux-mêmes³⁶⁷, ce à quoi il faut peut-être ajouter les fruits de l'exploitation des éventuelles terres sacrées.

S'il est possible que quelques propriétaires terriens produisant des surplus les aient entreposées dans leur demeure urbaine, comme pourraient le suggérer les espaces de stockage des habitations de Miéza (37 et 38 [b43]), de façon générale, la destination des denrées stockées dans les maisons ne laisse pas trop de doute : elles étaient consommées par les habitants du lieu³⁶⁸. Il faudrait alors pouvoir évaluer les capacités de contenance du stockage domestique pour comprendre les modalités selon lesquelles les populations urbaines fonctionnaient de ce point de vue : les habitants de ces centres urbains se dotaient-ils toujours de suffisamment de céréales pour l'année, afin d'éviter d'être soumis aux

³⁶⁷ En effet, comme le montre l'étude des villes dans les pages qui suivent, une part de la population cultivait la terre pour se nourrir. Sur la question de l'agriculture en ville, cf. RIZAKIS 2013, p. 28 et la bibliographie mentionnée.

³⁶⁸ N. Cahill a montré que certaines maisons d'Olynthe étaient dotées de réserves alimentaires pour un an au moins, cf. CAHILL 2002, p. 281.

fluctuations des prix du marché ? Inévitablement, cela devait varier selon les différentes couches de la population³⁶⁹ et l'étendue des terres dont disposaient ceux qui cultivaient.

Il convient alors de s'interroger sur la destination des biens agricoles stockés en contexte religieux et « public » de l'agglomération d'Aigéai (12, 16, 17, 20, 23a [b05]). Les céréales contenues dans les silos de l'acropole (12 [b05]), qui appartiennent à une époque antérieure à la conquête romaine, étaient destinées à l'armée, cela ne fait aucun doute. Mais à quoi servaient les espaces de stockage de l'ensemble civique et religieux du centre urbain ?

D'après les données dont nous disposons, le plus grand de ces espaces de stockage est celui du nord-est de l'agora (16 [b05]), qui a livré un nombre de *pithoi* équivalent ou légèrement inférieur à ce que l'on peut retrouver en contexte agro-domestique, à Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 [e37] ou à Mési – Paliománna [b41] par exemple, ou à peine supérieur à ceux qui appartiennent à un contexte domestique, comme à Perdíkka – Áspri Póli [e72] ou à Thessalonique³⁷⁰. Même si elles ont pu correspondre à plus que ce dont avait besoin une maisonnée, même grande, pour un an, il apparaît que les quantités de denrées sèches vraisemblablement stockées dans ces espaces « publics » et religieux n'étaient pas très importantes à l'échelle de la ville. Leur contenance ne semble donc pas permettre d'y voir de véritables entrepôts « publics » destinés à nourrir la population, et l'hypothèse la plus logique est alors qu'ils aient servi au fonctionnement des lieux qui les accueillait ou à l'organisation de quelques événements ; c'est-à-dire qu'ils avaient un rôle similaire à celui du stockage domestique.

- *Les villes*

Comme le laissait supposer l'étude des centres urbains secondaires, plusieurs « structures » montrent que l'agriculture était sans aucun doute pratiquée autour des villes, par certains de leurs habitants. Parmi ces « structures », il y a d'abord les vignes repérées dans le voisinage immédiat de Pella et de Pydna (respectivement 63 [b54] et 133, 134, 135 [p48]), qui sont certes antérieures à la conquête romaine, mais qui ont l'avantage de fournir des exemples de terres cultivées au sortir des villes, en contact parfois direct avec les nécropoles. Plus parlants sont les outils destinés à la viticulture, les grains de raisin et les restes de résine (utilisée dans le processus de vinification) découverts dans les rez-de-

³⁶⁹ D'après les travaux de N. Cahill, plusieurs stratégies économiques ont été mises en œuvre, et la question du stockage, notamment, permet de les appréhender, cf. CAHILL 2002, p. 281-288.

³⁷⁰ Voir *Vol. 2* : Appendice, « structure 170a ».

chaussée de plusieurs habitations de Pétres (74 [e74]) : ces derniers illustrent clairement que leurs propriétaires cultivaient la vigne, et cela pour leur consommation personnelle. En effet, les dimensions des espaces de stockage des rez-de-chaussée de ces habitations (68h [e74]) ne semblent pas avoir permis une production de vin bien importante. Enfin, en vertu de ce constat et de notre postulat de départ, selon lequel une part importante de la population pratiquait une activité agricole, l'association entre « structures » de stockage et de broyage des denrées sèches qui apparaît en contexte domestique à Pétres (68h et 68i [e74]) et à Polýmylos (124, 125, 127, 128 [e75]) suggèrent qu'une partie au moins de ces habitants cultivaient également des céréales, des légumineuses et des légumes pour eux-mêmes.

Étant donnée la diversité des statuts des terres exploitées (terres publiques exploitées en commun, locations, propriétés de tailles diverses³⁷¹, etc.), il est impossible de déterminer les modalités et les conditions selon lesquelles les habitants cultivaient les terres qui leur permettaient de s'approvisionner pour toute ou partie de l'année. Il apparaît cependant qu'une partie de la population des villes fonctionnait selon un principe d'autoconsommation, ce qui ne l'empêchait pas, par ailleurs, d'exercer une activité rémunératrice puisque ces rez-de-chaussée ont également livré les vestiges d'installations artisanales clairement associées à l'ensemble de la demeure (68a, 68b, 68c, 68d, 68f [e74], tandis que les étages accueillait des métiers à tisser (69 [e74])). En outre, notons que ces rez-de-chaussée ont parfois servi d'étable.

Néanmoins, toute la population urbaine qui exerçait une activité agricole ne semble toutefois pas avoir suivi l'organisation dont attestent les rez-de-chaussée des habitations de Pétres (68, 69 [e74]). Au sud de Végora, des fouilles préventives ont mis au jour un vaste bâtiment (12 m x 21 m au minimum) au sein duquel 13 *pithoi* et de nombreux fragments de jarres du même type ont été mis au jour ainsi que cinq établis destinés à recevoir des pierres de meule (75a et 75b [e85]). Il n'est pas exclu que cette construction ait été associée à un vaste ensemble agricole dont les autres bâtiments auraient été assez éloignés ; aucun vestige n'est toutefois venu confirmer cette hypothèse. Mais la proximité de Végora [e85] suggérerait plutôt qu'il se soit agi d'une installation agricole, peut-être communautaire – étant donné le nombre de « structures » de broyage –, liée à l'exploitation des terres publiques, utilisée par un ou plusieurs habitants de la ville voisine. Dans ce cas-là, contrairement à ce dont témoignent les habitations de Pétres [e74], les

³⁷¹ BRESSON 2007, p. 116-122 ; ANDREAU 2010, p. 55-62.

biens de l'agriculture stockés dans ce bâtiment y étaient aussi broyés avant d'être acheminés en ville.

Par ailleurs, comme dans les centres urbains secondaires, les villes ont également livré des vestiges d'espaces de stockage domestique qui, à l'inverse de ceux que nous venons d'évoquer, n'étaient jamais dotés de pierre de meule. On les retrouve à Pella (58 [b54]), à Édessa parfois associés à des métiers à tisser (40a, 40b, 41 [b18]), à Pydna, peut-être, où plusieurs *pithoi* ont été mis au jour dans ce qui semblerait être une habitation (132 [p48]), dans la « villa » de Dionysos à Dion (155 [p06]) et enfin à Thessalonique où des poids de métiers étaient également présents parmi les vestiges³⁷².

Notons alors que les villes où ont été exhumés ces espaces de stockage domestiques indépendants de toute « structure » de broyage sont d'anciennes cités de Basse Macédoine (Pella [b54], Dion [p06], Pydna [p48] et Thessalonique), à l'inverse de celles où, dans un contexte identique, sont associés restes de *pithoi* et de pierres de meule qui appartiennent à la Haute Macédoine (Pétres [e74] et Polýmylos [e75]). Cette différence se retrouve également parmi les centres urbains secondaires : ceux de Basse Macédoine n'ont pas livré de « structures » de broyage en contexte domestique (Aigéai [b05] et Miéza [[b43]), contrairement à celui d'Àgios Christóforos – Dexamení [e02], qui se situe en Haute Macédoine. Seule Mavropigí, qui appartient à cette dernière région, fait exception car les restes de *pithoi* qui y ont été retrouvés ne semblent pas avoir été accompagnés de pierres de meule (100 [e60]). Et ajoutons à cela que les espaces de stockage de Béroia (28 [b15]) et d'Aloros (01 [b06]), dont le contexte reste indéterminé mais qui appartiennent également à des cités de Basse Macédoine, ne paraissent pas avoir été accompagnés d'installations de broyage.

Nous ne pensons pas que cette différence soit due à l'absence de mention de ces vestiges dans les chroniques car, pour Dion (156b [p06]) et pour Pella (59d [b54]), la présence de pierres de meules est stipulée au sein notamment de certains sanctuaires. Nous ne pensons pas non plus qu'elles soient le reflet d'un phénomène selon lequel les habitants des agglomérations principales de Basse Macédoine ne cultivaient pas la terre, ce qui les aurait poussés à toujours acheter des denrées déjà transformées : les élites urbaines possédaient nécessairement des terres, ce que confirme le cas d'Alkétas³⁷³, et les colons de Dion [p06] par exemple étaient aussi nécessairement propriétaires de lopins de terre.

³⁷² Voir *Vol. 2* : Appendice, « structure 170a et 170b ».

³⁷³ CHANDEZON 2003, n° 21, p. 97-98.

En revanche, on peut se demander si ne transparaît pas là une organisation propre aux plus grandes cités macédoniennes (Pella [b54], Dion [p06], Aigéai [b05], Miéza [[b43], Pydna [p48] et Thessalonique), selon laquelle la répartition des activités y aurait été plus marquée et le nombre de boulangers plus élevé par exemple, le broyage des céréales centralisé en un endroit de la ville, qu'il ait été réalisé hors de celle-ci, dans des bâtiments agricoles comme celui de Vegóra (75 [e85]) par exemple, ou qu'il ait été géré par la cité elle-même. Malgré le problème d'interprétation qui demeure quant à l'usage des machines à eaux qu'elle mentionne, l'inscription de Béroia³⁷⁴ serait peut-être aussi le reflet d'une telle organisation propre aux principales cités macédoniennes, lesquelles, dotées d'installations d'un niveau technique plus élevé, auraient permis à leurs habitants, et notamment aux boulangers, des solutions de traitement des céréales plus efficaces moyennant un paiement qui revenait à la cité.

Enfin, à côté des espaces de stockage domestique, les villes abritaient également ce même type de « structures » en contexte « public » mais surtout religieux :

- à Pella des restes de *pithoi* sembleraient avoir été régulièrement retrouvés dans des bâtiments « publics » (58 [b54]), mais aussi en contexte religieux, notamment dans le sanctuaire de Darron, où ils étaient associés au traitement des denrées sèches et à des activités artisanales et commerciales (59a, 59b, 59c, 59d [b54]) ;
- à Polýmylos, un espace de stockage découvert en contexte religieux était également lié à des activités artisanales (123b [e75]) ;
- à Dion, dans le sanctuaire de Déméter, outre des restes de vases de stockage, sont apparues cinq pierres de meules (156a, 157b [p06]) ;
- enfin, un vaste ensemble, composé d'un espace de stockage qui n'abritait pas moins de 17 *pithoi* ayant à la fois servi à la conservation de denrées sèches et de vin, comme l'indique la découverte de morceaux de résine, et de plusieurs espaces dotés de « structures » pour la préparation des denrées sèches et la cuisine, semble avoir été associé au sanctuaire de Zeus (66a, 66b, 66c, 67a, 67b, 67c, 67d [e74]).

Nous ne connaissons pas les dimensions exactes de la plupart de ces espaces de stockage « public » et religieux. Comme dans le cas des centres urbains secondaires, ils semblent toutefois assez modestes et les denrées stockées paraissent avant tout avoir servi au fonctionnement des lieux ou à l'organisation de quelques événements particuliers. Seuls

³⁷⁴ Voir GOUNAROPOULOU et HATZOPOULOS 1998, n° 7, cf. *supra*. p. 151.

les 17 *pithoi* du sanctuaire de Zeus, à Pétres, représenteraient des quantités relativement importantes. Toutefois, le réseau d'installation de broyage qui avoisine l'espace de stockage indiquerait que ces denrées étaient régulièrement utilisées et ne constituaient pas une réserve destinée à un emploi exceptionnel.

Pour finir, notons qu'à la différence du stockage domestique, celui présent dans les bâtiments religieux des cités de Basse Macédoine était associé à une activité de traitement des denrées sèches. En mettant ces deux éléments en regard, il ne s'agit pas d'établir un raccourci qui viserait à mettre en évidence le monopole des sanctuaires sur le broyage des céréales. Par contre, il est à souligner que, si nous avons dit à propos du stockage religieux et public des centres urbains secondaires et des villes que son emploi suivait une logique similaire à celle de la conservation des denrées en contexte domestique, la présence des pierres de meules attesterait alors d'une pratique économique légèrement différente. À l'inverse de ce que l'on constate dans les habitations, les denrées stockées dans les sanctuaires étaient transformées sur place, avant consommation.

c – Remarques conclusives

La mise *en contexte* des « structures » révèle ainsi les stratégies et fonctionnements économiques agricoles et alimentaires propres aux habitants des différents types d'établissements. Il appert d'abord que les habitats « isolés » qui ont fourni les vestiges des activités agricoles étaient pour la plupart des fermes rentables au sein desquelles l'autoconsommation était pratiquée et dont les surplus alimentaient le marché des agglomérations principales qu'elles avoisinaient de près. Parmi ces habitats « isolés », on remarque aussi quelques « *villae* » dont les domaines semblent avoir été bien plus importants que ceux des fermes et dont la position par rapport aux villes pourrait indiquer que les surplus qui y étaient produits étaient envoyés sur des marchés qui dépassaient celui du centre urbain voisin. Quoi qu'il en soit, leur nombre peu élevé indiquerait que la diffusion de ce modèle agraire a été infime en Grèce du Nord.

Les agglomérations principales étaient donc logiquement les établissements au sein desquels se concentrait le marché des biens agricoles. Pour autant, ce marché semblerait n'avoir concerné qu'une partie de la population ou n'avoir joué un rôle d'ampleur qu'une partie de l'année, lors de l'amenuisement des réserves personnelles des habitants, car l'autoconsommation était aussi largement pratiquée dans les centres urbains. Indépendamment de l'élite urbaine qui possédait inévitablement des terres dont ils devaient

consommer une partie des récoltes, les habitants des agglomérations principales semblent avoir fréquemment cultivé la terre afin de se nourrir, ce qui ne les empêchait pas de réaliser une activité rémunératrice par ailleurs, comme nous le constatons de façon évidente à Pétres [e74]. Les modalités et l'importance de l'autoconsommation ont dû varier selon les couches de la population, mais il n'empêche qu'elle semblerait avoir eu une place dont l'impact sur le fonctionnement économique de la région est à prendre en compte.

Dans l'ensemble, les fermes et les agglomérations fonctionnaient donc selon un schéma d'interdépendance évident, la ville assurant à la ferme des revenus et la ferme fournissant de quoi se nourrir aux habitants des villes qui ne cultivaient pas la terre ou à ceux dont les réserves tirées de l'exploitation d'un lopin de terre étaient épuisées. La place des habitats « groupés » est plus délicate à évaluer. En effet, si l'autoconsommation y était aussi de mise, le cas de Kítros – Louloudiés [p18] tendrait tout de même à montrer que les biens habituellement en circulation entre les fermes et les centres urbains pouvaient également être acheminés vers ce type d'établissement car la population qu'il fallait y nourrir ne se cantonnait pas toujours à celle de l'établissement. De telles situations parmi les habitats « groupés » étaient-elles fréquentes ou exceptionnelles ? Le nombre d'habitats « groupés » ayant fourni des « structures » est trop faible pour que nous puissions le déterminer, de même que le peu de « structures » découvertes dans ces établissements ne permet que difficilement d'en appréhender la stratégie économique. Nous pensons toutefois, étant donné l'éloignement relatif qui existe généralement entre ces villages et les agglomérations principales, que les habitats « groupés » fonctionnaient avant tout en « vase clos » et que les échanges avec les fermes et les agglomérations principales étaient relativement marginaux.

Sans parler de la population la plus pauvre qui est sans doute invisible³⁷⁵, les petites exploitations familiales les plus précaires, c'est-à-dire celles à la « productivité faible³⁷⁶ » et dont la main-d'œuvre se résumait au cercle familial, n'apparaissent pas dans notre documentation. Il est certes possible que nos données ne nous aient pas permis de les identifier parmi les habitats « isolés » ou que les investigations archéologiques n'aient pas conduit à les repérer. Toutefois, sur l'ensemble des établissements, les habitats « isolés » répertoriés sont peu nombreux et l'étude de ceux qui ont fourni des « structures » laisse apparaître que, pour l'essentiel, il se serait agi de fermes rentables. Les fermiers avaient

³⁷⁵ Voir à ce sujet ROUGIER-BLANC 2014.

³⁷⁶ BRESSON 2007, p. 207

donc une raison essentielle de ne pas vivre au sein d'un ensemble regroupant plusieurs foyers : la production de surplus était probablement plus facile à assurer en vivant sur les terres cultivées, plutôt que dans un village ou dans une ville qui en aurait été plus éloignée des champs, ce qui aurait obligé à des trajets quotidiens. Aussi peut-on se demander si les installations familiales précaires, prétendument isolées, ont réellement existé sous cette forme durant la domination romaine. Les petites exploitations familiales et précaires n'étaient-elles pas plutôt tenues, à cette époque, par des personnes vivant dans les villages ou dans les zones périphériques des centres urbains ?

Cette question nous amène également à poser celle de la main d'œuvre des fermes et des « *villae* » que nous n'avons nulle part abordée. Si les petites exploitations familiales fonctionnaient sans main-d'œuvre extérieure était-ce le cas des fermes également ? Disposaient-elles d'esclaves ou employaient-elles, de façon saisonnière, des métayers³⁷⁷ ? C'est un problème qu'il reste assurément à approfondir.

Autre grand absent de notre documentation : les entrepôts publics, ceux que l'on considère généralement comme indispensables à la gestion des crises par les cités³⁷⁸. Sont-ils invisibles ou n'ont-ils pas encore été retrouvés ou identifiés ? Cela reste évidemment un mystère. Toutefois, les centres de plusieurs des grandes cités macédoniennes commencent à être assez amplement explorés et l'absence de la mention de tout édifice de ce type ne nous semble pas totalement fortuite. L'ensemble du développement sur l'agriculture a été sous-tendu par la question du stockage ; il y apparaît finalement que le stockage est omniprésent à l'échelle des habitations, des sanctuaires et des édifices publics et que la pratique de l'autoconsommation était répandue en Macédoine, même si les fermes produisaient des surplus.

Du point de vue de notre étude, agriculture et stockage semblent en effet indissociables. D'abord parce que le stockage est l'une des solutions dont nous disposons pour aborder la question de l'agriculture ; il nous fournit parfois des ordres de grandeur de la quantité des denrées stockées ainsi que des informations sur ces denrées. Ensuite, le stockage reflète les stratégies économiques mises en œuvre³⁷⁹ à l'échelle domestique, comme publique, et donc des modalités de fonctionnement agraire. Que peut donc signifier l'absence d'entrepôts publics en Macédoine ? Est-ce le reflet d'un choix politique délibéré,

³⁷⁷ ANDREAU 2010, p. 75-76

³⁷⁸ Le seul exemple possible d'entrepôt public dont nous disposons se trouve à Édessa et date de l'époque romaine tardive ou de l'époque paléochrétienne (43 [b18]).

³⁷⁹ CAHILL 2002, p. 226-236.

lié à l'importance des rendements agricoles macédoniens ? Est-ce le signe de l'intégration de la Macédoine à des réseaux d'échange qui lui assuraient un ravitaillement efficace en cas de besoin ?

Mais revenons sur la question de l'organisation agraire. En l'état d'avancement de notre réflexion et de l'exploration de nos données, nous ne pouvons appréhender l'organisation foncière de la Macédoine³⁸⁰, de façon assurée. En revanche, il semblerait se dégager de notre étude des « structures » que, si une part importante de la population cultivait la terre – postulat de départ –, elle le faisait en partie afin de s'assurer un stock de denrées sèches et liquides qu'elle conservait chez elle. Or si elle cultivait la terre pour subvenir à ses propres besoins, c'est que cette partie de la population – que nous ne pouvons malheureusement évaluer – avait accès à la terre selon des conditions qui lui permettait vraisemblablement de rentrer des réserves, qu'elle en ait été locataire, propriétaire, ou qu'elle ait pu jouir d'un droit d'exploitation. Serait-ce là le résultat d'un parti-pris politique et économique délibéré, visant à faciliter l'accès à la terre, afin de limiter les crises alimentaires, notamment celles provoquées par le problème de l'accaparement³⁸¹, et qui expliquerait, en partie au moins, l'absence des entrepôts « publics » ?

Plus d'hypothèses ont été formulées à partir de notre documentation que de réponses apportées aux problèmes qu'elle pose et, par ailleurs, les questionnements que nous pourrions aborder sont encore nombreux. Nous préférons cependant nous abstenir de poursuivre l'étude de l'agriculture et de l'élevage, car aller de l'avant impliquerait des réflexions et des recherches qui dépassent assurément le cadre de notre travail.

II – L'ARTISANAT

Les activités de production artisanale sont, de loin, les plus représentées parmi l'ensemble des « structures » que nous avons répertoriées. Mais, en dépit de la fréquence

³⁸⁰ Il faudrait pour cela notamment reprendre le dossier des actes de ventes ou de donation de terres, cf. notamment HATZOPOULOS 1988 et HATZOPOULOS 1989, qui, bien qu'antérieur à la conquête romaine nous apporterait certainement des éléments sur cette question.

³⁸¹ ANDREAU 2010, p. 81.

avec laquelle nous pouvons les relever, ces activités n'épuisent cependant pas la diversité des métiers de fabrication qui étaient réalisés par les Anciens ; cela résulte bien sûr de la documentation sur laquelle nous avons choisi de concentrer notre regard.

En effet, si les vestiges archéologiques laissent apparaître sans difficulté les lieux de la production céramique, coroplastique ou métallurgique par exemple, les textes³⁸², quant à eux, témoignent d'un panel d'activités extrêmement variées³⁸³. Par conséquent, si pour l'ensemble de la Grèce les productions céramiques et coroplastiques commencent à être bien connues en raison de l'importante quantité de vestiges qui leur sont liés, il reste que de très nombreuses activités demeurent difficiles à appréhender d'après les vestiges archéologiques, soit que les matériaux utilisés et travaillés aient été périssables et n'aient donc laissé que peu de traces (comme le bois ou le cuir³⁸⁴), soit que les lieux où elles prenaient place, ainsi que leurs vestiges, continuent à poser des problèmes d'identification en raison de la connaissance approximative que nous en avons (ex : les parfumeries³⁸⁵).

Les pratiques artisanales que nous avons répertoriées sont : la production céramique et coroplastique, la métallurgie, le tissage, le travail de la pierre (taille, sculpture ou gravure), du bois et de l'os, la verrerie, la tannerie, la teinturerie et la production de bijoux³⁸⁶ (cf. *Vol. 3* – Tableau X). Le répertoire des vestiges nous a principalement conduite à repérer les ateliers, c'est-à-dire les lieux de réalisation de ces activités, mais les quelques études de mobiliers, réalisées à Béroia (25, 26 [b15]) par exemple, nous a aussi menée au recensement de quelques « ateliers³⁸⁷ », compris dans le sens plus abstrait du terme et appréhendés selon l'uniformité stylistique de leur production ou les signatures que portent les *artefacts*, à l'échelle urbaine ou régionale.

Ainsi, seule la fabrication des *artefacts* apparaît dans nos sources. La question de la construction des bâtiments ou celle de la production des cosmétiques, par exemple, en sont exclues, tandis que la transformation des aliments, habituellement associée à la question artisanale³⁸⁸, a été traitée dans la sous-partie précédente, afin de percevoir plus justement le cheminement des biens agricoles. D'autre part, la question artisanale, dans le cadre d'une

³⁸² L'ouvrage de G. Feyel, qui s'appuie pourtant sur une documentation assez restrictive (les comptes de quelques grands sanctuaires), révèle par exemple une variété d'activités plus grande que celle qui apparaît dans notre catalogue, cf. FEYEL 2006, p. 385-394.

³⁸³ A. Bressons parle de 170 métiers, cf. BRESSON 2007, p. 194.

³⁸⁴ SANIDAS 2013, p. 22.

³⁸⁵ En effet, comme le montrent les cas de Délos et de Paestum, la mauvaise interprétation de pressoirs avait privé les lieux où ils se trouvaient de leur reconnaissance comme parfumerie (cf. BRUN 1998 ; BRUN 1999).

³⁸⁶ Concernant les moyens d'identification de ces activités, cf. *supra*, p. 40-44.

³⁸⁷ Sur le double acception du terme « atelier », voir : SANIDAS 2013, p. 18-19.

³⁸⁸ SANIDAS 2013, p. 204-209.

réflexion économique d'ensemble, devrait être intimement liée à celle de l'extraction des matières premières (argile, minéral, bois, etc.) ou encore à celle de la production des matières premières (laine, masse de verre brut, lingots, blocs de pierre, etc.). Mais la plupart du temps, ces deux étapes de la production artisanales restent, dans notre cas, soit imperceptibles, soit impossibles à distinguer de la production des *artefacts*, et comme nous l'avons déjà spécifié, malgré quelques synthèses récentes³⁸⁹, les ressources naturelles du territoire macédonien ont été présentées au sein du catalogue analytique³⁹⁰ et ne feront pas l'objet d'une réflexion approfondie, les données archéologiques faisant cruellement défaut sur ce point. Il faudrait donc sans aucun doute compléter notre dossier sur l'artisanat par les informations disponibles dans les inscriptions (notamment en ce qui concerne les noms de métiers) et dans l'iconographie, ainsi que par un travail approfondi sur les matières premières et leur exploitation.

Il n'empêche qu'en l'état de notre catalogue, les « structures » artisanales, appréhendées selon la méthode de leur mise *en contexte*³⁹¹, nous permettent tout de même d'approfondir notre vision du fonctionnement économique de la Macédoine et d'amorcer une réflexion sur les modalités de l'organisation et de la répartition de la fabrication dans cette même région. Pour ce faire, comme pour l'étude de l'agriculture, l'axe central de notre développement consistera à cerner le cheminement des biens artisanaux, de la production à la consommation, et nous adopterons un point de vue synoptique des différents niveaux d'environnement des « structures ». Nous considérerons donc d'abord ces « structures » par type de contexte – au sens que l'« archéologie contextuelle » attribue à ce terme –, selon leur établissement et la situation de ce dernier, puis nous tirerons quelques conclusions sur l'organisation de la production et, plus largement, sur l'organisation économique propre à chacun des types d'établissements.

a – Les « structures » de l'artisanat en contexte

Les « structures » de l'artisanat se retrouvent dans des contextes et des types d'établissements tout aussi variés que celles de l'agriculture (cf. *Vol. 3* – Tableau X).

³⁸⁹ KOUKOUVOU 2012, sur quelques carrières situées près d'Asómata [b10] par exemple.

³⁹⁰ Voir *Vol. 2* – Première partie : la Bottiée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Deuxième partie : l'Éordée, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles » ; Troisième partie : la Piérie, « Les caractéristiques géographiques et les ressources naturelles ».

³⁹¹ Voir *supra*. p. 69-71 et 84-91.

- *Contexte domestique et agro-domestique*

À l'exception du tissage, les activités de productions artisanales ne semblent avoir eu que peu de place en contexte domestique ou agro-domestique (cf. Fig. 12).

	Habitats « isolés »	Habitats « groupés »	Centres urbain secondaire	villes
Tissage	<u>Pont. Vr.</u> : 107 [e77] <u>Édessa – P. V.</u> : 51 [b19] <u>Proástio 1</u> : 45b [b58] <u>Proástio 2</u> : 46b, 47b [b59] <u>Proástio 3</u> : 49 [b60] <u>Mési. – Pal.</u> : 29f [b41] <u>Néoi Pór. – P. A.</u> : 161 [p36] <u>Filótas – A/O. 1</u> : 86 [e37] <u>Filótas – A/O. 2</u> : 88 [e38]	<u>Perdi. – A. P.</u> : 90 [e72] <u>Lefkó. – Kallí.</u> : 35d [b31]	<u>Mavropigí</u> : 101 [e60] <u>Aigéai</u> : 22b, 19 [b05]	<u>Édessa ?</u> : 40b [b18] <u>Pétres</u> : 69 [e74] <u>Polým.</u> : 126, 129 [e75]
Céramique	<u>Asómata</u> : 30 [b10]			<u>Pétres</u> : 68a [e74]
Coroplastie				<u>Pétres</u> : 68b [e74]
Métallurgie				<u>Pétres</u> : 68c [e74]
Bois				<u>Pétres</u> : 68d [e74]
Artisanal indéterminé		<u>Lefkó. – Kallí.</u> : 35a [b31]		

Fig. 12 : Tableau des « structures » artisanales en contextes domestiques et agro-domestique, par activités et par type d'établissement.

Dans un habitat « isolé », celui d'Asómata dont les vestiges ont été interprétés comme ceux d'une ancienne « villa » occupée entre le I^{er} s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C., il y avait un lieu de production céramique (30 [b10]). On retrouverait ici une installation de production céramique appartenant à un grand domaine ; il est malheureusement impossible de déterminer si les fabrications réalisées sur place étaient liées à la production agricole (amphores et vin par exemple), et alors exportées. Toutefois, quelle que soit la production (amphores, briques, tuiles ou autre), le contexte de découverte indiquerait plutôt que celle-ci ait été destinée à la vente, constituant certainement, selon un schéma classique dans le monde romain³⁹², un investissement des propriétaires du domaine dans la fabrication céramique, notamment motivé par la présence d'un dépôt d'argile.

³⁹² ANDREAU 2010, p. 104.

Si Asómata [b10] est le seul habitat « isolé » à avoir fourni des vestiges d'activités artisanales, on en retrouve plusieurs, en ville, à Pétres [e74], en contexte domestique. En effet, les rez-de-chaussée des habitations de cet établissement, outre des jarres de stockage et des pierres de meule situées à l'arrière, accueillait dans leur partie avant des activités artisanales « spécialisées » : poterie, coroplastie, métallurgie et travail du bois (68a, 68b, 68c, 68d [e74]). L'architecture de ces rez-de-chaussée ne laisse que peu de doute quant au fait que ce soient les habitants des maisons qui aient directement réalisé ces productions, et il paraît évident qu'elles s'accompagnaient de leur vente sur place (68f [e74]). Pétres [e74] est l'unique centre urbain à avoir révélé de telles situations, mais on les retrouve dans un habitat « groupé », celui de Lefkóketra – Kallípetra [b31], où les maisons sembleraient aussi avoir livré les vestiges d'activités artisanales qui restent par contre indéterminées. Notons que ces habitations dateraient du II^e s. av. J.-C., c'est-à-dire d'une époque nettement antérieure au florissement du sanctuaire de la Mère des Dieux³⁹³ au II^e s. ap. J.-C., lequel, en raison du rôle important qu'il semble avoir joué dans le commerce des esclaves, aurait alors impulsé une dynamique économique nouvelle dans l'établissement.

La mise en contexte de ces activités artisanales fait apparaître que les habitants de Lefkóketra – Kallípetra [b31], habitat « groupé » perdu dans les gorges de l'Haliakmon, distant de plus de 10/11 km de l'agglomération principale la plus proche, et ceux de Pétres [e74], ville du nord de l'Éordée située le long de la *Via Egnatia*, suivent un mode d'organisation matérielle de leurs activités économiques relativement similaire : tout en pratiquant largement l'autoconsommation des produits de leur activité agricole, certains d'entre eux réalisaient également une activité artisanale en contexte domestique. Cette similitude laisse toutefois apparaître des logiques économiques sensiblement différentes. En effet, dans le cas de Pétres [e74], la fabrication artisanale se serait effectuée selon un modèle de spécialisation des activités, lesquelles étaient indéniablement rémunératrices ; les produits étaient vendus ou peut-être échangés dans le cadre du marché de la ville. En revanche, au vu de la distance qui sépare Lefkóketra – Kallípetra [b31] de l'agglomération principale la plus proche, il semblerait que, dans ce cas, la production artisanale ait largement fonctionné, comme l'agriculture, selon un principe d'autoconsommation.

Le cas de Pétres [e74] illustre par ailleurs le fait qu'en ville une partie des personnes pratiquant l'autoconsommation doubleraient leur activité agricole, qui ne devait pas se limiter à l'entretien d'un petit potager, d'une activité artisanale qui leur assurait des

³⁹³ Sur ce sanctuaire, voir : PETSAS *et al.* 2000.

revenus à travers la vente des produits qui en étaient issus. Sans remettre en cause la spécialisation des activités qui caractériserait l'organisation économique des populations urbaines³⁹⁴, ce phénomène témoigne clairement que certains individus étaient polyvalents dans leurs activités économiques.

Enfin, il est fréquent que des poids de métiers à tisser, attestant indéniablement une activité de tissage, aient été retrouvés au sein des habitations. Ils apparaissent d'abord dans des habitats « isolés » :

- dans des fermes, en Bottiée à Proástio 1, 2 et 3 (45b [b58], 46b, 47b [b59], 49 [b60]) et à Édessa – Psilí Vrýsi (51 [b19]), en Éordée, à Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 et 2 (86 [e37], 88 [e38]), et en Piérie à Néoi Póroi – Pigí Athiná (161 [p36]) ;
- dans la *pars rustica* de la « villa » de Mési – Paliománna (29f [b41]) ;
- ainsi que dans un bâtiment considéré comme une maison, et daté de la fin de l'époque hellénistique, qui avoisine la villa de Pontokómi – Vrýsi (107 [e77]).

Ils apparaissent aussi dans des habitats « groupés » :

- dans les maisons de Lefkóketra – Kallípetra (35d [b31]) qui ont par ailleurs livré, comme nous l'avons vu, des vestiges d'activités artisanales indéterminées et d'activités agricoles (35a, 35b, 35c [b31]) ;
- dans le vaste bâtiment considéré comme une habitation de Perdíkka – Áspri Póli (90 [e72]) qui abritait également plusieurs petites pièces de stockage (91 [e72]).

On retrouve également des poids de métiers à tisser dans les maisons de certains centres urbains secondaires :

- tel est le cas à Aigéai, dans l'habitation (bâtiment KII) du terrain Efraimídi (19 [b05]) ainsi que dans les diverses maisons fouillées du terrain Tsakirídi (22b [b05]) qui contiennent également des espaces de stockage (22a [b05]) ;
- et dans les maisons de Mavropigí (101 [e60]) qui ont aussi livré des restes de *pithoi* (100 [e60]).

Enfin, les villes révèlent ces mêmes « structures » en contexte domestique :

- à Pétres, les habitations dont les rez-de-chaussée étaient si fournis en vestiges artisanaux et agricoles divers comportaient, à l'étage, des métiers à tisser (69 [e74]) ;

³⁹⁴ BRESSON 2007, p. 194-196.

- à Édessa, l'un des bâtiments de l'acropole également doté d'un espace de stockage (40a [b18]) a livré des poids de métiers à tisser (40b [b18]) ;
- à Thessalonique, une habitation proche de l'agora et une autre de la partie orientale de la ville ont révélé ce même type de « structure³⁹⁵ ».

Nous ne savons pas combien de métiers à tisser comportaient chaque maison et nous ne pouvons donc estimer l'ampleur des productions. Mais les fouilles conduites à Olynthe ont révélé que nombre d'habitations étaient dotées de métiers à tisser utilisés pour la fabrication de textiles pour la maisonnée, et que certaines d'entre elles en comptaient une quantité telle que la production devait largement dépasser les besoins domestiques³⁹⁶. Dans cette ville, le tissage relève donc de deux logiques : l'autoconsommation d'une part ; et plus rarement, la production textile, en contexte domestique, et destinée à la vente.

D'après notre documentation, il semblerait que ces pratiques ne soient pas propres à Olynthe mais concernent plus largement l'ensemble de la Macédoine³⁹⁷. Le tissage réalisé en contexte domestique aurait donc été répandu dans cette région et aurait concerné une part non négligeable de la population. Il apparaît en effet dans chacun des types d'établissements répertoriés, à savoir en ville, dans les centres urbains secondaires, dans les habitats « groupés » et dans les habitats « isolés », et il ne se limitait vraisemblablement pas à quelques rares demeures. Ainsi, en Macédoine romaine, la fabrication textile en contexte domestique n'était pas qu'une activité d'apparat qui aurait uniquement concerné la haute société ; et, par ailleurs, ce tissage réalisé en contexte domestique était sans doute, comme l'a souligné N. Cahill pour Olynthe, en partie destiné à pourvoir aux besoins de la maisonnée. Car, comme dans le cas de la production agricole, si les gens fabriquaient des tissus, des tapis ou des couvertures, il aurait été fortement illogique qu'ils en vendent l'intégralité et qu'ils rachètent sur le marché de quoi se vêtir et de quoi meubler³⁹⁸ leur habitation. Cela n'empêchait pas que quelques-uns de ces ateliers de tissage en contexte domestique aient eu plus d'ampleur, mais le cas d'Olynthe semblerait montrer que ce type d'installation n'était pas majoritaire.

³⁹⁵ Voir *Vol. 2* : Appendice, « structures 167 et 170b ».

³⁹⁶ CAHILL 2002, p.250-252.

³⁹⁷ On retrouve par exemple des poids de métiers à tisser en contexte domestique à Pródromos en Almopie (CHRYSOSTOMOU et STEFANI 1998, p. 95-96), ou en Lyncestide dans l'ancienne Lykè (*AD* 54 (1999), Chron. B'2, 641-644).

³⁹⁸ Sur les pratiques vestimentaires et l'utilisation des tapis dans les habitations, cf. ARCHIBALD 2013, p. 161-165.

La Macédoine était-elle une région fortement productrice de textile ? Il est difficile de répondre à cette question car cela impliquerait de conduire un travail sur la disponibilité des matières premières, et cette difficulté se trouve augmentée du fait que notre documentation n'a pas livré d'indice quant à leur travail préparatoire³⁹⁹, mis à part à Aigéai où se trouve le seul atelier textile « non domestique⁴⁰⁰ », sur lequel nous reviendrons ci-dessous (5 [b05]). Il faudrait également comparer le nombre et la répartition des métiers à tisser, en Macédoine, avec celles d'autre région du monde grec⁴⁰¹, pour percevoir si nos données témoignent d'un développement particulièrement important, ou au contraire normal, de cette activité. Soulignons toutefois que l'importance de l'élevage dans cette région⁴⁰² aurait tendance à suggérer que la Macédoine a pu être une région productrice de laine⁴⁰³, et ce d'autant plus que la production d'alun⁴⁰⁴ y est également attestée⁴⁰⁵. Mais, si tel est le cas, il faut alors remarquer que nous n'avons repéré qu'un seul lieu de préparation des fibres textiles (l'atelier de l'acropole d'Aigéai où toute la chaîne opératoire textile semble avoir été présente : 5 [b05] ; auquel il faudrait peut-être ajouter les cuvettes de Véroia – Xirókampos dont la fonction reste indéterminée : 31 [b72]) et que la production textile n'aurait eu qu'exceptionnellement un caractère industriel (à Aigéai seulement : 4 et 5 [b05]). Ainsi, la production textile aurait connu une organisation somme toute très différente des autres activités artisanales.

- *Contexte religieux*

Les « structures » artisanales découvertes en contexte religieux sont bien plus rares (cf. Fig. 13). En l'occurrence, nous n'en avons recensé que trois, qui appartiennent à des agglomérations principales – villes ou centres urbains secondaires.

	Habitats « isolés »	Habitats « groupés »	Centres urbain secondaire	villes
Tissage			<u>Aigéai</u> : 23b [b05]	
Artisanal				<u>Pella</u> : 59a [b54]

³⁹⁹ Travail préparatoire qui peut impliquer un procédé parfois lourd : BRESSON 2008, p. 150-151.

⁴⁰⁰ Notons par ailleurs que Thessalonique a également livré les vestiges d'un atelier de production de pigments peut-être associé à une activité textile (*Vol. 2* : Appendice, « structures 175 ») et qu'une inscription de la fin du II^e s. ap. J.-C. mentionne une association de teinturier de pourpre dans cette même ville (IG X 2, 1, 291), cf. SANIDAS 2011, p. 34.

⁴⁰¹ Tenant compte que certains types de métiers à tisser n'utilisaient pas de poids et sont donc invisibles pour nous, cf. MONTEIX 2011, p. 25-26.

⁴⁰² Voir *supra*, p. 153-154.

⁴⁰³ L'association entre production textile et élevage est avérée en Asie Mineure, cf. SANIDAS 2011, p. 36.

⁴⁰⁴ L'alun est indispensable à la production textile, cf. BRESSON 2008, p. 150.

⁴⁰⁵ BRESSON 2008, p. 150.

indéterminé				Polým. : 123a [e75]
-------------	--	--	--	---------------------

Fig. 13 : Tableau des « structures » artisanales en contexte religieux, par activités et par type d'établissement.

La première de ces « structures », dont on ne sait pas grand-chose si ce n'est qu'elle prenait place au sein du sanctuaire de la Mère des Dieux, correspond à des poids de métiers à tisser (23b [b05]). Ces derniers accompagnaient une grande jarre de stockage, ainsi qu'un petit four (23a [b05]). La destination des productions liées à cette « structure » est délicate à cerner ; nous pouvons toutefois suggérer que le tissage en question servait principalement au fonctionnement du sanctuaire lui-même, comme dans le cas du stockage présent en contexte religieux et comme dans le cas de la production textile en contexte domestique.

On retrouve ensuite à Pella plusieurs ateliers dans le sanctuaire de Darron, situés dans des pièces entourant des cours et dont certaines accueillait par ailleurs des « structures » de stockage et de traitement des denrées sèches, mais qui servaient aussi vraisemblablement à la vente (59a, 59b, 59c, 59d [b54]). Les productions réalisées dans ces ateliers ne sont spécifiées nulle part, à notre connaissance. Il s'avèrerait toutefois que, dans ce cas précis, les *artefacts* étaient principalement destinés à la vente, notamment auprès des pèlerins. L'impression qui se dégage de ces constructions est en effet celle d'un véritable ensemble commercial accolé au sanctuaire.

Nous ne pouvons rien dire de l'activité artisanale effectuée au sein du sanctuaire de Polýmýlos, probablement consacré à Zeus et Athéna (123a [e75]).

Remarquons néanmoins qu'en contexte religieux, les « structures » artisanales sont nettement moins présentes que celles de stockage ou de traitement des denrées sèches.

- *Contexte commercial*

Si la vente des *artefacts* fabriqués au sein des rez-de-chaussée des habitations de Pétres paraît sans aucun doute avoir pris place dans ces mêmes espaces, un tel regroupement des activités en un même espace⁴⁰⁶ est encore plus évident dans le cas des « structures » artisanales s'insérant dans un contexte « public » (cf. Fig. 14).

	Habitats « isolés »	Habitats « groupés »	Centres urbain secondaire	villes
Tissage				
Céramique				Pella : 60b [b54]
Coroplastie				Pella : 60c [b54]

⁴⁰⁶ Sur l'utilisation des locaux de vente comme lieux de production artisanale, cf. KARVONIS 2004, p. 736 et suivantes.

Métallurgie				Pella : 60d [b54]
Verrerie				Dion : 150b [p06]
Travail de l'os				Dion : 150c, 154b [p06]
Artisanal indéterminé			Miéza : 39 [b43]	Pella : 61b [b54]

Fig. 14 : Tableau des « structures » artisanales en contexte « public », par activités et par type d'établissement.

Comme nombre de villes antiques, Pella [b54], Dion [p06] et Miéza [b43] ont en effet laissé apparaître les vestiges d'activités artisanales sur leur *agora* ou dans des boutiques situées dans les environs immédiats de ces ensembles architecturaux⁴⁰⁷. Ainsi, l'*agora* de Miéza, avant d'être abandonnée au début du III^e s. av. J.-C., accueillait des activités artisanales qui restent, pour nous, indéterminées (39 [b43]). Certaines des boutiques de l'*agora* de Pella constituaient également des ateliers de potiers, de coroplathes, de bronziers ou de forgerons (60b, 60c, 60d [b54]), et les productions céramiques étaient cuites dans des fours prévus à cet effet, disposés autour de l'*agora*, à côté des boutiques qui entouraient cette dernière (61b [b54]). Il faut ajouter, à Pella, la présence d'un complexe commercial accueillant également des activités artisanales, céramiques, métallurgiques et autres, situé à l'extérieur de la ville, au lieu-dit Fákos, vraisemblablement près du port (53 [b54]). Enfin, les boutiques de la rue centrale de Dion, accolées au *forum* de la colonie, ainsi que celles de la « villa » de Dionysos, abritaient, entre autres, des artisans travaillant le verre et l'os (150b, 150c, 154b [p06]). Seuls les vestiges de ces deux activités sont mentionnés dans le cas de Dion, mais il est fort probable qu'elles aient été en réalité plus diverses.

Ces activités prenaient place au sein de boutiques qui suivaient un plan régulier⁴⁰⁸ et appartenaient à un espace « public », cela non pas tant du point de vue de la propriété, que du point de vue architectural et fonctionnel. En effet, la plupart de ces boutiques appartenaient, architecturalement parlant, à l'ensemble de l'*agora* ou du *forum* des villes (60b, 60c, 60d [b54], 39 [b43] et 150b et 150c [p06]) ou avoisinaient directement ces ensembles (61b [b54] et 154b [p06]), fonctionnant avec eux sur le plan commercial. Dans ce cas, les boutiques pouvaient être intégrées à des habitations, d'un point de vue architectural (comme celles de la « villa » de Dionysos à Dion : 154 [p06]), mais leur

⁴⁰⁷ On retrouve également cette organisation à Thasos où des boutiques ainsi qu'un *macellum* s'organisent en bordure de l'*agora*, cf. GRANDJEAN et SALVIAT 2000, p. 70 et 78 ; MARC 2004-2005, p. 758.

⁴⁰⁸ Sur l'architecture des boutiques, cf. KARONIS 2004, p. 784-833.

présence relève alors d'une organisation économique radicalement différente de celle des rez-de-chaussée de Pétres (68 [e74]) ; elles ne participent pas de l'espace domestique et l'activité artisanale qu'elles accueilleraient ne semble pas avoir directement concerné l'économie de la maison : ces boutiques ne s'ouvriraient souvent que sur la rue et paraissent plutôt avoir constitué des locaux indépendants, peut-être loués aux artisans et commerçants.

Ces derniers étaient indubitablement des gens de métier⁴⁰⁹, spécialisés dans leur pratique, et la destination des biens produits dans ce contexte ne fait aucun doute : ils étaient vendus sur place et soumis aux normes de l'*agora*. Par contre, il est délicat d'établir, en l'état de notre recherche, si ces productions s'intégraient ou non à un marché plus large que celui de la ville, régional ou international par exemple.

- *Contexte artisanal*

Indépendamment du type d'établissement, une grande diversité et un grand nombre d'activités de fabrication d'*artefacts* intervenaient en contexte artisanal (cf. Fig. 15). Ces activités prenaient place dans des zones plus ou moins vastes qui leur étaient quasi exclusivement destinées et qui ne constituent pas, à proprement parler, des ensembles commerciaux – c'est-à-dire qu'aucun espace n'y était strictement destiné à la vente de biens qui n'auraient pas été produits sur place –, même s'il n'est pas exclu qu'une partie des produits fabriqués aient pu tout de même y être échangés.

	Habitats « isolés »	Habitats « groupés »	Centres urbain secondaire	villes
Tissage			<u>Aigéai</u> : 05 [b05]	
Céramique		<u>Mikri Santa – K. N. ?</u> : 36 [b45]	<u>Aigéai</u> : 03, 14a [b05] <u>Filótos – A/O.</u> : 78, 79, 80, 81, 82, 83 [e37]	<u>Pella</u> : 53a, 54a [b54] <u>Polým.</u> : 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 [e75]
Coroplastie			<u>Aigéai</u> : 08 [b05]	<u>Pella</u> : 54a [b54]
Métallurgie			<u>Aigéai</u> : 05 [b05] <u>Filótos – A/O.</u> 1 : 84 [e37]	<u>Dion</u> : 153a [p06] <u>Pella</u> : 53b [b54]
Verrerie			<u>Aigéai</u> : 14b, 15a [b05]	
Travail de l'os			<u>Aigéai</u> : 15b [b05]	
Bijouterie			<u>Aigéai</u> : 06 [b05]	
Tannerie			<u>Aigéai</u> : 09 [b05]	

⁴⁰⁹ Sur l'emploi de ce terme, voir : MONTEIX 2011.

Teinturerie			Aigéai : 04 [b05]	
Travail du bois			Aigéai : 10 [b05]	
Artisanal indéterminé		Lefkó. – Kallí. : 34 [b31]	Mavropigi : 102 [e60]	

Fig. 15 : Tableau des « structures » artisanales en contexte artisanal, par activités et par type d'établissement.

On retrouve d'abord ce type d'installations dans les habitats « groupés ». Mikrí Santa – Kryonéri a fourni les vestiges d'un four céramique d'époque romaine qui aurait pris place sur d'anciennes installations artisanales (36 [b45]). Cette « structure » s'inscrit dans un contexte artisanal dans le sens où la zone qu'elle occupait semble lui avoir été assez strictement réservée et, en outre, le caractère artisanal du secteur était ancien. Comme dans le cas des productions artisanales réalisées au sein des habitations de Lefkópetra – Kallípetra [b31], nous ne pensons pas que l'utilisation de ce four céramique ait répondu à d'autres exigences que de fournir l'établissement en vases ou autres objets ou matériaux de construction en terre cuite. Au vu de la distance qui sépare Mikrí Santa – Kryonéri [b45] de l'agglomération principale la plus proche (à savoir 8/9 km), il est peut probable que ce four céramique ait été celui d'un potier revendant ses productions en ville. Mais étant donné le contexte villageois dans lequel s'inscrit cette « structure », il se peut qu'un potier se soit exclusivement consacré à son activité en vivant de la vente de ses productions dans le village et ses environs. Y avait-il des potiers dans les villages ? Ou bien étaient-ce quelques-uns des habitants du lieu qui, dotés du savoir-faire requis pour la fabrication d'objet et de matériaux en terre cuite, réalisaient eux-mêmes les productions nécessaires aux villages, utilisant le four de façon communautaire ? Les biens produits étaient-ils échangés ou vendus ? En l'état de notre documentation, nous ne pouvons répondre à la question de l'organisation de la production artisanale dans les villages. Il semblerait toutefois que cette production ait simplement répondu au principe de l'autoconsommation et n'ait pas visé à la production de surplus dont l'écoulement, étant donné la distance qui sépare le village de l'agglomération voisine la plus proche, eût été onéreux en termes de temps et de moyens de transport.

Le cas de Lefkópetra – Kallípetra [b31] laisse par ailleurs apparaître un rassemblement de « structures » artisanales, dont nous ne savons presque rien, à l'emplacement de la nécropole hellénistique de l'établissement. Cela toutefois ne contredit pas le schéma de l'organisation économique des habitats « groupés », si l'on se rappelle que le sanctuaire de la Mère des Dieux présent dans cet établissement prend de l'ampleur

au II^e s. ap. J.-C.⁴¹⁰, c'est-à-dire à l'époque à laquelle sont aménagées ces « structures ». Le développement des activités artisanales à Lefkópetra – Kallípetra [b31] s'explique ainsi par le dynamisme économique induit par la présence du sanctuaire de la Mère des Dieux, lequel, drainant probablement un nombre important de pèlerins, permettait sans doute d'écouler une bonne partie des produits issus de l'artisanat local.

Dans les centres urbains secondaires et les villes, les concentrations d'ateliers prenaient place en des endroits situés en périphérie (à une certaine distance des murs – quand il y a des murs), en bordure (en contact avec les murs), ou à l'intérieur de l'agglomération, souvent dans des bâtiments clos.

On retrouve plusieurs de ces concentrations d'ateliers à Aigéai, où, une fois la domination romaine établie, des activités artisanales extrêmement variées (poterie, teinturerie, textile, fabrication de bijoux, métallurgie, coroplastie, tannerie et travail du bois : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 [b05]) investissent l'acropole. Pour autant, l'artisanat ne se voit pas exclu du centre urbain. Le terrain Tsakirídi, qui se situe dans les environs du sanctuaire de la Mère des Dieux, a livré deux ensembles bâtis, partiellement fouillés, et qui pourraient n'en former qu'un seul. Ces deux ensembles paraissent avoir été quasi exclusivement destinés à des activités artisanales ; celles dont on a la trace sont : la poterie, la verrerie et le travail de l'os (14a, 14b, 15a, 15b [b05]). Alors que la poterie est signalée en plusieurs endroits de l'établissement⁴¹¹, on peut tout de même remarquer qu'aucun four destiné à la cuisson de ces productions n'a été mis au jour dans la ville. Il faut souligner d'autre part que ces « structures » sont toutes postérieures au milieu du II^e s. av. J.-C. et perdurent, pour plusieurs d'entre elles, jusqu'au début du I^{er} s. ap. J.-C., témoignant très clairement du dynamisme économique de la ville après la conquête romaine.

On retrouve également des concentrations d'ateliers dans les centres urbains secondaires de Mavropigí [e60] et de Pelargós [e70]. Nous ne pouvons rien dire en ce qui concerne Mavropigí [e60], car les activités réalisées, mis à part la production céramique, ne sont pas spécifiées dans la bibliographie et les vestiges ne sont pas clairement datés ; notons simplement que ces « structures » sembleraient avoir appartenu à une zone périphérique. Par contre, le cas de Pelargós [e70] est nettement plus intéressant. Les nombreux fours céramiques et les vestiges d'installations métallurgiques de ce centre

⁴¹⁰ PETSAS *et al.* 2000, p. 21-23.

⁴¹¹ Outre les vestiges retrouvés sur l'acropole et sur le terrain Tsakirídi, du mobilier témoignerait de la présence d'atelier de potiers en plusieurs endroits, vraisemblablement situés en bordure de la ville (18 [b05]).

urbain secondaire se trouvent à côté des habitats « isolés » de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 (14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 [e37]), c'est-à-dire en périphérie de l'agglomération, et sont installées à proximité de dépôts d'une argile qui semble de bonne qualité. Les « structures » correspondent à l'ensemble de la chaîne opératoire de la fabrication céramique, de l'extraction de l'argile à la cuisson. Rappelons que la production céramique semble très anciennement implantée en ce lieu, antérieure en tout cas au développement des fermes [e37 et e38] que nous avons précédemment évoquées.

La mise en regard de l'organisation et de la répartition des productions artisanales de ces trois centres urbains secondaires ne doit pas nous conduire à conclure que les fours céramiques se trouvaient toujours en périphérie des agglomérations principales, et que c'est pour cette raison qu'aucune installation de ce type ne soit apparue dans le centre urbain d'Aigéai. Le cas de Pella [b54] montre très clairement le contraire.

L'ancienne capitale royale a en effet livré plusieurs concentrations d'ateliers, toujours situées à l'intérieur de la ville et dans des constructions généralement organisées autour d'une cour et semblant avoir été assez strictement réservés à une activité artisanale. Il y a d'abord l'atelier céramique et coroplastique, l'atelier métallurgique et celui dont la nature des productions reste indéterminée, qui sont installés dans la partie sud de la ville (54, 55, 56 [b54]) et dont la mise en place serait intervenue vers le milieu du II^e s. av. J.-C. Il y a d'autre part le vaste atelier céramique et coroplastique qui occupe la partie nord de la ville (62 [b54]), qui semble avoir fonctionné tout au long de l'époque hellénistique, en relation notamment avec le sanctuaire de la Mère de Dieux et d'Aphrodite. Tel est peut-être effectivement le cas, si les productions réalisées dans cet ensemble étaient principalement destinées aux pèlerins se rendant dans le sanctuaire. Toutefois, contrairement au complexe commercial qui appartient, d'un point de vue architectural, au sanctuaire de Darron (59 [b54]), l'atelier céramique et coroplastique du nord de la ville était physiquement distinct du sanctuaire de la Mère des Dieux et d'Aphrodite. Notons que cet atelier céramique et coroplastique, et celui destiné au même type de production mais appartenant à la partie sud de la ville (54 [b54]), étaient respectivement dotés de cinq et six fours ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'ensembles importants, comparables⁴¹² à ceux de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 [e37] ou de Polýmylos [e75], comme nous allons le voir.

En effet, Pella n'est pas la seule agglomération appartenant à la catégorie des villes à avoir livré des concentrations d'ateliers ; Polýmylos [e75], Dion [p06] et bien sûr

⁴¹² Notons tout de même que, dans l'ensemble, les fours céramiques de Pella [b54], sont de taille légèrement inférieure à ceux de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 (e37) ou à ceux de Polýmylos [e75].

Thessalonique⁴¹³ au moins étaient également dotées de « structures » de ce type. On retrouve à Polýmylos [e75] huit fours céramiques voisins les uns des autres et qui bordent la ville hellénistique, dont ils dépendent, dans sa partie sud-est (111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 [e75]). Malgré ce nombre important de fours, il ne semblerait pas que la totalité de l'activité de la production céramique et coroplastique de la ville se soit concentrée dans ce secteur, puisque du mobilier témoignant de ces mêmes fabrications a été retrouvé en d'autres endroits de la ville hellénistique (119, 120 [e75]). Ce mobilier et les fours correspondent-ils à différents ateliers fonctionnant indépendamment les uns des autres, comme ceux de Pella par exemple (54, 62 [b54]), ou bien reflètent-ils différentes modalités de production ou différentes étapes de la production des biens céramiques et coroplastiques, leur confection étant réalisée dans la ville et leur cuisson en bordure de cette dernière ? Pour l'heure, nous ne pouvons répondre à ces questions.

Enfin, les fouilles de Dion ont exhumé un bâtiment, celui de l'îlot de l'*hydraulis*, dont l'organisation (une cour entourée de pièce) rappelle celle des concentrations d'ateliers de Pella (notamment 54, 55, 56, 62 [b54]) ou d'Aigéai (14, 15 [b05]). Cet édifice abritait assurément une activité métallurgique, de la chaux semble également y avoir été fabriquée et des objets quelque peu atypiques ainsi que des denrées semblent y avoir été vendus. Toutefois, la fonction précise du bâtiment de l'îlot de l'*hydraulis*, situé en plein cœur de la ville, reste malgré tout assez délicate à cerner.

Dans les agglomérations principales, les concentrations d'ateliers se voient donc installer dans le centre, en bordure ou en périphérie des centres urbains. Celles qui sont situées en bordure ou en périphérie des agglomérations ne semblent pas strictement délimitées dans l'espace par un ensemble bâti ; ainsi en est-il par exemple des fours de Polýmylos (111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 [e75]) ou des ateliers de l'acropole d'Aigéai (3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 [b05]). Quand elles sont implantées au sein des centres urbains, elles apparaissent en revanche toujours circonscrites au sein d'un bâtiment

⁴¹³ La ville de Thessalonique a livré plusieurs vestiges de « structures » témoignant de regroupement d'installation artisanale. On remarque d'abord dans la partie ouest de la ville, autour des rues Mavili et Gládstonos des fours céramiques ainsi que les vestiges d'ateliers (cf. *Vol. 2* : Appendice, « structures 163, 164 et 165 »). Ensuite, l'emplacement occupé, à partir du I^{er} s. par l'*agora*, était, avant cette date occupée par des activités artisanales : des dépôts d'argile sembleraient y avoir été exploités et des productions céramiques et coroplastiques réalisées (cf. *Vol. 2* : Appendice, « structures 168 »). Un vaste ensemble artisanal a ensuite été repéré dans la partie sud-est de la ville. Les activités y étaient diverses : poterie, coroplastie, métallurgie, production de pigments, travail de l'os (cf. *Vol. 2* : Appendice, « structures 171, 172, 173, 174, 175, 176 »). Enfin, à l'ouest de la ville, à l'extérieur de la ville, il semblerait y avoir eu un regroupement d'ateliers céramiques (*Vol. 2* : Appendice, « structures 179 »).

organisé autour d'une cour. Notons par ailleurs que la concentration n'est pas toujours synonyme d'unité de la production : les ateliers du terrain Efraimídi d'Aigéai (14, 15 [b05]), de même que l'ensemble artisanal sud-est de Thessalonique⁴¹⁴, révèlent en effet des activités artisanales variées.

Quelle logique peut-on percevoir dans la répartition de ces concentrations entre centre, bordure ou périphérie des agglomérations principales ? S'il est possible qu'à Polýmylos [e75], qui, rappelons-le, était certainement une petite ville macédonienne, les fours céramiques concentrés au sud-est de la ville hellénistique aient pu servir à la cuisson de fabrications réalisées au sein de l'agglomération, nous ne pensons pas que, d'une manière générale, la variabilité de situation des ateliers reflète une séparation spatiale entre les différentes étapes de la production. Les ateliers de teinture et de tissage de l'acropole d'Aigéai (4, 5 [b05]), les ateliers céramiques de Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 (14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 [e37]), ou ceux de Pella (notamment 54, 62 [b54]) présentent en effet, à chaque fois, les différentes étapes de la chaîne opératoire de la fabrication des *artefacts*, de l'extraction ou de la préparation de la matière première jusqu'à l'achèvement des objets. Il ne semble pas non plus que la nature de l'activité artisanale soit en cause dans cette répartition : poterie, coroplastie, métallurgie, pour ne citer que les productions dont nous avons plusieurs exemples, se retrouvent aussi bien dans les centres, qu'en bordure ou en périphérie des agglomérations principales.

Par contre, l'étude des statuettes de Béroia a révélé plusieurs ateliers – au sens abstrait du terme – qui semblent répondre d'organisations économiques différentes (25 [b15]). Tandis que certains paraissent avoir un caractère « familial », le nombre de statuettes provenant d'autres ateliers atteste clairement une production d'ordre « industriel ». Aussi peut-on se demander si cette répartition, qui est certes peut-être profondément aléatoire, ne pourrait pas refléter le caractère qualitatif ou quantitatif des fabrications, différentes modalités de la production, ou encore les différentes destinations des productions : ne retrouverait-on pas, dans les concentrations d'ateliers situées aux cœurs des centres urbains, la fabrication de biens artisanaux plus raffinés⁴¹⁵ ou de qualité supérieure, réalisés peut-être en moins grande quantité, relativement aux produits issus des concentrations situées en bordure ou en périphérie des agglomérations ? S'agirait-il plutôt

⁴¹⁴ Voir *Vol. 2* : Appendice, « structures 171, 172, 173, 174, 175 et 176 ».

⁴¹⁵ Les ateliers céramiques et coroplastiques du centre de Pella (54 et 62 [b54]) semblent par exemple essentiellement avoir été destinés à la réalisation de vases à relief et de statuettes.

d'une différence dans la destination des produits, les objets provenant des premières étant vendus sur place et ceux des secondes exportés ?

Quoi qu'il en soit, ces ateliers témoignent indéniablement de la spécialisation des activités qui intervenait en contexte urbain et il ne fait aucun doute que les *artefacts* étaient destinés à la vente, que celle-ci ait eu lieu dans l'atelier, dans des boutiques ou sur l'*agora*. Ces productions alimentaient sans aucun doute le marché de la ville, et les études de mobilier qui nous permettraient d'approfondir la destination des productions font défaut. Les biens artisanaux produits dans ces centres urbains se retrouvent-ils dans d'autres établissements que celui d'origine et ailleurs en Macédoine ? L'exemple des stèles funéraires de Béroia (26 [b15]) tendrait à montrer que tel pouvait être le cas. Mais quelle était l'ampleur de la circulation des *artefacts* produits en Macédoine et quels types d'*artefacts* se sont vus déplacer ?

b – Répartition des activités artisanales et organisation économique du territoire macédonien

Que nous apporte l'étude de ces « structures » quant à la question de l'organisation économique et de la production artisanale en Macédoine ?

- *Les activités artisanales absentes des habitats « isolés » ?*

Revenons d'abord sur les habitats « isolés ». Seul Asómata, qui fait partie des quelques rares établissements que nous pouvons assez sûrement considérer comme une « *villa* », a livré les vestiges d'un four céramique (30 [b10]). À cette exception près, l'unique production artisanale que l'on retrouve dans ce type d'établissement est le textile. Il apparaît ainsi que la production d'*artefacts*, autre que textiles, est exclue des habitats « isolés ». Plus précisément, elle est exclue des fermes, alors qu'elle apparaîtrait dans les « *villae* ». Dans ce dernier cas, comme nous l'avons souligné, la production n'est certainement pas destinée à une utilisation domestique des biens produits ; ceux-ci étaient assurément destinés à la vente, qu'ils aient accompagné la production agricole ou non.

Nous concentrerons alors nos remarques sur deux points.

D'abord, s'il n'est pas exclu que les outils nécessaires à l'activité agricole aient pu, par exemple, être réparés sur place, l'absence d'activité artisanale au sein des fermes n'est en rien surprenante. Elle vient au contraire confirmer que ces établissements fonctionnaient avec les villes, qu'elles vendaient des surplus qui leur permettaient de se fournir en biens

matériels, sur le marché des villes. L'autoconsommation était de mise dans ces établissements dans le sens où les denrées produites y étaient consommées. Mais le rapport qu'entretenaient les fermes avec les villes montre clairement que cette autoconsommation ne visait pas simplement l'autosubsistance.

Remarquons ensuite que la découverte extrêmement fréquente de poids de métiers à tisser au sein des habitats « isolés » révèle une organisation de la production textile radicalement différente de celles des autres *artefacts*. Comme nous l'avons précédemment souligné, la production textile s'inscrit presque toujours en contexte domestique, ce qui est rarement le cas des autres activités de fabrication. En outre, elle se retrouve dans des types d'établissement bien plus variés, et sa présence est tout aussi marquée dans les habitats « isolés » que dans les autres types d'établissements et notamment les villes. Contrairement à la poterie, la coroplastie ou encore la métallurgie, en Macédoine, la fabrication textile n'est pas une activité artisanale principalement urbaine. C'est une production dont la répartition est bien plus éclatée⁴¹⁶, et elle occupe la campagne peut-être même davantage que la ville.

En somme, la fabrication textile est sans aucun doute l'activité artisanale, parmi celles que nous avons répertoriées, qui est réalisée par la plus grande partie de la population, et ce à des fins domestiques et commerciales. On peut finalement se demander si elle ne représente pas un secteur important de la vie économique macédonienne⁴¹⁷. La place du textile dans la production artisanale du nord de la Grèce et dans l'économie domestique des populations rurales ou urbaines de cette région est sans aucun doute un axe de recherche qui se révélerait fructueux.

- *Une production locale pour un besoin quotidien dans les habitats « groupés »*

Si les activités artisanales, à l'exception du secteur textile donc, sont absentes des habitats « isolés » puisque ceux-ci sembleraient se fournir en ville, l'artisanat n'est pas pour autant absent des campagnes. En effet, indépendamment de la question des outils, M.-C. Amouretti⁴¹⁸, s'appuyant sur les textes, a clairement montré que l'artisanat était nécessaire à l'agriculture et prenait ainsi place dans les campagnes, dans le cadre de la réalisation de constructions ou installations comme les pressoirs par exemple. D'autre part,

⁴¹⁶ BRESSON 2007, p. 197

⁴¹⁷ Sur l'importance du secteur textile (production de matière première et tissage) pour certaines régions, cf. BRESSON 2007, p. 196-199 et BRESSON 2008, p. 150-154.

⁴¹⁸ AMOURETTI 2000.

rappelons que certaines matières premières ont pu faire l'objet d'un premier traitement sur leur lieu d'extraction⁴¹⁹.

Mais surtout, les habitats « groupés » ont parfois présenté les vestiges d'installations artisanales autres que celles de tissage. Outre les cas que nous avons précédemment mentionnés (Lefkópetra – Kallípetra [b31] et Mikrí Sánta – Kryonéri [b45]), certains établissements appartenant à cette catégorie ont livré les vestiges d'installations artisanales que nous n'avons pas évoquées car leur contexte demeure indéterminé. Perdíkka – Áspri Póli a ainsi livré les vestiges d'une activité métallurgique (92 [e72]), et Profitis Ilías – Agriokarydiá, Tzamála et Kítros – Louloudiés ceux d'une activité céramique (52 [b62], 32 [b69] et 142 [p18]). Mais tout tendrait à indiquer (la situation, la taille des établissements, l'organisation agraire), dans le cas des habitats « groupés », que cet artisanat était avant tout destiné aux besoins de l'établissement.

Il apparaît ainsi que, contrairement aux habitats « isolés », les habitats « groupés » auraient connu un fonctionnement économique reposant plus largement sur le principe de l'autosubsistance. Toutefois, cette autosubsistance n'intervient pas à l'échelle du noyau familial. En effet, la pratique artisanale requiert des savoir-faire qui n'étaient certainement maîtrisés que par quelques-uns des habitants⁴²⁰ qui, moyennant échange ou monnaies, produisaient pour l'ensemble de la communauté. Nulle part l'autosubsistance n'apparaît, d'un point de vue archéologique, à l'échelle familiale. L'organisation de l'économie quotidienne semblerait toujours avoir au moins reposé sur une organisation communautaire, celles des villages au minimum. Dans quelle mesure ces villages prenaient-ils part aux échanges régionaux ? Quelle était la fréquence de leur rapport avec les villes ? Il faudrait approfondir nos recherches pour espérer obtenir des éléments de réponse à ces questions.

Remarquons alors que du point de vue de la diffusion, le marché des villes a sans aucun doute pénétré les campagnes⁴²¹ – selon des proportions qu'il reste toutefois à évaluer –, mais cela essentiellement par l'intermédiaire des fermes, plutôt que par celui des villages.

⁴¹⁹ Ce ne semble pas être le cas des métaux : les installations métallurgiques n'auraient pas avoisiné les mines, cf. DOMERGUE 2008, p. 158. Mais c'est par contre le cas pour la pierre, et notamment dans le cadre de la réalisation d'éléments d'architecture : RUSSEL 2013, p. 241-250.

⁴²⁰ AMOURETTI 2000, p. 152-153.

⁴²¹ BRESSON 2007, p. 199.

- *Les agglomérations principales : les « centres de la production »*

Si l'artisanat, d'un point de vue global, n'était pas absent des campagnes et que la production pouvait intervenir dans les habitats « groupés », il n'en demeure pas moins que la grande majorité des *artefacts* étaient produits dans les agglomérations principales. Les villes et les centres urbains secondaires étaient sans aucun doute, en Macédoine comme dans les autres régions du monde grec, les centres de la production⁴²², mis à part peut-être de la production textile.

Nous ne reviendrons pas sur la question de l'existence ou non de quartiers artisanaux qui semblent aujourd'hui dépassée⁴²³. Comme le montre notre documentation, si l'on repère des concentrations d'ateliers dont les activités sont de nature souvent variée, si certaines agglomérations principales peuvent témoigner d'un regroupement des fours céramiques notamment en bordure ou en périphérie de la ville, dans l'ensemble, la production artisanale semble plutôt disséminée au sein des villes et des centres urbains secondaires⁴²⁴. Et si cette répartition ne semble pas dépendante de l'organisation matérielle de la production, c'est-à-dire des différents secteurs de la fabrication artisanale ou des différentes étapes de la composition des *artefacts*, une fois les matières premières acheminées, nous avons suggéré qu'elle reflétait peut-être différentes modalités d'organisation économique de la production (familiale, « industrielle », finesse et qualité des productions) ou différentes destinations des productions (marché local, régional ou « international »).

Cette hypothèse est pour partie corroborée par le contexte des ateliers car, outre l'éclatement géographique des lieux de fabrication entre centre, bordure et périphérie des agglomérations principales, ceux-ci se répartissent par ailleurs entre habitations, sanctuaires, ensembles commerciaux et regroupements d'ateliers. Il apparaît ainsi que les ateliers qui s'inscrivent en contexte commercial, dans les boutiques des centres urbains, disposeraient d'un espace plus réduit, laissant moins de marge de manœuvre à la

⁴²² BRESSON 2007, 193-199.

⁴²³ ESPOSITO et SANIDAS 2012a ; HELLMAN 2012.

⁴²⁴ Outre les « structures » artisanales que nous avons évoquées précédemment, les villes et les centres urbains secondaires ont également livré des vestiges d'activités artisanales, dont le contexte reste indéterminé et que nous n'avons donc pu exploiter pour l'instant, mais dont il est possible de cerner la localisation au sein de l'établissement. Ces vestiges laissent encore apparaître une répartition assez aléatoire des activités artisanales des centres urbains entre périphérie, bordure et centre, totalement indépendante de l'activité : à Aloros, les vestiges d'une activité de production céramique ont été retrouvés dans la ville (2 [b06]), en bordure à Aigéai (13, 18 [b05]), à Édessa, les vestiges d'une production coroplastique ont été repérés dans la ville (44 [b18]), de même que ceux du travail de la pierre ou des métaux à Pella (55, 57 [b54]). Les restes d'ateliers métallurgiques ont par ailleurs été retrouvés en bordure de la ville de Dion (157 [p06]) et à l'intérieur de celle de Thessalonique (*Vol. 2* : Appendice, « structures 177 et 178 »).

fabrication que ceux des regroupements d'ateliers par exemple. D'autre part, ouverts sur l'extérieur, les ateliers des centres commerciaux sembleraient plus enclins à une vente directe que ceux qui se voient regroupés au sein d'un bâtiment. Dans l'ensemble, ce sont plutôt les espaces commerciaux et les regroupements qui concentrent les activités artisanales. Pétres [e74] est finalement la seule ville au sein de laquelle sont apparues, en contexte domestique, des activités artisanales autres que le tissage⁴²⁵. Doit-on voir là le témoignage d'une différence d'organisation économique entre la Haute et la Basse Macédoine ? Entre deux zones contrastées en termes de développement urbain⁴²⁶ ? Doit-on y voir une différence entre « petites » villes et « grandes » villes, qui ne reposerait pas tant sur la question de la spécialisation des artisans que sur celle du contexte de réalisation des activités ? Quoi qu'il en soit, cette différence entre les contextes au sein desquels sont implantées les activités artisanales a le mérite d'illustrer différentes modalités d'organisation économique parmi la population urbaine. Tandis que certains des habitants de Pétres vivaient selon un principe d'autoconsommation de leur production et pratiquaient également une activité de métier rémunératrice, dont la production était d'ordre certainement familial, on voit par ailleurs apparaître de véritables fabriques artisanales au sein desquels travaillaient sans aucun doute plusieurs artisans⁴²⁷, travail qui devait alors leur fournir l'essentiel de leurs revenus et occupé l'essentiel de leur temps.

Pour répondre à la question de l'organisation économique propre à la Haute et la Basse Macédoine et cerner avec plus de justesse l'ampleur des productions réalisées par les différents types d'ateliers que notre documentation nous permet d'appréhender, il est clair que l'implication de ces productions ou au moins celle des villes dans les réseaux d'échanges locaux, régionaux et « internationaux » nous permettrait d'approfondir les choses.

⁴²⁵ Pourtant, à Érétrie, C. Huguenot constate une présence marquée des ateliers en contexte domestique à l'époque hellénistique, cf. HUGUENOT 2012.

⁴²⁶ Voir *supra* p. 115-120.

⁴²⁷ BRESSON 2007, p. 194-195.

III – LA VENTE ET LES ECHANGES

Jusqu'à présent, nous avons essentiellement analysé notre documentation, pour répondre à la question du cheminement des marchandises, en termes d'autoconsommation et de marchés locaux, dans un rapport entre les villes et les campagnes, car c'est bien là seulement ce que nous laissaient percevoir nos sources. Toutefois, il serait illusoire d'imaginer que les régions macédoniennes fonctionnaient uniquement, d'un point de vue économique, selon cette logique : elles communiquaient entre elles et, au-delà, la Macédoine prenait bien sûr part à des circuits d'échange qui la mettaient en relation avec d'autres régions du monde grec et de l'Empire. La présence de *negotiatores*⁴²⁸ suffit d'ailleurs, s'il en était besoin, à en apporter la preuve⁴²⁹. À ce stade de notre réflexion, approfondir la question de l'organisation économique de la Macédoine et celle de ses différentes modalités de fonctionnement impliquerait donc d'appréhender les réseaux d'échange dans lesquels s'insèrent cette région, ceux par lesquels les marchandises produites localement pouvaient être écoulées et ceux par lesquels les biens provenant d'autres régions de l'Empire étaient acheminés jusque sur les terres de l'ancien royaume.

Les « structures » liées aux activités agricoles et artisanales nous ont permis, dans une certaine mesure, d'appréhender l'organisation de la production et de la destination d'un certain nombre de produits, dans le sens où nous avons pu distinguer ceux qui étaient réservés à l'autoconsommation de ceux qui étaient destinés à l'échange. En revanche, l'organisation et les conditions de leur vente ainsi que l'ampleur de leur diffusion restent obscures. Si l'artisanat intervient en contexte commercial, dans « le monde de l'agora⁴³⁰ », à savoir notamment dans les boutiques des cœurs des centres urbains, si donc les *artefacts* étaient en ce cas vendus sur leur lieu de production, ces boutiques proposaient également à la vente des marchandises non directement issues des ateliers artisanaux associés, à commencer par les denrées alimentaires⁴³¹, mais aussi de celles qui étaient importées⁴³².

Parmi les « structures » répertoriées, celles où prenaient place la vente et les échanges sont un premier point d'appui pour approfondir la question du cheminement des marchandises. La vente pouvait toutefois adopter des formes variées (vente aux enchères,

⁴²⁸ Sur les *negotiatores* et les communautés marchandes : RIZAKIS 1986b ; RIZAKIS 2002.

⁴²⁹ De même qu'une partie de la céramique retrouvée sur l'*agora* de Pella et qui proviendrait d'autres régions du monde grec, cf. PAPPAS 2001, p. 341-342.

⁴³⁰ BRESSON 2008, p. 17.

⁴³¹ BRESSON 2008, p. 39-44.

⁴³² BRESSON 2008, p. 147-148.

commerce de gros et de détail, commerce de transit⁴³³) et pouvait être réalisée dans des lieux divers⁴³⁴ dont la plupart n'ont pas laissé de traces, à l'instar des installations temporaires par exemple utilisées lors des foires⁴³⁵. L'archéologie ne permet donc de percevoir qu'une infime partie des lieux de la vente et de l'échange.

a – Les lieux de la vente et des échanges

Les lieux que nous avons pu repérer et appartenant à cette catégorie sont principalement les boutiques des *agorai* ou des centres commerciaux des différentes villes et ceux-ci sont souvent associés à une activité artisanale (cf. Vol. 3 – Tableau X).

- *Pétres*

Parmi les vestiges recensés au sein de notre catalogue, Pétres [e74] est la seule ville de Haute Macédoine à avoir livré des espaces qui ont pu être interprétés comme lieu de vente. Ceux-ci appartiennent toujours à des habitations, mais leur plan dénote cependant d'organisations différentes. D'abord, l'avant des rez-de-chaussée des habitations, évoqué jusqu'à présent pour les activités agricoles et artisanales dont témoignent les vestiges qu'ils ont livrés, aurait aussi servi de lieu de vente (68f [e74]). D'autre part, les rez-de-chaussée des habitations du « quartier de la fontaine » abritaient quant à eux de véritables boutiques, c'est-à-dire des pièces indépendantes, en façade des constructions, qui n'ouvraient que sur la rue (68e [e74]).

Dans le premier cas, les activités réalisées dans ces rez-de-chaussée sembleraient, en raison de leur organisation, avoir directement concerné les habitants des maisons. La vente qui y prenait place était ainsi certainement celle des productions artisanales qui y étaient réalisées, concernant directement l'économie de la maisonnée. À l'inverse, les boutiques du « quartier de la fontaine » sembleraient avoir constitué le quartier commercial⁴³⁶ de la ville de Pétres [e74]. Si elles appartenaient aux habitations d'un point de vue architectural, leur fonctionnement pouvait s'en affranchir entièrement, comme l'indique leur plan. Elles ont ainsi pu être louées aux commerçants, à moins qu'elles ne leur aient directement appartenu.

⁴³³ CHANKOWSKI et KARVONIS 2012b, p. 17

⁴³⁴ Sur la diversité des installations commerciales, du point de vue du vocabulaire, cf. KARVONIS 2007, et du point de vue de l'architecture, cf. KARVONIS 2004.

⁴³⁵ Sur la question des foires, voir notamment : CHANDEZON 2000.

⁴³⁶ ADAM-VELENI 2012a.

- *Pella*

À Pella, en l'état des fouilles actuelles, on distingue trois ensembles au sein desquels la vente est attestée et qui appartiennent à des environnements variés. À Fákos, à l'extérieur de la ville et dans la zone qui accueillait vraisemblablement l'ancien port⁴³⁷, les fouilles ont conduit à la mise au jour d'un ensemble relativement vaste, doté d'installations artisanales, mais aussi probablement commerciales, comme l'attesterait l'inscription mentionnant Hermès *Agoraion* qui y a été découverte (53 [b54]). Ensuite, dans les ensembles bâtis associés au sanctuaire de Darron, certaines des pièces entourant les cours autour desquelles s'organisaient les constructions ont vraisemblablement tenu lieu de boutiques à côté donc d'activités artisanales (59 [b54]). Enfin, le cœur de la ville de Pella était occupé par l'*agora*, construite pendant la 2^e moitié du IV^e s. av. J.-C. et restée en fonction jusqu'à la destruction de la ville pendant la 1^{re} moitié du I^{er} s. av. J.-C., que ses dimensions (202 m x 181 m à l'intérieur, 260 m x 237 m à l'extérieur) rendent comparable aux *agorai* des grandes cités hellénistiques⁴³⁸ (60 [b54]).

Cet ensemble accueillait des activités commerciales et artisanales qui se mêlaient à des activités religieuses (sanctuaire de la Mère des Dieux et d'Aphrodite), mais aussi administratives et civiques (archives et activités des magistrats). Conformément à la fonction vouée à ce type d'édifice, l'*agora* de Pella formait donc le centre civique et politique, mais aussi commercial de la cité. Indépendamment des ensembles commerciaux de Darron et de Fákos (53, 59 [b54]), la vente ne se cantonnait pas pour autant à l'espace de l'*agora* qui lui était traditionnellement réservé, mais empiétait nettement sur les alentours de la place. Les îlots environnant l'*agora* étaient en effet occupés par des boutiques (61a [b54]), mais aussi par des fours qui étaient clairement destinés à la cuisson des réalisations céramiques et coroplastiques produites au sein de l'*agora* (61b [b54]). Enfin, la découverte d'un atelier de frappe monétaire⁴³⁹ dans cette même zone indique que les activités de la cité dépassaient également, physiquement parlant, le cadre de l'*agora*. Remarquons alors que si cette dernière était assez strictement délimitée par les constructions qui la composent, les fonctions qui lui sont traditionnellement réservées (civique, politique, commerciale) débordaient sur ses alentours. Ouvertes sur l'extérieur,

⁴³⁷ Concernant le port de Pella : Hdt. VII, 123, 124 ; Thc. III, II, 99. Il est possible que ce port ait encore été accessible par bateau au II^e s. av. J.-C. : Liv. XLIV, 44, 4-5-6, Str. VII, 20.

⁴³⁸ Pour comparaison, rappelons que l'*agora* d'Athènes mesure 235 m x 150 m, celle de Corinthe 240 m x 275 m, celle de Magnésie du Méandre 214,8 m x 125,7 m, ou encore celle de Milet 196,6 m x 164 m, cf. MARTIN 1951, Tableau I.

⁴³⁹ Concernant cet atelier monétaire qui aurait fonctionné au II^e et I^{er} s. av. J.-C., voir : KOUREMPANAS 2012.

les boutiques qui participaient bel et bien en termes de construction à l'ensemble architectural de l'agora formaient une interface entre l'extérieur et l'intérieur de la place. Les activités commerciales extérieures à l'*agora* et celles qui prenaient place à l'intérieur fonctionnaient indéniablement ensemble et concouraient à une même organisation institutionnelle. Doit-on voir dans le « débordement » de ces activités hors de l'*agora* les conséquences du dynamisme économique de la cité, dont la croissance du secteur commercial aurait obligé à un dépassement des limites qui avaient été initialement assignées à ces activités ? Notons par ailleurs que l'agora de Pella, utilisée tout au long de l'époque hellénistique mêlait sans distinction spatiale, activités commerciales, artisanales, civiques, administratives et religieuses.

L'absence de distinction spatiale entre ces dernières activités est une pratique qui ne semble alors plus de mise à l'époque impériale⁴⁴⁰. Les *fora* de Dion et de Philippes ainsi que les *agorai* de Thessalonique et de Thasos illustrent très nettement ce phénomène.

- *Dion*

À Dion, les « structures » nous étant parvenues, associées à une activité de vente, sont essentiellement des boutiques situées dans le cœur de la ville, c'est-à-dire dans la partie sud de cette dernière, dans les environs du *forum*. Il y a d'abord les boutiques qui longent la rue centrale de la ville sur son côté ouest (150 [p06]). Dans le voisinage immédiat de ces dernières, se rencontrent les boutiques du *praetorium* (152 [p06]) et celles de la « villa » de Dionysos (154 [p06]), auxquelles s'ajoute le bâtiment de l'îlot de l'*hydraulis* qui aurait également servi de lieu de ventes de bien autres que les productions artisanales qui y étaient réalisées (153a, 153b, 153c [p06]).

Parmi l'ensemble de ces boutiques, plusieurs étaient affectées à une production artisanale (150b, 150c, 154b [p06]). Sur un plan strictement architectural, les boutiques de la rue centrale sont associées au *forum* (150 [p06]), aménagé à l'époque sévérienne. Elles en forment la bordure orientale, mais s'en distinguent clairement d'un point de vue fonctionnel : elles s'ouvrent sur la rue et, contrairement à ce que l'on constate à Pella, les activités qu'elles accueillait ne trouvaient pas leur correspondant sur la place. Selon un schéma similaire, les boutiques de la « villa » de Dionysos et celles du *praetorium* sont, du point de vue de la construction, intégrées à la riche demeure et au *praetorium*, mais ne semblent pas nécessairement avoir fonctionné avec ses édifices : ces boutiques ne

⁴⁴⁰ Sur la séparation progressive des activités commerciales et civiques, cf. MARTIN 1951 ; MARC 1998 et la bibliographie mentionnée.

s'ouvriraient que sur la rue, elles ne communiquaient pas avec l'intérieur des bâtiments auxquelles elles appartenaient. À notre connaissance, aucune place commerciale n'a été découverte à Dion [p06], à ce jour. Il n'empêche que les boutiques que nous venons d'évoquer, ainsi que l'îlot de l'*hydraulis*, dessinent l'espace autour duquel s'organisait une partie certainement non négligeable de la vie commerciale de la colonie, alors physiquement distincte de l'ensemble civique et politique. Notons toutefois que les boutiques de la rue centrale n'en demeurent pas moins appartenir à un programme de constructions publiques (150 [p06]), de même que les boutiques qui forment le centre commercial de Thessalonique et de Philippes.

- *Thessalonique*

Une fois la domination romaine établie, Thessalonique devient siège du gouvernement provincial⁴⁴¹. Elle attire, dès le début du II^e s. av. J.-C., nombre de *negotiatores* et commence à jouer un rôle central dans les échanges commerciaux ; ce rôle s'amplifie à l'époque impériale et elle devient le plus grand centre d'immigration romaine en Macédoine⁴⁴². Ces éléments ne sont pas sans conséquence sur le développement urbain de la ville qui se voit réorganisée et régularisée, peut-être une première fois sous Philippe V, puis à l'époque impériale⁴⁴³. Située en plein cœur de la ville, c'est dans le cadre de ces réaménagements que se développe l'*agora* de Thessalonique⁴⁴⁴.

Les traces d'occupation les plus anciennes de la zone sur laquelle a été construite l'*agora*⁴⁴⁵ datent du III^e s. av. J.-C. et ce n'est qu'au cours du II^e s. av. J.-C. qu'apparaissent les premières constructions : des habitations qui se concentrent à l'emplacement de l'aile est de la future *agora*, et une fontaine⁴⁴⁶, au centre de l'aire. Malgré ces habitations, durant l'époque hellénistique, cet espace était alors essentiellement consacré à des activités artisanales⁴⁴⁷ qui se seraient maintenues jusqu'au début du I^{er} s. ap. J.-C.

En elle-même, l'*agora* connaît plusieurs phases de construction entre le I^{er} s. ap. J.-C. et le IV^e s. ap. J.-C. La première de ces phases de construction date de la 2^e moitié du I^{er}

⁴⁴¹ PAPAOGLOU 1988, p. 189-190.

⁴⁴² RIZAKIS 2002.

⁴⁴³ ADAM-VELENI 2003, p. 121.

⁴⁴⁴ Sur l'*agora* de Thessalonique en général, voir : ADAM-VELENI 2001a. Plus généralement sur la ville de Thessalonique : VITTI 1996 ; GRAMMENOS 2003 ; ADAM-VELENI et MARKI 2004.

⁴⁴⁵ Concernant les résultats des investigations conduites dans cette zone, voir notamment : VELENIS et ADAM-VELENI 1997 ; VELENIS 1998 ; ADAM-VELENI 2001b ; BOLI et SKIADARETIS 2001 ; KALAVRIA et BOLI 2001 ; VALAVANIDOU 2001 ; ADAM-VELENI 2003b, p. 146-153.

⁴⁴⁶ ADAM-VELENI 2006

⁴⁴⁷ Vol. 2 – Appendice : « structure 168 ».

s. ap. J.-C ; la terrasse est alors arasée pour laisser place au centre civique et politique de la cité. La deuxième phase de construction de l'ensemble, celle que nous connaissons le mieux, date de la fin du II^e s. av. J.-C. ; il semblerait toutefois que la planification de ce complexe ainsi que le début des travaux de construction datent de l'époque des Antonins. Suivant les plans de la phase antérieure⁴⁴⁸, l'*agora* forme alors un complexe en Π, totalement ouvert au nord, mesurant 195 m x 97 m. Elle se matérialise par des portiques abritant une rangée de pièces qui accueillait des activités civiques, administratives et religieuses. L'aile est abritait un atelier de frappe monétaire⁴⁴⁹, les archives ainsi qu'un odéon.

Pour compenser la pente du terrain, l'aile sud de cette *agora* était bâtie sur un double cryptoportique dont la partie avant communiquait avec une rangée de boutiques qui s'ouvraient sur une petite rue⁴⁵⁰. De l'autre côté de la petite rue se dessinait une deuxième série de boutiques. Ces deux séries de pièces participaient indéniablement du centre commercial de la ville, et, si à l'époque hellénistique l'espace investi par l'*agora* à l'époque impériale accueillait des activités artisanales, celles-ci s'en voient exclues lors du réaménagement de cette dernière. Néanmoins, comme les boutiques de la rue centrale de Dion, les lieux de ventes sont tout de même associés à l'ensemble de l'*agora* d'un point de vue architecturale, même s'ils tendent à s'ouvrir vers l'extérieur (150 [p06]).

- *Philippes*

Le *forum*⁴⁵¹ de Philippes⁴⁵² suit une organisation proche de celle de l'*agora* de Thessalonique. Il a été construit sur d'anciennes habitations sous Claude⁴⁵³ et s'organisait sur deux terrasses entre lesquelles passait la rue prolongeant la *Via Egnatia*. Au I^{er} s. ap. J.-C., la place basse du forum était délimitée, sur ses côtés sud, est et ouest, par des portiques abritant des pièces ; au nord, elle s'ouvrait sur la terrasse haute. Les pièces de la terrasse basse accueillait alors les activités civiques et commerciales de la colonie, tandis que la terrasse haute se composait des espaces sacrés⁴⁵⁴.

⁴⁴⁸ ADAM VELENI *et al.* 1997, p. 504-505.

⁴⁴⁹ VELENIS 1997.

⁴⁵⁰ Voir *Vol. 2 – Appendice* : « structure 169 ».

⁴⁵¹ Pour le forum de Philippes en général, voir : SÈVE 2012.

⁴⁵² Sur l'histoire de Philippes, voir : COLLART 1937 ; PAPAZOGLU 1988, p. 405-413.

⁴⁵³ SÈVE 1997, p. 707 ; SÈVE 2000, p. 194-195.

⁴⁵⁴ SÈVE 1997, p.707.

Au milieu du II^e s. ap. J.-C., le *forum* est réaménagé lors d'un programme de monumentalisation de la ville⁴⁵⁵. Les pièces des côtés est et ouest perdent leur fonction commerciale et celles du portique sud sont remaniées de manière à s'ouvrir sur la rue dite « commerciale » qui longe le forum au sud. Elles continuent à servir de boutiques et prennent part à un ensemble strictement destiné à des activités commerciales auquel appartient également un *macellum* construit à la même époque⁴⁵⁶. Ce *macellum* a été identifié de façon certaine par deux inscriptions, dont l'une, émanant de deux édiles, était gravée sur une base sur laquelle reposaient des étalons de mesures⁴⁵⁷. Le plan de ce bâtiment n'est que partiellement connu. Nous pouvons toutefois noter qu'il s'agissait d'un édifice rectangulaire constitué d'un portique entourant une cour qui abritait, sur les longs côtés, une série de pièces, des boutiques, et au sud, trois pièces plus vastes, mal identifiées. Au nord, la cour donnait sur un vestibule suivi d'un escalier et d'un portique ouvrant sur la rue « commerciale », face aux boutiques⁴⁵⁸.

Lors de la réfection du *forum*, les activités commerciales sont alors exclues de la place et l'on retrouve, dans l'agencement rue-boutiques-*forum*, une organisation absolument identique à celle de l'*agora* de Thessalonique. C'est à dire qu'on construit, pour compenser la pente du terrain, des édifices à étage employés pour abriter un espace de vente qui ne s'ouvre pas sur la place mais vers l'extérieur, sur une rue où se concentre l'activité commerciale de la ville.

- *Thasos*

L'exemple de Thasos témoigne alors d'une distinction entre espace civique et religieux d'un côté et espace commerciale de l'autre, dès une époque précoce.

L'*agora* de Thasos se situe en plein centre de la ville, à proximité des ports. La forme qu'on lui connaît est celle qu'elle a prise à partir du IV^e s. av. J.-C.⁴⁵⁹ et à laquelle s'ajoutent des constructions de la fin de l'époque hellénistique et d'époque impériale⁴⁶⁰. Lors de cette première phase de monumentalisation, l'espace de l'*agora*, qui accueille alors les activités civiles et religieuses, commence à se fermer pour constituer progressivement un

⁴⁵⁵ SÈVE 2000, p. 193.

⁴⁵⁶ DE RUYT 1983, p. 134.

⁴⁵⁷ LEMERLE 1934, p. 457, 463 ; DE RUYT 1983, p. 134.

⁴⁵⁸ COLLART 1937, p. 364 ; DE RUYT 1983, p. 133-134.

⁴⁵⁹ *L'espace grec* 1996, p. 106.

⁴⁶⁰ GRANDJEAN et SALVIAT 2000, p. 62-78.

bloc tandis que, parallèlement, se développe le quartier sud de l'*agora*, c'est-à-dire le cœur commercial de la ville⁴⁶¹.

Au III^e s. av. J.-C., l'*agora* est en effet fermée sur son côté sud-est par une rangée de pièces, boutiques ou ateliers, qui s'ouvraient sur la rue du sanctuaire des Charites, axe principal de la ville qui reliait l'Artémision et l'Héraklion. Au I^{er} s. av. J.-C. ou au I^e s. ap. J.-C., la galerie aux piliers, précédée du portique coudé, vient s'adosser aux boutiques, et par ailleurs, le portique sud-ouest est aménagé, clôturant l'*agora* sur ce côté⁴⁶².

L'ensemble commercial qui se développe au sud de l'*agora* s'inscrit dans la continuité des boutiques et se compose, outre ces dernières, de la cour aux 100 dalles et du *macellum*⁴⁶³. Depuis l'*agora*, la rangée de boutiques se prolongeait le long de la rue, au-delà du portique coudé et de la limite sud-ouest de l'*agora*, jusqu'à la cour aux 100 dalles. Celle-ci constituait un espace de circulation accessible depuis la rue, qui desservait, sur son côté nord, une série de pièces, ateliers ou boutiques⁴⁶⁴, et s'ouvrait sur une rue conduisant au port et sur un passage menant au *macellum*. Ce dernier, tel que nous le connaissons aujourd'hui, date de l'époque impériale ; il a cependant connu des phases de construction antérieures⁴⁶⁵. Il se composait d'une cour autour de laquelle s'organisaient trois bâtiments abritant des pièces, boutiques ou ateliers. Le quatrième côté, le côté nord-est, n'était autre que le mur arrière du portique sud-ouest de l'*agora* dans lequel s'ouvrait le « passage ionique », passage monumental qui permettait d'accéder à l'*agora*⁴⁶⁶.

Si dès le début de l'époque hellénistique, les activités économiques sont exclues de l'*agora* de Thasos, elles ne se voient pas pour autant reléguées de l'espace « public » de la ville puisque les bâtiments qui les accueillent concourent à la constitution de ce dernier.

b – Remarques conclusives

Finalement, si l'archéologie ne révèle qu'une infime partie des espaces au sein desquels avaient lieu la vente et les échanges, les « structures » présentes au sein du catalogue analytique, auxquelles nous avons ajouté les lieux « publics » de ventes connus dans quelques-uns des grands centres macédoniens (ceux de Philippes et Thasos

⁴⁶¹ GRANDJEAN et SALVIAT 2000, p. 78-82.

⁴⁶² GRANDJEAN et SALVIAT 2000, p. 70, 72.

⁴⁶³ Pour le *macellum*, voir : MARC 2004-2005, p. 759.

⁴⁶⁴ MARC 2004-2005, p. 758.

⁴⁶⁵ MARC 2004-2005, p. 754, p. 755 et p. 759.

⁴⁶⁶ GRANDJEAN et SALVIAT 2000, p. 81.

essentiellement), représentent tout de même un panel un tant soit peu varié des contextes dans lesquels la vente pouvait intervenir.

Dans le cas de Pétres, cette activité semble inextricable de la production artisanale au sein d'un espace appartenant nettement au domaine domestique (68f [e74]). Les échanges commerciaux apparaissent ensuite en contexte religieux à Pella (59b [b54]) ; ils sont là encore mêlés à l'activité artisanale, mais ont aussi pu concerner des biens qui n'étaient pas produits sur place, comme pourrait l'indiquer la présence de boutiques. Enfin, et surtout, la vente apparaît dans des espaces qui lui était réservés et qui constituent le domaine commercial « public » (à Pella : 60, 61 [b54], à Dion : 150 [p06], ou encore à Thessalonique⁴⁶⁷, Philippes ou Thasos), l'espace de l'*agora*, même si les lieux qu'elle occupait alors ont pu dépasser, à strictement parler, les constructions publiques. Les boutiques de la « villa » de Dionysos et du *praetorium* à Dion (52, 54 [p06]), celles des environs de l'*agora* à Pella (61 [b54]) et celle des habitations du « quartier de la fontaine » de Pétres (68e [e74]) illustrent sans aucun doute ce phénomène. Si, d'un point de vue architectural, ces boutiques n'appartenaient pas à des constructions publiques, contrairement à celle de la rue centrale de Dion (150 [p06]), du quartier sud de l'*agora* de Thasos, du cryptoportique de l'*agora* de Thessalonique et de la rue dite « commerciale » de Philippes, il n'en demeure pas moins qu'elles participaient sans aucun doute du centre commercial des villes et qu'elles étaient soumises aux institutions de l'*agora*⁴⁶⁸.

Nous ne pouvons déterminer quelle proportion des échanges prenait place dans ces espaces commerciaux, affiliés au domaine public. Le caractère public de la majorité de ces constructions témoigne néanmoins de l'importance qu'avaient ces lieux de vente pour les cités⁴⁶⁹ et l'*agora* de Pella est sans doute celle qui illustre le mieux le dynamisme économique qu'ont pu connaître ces agglomérations majeures. L'ampleur et la diversité du marché sont en effet des éléments qui caractérisent les villes et les distinguent des autres types d'établissements.

Remarquons alors que ni Pétres, ni aucune autre ville de Haute Macédoine, n'ont encore livré d'*agora* ou, plus largement, d'ensemble architectural qui aurait servi au marché. Doit-on voir dans l'absence de telles installations en Haute Macédoine le résultat d'un dynamisme commercial plus faible qu'en Basse Macédoine et en Macédoine

⁴⁶⁷ Voir *Vol. 2 – Appendice* : « structure 169 ».

⁴⁶⁸ BRESSON 2008, p. 19.

⁴⁶⁹ Tous les établissements ayant livré de tels vestiges sont en effet des cités ou des colonies. Seul le cas de Pétres [e74], dont nous ne pouvons déterminer le statut en raison de l'organisation politique particulière de l'Éordée, fait exception. Notons tout de même qu'elle apparaît comme l'un des principaux établissements de cette dernière région.

orientale, de sorte que seules quelques boutiques le long d'une rue auraient pu suffire ? Est-ce là l'indice d'une organisation différente de la vente ? Quoi qu'il en soit cette différence n'est en rien significative d'un désintérêt pour le marché des petites villes de Haute Macédoine. Si l'implication des cités dans le domaine commercial passe par l'aménagement de constructions adéquates, il ne faut pas perdre de vue que le marché est également soumis à des institutions et que les cités surveillent de près son bon fonctionnement⁴⁷⁰. Or, de ce point de vue, les petites villes de Haute Macédoine, dont le statut reste indéterminé, comme les plus grandes cités Basse Macédoine, ont livré les traces des institutions du marché, notamment des mentions d'agoranome⁴⁷¹ et les restes d'instruments destinés au contrôle des poids et mesures⁴⁷². Aussi la question de la gestion des marchés en Macédoine fait-elle partie des nombreux problèmes qu'il resterait à développer.

Mais revenons à la question du cheminement des marchandises. Nous avons dit que, dans le cadre de la problématique qui anime ce chapitre, la question des réseaux d'échanges et de ceux, à l'échelle de l'Empire, auxquels cette région était intégrée constituait l'angle d'attaque à partir duquel approfondir notre réflexion sur l'organisation économique de la Macédoine. Nous avons par ailleurs souligné que l'*agora* était l'un des endroits où transitaient les marchandises importées et qu'elle constitue, à ce titre, l'un des objets par lesquels aborder les réseaux d'échanges. En effet, il n'est plus à démontrer que le mobilier, et notamment la céramique, présents dans les lieux de vente, mais aussi plus généralement sur les sites, constitue l'une des solutions pour percevoir les mouvements de circulation des marchandises⁴⁷³.

Or, nous nous trouvons là confrontée aux limites de notre documentation et à celles que nous impose l'état de publication des données. Pour comprendre le marché de ces villes dans sa globalité et approfondir notre réflexion sur l'organisation économique de la région, il aurait fallu dresser un tableau suffisamment précis des marchandises qui étaient échangées sur les places de marché des villes et dans les boutiques environnantes. Mais, la documentation fait alors cruellement défaut. D'abord, nombre des boutiques des *agorai*

⁴⁷⁰ Sur cette question, voir notamment : BRESSON 2008, p. 7-44.

⁴⁷¹ Sur les agoranomes en Macédoine, voir : ARCHIBALD 2011. La mention d'agoranomes apparaît notamment à Béroia [b15] (GOUNAROPOULOU et HATZOPOULOS 1998, n° 22 et 24), à Spiliá – Ekklisáki [e82] (SEG 47.943), à Thessalonique (IG X 2, 1, 7), à Anthemonte (SÈVE 2005, p. 269), etc.

⁴⁷² On a notamment retrouvé des fragments de *sékôma* à Béroia (27 [b15]), à Spiliá – Ekklisáki (94 [e82]) et à Dion (159 [p06]).

⁴⁷³ CHANKOWSKI 2013, p. 25.

des villes ont été utilisées sur des périodes trop longues pour pouvoir livrer du mobilier permettant de répondre à la question des réseaux d'échanges, comme à Thessalonique⁴⁷⁴ par exemple. L'agora de Pella, brutalement détruite au I^{er} s. av. J.-C., constituerait un cas d'étude certainement intéressant. Mais, dans ce cas précis, comme pour l'ensemble des lieux de ventes et finalement des sites macédoniens, les analyses conduites sur le mobilier sont trop rares⁴⁷⁵ pour nous permettre de percevoir les réseaux d'échanges d'un point de vue global.

Après avoir mis en avant les modalités de production des denrées et des artefacts et après avoir tenté de cerner leur destination, cela afin de comprendre les différentes modalités de l'organisation économique quotidienne des populations macédoniennes, il aurait donc fallu entreprendre, pour approfondir l'organisation économique de la Macédoine et répondre à la question des réseaux d'échanges en Macédoine, une enquête qui dépassait largement le cadre de notre étude, nous obligeant notamment à rassembler des études assez rares, éparses et fragmentaires. Si nous pouvons sans aucun doute affirmer que parallèlement à l'économie locale dont nous avons essayé de déceler les modalités de fonctionnement, la Macédoine était intégrée à l'économie de l'Empire au sens où elle participait nécessairement aux échanges interrégionaux et « internationaux », nous sommes toutefois dans l'impossibilité de déterminer plus précisément l'organisation de cette frange de l'économie et d'évaluer l'importance, en l'état de la documentation récoltée.

⁴⁷⁴ Voir *Vol. 2 – Appendice* : « structure 169 ».

⁴⁷⁵ En effet, si les études conduites sur une partie du mobilier de l'agora de Pella mettent en évidence des contacts avec l'Attique au IV^e s. av. J.-C., puis avec l'Asie Mineure ou Rhodes, et, de façon assez précoce avec l'Ouest (PAPPAS 2001 ; AKAMATIS 2000), si l'étude de quelques ensembles céramiques de Thasos (GROS 2013-2014) et de quelques autres villes de Macédoine orientale et de Thrace (notamment Amphipolis, Philippos et Abdère, cf. MALAMIDOU 2005) montre que jusqu'au I^{er} s. av. J.-C. les réseaux d'échanges étaient principalement locaux (à l'échelle nord égéenne) et que ce n'est qu'à partir de la fin du I^{er} s. av. J.-C. et au I^{er} s. ap. J.-C. qu'apparaissent les productions occidentales mais surtout orientales, ces indices sont bien trop minces pour cerner l'importance des réseaux de circulation et l'implication de la Macédoine dans les circuits d'échange.

CONCLUSION

L'économie de la Macédoine sous domination romaine était un champ qu'il restait en grande partie à défricher quand nous avons commencé ce travail⁴⁷⁶, et nous nous y sommes attelée. Les possibilités étaient donc en théorie extrêmement diverses et, finalement, l'essentiel de notre travail a consisté en la définition et la mise à l'épreuve de l'une de ces possibilités.

L'enjeu premier a été de choisir et de rassembler une documentation qui réponde aux exigences que nous nous étions fixée quant à la façon d'aborder la question économique (celle de la diversité territoriale), qui soit disponible en quantité suffisante pour traiter le sujet et, enfin, pertinente au regard de l'état d'avancement de la bibliographie relative à la Macédoine sous domination romaine et à celui des recherches archéologiques. Bien que les publications exhaustives soient rares, nous avons choisi de focaliser notre attention sur les vestiges archéologiques de la vie économique (les « structures »), que ceux-ci soient mobiliers ou bâtis ; il s'agissait ainsi de relever de façon systématique la mention des traces des activités agricoles, d'élevage, de stockage, artisanale et de vente. Ces vestiges se sont toutefois rapidement avérés inexploitable pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, c'est-à-dire d'un point de vue strictement archéologique ; et notre ambition était par ailleurs d'adopter une perspective historique.

L'élaboration d'une méthode adaptée à ces sources était alors incontournable. Les informations relatives aux vestiges étant extrêmement ténues, l'essentiel des éléments que nous pouvions exploiter résidait donc dans leurs contextes (leur environnement immédiat – échelle « micro » –, l'établissement – l'échelle « semi-micro » –, et le territoire – l'échelle « macro »). Par ailleurs, le nombre des vestiges qui nous concernait était, pour sa part, foisonnant, nous obligeant à un traitement systématique et à leur mise en série. Cette approche, à la fois contextuelle et systématique, nous a portée à considérer les sites qui accueillait des « structures » dans leur totalité, et à nous intéresser à la question de l'organisation du territoire à travers la géographie physique (relief essentiellement) et

⁴⁷⁶ Depuis est notamment paru l'ouvrage de Z. Archibald, mais qui concerne les V^e – I^{er} s. av. J.-C., cf. ARCHIBALD 2013.

humaine (établissements et infrastructures principales). Le répertoire des données contenues dans le catalogue analytique concernent donc trois types d'informations : celles relatives aux vestiges de la vie économique, celles disponibles quant aux sites accueillant des « structures » et enfin celles concernant les traces de l'occupation humaine en Bottiée, en Éordée et en Piérie.

Cette documentation étant principalement éparpillée dans les chroniques de fouilles et n'étant presque jamais rassemblée au sein de publications exhaustives – même pour les établissements les plus importants –, le deuxième volet du travail a été de présenter ces informations, de façon cohérente par rapport à la méthode, au sein du catalogue analytique. Il s'agissait dès lors de remettre en contexte les « structures » et d'amorcer la réflexion sur l'organisation de l'occupation du territoire, région par région, mais aussi celle sur les différentes modalités d'organisation économiques par une analyse de l'organisation et de la fonction économique des « structures », site par site.

La part du travail impartie à la question économique, selon une visée globale et régionale, s'est en définitive trouvée restreinte et principalement cantonnée à l'établissement de constats ; et ces derniers ne sont autres que les résultats de l'application de la méthode élaborée à la documentation récoltée. Les thématiques à travers lesquelles nous avons abordé l'économie, à savoir l'agriculture, l'artisanat et la vente, domaines d'étude bien vastes, n'ont été qu'effleurées, de manière à simplement révéler l'existence de diverses modalités d'organisation économique, mais il reste à en approfondir la logique et le fonctionnement. En somme, ces constats laissent se dessiner l'esquisse de différentes formes d'organisation économique, que l'on se place à l'échelle individuelle, à celle des établissements ou à celle des régions.

Il appert ainsi que l'autoconsommation des productions agricoles est une pratique répandue, bien qu'elle a dû connaître une importance et des modalités variables selon les populations. Elle intervient sans aucun doute à Pétres [e74], à Lefkópetra – Kallípetra [b31] ou encore dans les fermes, comme à Filótas – Ampélia/Ornithónes 1 et 2 [e37 et e38]. Elle est ainsi présente dans tous les types d'établissement, dans les habitats « isolés », dans les habitats « groupés », mais aussi dans les agglomérations principales. Par contre, nulle part cette pratique de l'autoconsommation ne semble participer de la logique de l'autosubsistance, à l'échelle individuelle ou familiale. Si dans les habitats « groupés » l'autosubsistance peut se laisser percevoir dans le sens où ceux-ci semblent relativement autonomes et indépendants des villes, parce qu'ils en sont éloignés et que l'artisanat y est

par ailleurs pratiqué, comme à Mikrí Sánta – Kryonéri [b45] ou à Perdíkka – Áspri Póli [e72], ce fonctionnement concernerait l'ensemble de la communauté et non chacun des foyers – peut-on alors parler d'autosubsistance ? Dans les villes, les personnes pratiquant l'autoconsommation de leurs denrées agricoles, comme à Pétres [e74] par exemple, exerçaient également des activités rémunératrices ; leur pratique de l'agriculture serait ainsi complémentaire à ces dernières. Enfin, les habitats « isolés » qui ont livré des « structures » sembleraient principalement avoir été des fermes rentables qui vendaient leurs surplus en ville et dont les habitants ne consommaient donc qu'une partie de la production.

L'autoconsommation paraîtrait aussi avoir été de mise pour la production textile. Cela n'exclut pas que des importations aient pu avoir lieu par ailleurs et que la production textile réalisée en contexte domestique ait pu aussi faire l'objet de transactions marchandes. Néanmoins, la fréquence avec laquelle apparaissent les poids de métiers à tisser en contexte domestique et le peu d'ateliers dont la production était clairement destinée à la vente (Aigéai : 4,5 [b05]) suggèrent fortement qu'une partie certainement non négligeable du textile utilisé était produite au sein même des maisonnées. Mise en regard de l'importance de l'élevage en Macédoine, la découverte de ces poids de métiers à tisser incite par ailleurs à s'interroger sur l'importance de la production textile dans ce pays.

Mais la pratique de l'autoconsommation des denrées agricoles n'est en rien contradictoire avec l'économie de marché et avec la spécialisation des activités, notamment dans les agglomérations principales. L'artisanat illustre parfaitement ce phénomène de même que l'importance des places de marché des grandes villes telles que celles de Pella [b54], de Thessalonique ou de Philippes. En l'état de nos données, nous ne pouvons néanmoins percevoir les réseaux d'échanges dans lesquels la Macédoine était impliquée à l'échelle de la Méditerranée et ceux par l'intermédiaire desquels les biens circulaient au sein des différentes régions macédoniennes et en Macédoine elle-même.

Il apparaît par ailleurs que la fabrication des *artefacts*, à l'exception du textile, intervenait essentiellement dans les agglomérations principales, où les biens produits étaient indéniablement destinés à la vente, et constituait certainement l'unique activité de certains habitants. Mise à part à Pétres [e74], ces activités n'étaient jamais réalisées en contexte domestique. On les retrouve par contre associés à des sanctuaires (celui de Darron à Pella [b54] par exemple), au sein d'espace ou de constructions qui leur sont réservés (comme sur l'acropole ou sur le terrain Efraimídi à Aigéai [b05]), ou dans des ensembles commerciaux (tels l'*agora* de Pella [b54] ou les boutiques de la rue centrale de Dion

[p06]), et cela dans le centre aussi bien qu'en bordure ou en périphérie des agglomérations. La logique selon laquelle ces activités se répartissent au sein des différents contextes dans lesquels elles s'inséraient reste cependant obscure. L'étude des statuettes de Béroia [b15] indique par contre différentes formes d'organisation de la production, allant de la petite entreprise, certainement familiale, à l'atelier regroupant plusieurs travailleurs et produisant en masse. Si les fermes et les agglomérations principales fonctionnaient ensemble, les habitats « groupés » paraissent par contre avoir été plus autonomes. En ce sens, l'activité artisanale qui y était réalisée, contrairement à celle que l'on retrouve dans les agglomérations principales, servait sans doute principalement à la communauté et il est impossible de déterminer, dans ce cas, les modalités de la production.

En définitive, parce qu'elle témoigne par exemple de la proximité qui existe entre les villes et les habitats « isolés » ou de l'éloignement relatif des habitats « groupés » par rapport aux centres, la question de l'occupation du territoire a joué un rôle central dans notre perception des modalités de l'organisation de l'économie. La mise en contexte des « structures », aux échelles « micro », « semi-micro » et « macro », s'est en effet révélée essentielle à l'interprétation de leur fonction économique, car elle permet d'appréhender les conditions de la réalisation des productions, celles de leur stockage éventuel, ainsi que leur destination (autoconsommation ou vente). En somme, il est ainsi possible de suivre une partie du cheminement des biens et de percevoir ainsi les enjeux économiques dont ils sont porteurs, même si, dans le cas des produits commercialisés nous ne pouvons cerner les modalités des échanges (vente en gros, vente au détail, exportation, etc.) ainsi que leur destination finale.

Elle nous a par ailleurs conduite à interroger l'impact de la conquête romaine, ce que les « structures » en elles-mêmes, en raison de l'éclectisme des pratiques qu'elles révèlent, ne nous permettaient pas. Il apparaît que, du point de vue des conséquences de l'instauration du pouvoir romain, les principales modifications seraient intervenues à la fin du I^{er} s. av. J.-C. et que celles-ci se seraient essentiellement résumées à la fondation de colonies et aux restructurations agraires qui en résultent, sur leur territoire. La campagne macédonienne ne se serait pas « vidée » à la fin de l'époque hellénistique ni à l'époque romaine, contrairement à ce que l'on peut constater ailleurs en Grèce, et la structure globale du territoire, organisée autour des principaux centres urbains et des grands axes de communication, n'aurait que peu varié. D'autre part, la diffusion du modèle de la « villa » romaine paraît assez limitée.

Enfin, l'étude de l'occupation du territoire permet d'observer quelques tendances assez marquées par type d'établissements, en ce qui concerne leur durée de vie ainsi que leur situation. Dans une certaine mesure, on pourrait dire que le temps sur lequel court l'occupation d'un établissement est proportionnel à sa taille, à savoir que les habitats « isolés » sont généralement habités sur des périodes assez brèves, tandis que les villes, à l'inverse, le restent souvent sur plus d'un millénaire, voire plusieurs millénaires. On remarque aussi que les habitats « isolés » s'agglomèrent généralement autour des villes et des centres urbains, formant une sorte de tissu périurbain, et que ces derniers se situent presque toujours sur la partie basse des piémonts, le long des principales routes. Les habitats « groupés », pour leur part, connaissent des situations plus variables, parfois éloignées des centres. L'étude de l'organisation humaine du territoire met également en évidence une préférence assez nette aux regroupements de l'habitat pour les populations des campagnes.

Toutefois, l'analyse détaillée des « structures » ainsi que celle des établissements nous obligent à constater certains problèmes dans la méthode que nous avons établie – qu'il faudrait donc revoir en portant un nouveau regard sur les données contenues dans le catalogue analytique – et quelques limites de notre documentation.

L'étude de l'occupation du territoire et celle de l'économie laissent en effet apparaître que la catégorie des habitats « groupés » n'est pas réellement opérante, contrairement aux autres. Les établissements classés au sein de cette dernière catégorie font preuve d'une forte variabilité du point de vue de leur situation mais aussi des rares « structures » qu'ils ont livrées (par exemple Kítros – Louloudiés [p18]) qui rend difficile la compréhension que nous pouvons avoir de leur organisation économique, même s'il semble se dégager que plusieurs d'entre eux connaissent une certaine forme d'autonomie. Cette difficulté est pour partie liée à notre documentation qui est extrêmement fragmentaire, mais aussi très lacunaire concernant ce type d'établissements. Elle est néanmoins également liée au fait que, comme nous l'avons définie, la catégorie des habitats « groupés » intègre tous les lieux d'occupation, entre les habitats « isolés » et les centres urbains secondaires, et recouvre finalement une diversité d'établissements bien plus importante que pour les autres catégories.

Par ailleurs, s'il est évident que notre documentation concerne des couches différentes de la population ainsi que des espaces territoriaux variés, il n'en reste pas moins

qu'en l'état de nos données, ces différentes couches sont délicates à définir, mais surtout que la part de la population la plus pauvre demeure invisible.

L'essentiel de la documentation archéologique que nous avons employée dans ce travail provient des chroniques de fouilles et sont les résultats des investigations préventives conduites en différents endroits du territoire. Le travail de dépouillement qu'implique l'emploi de cette documentation et le peu d'informations disponibles la concernant la rendent *a priori* ingrate sous plusieurs aspects. Il n'empêche que parce qu'elle oblige à l'élaboration de méthodes qui lui sont propres, cette documentation s'avère en réalité très stimulante. Malgré ses lacunes et malgré le caractère ténu des informations qui lui sont relatives, elle se révèle par ailleurs riche d'enseignements, si la méthode qui lui est appliquée est pertinente, et cela pour la simple raison que les vestiges auxquels elle se rapporte sont foisonnants. Pour la plupart, ces vestiges ne nous apprennent rien si on les considère isolément les uns des autres, il faut donc les appréhender dans leur ensemble, comme un tout, ce qui oblige à se confronter à une masse de documentation élevée, et il est certain qu'à l'instar de ce que propose J.-P. Brun, des études telles que celle que nous avons menée gagneraient largement en efficacité et en temps passé à l'analyse et à l'interprétation des données, si les résultats de fouilles étaient relevés de façon équivalente, systématique et globale, selon des catégories préétablies suffisamment larges et précises à la fois⁴⁷⁷.

Si la part du travail impartie à l'analyse de l'occupation du territoire et à celle de l'organisation économique a principalement consisté à établir des constats à partir de l'application à la documentation récoltée de la méthode élaborée, pour la « faire parler », ces constats s'avèrent alors constituer de nombreuses pistes de recherches. Plusieurs aspects de ces deux questions restent à développer, dans la perspective que nous avons adoptée, mais aussi dans de nouvelles perspectives :

- d'abord, comme nous venons de le dire, l'analyse de notre documentation nous a conduite à de nombreux constats qui sont autant de pistes de recherches ; diluées dans la seconde partie de la synthèse, ces dernières gagneraient à être développées par un travail de recherche approfondie par un élargissement de la documentation à

⁴⁷⁷ BRUN 2012.

d'autres types de sources et par des comparaisons avec d'autres régions du monde grec et plus largement du monde méditerranéen.

Il s'agirait ainsi d'accomplir un travail pointu sur des thématiques précises et strictement définies (le textile en contexte domestique par exemple) ;

- ensuite, en restant dans la perspective qui est celle de ce travail et en conservant un point de vue global, une autre manière d'approfondir les enseignements dont est porteuse cette documentation serait de creuser la signification des environnements dans lesquels s'insèrent les « structures » et ce qu'ils impliquent en terme de pratiques et d'économie.

Il faudrait pour cela travailler sur les éléments visibles aux différents niveaux d'échelles (« micro », « semi-micro » et « macro »), comme les distances par exemple, le paysage, les contextes – compris selon l'acception que donne à ce terme l'« archéologie contextuelle » –, et dont notre étude a montré qu'ils étaient indispensables à l'analyse de la fonction économique des « structures », mais aussi finalement à celle de l'organisation des établissements ;

- enfin, il est évident qu'un travail de terrain, conduit à partir des informations contenues dans le catalogue, pourrait apporter des informations servant à préciser, confirmer ou infirmer les constats tirés de l'étude de l'occupation du territoire, ce qui enrichirait du même coup l'analyse de l'organisation de l'économie.

Si une nouvelle étude des « structures », sur le terrain, est certainement impossible dans la majorité des cas, du fait que leurs vestiges ont été recouverts par de nouvelles constructions ou simplement détruits, les établissements, pour leur part, pourraient assurément faire l'objet d'un travail qui viserait à vérifier, préciser et compléter les données dont nous disposons. Sans parler de l'apport potentiel de prospections systématiques, cartographier l'ensemble ou une partie des établissements répertoriés selon un système d'information géographique (SIG), en évaluer la superficie, en préciser la chronologie – pour ceux dont l'existence a été la plus brève (mobilier) – et observer *de visu* les vestiges visibles et ceux qui en proviennent afin de préciser leur classement au sein des différentes catégories, voilà qui serait indéniablement fécond pour approfondir l'analyse spatiale et temporelle que nous avons entreprise.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHEILARA, L. (2011) : “METPO Θεσσαλονίκης 2008. Το αρχαιολογικό έργο της ΙΣΤ’ ΕΠΚΑ”, *AEMTh*, 22 (2008), 265-272.
- (2013) : “METPO Θεσσαλονίκης 2009. Το αρχαιολογικό έργο της ΙΣΤ’ ΕΠΚΑ”, *AEMTh*, 23 (2009), 247-254.
- ADAM-VELENI, P. (à paraître-a) : “Figurines en terre cuite de la ville hellénistique de Pétrès de Florina (Macédoine Ouest)”, in : MULLER A. et E. LAFLI, eds., *Terracotta Figurines in the Greek and Roman Eastern Mediterranean, Colloquia Anatolica et Aegea Antiqua II, Izmir, June 2007*, Athènes.
- (à paraître-b) : “Objets en métal de la ville hellénistique de Pétrès de Florina”, in : BLONDÉ F., éd., *L’artisanat grec. Approches méthodologiques et perspectives. Actes de la Table ronde internationale, EfA, 5-6 octobre 2007*, Lille.
- (1988) : “Πρώτες ειδήσεις για μια ελληνιστική πόλη στη Δυτική Μακεδονία”, in : *XII Διεθνές συνέδριο κλασσικής αρχαιολογίας. Αθήνα 4-10 Σεπτεμβρίου 1983*, Athènes, 7-11.
- (1990) : “Eine Werkstatt für Relief-gefäße in Petres”, in : *Akten des XIII Internationalen Kongresses für Klassische Archäologie - Berlin 1988*, Berlin, 308-311.
- (1993) : “Χάλκινη ασπίδα από την Βεγόρα Φλώρινας”, in : *Ancient Macedonia*, V (1989), 17-28.
- (1994) : “Πέτρες 1991. Τρία νέα ευρήματα”, *AEMTh*, 5 (1991), 71-82.
- (1996) : “Αρχαίο ελαιοτριβείο στα Βρασνά νομού Θεσσαλονίκης”, in : *Πρακτικά Δ’ Τριμέρου Εργασίας Ελιά και Λάδι*, 92-104.
- (1997a) : “Πέτρες Φλώρινας : δώδεκα χρόνια ανασκαφής”, *AEMTh*, 10 (1996), 1-22.
- (1997b) : “Πέτρες Φλώρινας. Πρώτη προσέγγιση στην τοπική κεραμική παραγωγής”, in : *Δ’ Διεθνής Συνάντηση για την Ελληνιστική Κεραμική, Μυτιλήνη 1994*, Athènes, 138-154.
- (1998a) : “Αρχαιολογικά Αραβησού - Mutatio Scurrio”, in : LILIMPAKI-AKAMATI et TSAKALOU-TSANAVARI 1998, 1-13.
- (1998b) : “Αμπέλια και κρασί στις Πέτρες Φλώρινας, οι μαρτυρίες μιας ελληνιστικής πόλης”, in : *Δ’ Τριήμερο Εργασιών με θέμα : αμπελοοινική ιστορία στο χώρο της Μακεδονίας και της Θράκης, Νάουσσα, Σεπτέμβριος 1993*, Athènes, 50-59.
- (1998c) : “Πέτρες 1995, η συνοικία της κρήνης”, *AEMTh*, 9 (1995), 15-23.
- (2000a) : “Petres of Florina : a Hypothetical Account of a Foundation and a Destruction”, in : KÖRNER, M., N. BARTLOME et E. FLÜCKIGER, eds., *Destruction et reconstruction des villes : Destruction par le pouvoir seigneurial, les troubles internes et les guerres*, Berne, 147-157.
- (2000b) : “Νομισματικοί θησαυροί από τις Πέτρες Φλώρινα”, in : *Οβολός*, 4, 127-155.
- (2000c) : *Petres of Florina. A walk around to a hellenistic city*, Thessalonique.

- , éd., (2001a) : *Αρχαία Αγορά Θεσσαλονίκης. 1 : πρακτικά*, Thessalonique.
- (2001b) : “Η δεκάχρονη πορεία εργασιών στην Αρχαία Αγορά Θεσσαλονίκης 1989-1999”, in : ADAM-VELENI 2001a, 15-38.
- (2002) : *Μακεδονικοί βωμοί : τιμητικοί και ταφικοί βωμοί αυτοκρατορικών χρόνων στη Θεσσαλονίκη, πρωτεύουσα της επαρχίας Μακεδονίας και στη Βέροια, πρωτεύουσα του Κοινού των Μακεδόνων*, Athènes.
- (2003) : “Θεσσαλονίκη : ιστορία και πολεοδομία”, in : GRAMMENOS 2003, 121-176.
- (2006) : “Κρήνη στην Αρχαία Αγορά Θεσσαλονίκης. Ένα « χαμένο » κτίσμα από την εποχή του Φ. Πέτσα”, *AEMTh*, 18 (2004), 225-238.
- (2009a) : “Σιδερένια αντικείμενα από τις Πέτρες Φλώρινας”, in : IGNATIADOU, D., éd., *Σίδηρος, 2η Ημερίδα Συντήρησης*, Thessalonique, 87-96.
- (2009b) : “Αγροικίες στη Μακεδονία : οι απαρχές της « φεουδαρχίας » ;”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 1-15.
- (2011a) : “Δύο ταφικές στήλες από την Πιερία”, in : PINGIATOGLOU, S. et T. STEFANIDOU-TIVERIOU, éd., *Νάματα : τιμητικός τόμος για τον καθηγητή Δημήτριο Παντερμαλή*, Thessalonique, 165-177.
- (2011b) : “Ανάγλυφοι σκύφοι από τις Πέτρες Φλώρινας”, in : *Ζ' Επιστημονική συνάντηση για την ελληνιστική κεραμική, Αίγιο 4-9 Απριλίου 2005*, Athènes, 373-380.
- (2012) : “Le centre commercial d’une petite ville hellénistique de la Macédoine antique”, in : CHANKOWSKI et KARVONIS 2012a, 175-183.
- ADAM-VELENI, P., P.A. GEORGAKI, I. ZOGRAFOU, V. KALAVRIA, K. BOLI et G. SKIADARESIS (1997) : “Αρχαία αγορά Θεσσαλονίκης : η στρωματογραφία και τα κινητά ευρήματα”, *AEMTh*, 10B (1996), 501-523.
- ADAM-VELENI, P., P.A. GEORGAKI, V. KALAVRIA et K. BOLI (2000) : “Κλειστά χρονολογημένα σύνολα από την Αρχαία Αγορά Θεσσαλονίκης”, in : *Πρακτικά Ε' επιστημονικής συνάντησης για την Ελληνιστική Κεραμική 1997*, La Canée, 275-298.
- ADAM-VELENI, P., E. POULAKI et K. TZANAVARI (2003a) : *Ancient Country Houses on Modern Roads, Cental Macedonia*, Athènes.
- ADAM-VELENI, P. et E. MARKI, éd., (2004) : *Ιστορία της επιχειρηματικότητας στη Θεσσαλονίκη . Τόμος πρώτος : Από τους προϊστορικούς μέχρι και τους βυζαντινούς χρόνους*, Thessalonique.
- AIKATERINIDIS G., éd., (2008), *ΕΡΓΟΣΕ, Αρχαιολογικές Τροχιοδρομήσεις από τη Θεσσαλονίκη στον Πλαταμόνα*, Athènes.
- AKAMATI, M. et P. ADAM-VELENI (1987) : *Ο νομός Φλώρινας από τα προϊστορικά στα ρωμαϊκά χρόνια (guide)*, Thessalonique.
- AKAMATIS, I. (1993) : *Πήλινες μήτρες αγγείων από την Πέλλα : συμβολή στη μελέτη της ελληνιστικής κεραμικής*, Athènes.
- (1999) : “Αγορά Πέλλας. 15 χρόνια αρχαιολογικής έρευνας”, in : *Ancient Macedonia*, VI (1996), 23-43.

— (2000) : *Ενσφράγιστες λαβές αμφορέων από την Αγορά της Πέλλας : ανασκαφή 1980-1987: οι ομάδες Παρμενίσκου και Ρόδου*, Athènes.

— (2012) : “L’agora de Pella”, in : CHANKOWSKI et KARVONIS 2012a, 49-59.

ALCOCK, S. (1993) : *Graecia Capta. The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge.

— (2008) : “The eastern Mediterranean”, in : SCHEIDEL *et al.* 2008, 671-697.

ALLAMANI-SOURI, V. (1994) : “Τιμητικές επιγραφές από την αρχαία Βέροια”, *AEMTh*, 5 (1991), 39-48.

— (1998) : “Στοιχεία διονυσιακής λατρείας και ενδείξεις αμπελοκαλλιέργειας στην Ημαθία”, in : *Αμπελοοινική ιστορία στο χώρο της Μακεδονίας και της Θράκης : πρακτικά από το Ε' Τριήμερο εργασίας, Νάουσα, 17-19 Σεπτεμβρίου 1993*, Athènes, 84-94.

— (2004) : “Το κτηριακό συγκρότημα της Μιέζας : ερμηνευτικές προσεγγίσεις και προοπτικές της έρευνας”, *AEMTh*, 16 (2002), 571-583.

— (2012) : “Τα ανάγλυφα επιτύμβια μνημεία της Βέροιας από τον 1ο αι. π.Χ. έως τον 3ο αι. μ.Χ. Παράδοση και νεωτερισμοί”, in : STEFANIDOU-TIVERIOU, T., P. KARANASTASI et D. DAMASKOS, éd., *Κλασική παράδοση και νεωτερικά στοιχεία στην πλαστική της ρωμαϊκής Ελλάδας. Πρακτικά διεθνούς συνεδρίου Θεσσαλονίκη, 7-9 Μαΐου 2009*, Thessalonique, 357-372.

ALLAMANI, V. et M. APOSTOLOU (1995) : “Σωστικές ανασκαφές στην πόλη της Βέροιας”, *AEMTh*, 6 (1992), 93-110.

ALLAMANI, V. et A. G. KOUKOUVOU (1998) : “Μιέζα 1995 : ανασκαφικές έρευνες”, *AEMTh*, 9 (1995), 79-94.

— (2000) : “Μιέζα. Ανασκαφικές έρευνες”, *AEMTh*, 12 (1998), 371-381.

ALLAMANI, V., A. G. KOUKOUVOU et I. PSARRA (2009) : “Μιέζα, πόλη Ημαθίας”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 17-30.

ALLAMANI, V. et V. MISAILIDOU (1995) : “Ανασκαφικές έρευνες στην αρχαία « Μιέζα »”, *AEMTh*, 6 (1992), 203-215.

— (1997) : “Το θέατρο της Μιέζας”, *AEMTh*, 7 (1993), 89-96.

ALLAMANI, V. et K. TZANAVARI (1999) : “Τα υστεροελληνιστικά εργαστήρια Βέροιας. Καλλιτεχνικό και κοινωνικό περιβάλλον”, in : *Ancient Macedonia*, VI (1996), 45-75.

ALLAMANI-SOURI, V. et E. VOUTIRAS (1996) : “New Documents from the Sanctuary of Herakles Kynagidas at Beroia”, in : *Επιγραφές της Μακεδονίας, Γ' διεθνές συμπόσιο για τη Μακεδονία*, Thessalonique, 13-39.

AMOURETTI, M.-C. (1999) : “Les ressources végétales méconnues de la chôra”, in : BRUNET 1999, 357-369.

— (2000) : “L’artisanat indispensable au fonctionnement de l’agriculture”, in : BLONDÉ F. et A. MULLER, éd., *L’artisanat en Grèce ancienne. Les productions, les diffusions*, Lille, 147-164.

ANDREAU, J. (1995) : “Présentation : Vingt ans après *L’Économie antique* de Moses I. Finley”, *Annales HSS*, 50, 5, 947-960.

— (2010) : *L'économie du monde romain*, Paris.

ANDREAU, J. et R. ETIENNE (1984) : “Vingt ans de recherches sur l’archaïsme et la modernité des sociétés antiques”, *REA*, 86, 55-83.

ANDRONIKOS, M. (1969) : *Βεργίνα Ι : το νεκροταφείον των τύμβων*, Athènes.

— (1983) : “Ανασκαφή Βεργίνας”, *PAE*, 1983, 43-52.

— (1984) : *Vergina : the royal tombs and the ancient city*, Athènes.

— (1986) : “Ανασκαφή Βεργίνας”, *PAE*, 1986, 103-111.

— (1987) : “Ανασκαφή Βεργίνας”, *PAE*, 1987, 131-148.

— (1988) : “Βεργίνα. Ανασκαφή 1987”, *AEMTh*, 1 (1987), 81-88.

— (1991) : “Βεργίνα 1988. Ανασκαφή στο νεκροταφείο”, *AEMTh*, 2 (1988), 1-3.

— (1993) : “το χρονικό της Βεργίνας”, *AEMTh*, 4 (1990), 1-4.

— (1994) : *Βεργίνα ΙΙ. Ο Τάφος της Περσεφόνης*, Athens.

ANDRONIKOS, M., C. MAKARONAS, G. BAKALAKIS et N. MOUTSOPOULOS (1961) : *Το ανάκτορο της Βεργίνας*, Athènes.

ANSON, E.M. (2010) : “Why study Ancient Macedonia and What this Companion is About”, in : ROISMAN et WORTHINGTON 2010, 3-20.

APOSTOULOU, M. (1991) : “Ανασκαφή στην Κυψέλη Ημαθίας”, *AEMTh*, 2 (1988), 307-315.

— (1994) : “Ανασκαφή στην Κυψέλη Ημαθίας”, *AEMTh*, 5 (1991), 31-37.

— (1998) : “Η αρχαία πόλη στην Κυψέλη Ημαθίας. Ανασκαφή 1992-1997”, in : LILIMPAKI-AKAMATI et TSAKALOU-TZANAVARI 1998, 33-37.

ARCHIBALD, Z.H. (2011) : “Agoranomoi in Macedonia”, in : CAPDETREY L. et C. HASENOHR, eds., *Institutions des marchés : Agoranomes et édiles*, Pessac, 2011.

— (2013) : *Ancient economies of the northern Aegean: fifth to first centuries BC*, Oxford.

ARVANITAKI, A. (2013) : “Αρχαιότητες ρωμαϊκών χρόνων από την κεντρική Πιερία”, *AEMTh*, 23 (2009), 173-182.

ASTARAS, T.A. et L. SOTIRIADIS (1988) : “The Evolution of the Thessaloniki – Giannitsa Plain in Northern Greece During the Last 2500 years – From the Alexander the Great Era Until Today.”, in : LANG G. et C. SCHLÜCHTER, eds., *Lake, Mire and River Environments During the Last 15 000 years*, Rotterdam, 105-114.

BAKALAKIS, G. (1970) : “Το λατομείο της αρχαίας Κύρρου”, in : *Ancient Macedonia*, I (1968), 172-183.

— (1977) : “Ανασκαφή Δίου 1964-1971”, in : *Ancient Macedonia*, II (1973), 251-256.

BAVOUX, J.-J. (2010) : *Initiation à l'analyse spatiale*, Paris.

BERGER, J.-F., F. BERTONCELLO, F. BRAEMER, G. DAVTIAN et M. GAZENBEEK, eds. (2005) : *Temps et espaces de l'homme en société. Analyse et modles spatiaux en archéologie*, Antibes.

BESIOS, M. (1985) : “Η αρχαία Πύδνα”, in : *Οι Αρχαιολόγοι μιλούν για την Πιερία : καλοκαίρι 1984*, Thessalonique, 51-54.

— (1986) : “Τύμβος Αλυκών Κίτρου”, in : *Οι Αρχαιολόγοι μιλούν για την Πιερία : καλοκαίρι 1985*, Thessalonique, 54-58.

— (1988) : “Ανασκαφές στη βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 1 (1987), 209-218.

— (1991) : “Ανασκαφές στην Πύδνα”, *AEMTh*, 2 (1988), 181-192.

— (1993a) : “Μαρτυρίες Πύδνας. Το ψήφισμα του Απόλλωνος Δεκαδρύου”, in : *Ancient Macedonia*, V (1989), 1111-1121.

— (1993b) : “Ανασκαφή στο βόρειο νεκροταφείο της Πύδνας 1990”, *AEMTh*, 4 (1990), 241-246.

— (1994) : “Ανασκαφικές έρευνες στη Βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 5 (1991), 171-178.

— (1995) : “Ανασκαφές στη Βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 6 (1992), 245-248.

— (1997a) : “Ανασκαφές στη Βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 7 (1993), 201-205.

— (1997b) : “Νεκροταφεία Πύδνας”, *AEMTh*, 10A (1996), 233-238.

— (2004) : “Αρχαίοι αμπελώνες στην βόρεια Πιερία”, in : ΠΙΚΟΥΛΑΣ Ι., éd., *Οίνον ιστορώ, III. Τ' αμπελανθίσματα, επιστημονικό συνέδριο, Κτήμα Γεροβασιλείου, Επανομή Θεσσαλονίκης*, Athènes, 37-44.

— (2005a) : “Ανασκαφή Μεθώνη 2003”, *AEMTh*, 17 (2003), 443-450.

— (2005b) : “Νότιο νεκροταφείο Πύδνας”, *AEMTh*, 15 (2001), 369-377.

— (2007) : “Νεκροταφεία του 5ου αι. π.Χ. στη Β. Πιερία”, in : *Ancient Macedonia*, VII (2002), 645-650.

— (2010) : *Πιερίδων Στέφανος : Πύδνα, Μεθώνη και οι αρχαιότητες της βόρειας Πιερίας*, Katerini.

— (2013) : “Ανασκαφές στη Βόρεια Πιερία”, in : *Ancient Macedonia*, VII (2002), 13-20.

BESIOS, M. et A. KRACHTOPOULOU (1998) : “Ανασκαφή στο βόρειο νεκροταφείο της Πύδνας 1994”, *AEMTh*, 8 (1994), 147-150.

— (2005) : “Η εξέλιξη του τοπίου στη βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 15 (2001), 385-400.

BESIOS, M. et S. TRIANTAFYLLOU (2002) : “Ομαδικός τάφος από το βόρειο νεκροταφείο της αρχαίας Πύδνας”, *AEMTh*, 14 (2000), 385-394.

BESIOS, M. et A. ATHANASIADOU (2005) : “Βόρειο νεκροταφείο Πύδνας Μακρύγιαλος. Αγροτεμάχιο 951”, *AEMTh*, 15 (2001), 363-368.

BESIOS, M. et F. ADAKTYLOU (2006) : “Νεολιθικός οικισμός στα « Ρεβένια Κορινού »”, *AEMTh*, 18 (2004), 357-366.

- BESIOS, M., A. ATHANASIADOU, I. GKOURTZIOUMI, Z. ZARANIKOU, E. NOULAS et M. CHRISTAKOU-TOLIA (2005a) : “Ανασκαφές βόρειας Πιερίας”, *AEMTh*, 15 (2001), 379-384.
- BESIOS, M., F. ADAKTYLOU, A. ATHANASIADOU, E. GEROFORA, K. GKAGKALI et M. CHRISTAKOU-TOLIA (2005b) : “Ανασκαφές βόρειας Πιερίας”, *AEMTh*, 17 (2003), 435-441.
- BESIOS, M., A. ATHANASIADOU, K. NOULAS et M. CHRISTAKOU-TOLIA (2005c) : “Ανασκαφές στον αγωγό ύδρευσης βόρειας Πιερίας”, *AEMTh*, 17 (2003), 451-458.
- BESIOS, M., A. ATHANASIADOU, E. GEROFORA et M. CHRISTAKOU-TOLIA (2006) : “Μεθώνη 2004”, *AEMTh*, 18 (2004), 367-376.
- BESIOS, M., A. ATHANASIADOU et K. NOULAS (2011) : “Ανασκαφή Μεθώνης”, *AEMTh*, 22 (2008), 241-248.
- BINTLIFF, J. (1976) : “The Plain of Western Macedonia and the Neolithic Site of Nea Nikomedeia”, *PPS*, 42 (1976), 241-262.
- (2008) : “The Peloponnese in Hellenistic and Early Roman Imperial times: The evidence from survey and the wider Aegean context.”, in : GRANDJEAN C., éd., *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien : colloque de Tours, 6-7 octobre 2005*, Paris, 21-52.
- BINTLIFF, J. et P. HOWARD (2004) : “A Radical Rethink on Approaches to Surface Survey and the Rural Landscape of Central Greece in Roman Times”, in : KOLB et MÜLLER-LUCKNER 2004, 43-78.
- BINTLIFF, J., P. HOWARD et A.M. SNODGRASS (2007) : *Testing the hinterland: the work of the Boeotia Survey (1989-1991) in the southern approaches to the city of Thespiiai*, Cambridge.
- BINTLIFF, J. et B. SLAPSAC (2007) : “Tanagra: la ville et la campagne environnante à la lumière des nouvelles méthodes de prospection, par les universités de Leyde et de Ljubljana. Tanagras. De l'objet de collection à l'objet archéologique”, in : JEAMMET, V., éd., *Tanagras : de l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, 101-115.
- BLUM, I., L. DARMEZIN, J.-C. DECOURT, B. HELLY et G. LUCAS (1992) : *Topographie antique et géographie historique en pays grec : Béotie, Thessalie*, Paris.
- BOLI, K. et G. SKIADARESIS (2001) : “Η στωματογραφία στη νότια πτέρυγα”, in : ADAM-VELENI 2001a, 87-104.
- BORZA, E. (1992) : *In the Shadow of Olympus: The Emergence of Macedon*, Princeton.
- (1995) : “The natural resources of early Macedonia”, in : BORZA, E., *Makedonika*, 37-55.
- BOWMAN, A. et A. WILSON, éd. (2009) : *Quantifying the Roman Economy: Methods and Problems*, Oxfors.
- (2011) : *Settlement, Urbanization and Population*, Oxford.
- BRAUDEL, F. (1958) : “Histoire et Sciences sociales : La longue durée”, *Annales ESC*, 13, 4, 725-753.
- (1990 [1966]) : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. 1. La part du milieu*, Paris.
- (1993 [1979]) : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e, t. I : Les Structures*

du quotidien, Paris

BREKOULAKI, C. (2012) : “L’archéologie de la Macédoine : état des recherches et nouvelles perspectives”, *Perspective*, 2, 237-262.

BRESSON, A. (2007) : *L’économie de la Grèce des cités. 1. Les structures et la production*, Paris.

— (2008) : *L’économie de la Grèce des cités. 2. Les espaces de l’échange*, Paris.

BRISART, T. (2011) : *Un art citoyen. Recherches sur l’orientalisations des artisanats en Grèce proto-archaïque*, Bruxelles.

BROCAS-DEFLASSIEUX, L. (1999) : *Beroia, cité de Macédoine : étude de topographie antique*, Paris.

BRUN, J.-P. (1998) : “Une parfumerie romaine sur le forum de Paestum”, *MEFRA*, 110, 1, 419-472.

— (1999) : “Laudatissimum fuit antiquitus in Delo insula. La maison IB du Quartier du stade et la production des parfums à Délos”, *BCH*, 123.1, 87-155.

— (2003) : *Le vin et l’huile dans la Méditerranée antique : viticulture, oléiculture et procédés de transformation*, Paris.

— (2012) : *Techniques et économies de la Méditerranée antique*, Paris.

BRUN, J.-P., G. CONGÈS et J.-P. JACOB (1996) : “L’archéologie de sauvetage : valeur heuristique et évolution de la doctrine”, *Revue d’études ligures, Hommage à Paul-Albert Février*, 1993-1994, 103-131.

BRUN, J.-P. et J.-L. FICHES, éd., (2007) : *Énergie hydraulique et machines élévatrices d’eau dans l’Antiquité : actes du colloque international organisé à Vers-Pont-du-Gard, 20-22 septembre 2006*, Naples.

BRUNET, M., éd. (1999) : *Territoires des cités grecques. Actes de la table ronde internationale organisée par l’Ecole française d’Athènes, 31 octobre-3 novembre 1991*, Athènes, Paris.

— (2001) : “A propos de recherches sur les territoires ruraux en Grèce égéenne”, in : CECCOLI, S. et A. STAZIO, éd., *Problemi della "chora" coloniale dall’Occidente al Mar Nero : atti del quarantesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 29 settembre-3 ottobre 2000*, Tarante, 27-46.

CAHILL, N. (2002) : *Household and city organization at Olynthus*, Yale.

CALBI, A., A. DONATI et G. POMA, éd., (1993) : *L’epigrafia del villaggio : [atti del colloquio Borghesi promosso da « Epigraphica » nell’occasione del 50o anno dalla fondazione, Forlì, facoltà di scienze politiche, 27-30 settembre 1990]*, Faenza.

CAVANNA, E. et S. ROBERT (2011) : “Archéogéographie et aménagement : pour une meilleure connaissance du territoire”, *Etat et collectivités territoriales" - SIG 2011, conférence francophone ESRI (5-6 octobre 2011, Versailles)*.

https://www.academia.edu/1715013/Archéogéographie_et_aménagement_pour_une_meilleure_connaissance_du_territoire

CHANDEZON, C. (2000) : “Foire et panégyries dans le monde grec classique et hellénistique”, *REG*, 113, 70-100.

- (2003) : *L'élevage en Grèce (fin Ve-fin Ier s. a.C.) : l'apport des sources épigraphiques*, Pessac.
- CHANG, C. et P. TOURTELOTTE (1993) : “Ethnoarchaeological survey of pastoral transhumance in the Grevena region, Greece”, *Journal of Field Archaeology*, 20 (1993), 249-264.
- CHANKOWSKI, V. (2013) : “La céramique sur le marché : l'objet, sa valeur et son prix. Problèmes d'interprétation et de confrontation des sources”, in : TSINGARIDA A. et D. VIVIERS, édés., *Pottery Markets in the Ancient Greek World (8th - 1th centuries B.C.). Proceedings of the International Symposium held at the Université libre de Bruxelles, 19-21 June 2008*, Bruxelles.
- CHANKOWSKI, V. et P. KARVONIS, édés., (2012a) : *Tout vendre, tout acheter, structure et équipements des marchés antiques. Actes du colloque d'Athènes, 16-19 juin 2009*, Bordeaux.
- , (2012b) : “Introduction”, in : CHANKOWSKI et KARVONIS 2012a, 13-18.
- CHARALABOUS, D., M. LYKIARDOPOULOU, E. DIMOU et G. OIKONOMOU (2006) : “Ομάδα κεραμικών κλιβάνων στον Πολύμυλο Κοζάνης. Τεχνολογία κατασκευής”, in : 2^ο Διεθνές συνέδριο αρχαίας ελληνικής τεχνολογίας. Πρακτικά, Athènes, 213-220.
- CHATZINIKOLAOU, K. (2009) : “Συμβολή στη μελέτη της ιστορικής γεωγραφίας της Άνω Μακεδονίας”, *Μακεδονικά*, 38, 1-20.
- CHEIMONOPOULOU, M. (2004) : “Γεωργική τεχνολογία στις Λουλουδιές Κίτρους”, in : *Αρχαιολογικά τεκμήρια βιοτεχνικών εγκαταστάσεων κατά τη Βυζαντινή εποχή : 5ος-15ος αιώνας : ειδικό θέμα του 22ου συμποσίου βυζαντινής και μεταβυζαντινής αρχαιολογίας και τέχνης, Αθήνα, 17-18 Μαΐου 2002*, Athènes, 47-59.
- CHERRY, J.F., J.L. DAVIS et E. MANTZOURANI (1991) : *Landscape archaeology as long-term history: northern Keos in the Cycladic islands from earliest settlement until modern times*, Los Angeles.
- CHIONIDIS, G. (1960) : *Ιστορία της Βέροιας (της πόλεως και της περιοχής)*, Βέροια.
- CHONDROGIANNI-METOKI, A. (2011) : “Κλείτος 2009. Η ανασκαφή στα ανατολικά όρια του νεολιθικού οικισμού « Κλείτος » 1 και στον οικισμό « Κλείτος » 2”, *Το Αρχαιολογικό Έργο στην Άνω Μακεδονία*, 1 (2009), 231-244.
- CHOUQUER, G. (2008) : *Traité d'archéogéographie. La crise des récits géohistoriques*, Paris.
- CHOUQUER, G. et M. WATTEAUX (2013) : *L'archéologie des disciplines géohistoriques*, Arles - Paris.
- CHRISTODOULOU, P. (2008) : “Dion : Die severische curia”, *MDAI(A)*, 128, 397-416.
- (2010) : “Δίον : η ανασκαφή στη βασιλική της αγοράς το 2007”, *AEMTh*, 21 (2007), 179-184.
- CHRYSOSTOMOU, A. (1988) : “Το τείχος της Έδεσσας”, *AEMTh*, 1 (1987), 161-172.
- (1991) : “Νεότερες έρευνες του τείχους της Έδεσσας”, *AEMTh*, 2 (1988), 55-67.
- (1993) : “Έδεσσα 1990. Σωστική ανασκαφή στο επί της οδού Κοραή οικόπεδο Μπογδάνη”, *AEMTh*, 4 (1990), 155-167.
- (1995a) : “Από το βόρειο νεκροταφείο της αρχαίας Έδεσσας”, *AEMTh*, 6 (1992), 185-193.
- (1995b) : “Η Έδεσσα και η περιοχή της. Στοιχεία ιστορικής τοπογραφίας”, in : *Η Έδεσσα και η*

περιοχή της. *Ιστορία και πολιτισμός. Α' Πανελλήνιου Συμπόσιου 4-6 Δεκεμβρίου 1992. Πρακτικά, Edessa*, 27-50.

— (1997a) : “Η Έδεσσα στα προχριστιανικά χρόνια μέσα από τα ανασκαφικά ευρήματα της τελευταίας δεκαετίας”, *AEMTh*, 10 (1996), 173-187.

— (1997b) : “Σωστικές ανασκαφές κατά το 1993 στην Νέα Ζωή και την Έδεσσα του Νομού Πέλλας”, *AEMTh*, 7 (1993), 111-122.

— (2000) : “Σκύδρα 1998. Ο αρχαίος ναός στο οικόπεδο των εργατικών κατοικιών”, *AEMTh*, 12 (1998), 353-370.

— (2001) : “Το αρχαιολογικό έργο της ΙΖ' ΕΠΚΑ κατά το 1999 στην επαρχία Έδεσσα του νομού Πέλλας”, *AEMTh*, 13 (1999), 507-520.

— (2006a) : “Συμβολή στη γνώση της κάτω πόλη της αρχαίας Έδεσσας”, *AD*, 56 (2001), Α', 297-328.

— (2006b) : “Σωστική ανασκαφή κατά το 2004 στο οικόπεδο Ζουντ Ομπάιντ στην Έδεσσα γωνία αρχιερέως Μελετίου και Κοραή Ο.Τ. 130”, *AEMTh*, 18 (2004), 591-608.

— (2006c) : “Η καθημερινή ζωή στην αρχαία Έδεσσα”, in : *Η Έδεσσα και η περιοχή της. Ιστορία και πολιτισμός. Β' Πανελλήνιο Επιστημονικό Συμπόσιο, 19-21 Σεπτεμβρίου 1997. Πρακτικά, Edessa*, 39-59.

— (2006d) : “Η Λίμνη Βεγορίτιδα και η ευρύτερη περιοχή της. Το Αρχαιολογικό παρελθόν, παρόν και μέλλον”, in : *Η λίμνη Βεγορίτιδα σήμερα, συμπεράσματα, προτάσεις, έργα. Πρακτικά, Άρνισσα 23 Μαΐου 2004, Thessalonique*, 55-88.

— (2007) : “Αρχαία Έδεσσα: Νέα ευρήματα από το βόρειο νεκροταφείο της Κάτω Πόλης”, *AEMTh*, 19 (2005), 449-463.

— (2008a) : “Αγροτικές εγκαταστάσεις στη νότια παράκαμψη της Έδεσσας”, *AEMTh*, 20 (2006), 727-739.

— (2008b) : “Ανάδειξη-διαμόρφωση αρχαιολογικού χώρου Έδεσσας 2005-2006”, *AEMTh*, 20 (2006), 713-726.

— (2008c) : *Αρχαία Έδεσσα*, Thessalonique.

— (2008d) : “Αγροτικές Εγκαταστάσεις στη Νότια Παράκαμψη της Έδεσσας”, in : *Εθνική οδός Θεσσαλονίκης-Φλώρινας : σωστικές ανασκαφές κατά το 2006-2008 στο τμήμα Νέας Χαλκηδόνας-Έδεσσας*, Thessalonique, 89-102.

— (2008e) : “Έδεσσα 2007-08. Στα τρίστρατα της Νότιας Παράκαμψης”, in : *Εθνική οδός Θεσσαλονίκης-Φλώρινας : σωστικές ανασκαφές κατά το 2006-2008 στο τμήμα Νέας Χαλκηδόνας-Έδεσσας*, Thessalonique, 105-124.

— (2009) : “Αρχαία Έδεσσα : η εξωαστική χρήση του χώρου”, *AEMTh*, 20 Χρόνια, 463-476.

— (2010a) : “Αρχαιολογικός χώρος Έδεσσας : οι χώροι 1-15 εσωτερικά της νότιας πύλης και δεξιά της κεντρικής οδού”, *AEMTh*, 21 (2007), 55-62.

— (2010b) : “Έδεσσα 2007. Στα τρίστρατα της Νότιας Παράκαμψης”, *AEMTh*, 21 (2007), 63-68.

— (2011) : “Έδεσσα 2008. Τα νέα τμήματα της οχύρωσης στην Πλατεία Βαροσίου”, *AEMTh*, 22

(2008), 79-88.

— (2013) : “Νέοι δρόμοι πάνω σε παλιούς από την Έδεσσα στν Βεγορίτιδα”, *AEMTh*, 23 (2009), 95-104.

CHRYSOStOMOU, A. et P. CHRYSOStOMOU (1993) : “Νεολιθικές έρευνες στη Γιαννιτσία και στην περιοχή τους”, *AEMTh*, 4 (1990), 169-186.

— (1995) : “Συστηματική ανασκαφή της τούμπας του Αρχοντικού Γιαννιτσών 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 163-175.

— (1997) : “Ανασκαφή στην Τράπεζα του Αρχοντικού Γιαννιτσών το 1993. Τομέας IV”, *AEMTh*, 7 (1993), 159-169.

— (1998) : “Ανασκαφή στην Τράπεζα του Αρχοντικού Γιαννιτσών κατά το 1994”, *AEMTh*, 8 (1994), 73-82.

— (1999) : “Αρχοντικό Γιαννιτσών : Τράπεζα. Η έρευνα των ετών 1996-1997”, *AEMTh*, 11 (1997), 179-191.

— (2002) : “Τα νεκροταφεία του Αρχοντικού Γιαννιτσών”, *AEMTh*, 14 (2000), 473-488.

— (2005) : “Ανασκαφή στη δυτική νεκρόπολη του Αρχοντικού Πέλλα κατά το 2001”, *AEMTh*, 15 (2001), 477-488.

— (2009) : “Τα νεκροταφεία του αρχαίου οικισμού στο Αρχοντικό Πέλλας”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 477-490.

— (2013) : “Δυτικό νεκροταφείο του αρχαίου οικισμού στο Αρχοντικό Πέλλας : η σωστική ανασκαφική έρευνα του 2009”, *AEMTh*, 23 (2009), 195-204.

CHRYSOStOMOU, A. et E. STEFANI (1998) : “Σωστικές ανασκαφές στην κοινότητα Νερόμυλων-Προδρόμου Αλμωπία κατά το 1994”, *AEMTh*, 8 (1994), 91-102.

CHRYSOStOMOU, P. (1990) : “Η τοπογραφία της βόρειας Βοττιαίας : η Πέλλα, η αποικία της Πέλλας και οι χώρες τους”, in : PETRIDIS T. 1990, 205-231.

— (1997) : “Η ιστορική τοπογραφία της βόρειας Βοττιαίας”, in : *Αφιέρωμα στον N.G.L. Hammond*, Thessalonique, 491-508.

— (1998) : “Ανασκαφή στη ρωμαϊκή και βυζαντινή Πέλλα κατά το 1995”, *AEMTh*, 9 (1995), 117-136.

— (1999) : “Ανασκαφικές έρευνες στην Πελλαία χώρα κατά το 1997”, *AEMTh*, 11 (1997), 215-232.

— (2000) : “Νέα εκαταία από τη Μακεδονία”, in : PANDERMALIS, D., éd., *Μύρτος. Μνήμη Ιουλίας Βοκοτοπούλου*, Thessalonique, 243-267.

— (2001) : “Ανάκτορο Πέλλας και Πελλαία χώρα κατά το 1999”, *AEMTh*, 13 (1999), 491-505.

— (2002) : “Το ταφικό ιερό του Διονύσου στη Μενήδα Βοττιαίας : η ανασκαφή του έτους 2000”, *AEMTh*, 14 (2000), 455-471.

— (2008a) : “Σωστική ανασκαφή στο δυτικό νεκροταφείο της Πέλλας κατά το 2006 : Οι ελληνιστικοί τάφοι”, in : *Εθνική οδός Θεσσαλονίκης-Φλώρινας : σωστικές ανασκαφές κατά το*

2006-2008 στο τμήμα Νέας Χαλκηδόνας-Εδεσσας, 51-69.

— (2008b) : “Σωστική σνασκαφή στο δυτικό νεκροταφείο της Πέλλας κατά το 2006 : Οι ρωμαϊκοί τάφοι”, in : *Εθνική οδός Θεσσαλονίκης-Φλώρινας : σωστικές ανασκαφές κατά το 2006-2008 στο τμήμα Νέας Χαλκηδόνας-Εδεσσας*, 71-87.

— (2010) : “Κεραμική υστερορωμαϊκών χρόνων από τάφους μυστών του Διονύσου στη Μενηΐδα Βοττιαίας”, in : PAPANIKOLAOU-BAKIRTZI, D. et N. KOUSOULAKOU, eds., *Κεραμική της Υστερης Αρχαιότητας στον Ελλαδικό Χώρο (3ος-7ος αι.). Επιστημονική Συνάντηση, Θεσσαλονίκη, 12-16 Νοεμβρίου 2006*, Thessalonique, 486-504.

— (2011) : “Pella, colonie romaine”, in : DESCAMPS-LEQUIME 2011, 571.

CHRYSOUSTOMOU, P., I. ASLANIS et A. CHRYSOUSTOMOU (2007) : *Αγροσυκιά : ένας οικισμός των προϊστορικών και ιστορικών χρόνων*, Beroia.

CHRYSOUSTOMOU, P. et A. PANAYOTOU (1993) : “Inscriptions de la Bottiée et de l’Almopie en Macédoine”, *BCH*, 117 (1), 1993, 359-400.

CHRYSOUSTOMOU, P. et A. ZAROGIANNIS (2007) : “Μεσιανό Γιαννιτσών : ένα νέο νεκροταφείο του αρχαίου οικισμού στο Αρχοντικό Πέλλας”, *AEMTh*, 19 (2005), 427-434.

CLARKE, D.L. (1977a) : “Spatial Information in Archaeology”, in : CLARKE, D. L. 1977, 1-32.

—, éd. (1977b) : *Spatial Archaeology*, Londres – New York – San Francisco.

COLLART, P. (1937) : *Philippes, ville de Macédoine*, Paris.

CORMACK, J.M.R. (1970) : “Inscriptions from Pieria”, *Klio*, 52 (1970), 49-66.

CORVISIER, J.-N. (1991) : *Aux origines du miracle grec : peuplement et population en Grèce du nord*, Paris.

COUSINÉRY, E.M. (1831) : *Voyage dans la Macédoine, contenant des recherches sur l’histoire, la géographie et les antiquités de ce pays*, Paris.

DAVIES, O. (1932) : “Ancient Mines in Southern Macedonia”, *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 62, 145-162.

DECOURT, J.-C. (1992) : “Étude d’archéologie spatiale : Essai d’application à la géographie historique en Béotie”, in : BLUM et al. 1992, 15-48.

DELACOUILONCHE, A. (1858) : *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l’Haliacmon à ceux de l’Axius*, Paris.

DEMAILLE, J. (2013) : “La fondation de la colonie romaine de Dion (Piérie, Macédoine) et la constitution d’une société mixte (I^{er} siècle a.C.-III^e siècle p.C.)”, *Sciences Humaines Combinées [en ligne] - Actes du colloque interdoctoral 2013, 18 octobre 2013*, 12.

DE RUYT, C. (1983) : *Macellum: marché alimentaire des Romains*, Louvain - la - Neuve.

DESCAMPS-LEQUIME, S., éd. (2011) : *Au royaume d’Alexandre le Grand: la Macédoine antique*, Paris.

DESDEVISES-DU-DÉZERT, T.A. (1863) : *Géographie ancienne de la Macédoine*, Paris.

- DIMITSAS, G. (1896) : *Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις*, Athènes.
- DIMITSAS, M. (1880) : “Μακεδονίας αρχαιολογικά”, *BCH*, 4, 100-109.
- DOMERGUE, C. (2008) : *Les mines antiques : la production des métaux aux époques grecque et romaine*, Paris.
- DOUKELLIS, P.N. et L. MENDONI, éd. (1994) : *Structures rurales et sociétés antiques: actes du colloque de Corfou, 14-16 mai 1992*, Besançon.
- DOUKELLIS, P.N. et S. ZOUMBAKI (1995) : “De Flamininus aux Antonins. Conquête et aménagements de l’espace extra-urbain en Achaïe et Macédoine”, *DHA*, 21, 2, 205-228.
- DROUGOU, S. (1988) : “Νέος μακεδονικός τάφος με ιωνική πρόσοψη στη Βεργίνα”, *AEMTh*, 1 (1987), 89-100.
- (1992) : “Το αρχαίο θέατρο της Βεργίνα και ο περιβάλλων χώρος του”, *AEMTh*, 3 (1989), 13-23.
- (1993) : “Βεργίνα : ιερό Μητέρας των Θεών - Κυβέλης”, *AEMTh*, 4 (1990), 5-20.
- (1997) : “Βεργίνα 1990-1997. Το Ιερό της Μητέρας των Θεών”, *AEMTh*, 10A (1996), 41-54.
- (1999) : “Βεργίνα 1997. Το Μητρώον”, *AEMTh*, 11 (1997), 115-120.
- (2002) : “Βεργίνα 2000 : το αρχαίο θέατρο”, *AEMTh*, 14 (2000), 519-526.
- (2003) : “Βεργίνα. Η πόλη των Αιγών. Συμβολή στην ερμηνεία των αρχαιολογικών ευρημάτων”, *Εγνατία*, 7, 129-163.
- (2005a) : *Βεργίνα : Τα πήλινα αγγεία της Μεγάλης Τούμπας*, Athènes.
- (2005b) : “Βεργίνα 2001 - Minimalia”, *AEMTh*, 15 (2001), 549-557.
- (2007) : “Βεργίνα 2005. Νέο φως στην παλιά ανασκαφική έρευνα”, *AEMTh*, 19 (2005), 475-481.
- (2009a) : “Βεργίνα - Η εικόνα του τέλους της πόλης των Αιγών : πρώτες σημειώσεις από μια νέα ανασκαφική απόπειρα”, *Εγνατία*, 13, 121-132.
- (2009b) : “Βεργίνα : οι τάφοι Heuzey”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 63-74.
- DROUGOU, S., C. KALLINI et L. TRAKATELLI (2013) : “Βεργίνα 2009. Βιοτεχνίες και βιοτεχνικά προϊόντα στην αρχαία πόλη των Αιγών”, *AEMTh*, 23 (2009), 131-134.
- DROUGOU, S. et J. TOURATSOGLU (1980) : *Ελληνιστικοί λαξευτοί τάφοι Βέροιας*, Athènes.
- DURAND-DASTÈS, F., F. FAVORY, J.-L. FICHES, H. MATHIAN, D. PUMAIN, C. RAYNAUD, L. SANDERS et S. VAN DER LEEUW (1998) : *Des oppida aux métropoles : archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Paris.
- EDSON, C. (1934) : “The Antigonids, Heracles and Beroia”, *HSPH*, 45 (1934), 213-246.
- (1951) : “The Location of Cellae and the Route of the via Egnatia in Western Macedonia”, *Classical Philology*, 46, 1, 1-16.

ERDKAMP, P. (2005) : *The grain market in the Roman Empire : a social, political and economic study*, Cambridge.

L'espace grec... (1996) : *L'espace grec : 150 ans de fouilles de l'École française d'Athènes*, Paris.

ESPOSITO, A. et G.M. SANIDAS (2012a) : “La question des regroupements des activités économique et le concept de « quartier d'artisans »: quelle approche?”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 11-21.

—, éds., (2012b) : « *Quartiers* » artisanaux en Grèce ancienne: *Une perspective méditerranéenne*, Villeneuve d'Ascq.

FAKLARIS, P. (1990) : “Πήλινες μήτρες, σφραγίδες και ανάγλυφα αγγεία από τη Βεργίνα”, *AD*, 38 (1983), Mel. A, 211-238.

— (1992) : “Ανασκαφές στην ακρόπολη της Βεργίνας”, *AEMTh*, 3 (1989), 37-44.

— (1993) : “Ο οχυρωτικός περίβολος και η ακρόπολη της Βεργίνας. Τα πρώτα ανασκαφικά δεδομένα”, in : Ο οχυρωτικός περίβολος και η ακρόπολη της Βεργίνας. Τα πρώτα ανασκαφικά δεδομένα 1993, 391-403.

— (1994) : “Aegae. Determining the site of the first capital of the Macedonians”, *AJAH*, 98 (1994), 609-616.

— (1995) : “Βεργίνα. Ανασκαφή ακρόπολης 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 59-66.

— (1997a) : “Βεργίνα. Ανασκαφή ακρόπολης 1993”, *AEMTh*, 7 (1993), 61-68.

— (1997b) : “Εργαστήρια στην ακρόπολη της Βεργίνας”, in : *Αρχαία ελληνική τεχνολογία, 1ο Διεθνές Συνέδριο, Θεσσαλονίκη Σεπτέμβριος 1997. Πρακτικά*, Thessalonique, 193-200.

— (1997c) : “Ο οχυρωτικός περίβολος και η ακρόπολη”, *AEMTh*, 10A (1996), 69-78.

— (1998) : “Βεργίνα. Ανασκαφή ακρόπολης 1994”, *AEMTh*, 8 (1994), 119-124.

FAKLARIS, P. et V. STAMATOPOULOU (1999) : “Βεργίνα. Ανασκαφή ακρόπολης 1997. Υφαντουργεία και βαφεία”, *AEMTh*, 11 (1997), 121-128.

FALEZZA, G. (2012) : *I santuari della Macedonia in età Romana. Persistenze e cambiamenti del paesaggio sacro tra II secolo A.C. e IV secolo D.C.*, Rome.

FARAGUNA, M. (2006) : “L'economia della Macedonia ellenistica : Un bilancio”, in : *Approches de l'économie hellénistique. Entretiens d'archéologie et d'histoire* 7, Saint-Bertrand-de-Comminges, 85-119.

FOURNIER, J. (2010) : *Entre tutelle romaine et autonomie civique : l'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'empire romain, 129 av. J.-C. - 235 apr. J.-C.*, Athènes.

FOXHALL, L. (2004) : “Small, Rural Farmstead Sites in Ancient Greece : A Material Culturas Analysis”, in : KOLB et MÜLLER-LUCKNER 2004, 249-270.

— (2007) : *Olive cultivation in ancient Greece : seeking the ancient economy*, Oxford.

GALANAKIS, I. (2011) : “Aegae. 160 years of archaeological research”, in : *Heracles to Alexander the Great* 2011, 49-58.

GALLEGO (2007) : “Farming in the Ancient Greek World : How should the Small Free Producer be defined ?”, *Studia Humaniora Tartuensia*, 8.

GAUTHIER, P. (1987-1989) : “Grandes et petites cités : hégémonie et autarcie”, *Opus*, 6-8 (1987-1989), 187-202.

GAUTHIER, P. et M.B. HATZOPOULOS (1993) : *La loi gymnasiarchique de Béroia*, Athènes.

GERASIMIDIS, A. et N. ATHANASIADIS (1995) : “Woodland history of Northern Greece from the mid Holocene to recent time based on evidence from peat pollen profiles”, *Vegetation History and Archaeobotany*, 4, 109-116.

GHILARDI, M. (2006) : *Apport et intérêt de la modélisation numérique de terrain en géomorphologie. Etude du site antique de Méthoni (Piérie, Grèce)*, Mémoires du Laboratoire de géomorphologie de l'Ecole pratique des hautes études, 45.

GHILARDI, M. (2007) : *Dynamiques spatiales et reconstitutions paléogéographiques de la plaine de Thessalonique (Grèce) à l'Holocène récent*, thèse de doctorat, Université Paris 12 Val-de-Marne.

GHILARDI, M., J. LE RHUN, M.F. COUREL, P. CHAMARD, F. QUEYREL, M. STYLLAS et T. PARASCHOU (2007) : “Apport et intérêt de la modélisation numérique de terrain (MNT) en géomorphologie : étude du site antique de Méthoni (Piérie - Grèce)”, *AEMTh*, 19 (2005), 317-321.

GHILARDI, M., E. FOUACHE, F. QUEYREL, G. SYRIDES, K. VOUVALIDIS, S. KUNESCH, M. STYLLAS et S. STIROS (2008a) : “Human occupation and geomorphological evolution of the Thessaloniki Plain (Greece) since Mid Holocene”, *Journal of Archaeological Science*, 35, 1-2, 111-125.

GHILARDI, M., S. KUNESCH, M. STYLLAS et E. FOUACHE (2008b) : “Reconstruction of Mid-Holocene sedimentary environments in the central part of the Thessaloniki Plain (Greece), based on microfaunal identification, magnetic susceptibility and grain-size analyses”, *Geomorphology*, 3-4, 617-630.

GHILARDI, M., E. FOUACHE, G. SYRIDES, M. STYLLAS, S. STIROS et Z. KOZLAKIDIS (2009) : “Évolution des paysages de la plaine de Macédoine centrale : entre géographie historique et approche paléoenvironnementale”, *Cybergeo : European Journal of Geography*.

GHILARDI, M., A. GENÇ, G. SYRIDES, J. BLOEMENDAL, D. PSOMIADIS, T. PARASCHOU, S. KUNESCH et E. FOUACHE (2010) : “Reconstruction of the landscape history around the remnant arch of the Klidhi Roman Bridge, Thessaloniki Plain, North Central Greece”, *Journal of Archaeological Science*, 37, 1, 178-191.

GIANNAKIS, I. (2006) : “Αντιστήριξη πρανών της ακρόπολης αρχαίων Λειβήθρων Πιερίας”, *AEMTh*, 18 (2004), 389-396.

GIANNAKIS, I., P. KALOGERIDIS et M. BESIOS (2002) : “Προστασία-ανάδειξη μακεδονικών τάφων Κορινού”, *AEMTh*, 14 (2000), 395-405.

GIOURI, E. et C. MAKARONAS (1989) : *Οι οικίες αρπαγής της Ελένης και Διονύσου της Πέλλας*, Athènes.

GIRTZY, M. (2001) : *Historical Topography of Ancient Macedonia. Cities and other Settlement-sites in late Classical and Hellenistic period*, Thessalonique.

Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου... (2004) : *Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου : η περίπτωση του Νομού Ημαθίας, Ιστορία-Αρχαιολογία : πρακτικά / Επιστημονικής Διημερίδας, 7-8- Ιουνίου 2003, Thessalonique.*

GOUNAROPOULOU, L. et M.B. HATZOPOULOS (1985) : *Les Milliaires de la Voie Egnatienne entre Héraclée des Lyncestes et Thessalonique*, Athènes.

— (1998) : *Επιγραφές Κάτω Μακεδονίας (μεταξύ του Βερμίου όρους και του Αξιού ποταμού) : τεύχος Α' Επιγραφές Βέροιας*, Athènes.

GRAIKOS, I. (2008) : “Ταφικά ευρήματα κλασικών χρόνων από το νότιο νεκροταφείο της Βέροιας”, *AEMTh*, 20 (2006), 821-832.

— (2011) : “Σωστικά Βέροια 2008”, *AEMTh*, 22 (2008), 169-176.

GRAMMENOS, D.B., éd., (2003) : *Ρωμαϊκή Θεσσαλονίκη*, Thessalonique.

GRANDJEAN, Y. (1988) : *Recherches sur l'habitat thasien à l'époque grecque*, Athènes.

GRANDJEAN, Y. et F. SALVIAT (2000) : *Guide de Thasos*, Paris.

GRIGOROPOULOS, D. (2013) : “Roman Pottery in the greek Countryside : note on the evidence from rural sites”, in : RIZAKIS et TOURATSOGLU 2013, 762-791.

GROS, J.-S. (2012) : “La circulation de la céramique à Thasos. Nouvelles perspectives commerciales à l'époque impériale”, *BCH*, 136-137 (2012-2013), 299-317.

HAMMOND, N.G.L. (1970) : “The Archaeological Background to the Macedonian Kingdom”, in : *Ancient Macedonia*, I (1968), 53-67.

— (1972) : *A History of Macedonia, vol. I Historical Geography and Prehistory*, Oxford.

— (1984) : “The Battle of Pydna”, *JHS*, 104, 31-47.

— (1989) : *The Macedonian State, The Origins, Institutions and History*, Oxford.

— (1997a) : “The Frontiers of Philip II's Macedonia”, *ZA*, 47, 43-49.

— (1997b) : “The location of Aegeae”, *JHS*, 117, 177-179.

— (2000) : “The Ethne in Epirus and Upper Macedonia”, *BSA*, 95 (2000), 345-352.

HAMMOND, N.G.L. et M.B. HATZOPOULOS (1982) : “The Via Egnatia in Western Macedonia, Part I : The routes through Lynceus et Eordaea in Western Macedonia”, *AJAH*, 7 (1982), 128-149.

— (1983) : “The Via Egnatia in Western Macedonia. Part II : The Via Egnatia from Mutatio ad Duodecim to civitas Edessa”, *AJAH*, 8 (1983), 48-53.

HANSEN, M.H. (2006a) : *The shotgun method: the demography of the ancient Greek city-state culture*, Columbia (Mo.), Etats-Unis, Royaume-Uni.

— (2006b) : *Polis : an introduction to the ancient Greek city-state*, Oxford.

HARRIS, W.V. (2011) : “Bois et déboisement dans la Méditerranée antique”, *Annales HSS*, 1/2011, 105-140.

HASLUCK, M. (1936) : “The archaeological history of Lake Ostrovo in West Macedonia”, *Geographical Journal*, 88 (1936), 451-456.

HATZOPOULOS, M.B. (1988) : *Une donation du roi Lysimaque*, Athènes.

— (1989) : *Actes de vente de la Chalcidique centrale*, Athènes.

— (1990) : “Χώρα και κόμεις της Βέροιας”, in : PETRIDIS 1990, 57-68.

— (1993) : “Épigraphie et villages en Grèce du Nord : Ethnos, Polis et Kome en Macédoine”, in : CALBI *et al.* 1993, 151-171.

— (1995) : “Τα όρια της Μακεδονίας”, *PAA*, 70, 1, 164-177.

— (1996a) : “Aigéai. La localisation de la première capitale macédonienne”, *REG*, 109, 264-269.

— (1996b) : *Macedonian Institutions under the Kings*, Athènes.

— (2003) : “Cités en Macédoine”, in : DUBOIS L., F. QUEYREL et M. REDDÉ, *La naissance de la ville dans l'Antiquité*, Paris, 127-140.

— (2006) : *La Macédoine : géographie historique, langue, cultes et croyances, institutions*, Paris.

— (2011a) : “Macedonian Studies”, in : LANE FOX 2011, 35-42.

— (2011b) : “Macedonia and Macedonians”, in : LANE FOX 2011, 43-49.

HATZOPOULOS, M.B., D. KNOEPFLER et V. MARIGO-PAPADOPOULOS (1990) : “Deux sites pour Méthone de Macédoine”, *BCH*, 114 (1990), 639-668.

HATZOPOULOS, M.B. et L. LOUKOPOULOU (1987) : *Two studies in ancient Macedonian topography*, Athènes.

— (1989) : *Morrylos, cité de la Crestonie*, Athènes.

— (1992) : *Recherches sur les marches orientales des Téménides (Anthemonte - Kalindoia)*, Athènes.

HATZOPOULOS, M.B. et P. PASCHIDIS (2004) : “Makedonia”, in : HANSEN M. H., éd., *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 794-809.

HATZOPOULOS, M. et D. ANDRIANOU (2011), “Macedonia”, in : *Oxford Bibliographie Online*.

HELLMANN, M.-C. (2010) : *L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris.

— (2012) : “Quartiers ou rues ? La notion de quartier économique spécialisé dans le monde grec : comparaison des données textuelles et archéologiques”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 23-37.

HELLY, B. (1973a) : *Gonnoi I. La cité et son histoire*, Amsterdam.

— (1973b) : *Gonnoi II. Les inscriptions*, Amsterdam.

Heracles to Alexander the Great... (2011) : *Heracles to Alexander the Great : treasures from the royal capital of Macedon, a Hellenic kingdom in the age of democracy*, Oxford.

HEUZEY, L. (1860) : *Le mont Olympe et l'Acarnanie : exploration des ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire*, Paris.

— (1862) : *Rapport à l'Empereur par M. Léon Heuzey, chargé, avec le concours de M. Daumet, d'une mission archéologique en Macédoine*, Paris.

HEUZEY, L. et H. DAUMET (1872) : *Un palais grec en Macédoine. Étude sur l'architecture antique*, Extrait des comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, janvier-février 1871, Athènes.

— (1876) : *Mission archéologique de Macédoine*, Paris.

HODDER, I. et S. HUTSON (2003) : *Reading the past : current approaches to interpretation in archaeology*, Cambridge.

HORDEN, P. et N. PURCELL (2000) : *The corrupting sea : a study of Mediterranean history*, Oxford.

HOWELL, R. (1970) : “A survey of eastern Arcadia in prehistory”, *BSA*, 65, 79-127.

HUGUENOT, C. (2012) : “Production et commerce dans la cité hellénistique d'Érétrie”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 175-199.

JAMESON, M.H. (1983) : “Famine in the Greek world”, in : GARNSEY P. et C. R. WHITTAKER, éd., *Trade and Famine in classical Antiquity*, Cambridge, 6-16.

KALLINI, C. (2010) : “Χρονολογημένα ταφικά σύνολα από την Πύδνα, I-III αι. μ.Χ.”, in : *Κεραμική της Υστερης Αρχαιότητας από τον ελλαδικά χώρο (3ος - 7ος αι. μ.Χ.) Επιστημονική συνάντηση, Θεσσαλονίκη, 12-16 νοεμβρίου 2006*, Thessalonique, 2010, 535-547.

KALAVRIA, V. et K. BOLI (2001) : “Η στρωματογραφία στην ανατολική πτέρυγα”, in : ADAM-VELENI 2001b, 39-64.

KANATSOULIS, D. (1954) : “Τὸ Κοινὸν τῶν Μακεδόνων”, *Μακεδονικά*, 3 (1953-1955), 27-102.

— (1955) : “Η Βέροια κατὰ τοὺς αὐτοκρατορικοὺς χρόνους”, *Μακεδονικά μελετήματα*, 16-21.

KARADEDOS, G. (1990) : “Το Ωδεῖο των Θερμών στο Δίον”, in : *Το Ωδεῖο των Θερμών στο Δίον 1990*, 30-48.

— (1993) : “Το υδραγωγεῖο και η κεντρικὴ δεξαμενὴ του αρχαίου Δίου”, *AEMTh*, 4 (1990), 217-229.

— (2010) : “Μελέτη αναστήλωσης ανάδειξης του ιερού της Μητέρας των Θεῶν Αυτόχθονος στη Λευκόπετρα Ημαθίας”, *AEMTh*, 21 (2007), 115-122.

KARADEDOS, G., K. THEOCHARIDOU, V. ALLAMANI et V. MISAILIDOU (2001) : “Αποκατάσταση του αρχαίου θεάτρου της Μίεζας”, *AEMTh*, 13 (1999), 521-534.

KARAGIANNI, F.G. (2004) : “Η Βέροια και η ευρύτερη ρεριοχή στην περίοδο μετάβασης από την αρχαιότητα στο χριστιανικό κόσμο”, in : *Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου...* 2004, 113-128.

KARAMITROU-MENTESIDI, G. (1985) : “Ο μακεδονικός τάφος στη Σπηλιά Εορδαίας”, *AD*, 40 (1985), Mel. A', 242-280.

- (1986) : “Δύο επιγραφές στήλες από τον νομό Κοζάνης”, *AEph*, 1986, 147-153.
- (1988) : “Ο μακεδόνικος τάφος Σπηλιάς Εορδαίας”, *AEMTh*, 1 (1987), 23-36.
- (1997) : “Αιανή 1983-1997”, *AEMTh*, 10A (1996), 23-40.
- (1998a) : “Από την Ελιμιοτιδα στην Κατω Μακεδονία”, in : LILIMPAKI-AKAMATI et TSAKALOU-TZANAVARI 1998, 103-113/4.
- (1998b) : “Ο μακεδονικός τάφος στους Πύργους Εορδαίας”, *AEMTh*, 9 (1995), 25-38.
- (1999) : *Βόιον - Νότια Ορεστίς : αρχαιολογική έρευνα και ιστορική τοπογραφία*, Thessalonique.
- (2000a) : “Ξηρολίμνη Κοζάνης 1998”, *AEMTh*, 12 (1998), 465-480.
- (2000b) : “Πολύμυλος Κοζάνης 1998”, *AEMTh*, 12 (1998), 481-502.
- (2001a) : “Νομός Κοζάνης : ανασκαφές εν οδοίς και παροδίω”, *AEMTh*, 13 (1999), 337-368.
- (2001b) : “Νομός Κοζάνης : νεώτερα επιγραφικά ευρήματα”, in : *Α' Πανελλήνιο Συνέδριο Επιγραφικής. Στήν Μνήμη Δημητρίου Καναστούλη. Θεσσαλονίκη 22-23 Οκτωβρίου 1999*, Thessalonique, 49-78.
- (2002) : “Νομός Κοζάνης 2000. Ανασκαφές εν οδοίς και παροδίω”, *AEMTh*, 14 (2000), 607-640.
- (2005) : “Εορδαία : δήμος Αγίας Παρασκευής”, *AEMTh*, 15 (2001), 611-630.
- (2006a) : “Βόρεια Εορδαία-Βεγορίτιδα : Αρχαιολογική- Ιστορική έρευνα και προοπτικές ανάπτυξης”, in : *Η λίμνη Βεγορίτιδα σήμερα, συμπεράσματα, προτάσεις, έργα. Πρακτικά, Αρνισσα 23 Μαΐου 2004*, Thessalonique, 88-123.
- (2006b) : “Οι κεραμεικοί κλίβανοι στον Πολύμυλο Κοζάνης”, in : *2^ο Διεθνές συνέδριο αρχαίας ελληνικής τεχνολογίας. Πρακτικά*, Athènes, 204-212.
- (2007a) : “Μαυροπηγή 2005 : λιγνιτωρυχεία και αρχαιότητες”, *AEMTh*, 19 (2005), 511-539.
- (2007b) : “Αιανή και Σπηλιά”, *AEMTh*, 19 (2005), 495-509.
- (2008a) : “Νομός Κοζάνης 2006 : Πολύμυλος, Κλείτος, Περδίκκας, Μικρόκαστρο, Αλιάκμων”, *AEMTh*, 20 (2006), 847-874.
- (2008b) : *Aiani : Archaeological sites and museum*, Aianè.
- (2009) : “Αιανή και νομός Κοζάνης δέκα χρόνια έρευνας”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 105-126.
- (2011a) : “Εορδαία 2009. Η έρευνα στην Αναρράχη και στη Μαυροπηγή”, *Το Αρχαιολογικό Έργο στην Άνω Μακεδονία*, 1 (2009), 275-300.
- (2011b) : “Εορδαία 2008 : Η έρευνα στη Σπηλιά και τη Μαυροπηγή”, *AEMTh*, 22 (2008), 39-56.
- KARAMITROU-MENTESIDI, G. et M. VATALI (1999) : “Πολύμυλος Κοζάνης”, *AEMTh*, 11 (1997), 81-92.
- (2001) : “Πολύμυλος Κοζάνης 1999”, *AEMTh*, 13 (1999), 369-398.

KARAMPERI, M. (2005) : “Η μεταλλαγή του οικιστικού χαρακτήρα της νοτιοανατολικής Θεσσαλονίκης”, *AEMTh*, 17 (2003), 227-232.

KARAMPERI, M. et E. CHRISTODOULIDOU (1998) : “Νέα ανασκαφικά στοιχεία από το Γαλεριανό Συγκρότημα”, *AEMTh*, 9 (1995), 219-231.

— (1999) : “Η διαχρονικότητα της Θεσσαλονίκης μέσα από το Γαλεριανό Συγκρότημα”, *AEMTh*, 11 (1997), 393-400.

— (2000) : “Ανάκτορο Γαλερίου : « Χώρος Δ » και Νότια Στοά”, *AEMTh*, 12 (1998), 103-112.

— (2004) : “Γαλεριανά έργα υποδομής”, *AEMTh*, 16 (2002), 307-315.

KARAMPERI, M., E. CHRISTODOULIDOU et A. KAÏAFA (1997) : “Το ανασκαφικό έργο στο Γαλεριανό Συγκρότημα”, *AEMTh*, 10 (1996).

KARVONIS, P. (2004) : *Lieux et locaux de vente dans la Grèce égéenne du IV^e au début du I^{er} siècle av. J.-C.*, Thèse doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, France.

— (2007) : “*Le vocabulaire des installations commerciales en Grèce aux époques classique et hellénistique*”, in : ANDREAU J. et V. CHANKOWSKI, *Vocabulaire et expression de l'économie dans le monde antique*, Pessac.

KARYDAS, N. (1999) : “Τοπογραφικές παρατηρήσεις και πολεοδομική οργάνωση της περιοχής νοτιοδυτικά της Ροτόντας με αφορμή τρεις νέες ανασκαφές οικοπέδων”, *AEMTh*, 11 (1997), 439-453.

KEFALIDOU, E. (2009) : *Ασώματα : ένα αρχαϊκό νεκροταφείο στην Ημαθία*, Thessalonique.

KEFALIDOU, E. et K. MOSCHAKIS (1998) : “Αρχαιολογικές έρευνες στην Εορδαία : ανασκαφή στην Άσπρη Πόλη και μια νέα επιγραφή από τον Φιλώτα”, *AEMTh*, 9 (1995), 39-46.

KEFALIDOU, E. et P.M. NIGDELIS (2000) : “Die Eordaier und das Koinon der Makedonen in einer neuen Ehreninschrift”, *Hermes*, 128, 2000.

KERAMOPOULLOS, A. (1930) : “Ανασκαφαί παρὰ τὴν Φλώρινα τῆς Ἰανώ Μακεδονίας”, *PAE*, 1930, 74-78.

— (1932a) : “Ανασκαφαί καὶ ἔρευναι ἐν τῇ Ἰανώ Μακεδονία”, *AEph*, 1932, 48-133.

— (1932b) : “Ἐρευναι καὶ ἀνασκαφαί ἐν Δυτ. Μακεδονία”, *PAE*, 1932, 44-47.

— (1933) : “Ἐρευναι ἐν Δυτ. Μακεδονία”, *PAE*, 1933, 58-69.

— (1934) : “Ανασκαφαί καὶ ἔρευναι ἐν Μακεδονία”, *PAE*, 1934, 67-91.

KINCH, K.F. (1920) : *Le tombeau de Niaousta, tombeau macédonien*, Copenhagen.

KOKKOPOU-ALEVRA, G., E. POUPAKI, A. EVSTATHOPOULOS et A. CHATZIKONSTANTINOU (2004) : *Corpus αρχαίων λατομείων. Λατομεία του ελλαδικού χώρου από τους προϊστορικούς έως τους μεσαιωνικούς χρόνους*, Athènes.

KOLB, F. et E. MULLER-LUCKNER (2004) : *Chora und Polis*, Schriften des Historischen Kollegs, Munich.

KONTOGOULIDOU, E. (2012) : “Αιγές-Βεργίνα: ένα ταξίδι στο χρόνο”, in : *Ιο Επιστημονικό*

Συνέδριο για την Ημαθία (Ιστορία – Αρχαιολογία – Τέχνη – Λαογραφία), 29 Σεπτεμβρίου έως τις 3 Οκτωβρίου 2010, Βέροια, 2012.

KOTSAKIS, K., D. UREM-KOTSOU, J. STRATIS, J. STEFANIDOU-STEFANATOU, S. MITKIDOU et E. DIMITRAKOUDI (2011) : “Characterization by gas chromatography–mass spectrometry of diterpenoid resinous materials in Roman-age amphorae from northern Greece”, *European Journal of Mass Spectrometry*, 17, 6, 581.

KOTTARIDI, A. (1997) : “Βεργίνα 1997”, *AEMTh*, 10A (1996), 79-92.

— (1999) : “Το αρχαιολογικό έργο της ΙΖ’ΕΠΚΑ στη Βεργίνα. Το ιστορικό της έκθεσης των θησαυρών των βασιλικών τάφων”, *AEMTh*, 11 (1997), 129-137.

— (2002) : “Από τη νεκρόπολη των Αιγών στον νεολιθικό οικισμό των Πιερίων”, *AEMTh*, 14 (2000), 527-535.

— (2004) : “Οι ανασκαφές στη Τζαμάλα Βερμίου το 2001. Μεγάλα έργα και αρχαιότητες”, *AEMTh*, 16 (2002), 501-508.

— (2005a) : “Σωστικές ανασκαφές της ΙΖ’ΕΠΚΑ στη νεκρόπολη και την ευρύτερη περιοχή των Αιγών το 2000”, *AEMTh*, 15 (2001), 509-512.

— (2005b) : “Τζαμάλα 1999/2000”, *AEMTh*, 15 (2001), 501-507.

— (2006) : “Η ανασκαφή της ΙΖ’ΕΠΚΑ στην πόλη και στη νεκρόπολη των Αιγών το 2003-2004 : νέα στοιχεία για τη βασιλική ταφική συστάδα της Ευρυδικής και το τείχος της αρχαίας πόλης”, *AEMTh*, 18 (2004), 527-541.

— (2008) : “Η έρευνα στις Αιγές, μια πόλη κατά κόμας”, *AEMTh*, 20 (2006), 773-780.

KOTTARIDI, A., V. STAMATOPOULOU et M. YEROULANOU (2002) : “Discovering Aegae, the old Macedonian capital”, in : *Excavating classical culture. Recent archaeological discoveries in Greece*, Oxford, 2002, 75-81.

KOTTARIDOU, A. (1988) : “Ανασκαφή στο ΒΔ τμήμα της πόλης των Αιγών”, *AEMTh*, 1 (1987), 109-118.

— (1992) : “Βεργίνα 1989. Ανασκαφή στο νεκροταφείο στα βορειοδυτικά της αρχαίας πόλης”, *AEMTh*, 3 (1989), 1-11.

— (1993) : “Βεργίνα 1990. Ανασκαφή στο νεκροταφείο και στο βορειοδυτικό τμήμα της αρχαίας πόλης”, *AEMTh*, 4 (1990), 35-44.

— (1994) : “Βεργίνα 1991. Τοπογραφικές έρευνες στην περιοχή και ανασκαφή στο νεκροταφείο των Αιγών”, *AEMTh*, 5 (1991), 23-30.

— (1995) : “Βεργίνα 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 67-79.

— (1997a) : “Ανασκαφή Βεργίνας”, *AEMTh*, 7 (1993), 77-82.

— (1997b) : “Σωστικές ανασκαφές της ΙΖ’ Εφορείας Προϊστορικών και Κλασικών Αρχαιοτήτων στη Βεργίνα”, *AEMTh*, 7 (1993), 83-88.

KOTTARIDOU, A. et T. VAKOULIS (1995) : “Ανασκαφικές έρευνες στην ευρύτερη περιοχή της Βεργίνας-Πουρνάρι 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 81-84.

KOTZIAS, N.C. (1948) : “Λείβηθρα, Πίμπλεια, Πιερίς, ή πατρίς τοῦ Ὀρφέως”, *AEph*, 1948-1949, 25-40.

KOUKOUVOU, A.G. (2001) : “Ανασκαφική ερευνά στον άξονα της Εγνατίας οδού : Νομός Ημαθίας”, *AEMTh*, 13 (1999), 567-578.

— (2002) : “Ανασκαφή έρευνα στον άξονα της Εγνατίας οδού : Ασώματα Βέροιας”, *AEMTh*, 14 (2000), 563-574.

— (2004) : “Παλιομάννα Μέσης και Ασώματα Βέροιας : Η έρευνες δύο νέων αρχαιολογικών θέσεων με αφορμή την κατασκευή του άξονα της νέας Εγνατίας οδού”, in : *Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου...* 2004, 55-70.

— (2005) : “Ανασκαφή έρευνα στον άξονα της Εγνατίας οδού : Ασώματα Βέροιας”, *AEMTh*, 15 (2001), 575-586.

— (2012) : *Λίθον λατομείν : από τα λατομεία των Ασωμάτων Βέροιας στα οικοδομήματα των Μακεδόνων βασιλέων : μελέτη για την εξόρυξη πωρολίθου στην αρχαιότητα*, Thessalonique.

KOUKOUVOU, A.G. et I. PSARRA (2004) : “Αρχαία Μίεζα. Η ανασκαφική έρευνα σε μια σημαντική πόλη του μακεδονικού βασιλείου”, in : *Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου...* 2004, 237-254.

— (2011) : “The agora of ancient Mieza : The public face of an important Macedonian City”, in : GIANNIKOURI A., éd., *Η Αγορά στη Μεσόγειο : από τους ομηρικούς έως τους ρωμαϊκούς χρόνους : πρακτικά Διεθνές επιστημονικό συνέδριο, Κως, 14-17 Απριλίου 2011* 2011, 223-238.

KOUREMPANAS, T. (2012) : “Un atelier monétaire sur l’agora de Pella”, in : CHANKOWSKI et KARVONIS 2012a, 333-339.

KOUSOULAKOU, N. (1995) : “Από τις ανασκεφές της Θεσσαλονίκης κατά το 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 305-310.

KOUZELI, K. (2010) : “Λίθοι του ανακτόρου των Αιγών : φύση, κατάσταση διατήρησης, προτάσεις συντήρησης”, *AEMTh*, 21 (2007), 149-156.

KREMYDI, S. (2011) : “Coinage and Finance”, in : LANE FOX 2011, 159-178.

KREMYDI-SICILIANOU, S. (1996) : *Η Νομισματοκοπία της Ρωμαϊκής αποικίας του Δίου = The coinage of the Roman colony of Dion*, Athènes.

— (2004) : *Multiple concealments from the sanctuary of Zeus Olympios at Dion : three Roman provincial coin hoards*, Paris.

LANE FOX, R.J. (2011) : “Introduction : dating the Royal Tombs at Vergina”, in : LANE FOX 2011, 1-34.

LANE FOX, R. J., éd., (2011) : *Brill's companion to ancient Macedon : studies in the archaeology and history of Macedon, 650 BC-300 AD*, Leiden-Boston, 2011.

LARSEN, J.A.O. (1959) : “Roman Greece”, in : FRANK, T., *An Economic Survey of Ancient Rome*, New York, 1959, 259-498.

LEAKE, W.M. (1835) : *Travels in Northern Greece*, Londres.

LEMERLE, P. (1934) : “Inscription latines et grecques de Philippes I”, *BCH*, 58 (1934), 448-483.

LEVEAU, P. (1997) : “Environnement et développement économique en Provence à l’époque romaine : l’apport de l’archéologie des paysages”, *hes*, 16, 3, 323-342.

— (2002) : “Introduction : les incertitudes du terme *villa* et la question du *vicus* en Gaule Narbonnaise”, *RAN*, 35, 1, 5-26.

— (2008) : “The western province”, in : SCHEIDEL *et al.* 2008, 651-670.

— (2014a) : “Épigraphie et archéologie des lieux d’hébergement : une confrontation des données”, in : DEMOUGIN S. et M. NACARRO CABALLERO, éd.s., *Se déplacer dans l’Empire romain : Approches épigraphiques. XVIIIe rencontre franco-italiennes d’épigraphie du monde romain, Bordeaux 7-8 octobre 2011*, Pessac 11-29.

— (2014b) : “Villa, romanisation, développement économique entre idéal-type wéberien et modélisation territoriale”, in : APICELLA C. et M.-L. HAACK, F. LEROUXEL F., *Les affaires de Monsieur Andreau. Économie et société du monde romain*, 97-106.

LILIMPAKI-AKAMATI, M. (1988) : “Ανασκαφική έρευνα στην περιοχή του Καναλιού της Πέλλας”, *AD*, 1 (1987), 137-145.

— (1991) : “Πέλλα : Στοιχεία « Γεωργικής Τέχνης »”, *AEMTh*, 2 (1988), 91-99.

— (1994) : “Ανασκαφική έρευνα στην περιοχή του Καναλιού της Πέλλας κατά την περίοδο 1988-1991”, *AEMTh*, 5 (1991), 83-95.

— (1996) : *Το Θεσμοφόριο της Πέλλας*, Athènes.

— (1997a) : “Κτιριακά συγκροτήματα στην περιοχή του καναλιού της Πέλλας”, *AEMTh*, 10 (1996), 93-104.

— (1997b) : “Νέο εργαστήριο κεραμικής και κοροπλαστικής στην Πέλλα”, *AEMTh*, 7 (1993), 171-182.

— (1998) : “Για τη μεταλλοτεχνία της Πέλλας”, in : LILIMPAKI-AKAMATI et TSAKALOU-TZANAVARI 1998, 127-140.

— (1999) : “Συγκροτήματα εργαστηρίων και λουτρών στην Πέλλα”, *AEMTh*, 11 (1997), 193-203.

— (2000) : *Το ιερό της Μητέρας των Θεών και της Αφροδίτης στην Πέλλα*, Thessalonique.

— (2002) : “Νέες ανασκαφικές έρευνες στην Πέλλα”, *AEMTh*, 14 (2000), 407-420.

— (2005) : “Ανασκαφή έρευνα στην περιοχή του Φάκου της Πέλλας”, *AEMTh*, 17 (2003), 465-483.

— (2007) : “Ανασκαφική έρευνα στην Πέλλα το 2005”, *AEMTh*, 19 (2005), 391-406.

— (2009) : “Το αρχαιολογικό έργο στην Πέλλα, 1987-2007”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 169-184.

— (2011a) : “Pella, la nouvelle capitale”, in : DESCAMPS-LEQUIME 2011, 270-272.

— (2011b) : “Pella. The « greatest of the cities in Macedonia ». The new capital of the kingdom of Macedon”, in : *Heracles to Alexander the Great...* 2011, 219-224.

LILIMPAKI-AKAMATI, M. et K. TSAKALOU-TZANAVARI, éd.s. (1998) : *Μνείας χάριν: τόμος στη μνήμη Μαίρης Σιγανίδου*, Thessalonique.

LILIMPAKI-AKAMATI, M. et I. AKAMATIS (2004) : *Πέλλα και η περιοχή της = Pella and its environs*, Athènes.

— (2006) : *Η Ελληνιστική πόλη της Φλώρινας*, Thessalonique.

LILIMPAKI-AKAMATI, M. et K. TROCHIDIS (2006) : “Νέος μακεονικός τάφος στα Λεθκάδια Ημαθίας”, *AEMTh*, 18 (2004), 465-484.

LILIMPAKI-AKAMATI, M., A. STRITSIDOU et I. AKAMATIS (2008) : *Πέλλης 2. Ο πολυθάλαμος τάφος της Πέλλας : Πήλινα αγγεία, Νομίσματα*, Thessalonique.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K. (1995) : “Ανασκαφικές έρευνες μέσα στο κάστρο του Πλαταμώνα”, *AEMTh*, 6 (1992), 249-258.

— (1997a) : “Αιγαί: Παλαιοχριστιανικοί χρόνοι”, in : *Αφιέρωμα στον N.G.L. Hammond*, Thessalonique, 285-293.

— (1997b) : “Νέα ανασκαφικά ευρήματα στο Κάστρο του Πλαταμώνα”, *AEMTh*, 7 (1993), 235-239.

— (1999) : “Ανασκαφικές εργασίες στο Κάστρο του Πλαταμώνα 1995-1997”, *AEMTh*, 11 (1997), 241-256.

— (2004) : “Παραγωγική μονάδα ασβεστίου της παλαιοχριστιανικής περιόδου στο λιμάνι του Κάστρου του Πλαταμών”, in : *Αρχαιολογικά τεκμήρια βιοτεχνικών εγκαταστάσεων κατά τη Βυζαντινή εποχή : 5ος-15ος αιώνας : ειδικό θέμα του 22ου συμποσίου βυζαντινής και μεταβυζαντινής αρχαιολογίας και τέχνης, Αθήνα, 17-18 Μαΐου 2002*, Athènes, 89-182.

— (2006) : *Το Κάστρο του Πλαταμώνα*, Athènes.

— (2008) : “Αποτελέσματα των αρχαιολογικών ερευνών στο κάστρο του Πλαταμώνα και την περιοχή του κατά τη διάρκεια των εργασιών της εκεί διάνοιξη της σήραγγας του τρένου από την ΕΡΓΟΣΕ”, in : *AIKATERINIDIS 2008*, 159-176.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K. et E. MASTORA (1999) : “Ανασκαφική έρευνα στον λόφο « νεκροταφείου » στον Νέο Παντελεήμονα Πιερίας”, *AEMTh*, 11 (1997), 267-274.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K. et V. MESSIS (1999) : “Σωστική ανασκαφή στις τοποθεσίες Πρώτη και Δεύτερη Μισγάγκεια στην περιοχή των Κάστρων των Πλαταμώνα”, *AEMTh*, 11 (1997), 275-287.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K. et al. (2001) : “Ανασκαφικές έρευνες στην περιοχή του κάστρου Πλαταμώνα 1998-1999”, *AEMTh*, 13 (1999), 435-464.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K., V. XANTHOS, A. TOKMAKIDOU et P. FOTIADIS (2005a) : “Έρευνες στο κάστρο του Πλαταμώνα”, *AEMTh*, 15 (2001), 401-414.

LOVERDOU-TSIGARIDA, K., V. MESSIS, E. MASTORA, V. KARAGIANNI et M. KONTOGIANNOPOULOU (2005b) : “Το τέλος της ανασκαφικής έρευνας στην Κρανιά Ν. Παντελεήμονα Πιερίας”, *AEMTh*, 15 (2001), 415-423.

LUCAS, G. (1992) : “La Tripolis de Perrhébie et ses confins”, in : *BLUM et al. 1992*, 93-137.

MACKAY, P.A. (1977) : “The Route of the Via Egnatia around Lake Ostrovo”, in : *Ancient Macedonia*, II (1973), 201-210.

MAKARONAS, C. (1936) : “Εκ τῆς Ἑλμείας καὶ τῆς Ἑορδαίας. Ἀρχαιολογικὴ συλλογὴ Κοζάνης”, *AEph*, 1936, p. 3-14.

— (1937) : “Νέαι εἰδήσεις ἐκ Δίου τοῦ Πιερικοῦ. Ἡ θέσις τοῦ ἱεροῦ τοῦ Διὸς”, *AEph*, 1937, 527-533.

MALAMIDOU, V. (2005) : *Roman Pottery in Context : Fine and Coarse wares from five sites in north-eastern Greece*, Oxford.

MANOLEDAKIS, M. (2007) : “Ἡ θέσις των Αἰγῶν στη «Γεωγραφία» του Κλαυδίου Πτολεμαίου”, *AEMTh*, 19 (2005), 483-494.

MARC, J.-Y. (*à paraître*) : “Les villes de Macédoine : un modèle de l’urbanisme hellénistique ?”, in : *Mélanges en l’honneur de X. Lafon*.

— (1998) : “Les agoras grecques d’après les recherches récentes”, *Histoire de l’art*, 42-43, 3-15.

— (2004-2005) : “Rapports sur les travaux de l’École française d’Athènes en 2003 et 2004 à Thasos”, *BCH*, 128-129 (2005-2005), 752-759.

MARKI, E. (1990) : “Παρατηρήσεις στον οικισμό της αρχαίας Πύδνας”, in : PETRIDIS 1990, 45-50.

— (1992) : “Ανασκαφή Κάστρου Πύδνας 1989”, *AEMTh*, 3 (1989), 177-187.

— (1994) : “Ανασκαφή βυζαντινού πανδοχείου στην Πύδνα”, *AEMTh*, 5 (1991), 171-190.

— (1997a) : “Ανασκαφή στα Λουλούδια Κίτρους”, *AEMTh*, 7 (1993), 223-234.

— (1997b) : “Συμπεράσματα από τις ανασκαφές τη 9ης Εφορείας Βυζαντινών Αρχαιοτήτων στην Βόρεια Πιερία”, *AEMTh*, 10 (1996), 239-258.

— (1998a) : “Ανασκαφή στις Λουλουδιές Κίτρους”, *AEMTh*, 8 (1994), 151-157.

— (1998b) : “Ανασκαφή Λουλουδιών 1995”, *AEMTh*, 9 (1995), 195-201.

— (1999a) : “Μια άγνωστη πόλη των παλαιοχριστιανικών χρόνων στην Πιερία”, in : *Μια άγνωστη πόλη των παλαιοχριστιανικών χρόνων στην Πιερία* 1999, 723-733.

— (1999b) : “Λουλουδιές 1997”, *AEMTh*, 11 (1997), 289-296.

— (2001) : “Λουλουδιές 1999”, *AEMTh*, 13 (1999), 425-433.

— (2004a) : “Χρονικό και προοπτικές δύο ανασκαφών στην Πιερία”, *AEMTh*, 16 (2002), 427-435.

— (2004b) : “Χωροθέτηση παραγωγικών και εργαστηριακών δραστηριοτήτων στο επισκοπικό συγκρότημα των Λουλουδιών Πιερίας”, in : *Αρχαιολογικά τεκμήρια βιοτεχνικών εγκαταστάσεων κατά τη Βυζαντινή εποχή : 5ος-15ος αιώνας : ειδικό θέμα του 22ου συμποσίου βυζαντινής και μεταβυζαντινής αρχαιολογίας και τέχνης, Αθήνα, 17-18 Μαΐου 2002*, Athènes, 27-45.

— (2008) : “Το επισκοπικό συγκρότημα στις Λουλουδιές (résumé disponible en anglais)”, in : AIKATERINIDIS 2008, 89-116.

MARKOVITS, M. (2003) : *Die orgel im Altertum*, Leiden – Boston.

MARTIN, R. (1951) : *Recherches sur l’Agora Grecques, étude d’histoire et d’architecture*

urbaines, Paris.

McDONALD, W.A. et G. RAPP, éd. (1972) : *The Minnesota Messenia expedition: Reconstructing a bronze age regional environment*, Minneapolis.

MILLETT, P. (2010) : “The Political Economy of Macedonia”, in : ROISMAN et WORTHINGTON 2010, 472-504.

MISAILIDOU-DESPOTIDOU, V. (1993) : “Από το νεκροταφείο της αρχαίας Μίεζας”, *AEMTh*, 4 (1990), 127-141.

MONTEIX, N. (2010) : *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d’Herculanum*, Rome.

— (2011) : “De « l’artisanat » aux métiers. Quelques réflexions sur les savoir-faire du monde romain à partir de l’exemple pompéien”, in : MONTEIX N. et N. TRAN, *Les savoirs professionnels des gens de métier. Études sur le monde du travail dans les sociétés urbaines de l’Empire romain*, Naples, 2011.

— (2012) : “« Caius Lucretius [...], marchand de couleurs de la rue des fabricants de courroies ». Réflexion critiques sur les concentrations de métiers à Rome”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 333-352.

MORLEY, N. (2011) : “Cities and Economic Development in the Roman Empire”, in : BOWMAN et WILSON 2011, 143-160.

MOSCHAKIS, K. (1997) : “Ανασκαφικές Έρευνες στην Ασπρη Πόλη” *Περδίκκα Εορδαίας*, *Δυτικομακεδονικά Γράμματα*, 8, 143-154.

— (1998) : “Φιλώτας Φλώρινας, δύο χρόνια ανασκαφής”, *Εταιρία, περιοδική έκδοση της εταιρίας γραμμάτων και τεχνών Φλώρινας*, 30, 19-32.

— (2000a) : “Ο κεραμικός κλίβανος K3 στον Φιλώτα Φλώρινας”, *AAA*, XXIX-XXXI (1996-98), 189-199.

— (2000b) : “Κεραμικά εργαστήρια των ελληνιστικών και ρωμαϊκών χρόνων στο Φιλώτα Φλώρινας”, *Δυτικομακεδονικά Γράμματα*, 11, 51-68.

— (2003) : “Αρχαιότητες στο Φαράγγι Φλώρινας: Τοπογραφικές Παρατηρήσεις”, *Ελμειακά*, 22, 51, 117-135.

— (2011) : “Ακρινή Κοζάνης: Σωστική ανασκαφή οικοπέδου αρ. 165”, *Το Αρχαιολογικό Έργο στην Άνω Μακεδονία*, 1.

MULLER, A. (1996) : *Les terres cuites votives du Thesmophorion : de l’atelier au sanctuaire*, *Études thasiennes*, 17, Athènes.

.

MÜLLER, C. (2010) : *D’Olbia à Tanaïs : territoires et réseaux d’échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Pessac.

NIGDELIS, P.M. et A. ARVANITAKI (2012) : “Direct Taxation in Roman Macedonia : A New Votive Inscription of a δεκάπρωτος in an Unknown City of Western Pieria”, *Chiron*, 42 (2012), 272-286.

OIKONOMOS, G. (1915) : *Επιγραφαί της Μακεδονίας*, Athènes.

OUZOULIAS, P. (2011) : “Compte rendu de « The Cambridge Economic History of the Graeco-Roman World, Cambridge (2007) », Table-ronde, Nanterre, 13 février 2010. Ch. 24 [The western Provinces, Ph. Leveau]”, *Pallas*, 17/1, 121-134.

PALIADELI, C. (1988) : “Ανασκαφή στην περιοχή του ιερού της Εύκλειας στη Βεργίνα”, *AEMTh*, 1 (1987), 101-108.

PALIADELI, C., A. KYRIAKOU, E. MITSOPOULOU et A. TOURTAS (2011a) : “Παλαιές υποχρεώσεις και νέα ευρήματα στις Αιγές”, *AEMTh*, 22 (2008), 177-182.

PALIADELI, C., P. PAPAGEORGIOU, I. MANIATIS, S. TRIANTAPHYLLOU, A. KYRIAKOU et A. TOURTAS (2011b) : “Μικροανασκαφή σ'ένα αναπάντεχο εύρημα από την αγορά των Αιγών : η διεπιστημονική προσέγγιση”, *AEMTh*, 22 (2008), 183-190.

PANDERMALIS, D. (1981) : “Ανασκαφή Δίου”, *PAE*, 1981, 62-66.

— (1982) : “Ανασκαφή Δίου”, *PAE*, 1982, 66-68.

— (1983) : “Ανασκαφή Δίου”, *PAE*, 1983, 55-57.

— (1984) : “Οι επιγραφές του Δίου”, in : *Πρακτικά του Η' Διεθνούς Συνεδρίου Ελληνικής και Λατινικής Επιγραφικής, Αθήνα 3 - 9 Οκτωβρίου 1982*, 2, Athènes, 271-277.

— (1988) : “Η ανασκαφή μιας αίθουσας συμποσίων στο Δίον”, *AEMTh*, 1 (1987), 181-183.

— (1990) : “Στους δρόμους και τα εργαστήρια του Δίου”, in : *Οι Αρχαιολόγοι μιλούν για την Πιερία : καλοκαίρι 1986*, 10-15.

— (1991) : “Η ανασκαφή του Δίου”, *AEMTh*, 2 (1988), 147-152.

— (1992) : “Δίον. Ο τομέας της έπαυλης του Διονύσου το 1989”, *AEMTh*, 3 (1989), 141-148.

— (1993) : “The excavations at Dion”, *AEMTh*, 4 (1990), 189-194.

— (1994) : “Ανασκαφή Δίου”, *AEMTh*, 5 (1991), 137-144.

— (1995) : “Η ύδραυλις του Δίου”, *AEMTh*, 6 (1992), 217-222.

— (1997a) : *Dion, le site archéologique et le musée*, Athènes.

— (1997b) : “Η ανασκαφή του Δίου κατά το 1993 και η χάλκινη διόπτρα”, *AEMTh*, 7 (1993), 195-199.

— (1997c) : “Δίον. Η δεκαετία των ανασκαφών 1987 - 1997”, *AEMTh*, 10 (1996), 205-213.

— (1998a) : “Ανασκαφή του Δίου κατά το 1994 και το ανάγλυφο της νάβλας”, *AEMTh*, 8 (1994), 131-136.

— (1998b) : “Ανασκαφή Δίου 1995”, *AEMTh*, 9 (1995), 167-172.

— (1999a) : *Δίον, η ανακάλυψη*, Athènes.

— (1999b) : “Δίον 1997. Ο επιστάτης, οι πελειγάνες και οι λοιποί πολίτες”, *AEMTh*, 11 (1997), 233-240.

— (2000) : “Δίον 1998. Εκατόμβες και σωτήρια”, *AEMTh*, 12 (1998), 291-298.

- (2002) : “Δίον 2000”, *AEMTh*, 14 (2000), 377-384.
 - (2004) : “Δίον 2002. Η αγορά και άλλα”, *AEMTh*, 16 (2002), 417-425.
 - (2005a) : “Διέων ύαλα σκεύη”, *AEMTh*, 15 (2001), 347-354.
 - (2005b) : “Ζευς Ὑψιστος και άλλα”, *AEMTh*, 17 (2003), 417-424.
 - (2006) : “Οι ανασκαφές στο Δίον το 2004 και τα ευρήματα της εποχής των φιλαλέξανδρων βασιλέων”, *AEMTh*, 18 (2004), 377-382.
 - (2007) : “Δίον 2005. Ανασκαφές, έργα ανάδειξης και disjecta membra”, *AEMTh*, 19 (2005), 373-379.
 - (2008) : “Δίον 2006”, *AEMTh*, 20 (2006), 567-575.
 - (2009) : “Δίον. Ιστορικά και λατρευτικά”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 261-272.
 - (2010) : “Δίον 2006”, *AEMTh*, 21 (2007), 171-178.
- PAPAEFTHYMIΟΥ, E. (2002) : *Edessa de Macédoine : étude historique et numismatique*, Athènes.
- PAPAEFTHYMIΟΥ-PAPANTHIMΟΥ, A. et A. PILALI-PAPASTERIOU (1995) : “Ανασκαφή στο Αρχοντικό Γιαννιτσών”, *AEMTh*, 6 (1992), 151-161.
- PAPAZOGLΟΥ, F. (1959) : “Sur les Koina régionaux de la Haute Macédoine”, *ZA*, 9 (1959), 163-171.
- (1979) : “Quelques aspects de l’histoire de la province de Macédoine”, *ANRW*, II, 7.1, p. 302-369.
 - (1988) : *Les villes de Macédoine à l’époque romaine*, Paris - Athènes.
 - (1990) : “La population des colonies romaines en Macédoine”, *ZA*, 40 (1990), 111-124.
 - (1992) : “Political and administrative developments”, in : SAKELLARIOU M. B., éd., *Macedonia : 4000 years of Greek History and Civilization*, Athènes, 192-199.
- PAPPA, M. (2008) : “Νεολιθικό οικισμό στη θέση Αγίασμα Μακρύγιαλου”, in : AIKATERINIDIS 2008, 71-88.
- PAPPADAKIS, N. (1913) : “Εκ τῆς ἄνω Μακεδονίας”, *Ἀθηνᾶ*, 25 (1913), 430-462.
- PAPPAS, N.B. (2001) : *Ελληνιστική κεραμική από την Αγορά της Πέλλας και την περιοχή της στο Μουσείο Εκμαγείων του Α.Π.Θ.*, Thessalonique.
- PETKOS, A. (1997) : “Τα τείχη της Βέροιας (Προανασκαφική επισκόπηση)”, in : *Μνήμη Μανόλη Ανδρόνικου*, Athènes, 263-276.
- PETRIDIS, T., éd. (1990) : *Μνήμη Δ. Λαζαρίδη: πόλις και χώρα στην αρχαία Μακεδονία και Θράκη. Πρακτικά αρχαιολογικού συνεδρίου, Καβάλα 9 - 11 Μαΐου 1986*, Thessalonique.
- PETSAS, F. (1961) : “Ὠναί ἐκ τῆς Ἡμαθίας”, *AEph*, 1961.
- (1966) : *Ο τάφος των Λευκαδίων*, Athènes.

- (1970) : “Αιγαί, Πέλλα, Θεσσαλονίκη”, in : *Ancient Macedonia*, I (1968), 203-227.
- PETSAS, F., M.B. HATZOPOULOS, L. GOUNAROPOULOU et alii. (2000) : *Inscriptions du sanctuaire de la Mère des Dieux autochtone de Leukopetra (Macédoine)*, Athènes.
- PINGIATOGLOU, S. (1993) : “Το ιερό της Δήμητρας στο Δίον. Ανασκαφή”, *AEMTh*, 4 (1990), 205-215.
- (1994) : “Το ιερό της Δήμητρας στο Δίον. Ανασκαφή 1991”, *AEMTh*, 5 (1991), 145-156.
- (1995) : “Το ιερό της Δήμητρας στο Δίον. Ανασκαφή 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 223-233.
- (1997) : “Το ιερό της Δήμητρας στο Δίον”, *AEMTh*, 10 (1996), 225-232.
- (2005a) : *Δίον, το ιερό της Δήμητρος, οι λύχνοι*, Thessalonique.
- (2005b) : “Το ιερό της Δήμητρας στο Δίον. Ανασκαφή 1998 - 2001”, *AEMTh*, 15 (2001), 355-362.
- (2005c) : “Το ιερό της Δήμητρος στο Δίον, 2002 - 2003”, *AEMTh*, 17 (2003), 425-434.
- (2008) : “Δίον 2004 - 2006. Ανασκαφικές έρευνες στο ιερό του Ασκληπιού και στην πόλη των ελληνιστικών χρόνων”, *AEMTh*, 20 (2006), 577-586.
- (2009) : “Δίον. Τα ιερά της Δήμητρος και του Ασκληπιού : οι ανασκαφές των τελευταίων είκοσι χρόνων”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 285-294.
- PINGIATOGLOU, S., K. VASTELI, E. PAVLOPOULOU et D. TSIAFIS (2013) : “Δίον 2007-2009. Ανασκαφικές έρευνες στο οικοδομικό τετράγωνο της αρχαίας αγοράς”, *AEMTh*, 23 (2009), 141-148.
- PISANI, M. (2012) : “Impianti di produzione ceramica e coroplastica in Sicilia dal periodo arcaico a quello ellenistico : distribuzione spaziale e risvolti socio-economici”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 311-332.
- PLASSART, A. (1921) : “Inscriptions de Delphes, la liste des Théorodques”, *BCH*, 45 (1921), 1-85.
- (1923) : “Inscriptions de Piérie, d’Emathie et de Bottiée”, *BCH*, 47 (1), 1923, 163-189.
- PLIAKOU, G. (2011) : “Comai et ethne. L’organisation spatiale du bassin de Ioannina à la lumière du matériel archéologique”, in : CASTIGLIONI M. P. et J.-C. LAMBOLEY, eds., *L’Illyrie méridionale et l’Épire dans l’Antiquité. V, Actes du Ve Colloque international de Grenoble, 8-11 octobre 2008*, Paris, 631-647.
- POULAKI-PANDERMALIS, E. (1985) : “Τα Λεϊβήθρα”, in : *Οι Αρχαιολόγοι μιλούν για την Πιερία : καλοκαίρι 1984*, Thessalonique.
- (1987) : “Ολύμπος 2 : Μακεδονικόν όρος, μετεωρότατον (κ21)”, in : *Αμητός. Τιμητικός τόμος για τον καθηγητή Μανόλη Ανδρόνικο*, Thessalonique, 687-718.
- (1991) : “Οι ανασκαφές του Ολύμπου”, *AEMTh*, 2 (1988), 173-180.
- (1992) : “Τα περιβόλια των θεών”, *AEMTh*, 3 (1989), 149-152.
- (1998) : “Λεϊβήθρων ἐς χῶρον, ἐμὴν πατρίδα γαῖαν”, *AAA*, XXIII-XXVIII (1990-1995), 56-62.

— (2004) : “Κομπολίοι: πιθεών και αγρέπαυλις σε αμπελώνα της χώρας των Λειβήθρων”, in : *Οἶνον ἱστορῶν III*, Athènes, 45-56.

— (2005a) : “1997-2001 : Έργα εθνικά και άλλα στην περιοχή του μακεδονικού Ολύμπου”, *AEMTh*, 15 (2001), 331-346.

— (2005b) : “Η πηγή Αθηνάς στην περιοχή του μακεδονικού Ολύμπου”, *AEMTh*, 17 (2003), 459-463.

— (2008) : “Κρανιά-Ηρακλείο. Τριά Πλατανιά, Κομπολίο, Βάλτος (résumé disponible en anglais)”, in : AIKATERINIDIS 2008, 117-158.

POULAKI-PANDERMALIS, E. et A. BACHLAS (2006) : “Λείβηθρα 2003-2004”, *AEMTh*, 18 (2004), 383-388.

POULAKI-PANDERMALIS, E. et E. KLINAKI (2010) : “Λείβηθρα”, *AEMTh*, 21 (2007), 161-169.

POULAKI-PANDERMALIS, E., S. KOULIDOU et PAPADOPOULOU E. (2006) : “Λεπτοκαρύα Βάλτος”, *AEMTh*, 18 (2004), 397-406.

— (2010) : “Βάλτος Λεπτοκαρυάς. Εγκατάσταση και νεκροταφείο της εποχής του χαλκού”, *AEMTh*, 21 (2007), 185-190.

POULTER, A.G., M. BECKMANN et P. STRANGE (1998) : “Field Survey at Louloudies: A New Late Roman Fortification in Pieria”, *BSA*, 93, 463-511.

POULTER, A.G. et E. MARKI (1998) : “Field Survey at Louloudies: A New Late Roman Fortification”, *AEMTh*, 9 (1995), 179-193.

POUQUEVILLE, F. (1821) : *Voyage dans la Grèce : comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Epictète, de la Locride hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse ; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces*, Paris.

— (1826-1927) : *Voyage de la Grèce*, Paris.

PRITCHETT, W.K. (1991) : “Livý's route through the lower Olympos in 169 BC”, in : *Studies in Ancient Greek Topography*, 7, 101-136.

PROVOST, S. et G. TIROLOGOS (2008) : “Prospection topographique dans la plaine de Philippos”, *BCH*, 132.2, 707-713.

PSARRA, I. (2005) : “Σωστική ανασκαφή στο Τσιφλίκι Νάουσας κατά το 2003”, *AEMTh*, 17 (2003), 539-551.

— (2013) : “Αρχαία Μίεζα : η ανασκαφή στο δημόσιο κέντρο κατά τα έτη 2004-2008”, *AEMTh*, 23 (2009), 105-115.

RENFREW, C. et M. WAGSTAFF, eds., (1982) : *An Island Polity: the archaeology of exploitation in Melos*, Cambridge.

RHODES, P.J. (2010) : “The Literary and Epigraphic Evidence to the Roman Conquest”, in : ROISMAN et WORTHINGTON 2010, 24-40.

- RICKMAN, G. (1971) : *Roman granaries and store buildings*, Cambridge.
- RIZAKIS, A. D. (à paraître) : “Expropriations et confiscations des terres dans le cadre de la colonisation romaine en Achaïe et en Macédoine”, in : *Expropriations et confiscations en Italie et dans les provinces : la colonisation sous la République et sous l'Empire*, 6-7 juin 2011.
- (1986a) : “Une forteresse macédonienne dans l'Olympe”, *BCH*, 110.1 (1986), 331-346.
- (1986b) : “Η κοινότητα των « συμπραγματευομένων Ρωμαίων » της Θεσσαλονίκης”, in : *Ancient Macedonia*, IV (1983), 511-524.
- RIZAKIS, A.D. (1990) : “Cadastres et espace rural dans le nord-ouest du Péloponnèse”, *DHA*, 16, 1, 259-280.
- (2002) : “L’émigration romaine en Macédoine et la communautés marchande de Thessalonique : perspectives économiques et sociales”, in : HASENOHR C. et C. MÜLLER, eds., *Les Italiens dans le monde grec : II^e s. av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C., circulation, activités, intégration. Actes de la table ronde, École Normale Supérieure, Paris 14-16 mai 1998*, Athènes, 109-132.
- (2003) : “Recrutement et formation des élites dans les colonies romaines de la province de Macédoine”, in : CEBEILLAC-GERVASONI M. et L. LAMOINE, eds., *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Rome, 107-130.
- (2004) : “La littérature gromatique et la colonisation romaine en Orient”, in : BARONI A., A. RAGGI et G. SALMERI, *Coloniae romane nel mondo greco*, Rome, 69-94.
- (2013) : “Rural structures and agrarian strategies in Greece under the Roman Empire”, in : RIZAKIS et TOURATSOGLU 2013, 20-51.
- RIZAKIS, A.D. et I. TOURATSOGLU (1985) : *Επιγραφές Άνω Μακεδονίας: Ελίμεια, Εορδαία, Νότια Αιγαιή, Ορεστίς: τόμος Α' κατάλογος επιγραφών*, Athènes.
- (2013) : *Villae Rusticae. Family and Market-Oriented Farms in Greece under Roman rule. Proceedings of an international congress held at Patrai, 23-24 April 2010*, Athènes.
- RIZAKIS, A.D., A. VASSILOPOULOS, N. EVELPIDOU et M. PETROPOULOS (2000) : “A GIS Database to Process Roman Cadastre and Settlements”, in : De DAPPER M. et F. VERMEULEN, *Géoarchéologie des paysages de l'Antiquité classique, Colloque International Gand 23-24 octobre 1998*, Leiden, 161-166.
- ROBERT, S., éd. (2011) : *Sources et techniques de l'archéogéographie*, Annales littéraires de l'Université de Besançon. Série Environnement, sociétés et archéologie 15, Besançon, France.
- ROBINSON, D.M. (1929-1952) : *Excavations at Olynthus*, Baltimore.
- ROISMAN, J. et I. WORTHINGTON, eds. (2010) : *A companion to ancient Macedonia*, Oxford.
- ROMAIOS, K. (1953-1954) : “Τὸ ἀνάκτορον τῆς Παλατίτας”, *AEph*, 1953-1954, 141-150.
- ROMIOPOULOU, A. et I. TOURATSOGLU (1974) : “Ἐκ τῆς ἀρχαίας Βεροίας”, *Μακεδονικά*, 14, 162-174.
- ROMIOPOULOU, K. et I. TOURATSOGLU (2002) : *Μίεζα : νεκροταφείο υστεροαρχαϊκών - πρώιμων ελληνιστικών χρόνων*, Athènes.
- ROSSER, J. (1999) : “Roman Grevena. The Grevena Project Survey”, in : *Ancient Macedonia*, VI

(1996), 975-986.

ROUGIER-BLANC, S. (2014) : “Architecture et/ou espaces de la pauvreté : habitats modestes, cabanes et « squats » en Grèce ancienne”, in : GALBOIS E. et S. ROUGIER-BLANC, *La pauvreté en Grèce ancienne. Formes, représentations, enjeux*, Pessac, 105-135.

ROUSSET, D. (2004) : “La cité et son territoire dans la province d’Achaïe et la notion de « Grèce romaine »”, *Annales HSS*, 2004/2, 363-383.

RUSSELL, B. (2013) : *The Economics of the Roman Stone Trade*, Oxford.

SAATSOGLU-PALIADELI, C. (1992) : “Βεργίνα 1989 : ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 3 (1989), 25-35.

— (1993) : “Βεργίνα 1990 : ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 4 (1990), 21-34.

— (1994) : “Βεργίνα 1991. Ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 5 (1991), 9-21.

— (1995) : “Βεργίνα 1992. Ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας (1982-1992). Σύντομος απολογισμός”, *AEMTh*, 6 (1992), 51-57.

— (1996) : “Aegae. A reconsideration”, *MDAI(A)*, 111, 225-236.

— (1997a) : “Βεργίνα 1993. Ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 7 (1993), 51-59.

— (1997b) : “Το Ιερό της Εύκλειας στη Βεργίνα”, *AEMTh*, 10A (1996), 55-68.

— (1998) : “Βεργίνα 1994. Ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 8 (1994), 109-117.

— (2001a) : “Βεργίνα 1998-1999. Ανασκαφή στο ιερό της Εύκλειας και στη θόλο του ανακτόρου”, *AEMTh*, 13 (1999), 541-551.

— (2001b) : “Το ιερό της Ευκλείας στη Βεργίνα. Σύντομη επισκόπηση των ανασκαφικών αποτελεσμάτων στην αγορά των Αιγών”, *Εγνατία*, 5 (1995-2000), 247-255.

— (2004a) : “Βεργίνα 2000-2002. Ανασκαφή στο Ιερό της Εύκλειας”, *AEMTh*, 16 (2002), 479-490.

— (2004b) : “Βεργίνα-Αιγές. Ιστορία και τέχνη στην κοιτίδα του μακεδονικού βασιλείου”, in : *Γνωριμία με τη Γη του Αλεξάνδρου...* 2004, 71-79.

— (2008) : “Βεργίνα 2003-2006. Τα πεπραγμένα της πανεπιστημιακής ανασκαφής στις Αιγές”, *AEMTh*, 20 (2006), 753-757.

— (2009) : “Βεργίνα 1977/87-2006”, *AEMTh*, 20 χρόνια, 295-306.

— (2010) : “Το ανάκτορ των Αιγών : Προδημοσίευση”, *AEMTh*, 21 (2007), 127-134.

— (2011) : “The royal presence in the agora of Aegae”, in : *Heracles to Alexander the Great...* 2011, 193-204.

SAATSOGLU-PALIADELI, C. et A. KYRIAKOU (2008) : “Ανασκαφές στο ανάκτορο και το νεκροταφείο των Αιγών”, *AEMTh*, 20 (2006), 759-766.

SAMSARIS, D. (1989) : *Ιστορική γεωγραφία της ρωμαϊκής επαρχίας Μακεδονίας : το τμήμα της σημερινής δυτικής Μακεδονίας*, Thessalonique.

SANIDAS, G.M. (2011) : “«Les activités textiles dans les villes grecques aux époques hellénistique et romaine»”, in : ALFARO GINER C., P. BORGARD et J.-P. BRUN, eds., *Purpureae Vestes III. Tissus et teinture dans la cité antiques, Actes du troisième symposium international, Naples 13-15 novembre 2008*, Valence, 31-40.

— (2013) : *La production artisanale en Grèce : une approche spatiale et topographique à partir des exemples de l'Attique et du Péloponnèse du VIIe au Ier siècle avant J.-C.*, Paris.

SARTRE, M. (1994) : “Communautés villageoises et structures sociales d’après l’épigraphie de la Syrie du sud”, in : CALBI *et al.* 1994, 117-135.

— (2001) : “Les colonies romaines dans le monde grec, essai de synthèse”, *Electrum V*, 111-152.

SAVVOPOULOU-KATSIKI, X. (2009) : *Δυτική Μακεδονία, ιστορία και πολιτισμός. Τεκμήρια (texte en anglais)*, Athènes.

SCHEIDEL W., I. MORRIS et R. P. SALLER, eds., (2008) : *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge.

SÈVE, M. (1997) : “L’oeuvre de l’École française d’Athènes à Philippes pendant la décennie 1987-1996”, *AEMTh*, 10B (1996), 705-715.

— (2000) : “De la naissance à la mort d’une ville : Philippes en Macédoine (IVe s. av. J.-C. - VIIe s. ap. J.-C.)”, *Histoire urbaine*, 1, 187-204.

— (2005) : “Notables de Macédoine entre l’époque hellénistique et le Haut-Empire”, in : FRÖHLICH P. et C. MÜLLER, eds., *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique : actes de la table ronde des 22 et 23 mai 2004, Paris*, Genève, 257-273.

— (2012) : *Guide du forum de Philippes*, Athènes.

SHIPLEY, G. (2002) : “Hidden Landscapes : Greek Field Survey Data and Hellenistic History”, in : OGDEN D., éd., *The hellenistic World : New Perspectives*, Londres, 177-198.

SIGANIDOU, M. (1987) : “Τα τείχη της Πέλλας”, in : *Αμνητός. Τιμητικός τόμος για τον καθηγητή Μανόλη Ανδρόνικο*, Thessalonique, 765-778.

SIGANIDOU, M. et K. TROCHIDIS (1993) : “Η σχολή του Αριστοτέλους στη Μίεζα”, *AEMTh*, 4 (1990), 121-125.

SIGANIDOU, M. et M. LILIMPAKI-AKAMATI (2004) : *Πέλλα. Πρωτεύουσα των Μακεδόνων*, Athènes.

SOTIRIADIS, G. (1928) : “‘Ανασκαφή Δίου Μακεδονίας”, *PAE*, 1928, 59-95.

— (1929) : “‘Ανασκαφή Δίου Μακεδονίας”, *PAE*, 1929, 69-82.

— (1930) : “‘Ανασκαφή Δίου Μακεδονίας”, *PAE*, 1930, 36-51.

— (1931) : “‘Ανασκαφή Δίου Μακεδονίας”, *PAE*, 1931, 43-55.

SOUEREF, K. (2011) : *Τοπογραφικά και αρχαιολογικά Κεντρικής Μακεδονίας*, Thessalonique.

SPRAWSKI, S. (2010) : “The Early Temenid Kings to Alexander I”, in : ROISMAN et WORTHINGTON 2010, 127-144.

STEFANI, L. (2000) : “Η ανασκαφή στον προθάλαμο του Τάφου της Κρίσεως στα Λευκάδια”, *AEMTh*, 12 (1998), 413-420.

— (2002) : “Ανασκαφή στον άξονα της Εγνατίας : δύο προϊστορικές εγκαταστάσεις στην περιοχή Λευκόπετρας Ημαθίας”, *AEMTh*, 14 (2000), 537-553.

— (2004a) : “Η οργάνωση του χώρου σε μια ημιορεινή περιοχή του Βερμίου : το παράδειγμα της Λευκόπετρας Ημαθίας”, *AEMTh*, 16 (2002), 531-543.

— (2004b) : “Οι ανασκαφές στη Μικρή Σάντα Βερμίου : από τον προϊστορικό οικισμό στην ελληνιστική κόμη”, *AEMTh*, 16 (2002), 545-556.

— (2005) : “Ανασκαφές στον άξονα της Εγνατίας : η έρευνα στις περιοχές της Λευκόπετρας και της Μ. Σάντας”, *AEMTh*, 15 (2001), 559-574.

— (2006) : “Συστάδα αρχαϊκών τάφων στη Βέροια και νέα στοιχεία για τις πρώιμες φάσεις κατοίκησης στην πόλη”, *AEMTh*, 18 (2004), 485-494.

— (2012) : “Landscape and habitation in semi-mountainous Imathia / «...ὄρος Βέρμιον ἄβατον ὑπὸ χειμῶνος» : τοπίο και κατοίκηση στην ημιορεινή Ημαθία.”, in : *Threpteria. Studies on ancient Macedonia*, Thessalonique, 26-63.

STEFANIDOU-TIVERIOU, T. (1986) : “Τα τείχη του Δίου, μία πρώτη επισκόπηση των ανασκαφικών δεδομένων”, in : *Ancient Macedonia*, IV (1983), 567-569.

— (1988) : “Η έρευνα στο βόρειο τείχος του Δίου”, *AEMTh*, 1 (1987), 189-199.

— (1991) : “« Περιβολος εν τετραγωνωι σχηματι ». Προβλήματα της ελληνιστικής οχύρωσης του Δίου”, *AEMTh*, 2 (1988), 153-161.

— (1993) : “Δίον. Η οχύρωση της όψιμης αρχαιότητας”, *AEMTh*, 4 (1990), 195-203.

— (1997) : “Η οχύρωση του Δίου από τον Κάσσανδρο έως τον Θεοδόσιο Α’. Το ιστορικό πλαίσιο”, *AEMTh*, 10 (1996), 215-224.

— (1998) : *Ανασκαφή Δίου, I. Η οχύρωση*, Thessalonique.

STEWART, D. (2013) : *Reading the Landscape of the Rural Peloponnese. Landscape change and regional variation in an early « provincial » setting*, Oxford.

STISSI, V. (2012) : “Giving the kerameikos a context : ancient Grrek potters’ quarters as part of the polis space, economy and society”, in : ESPOSITO et SANIDAS 2012b, 201-230.

SVERKOS, I.K. (2000) : *Συμβολή στην ιστορία της Άνω Μακεδονίας των ρωμαϊκών χρόνων (πολιτική οργάνωση-κοινωνία-ανθρωπινόμια)*, Thessalonique.

TAFEL, T.L.F. (1839) : *De Thessalonica eiusque agro dissertatio geographica*, Berlin.

— (1842) : *De via militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia iungebantur, dissertatio geographica. I. Pars occidentalis*, Tübingen.

TATAKI, A.B. (1988) : *Ancient Beroea. Prosopography and society*, Athènes.

— (1994) : *Macedonian Edessa : prosopography and onomasticon*, Athènes.

— (1999) : “New elements for the society of Beroea”, in : *Ancient Macedonia*, VI (1996),

1115-1125.

— (2006) : *The Roman Presence in Macedonia, Evidence from Personal Names*, Athènes.

THOMAS, C.G. (2010) : “The Physical Kingdom”, in : ROISMAN et WORTHINGTON 2010, 65-80.

TILIOPOULOU, M. et N.-K. KLADOURI (2010) : “Συντήρηση των ψηφιδωτών δαπέδων του ανακτόρου των Αιγών. Μελέτη και εφαρμογή”, *AEMTh*, 21 (2007), 157-161.

TIROLOGOS, G. (2006) : “Le territoire colonial de Philippes (Macédoine) : occupation du sol et cadastres antiques”, in : GONZALES A. et J.-Y. GUILLAUMIN, eds., *Autour des Libri coloniarum. Colonisation et colonies dans le monde romain*, Besançon, 131-150.

TOURATSOGLU, I. (1973) : *Lefkadia*, Athènes.

— (1977) : “Από την πολιτεία καί την κοινωνία της αρχαίας Βεροίας. Επιγραφικές σημειώσεις”, in : *Ancient Macedonia*, II (1973), 481-493.

— (1993) : *Η νομισματική κυκλοφορία στην αρχαία Μακεδονία. Η μαρτυρία των « θησαυρών »*, Athènes.

TRAN, N. (2007) : “Écrire l’histoire des économies antiques I la controverse entre « primitivisme » et « modernisme » et son dépassement”, in : BRULÉ P., J. OULHEN et F. PROST, *Économie et Société en Grèce antique (478-88 av. J.-C.)*, Rennes, 13-28.

TRANTALIDOU, K. (1985) : *Αρχαιολογική τοπογραφία του νομού Φλώρινας: συνοπτική επισκόπηση*, Florina.

TSAKALOU-TZANAVARI, K. (2002) : *Πήλινα ειδώλια από τη Βέροια: ταφικά σύνολα της Ελληνιστικής Εποχής*, Thessalonique.

TSIGARIDA, E.-B. (1995) : “Ελληνιστικό σπίτι στη Βεργίνα, 1992”, *AEMTh*, 6 (1992), 85-91.

TSIGARIDA, E.-B. et N. CHADAD (1997) : “Ανασκαφική έρευνα στη Βεργίνα 1993. Ελληνιστικό κτίριο με εξώστη”, *AEMTh*, 7 (1993), 69-76.

TURNER, S. (2012) : “Paysages et relations : archéologie, géographie, archéogéographie”, *Etudes rurales*, 188, 2, 143-154.

VAKALOPOULOS, A. (1972) : *Τα κάστρα του Πλαταμώνα και της Ωριάς Τεμπών και ο τεκές του Χασάν Μπαμπά*, Thessalonique.

VALAVANIDOU, A. (2001) : “Εργαστηριακές χρήσεις στον χώρο της Αρχαίας Αγοράς Θεσσαλονίκης”, in : ADAM-VELENI 2001b, 119-130.

VAN ANDEL, T.H. et C.N. RUNNELS (1987) : *Beyond the Acropolis: a rural Greek past*, Stanford.

VASILEIADOU, I. (2010) : *Αρχαιολογικά Τεκμήρια για την αγροτική ζωή στην αρχαία Πιερία*, Thessalonique.

VAVRITSAS, A.K. (1977) : “Επιγραφή εξ Αραβησσού Πέλλης”, in : *Ancient Macedonia*, II (1973), 7-11.

— (1995) : “Αρχαία Έδεσσα : Σύντομο χρονικό της ανασκαφής”, in : *Η Έδεσσα και η περιοχή της*.

Ιστορία και πολιτισμός. Α΄ Πανελλήνιου Συμπόσιου 4-6 Δεκεμβρίου 1992. Πρακτικά, Edessa, 18-26.

VAVRITSAS, A.K. et A. KOUNTOURAS (2006) : “Αρχαία Έδεσσα : τρεις αντιπροσωπευτικές οικήσεις στὸν Λόγγο”, in : *Η Έδεσσα και η περιοχή της. Ιστορία και πολιτισμός. Β΄ Πανελλήνιο Επιστημονικό Συμπόσιο, 19-21 Σεπτεμβρίου 1997. Πρακτικά*, Edessa, 29-37.

VELENIS, G. (1988) : “Νεότερες έρευνες στα ελληνιστικά σπίτια των Πετρών”, *AEMTh*, 1 (1987), 9-22.

— (1997) : “Πολεοδομικά Θεσσαλονίκης”, *AEMTh*, 10 (1996), 491-499.

— (1998) : “Αρχαία αγορά Θεσσαλονίκης”, *AAA*, XXIII-XXVIII (1990-1995), 129-141.

VELENIS, G. et P. ADAM-VELENI (1991) : “Η ελληνιστική πόλη των Πετρών. Ανασκαφικές παρατηρήσεις”, *AEMTh*, 2 (1988), 5-17.

— (1997) : *Αρχαία Αγορά Θεσσαλονίκης*, Thessalonique.

VELIGIANI-TERZI, C. (1999) : “Το ανατολικό πολιτικό όριο της Μακεδονίας κατά την αρχαιότητα”, in : *ΙΘ΄ Πανελλήνιο ιστορικό Συνέδριο : 29-31 Μαΐου 1998. Πρακτικά*, Thessalonique.

VITTI, M. (1996) : *Η Πολεοδομική εξέλιξη της Θεσσαλονίκης από την ίδρυσή της έως τον Γαλέριο*, Athènes.

— (2001) : “Adattamento e trasformazione delle città della Provincia Macedonia”, in : MARC J.-Y. et J.-C. MORETTI, éd.s., *Constructions publiques et programmes éditaires en Grèce entre le IIe siècle av. J.-C. et le Ier siècle ap. J.-C. : actes du colloque organisé par l'École Française d'Athènes et le CNRS, Athènes 14-17 mai 1995*, Athènes, 473-494.

VOUTIRAS, E. (2004) : “La Macedonia e l'Epio in un periplo di transizione : la seconda metà del quarto secolo”, in : *Alessandro il Molosso e i "Condottieri" in Magna Grecia. Atti del Quarantatreesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia. Taranto-Cosenza 26-30 settembre 2003*, 217-242.

WATTEAUX, M. (2011) : “L'archéogéographie : un projet d'archéologie du savoir géohistorique”, *Les nouvelles de l'Archéologie : l'archéogéographie, un état des lieux et de leurs dynamiques*, 125.

WHITLEY, J. (1994) : “Protoattic pottery : a contextual approach”, in : MORRIS I., *Classical Greece. Ancient histories and modern archaeologies*, Cambridge, 51-70.

WILKIE, N.C. (1993) : “The Grevena Project”, in : *Ancient Macedonia*, V (1989), 1747-1755.

WILLIAMS, D. (s. d.) : *Esprit-Marie Cousinéry (1747-1833)* (https://www.academia.edu/3744691/Esprit-Marie_Cousinery_1747-1833_).

WITCHER, R. (2011) : “Missing Persons ? Models of Mediterranean Regional Survey and Ancient Populations”, in : BOWMAN et WILSON 2011, 36-75.

WOODWARD, A.M. (1911) : “Inscriptions from Beroea in Macedonia”, *BSA*, 18 (1911-1912), 133-165.

ZARMAKOUPI, M. (2013) : “The Villa Culture in roman Greece”, in : RIZAKIS et TOURATSOGLU 2013, 752-761.

ZIOTA, C. et G. KARAMITROU-MENTESIDI (1991) : “Αρχαιότητες της επαρχίας Εορδαίας Νομού Κοζάνης”, *AEMTh*, 2 (1988), 27-39.

ZIOTA, C. et K. MOSCHAKIS (1999) : “Από την αρχαιολογική έρευνα στην αρχαία Εορδαία. Η ανασκαφή στον Φιλώτα Φλώρινας”, *AEMTh*, 11 (1997), 42-55.

ZOUMBAKI, S. (2013) : “In Search of the Horn of Plenty : roman Entrepreneurs in the agricultural Economy of the Province of Achaïa”, in : RIZAKIS et TOURATSOGLU 2013, 52-73.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	3
REMERCIEMENTS.....	5
TABLES DES FIGURES.....	7
ABREVIATIONS ET NORMES EDITORIALES	9
INTRODUCTION.....	13

PREMIERE PARTIE – SOURCES ET METHODE

Chapitre I – L'état des études macédoniennes et la question des sources.....	29
I – Les études sur la Macédoine : entre attrait des grandeurs et investigations archéologiques tardives	30
a – L'exploration des antiquités macédoniennes jusqu'à la découverte des tombes royales de Vergina en 1977.....	30
b – Le développement de l'archéologie macédonienne au lendemain de la découverte des tombes royales de Vergina	33
c – L'historiographie de la Macédoine : entre histoire politique, institutionnelle ou religieuse et géographie historique	35
II – La confection du corpus : critères de sélection et sources archéologiques.....	39
a – Le répertoire des « structures archéologiques de la vie économique »	40
• <i>Le mobilier</i>	41
• <i>Les installations propres à la réalisation de certaines activités</i>	42
• <i>Les bâtiments</i>	42
• <i>Les lieux de production, de stockage et d'échange mentionnés par les fouilleurs</i>	43
b – Le répertoire des composantes humaines du territoire à l'époque romaine : établissements et infrastructures.....	44
• <i>Les établissements</i>	44
• <i>Les infrastructures : les routes fluviales ou terrestres et les ports</i>	46
c – Les règles du dépouillement	47
• <i>La chronologie retenue</i>	47
• <i>La zone géographique actuelle considérée</i>	48
• <i>Les publications dépouillées</i>	49
III – La place accordée aux textes	49
Chapitre II – L'apport de l'archéologie préventive	53
I – Les biais de la documentation.....	54
a – Une documentation fragmentaire et aléatoire, issue des investigations préventives.....	55
b – Des données chronologiques, de localisation et descriptives, approximatives et variables.....	59
II – Comprendre les « structures » et les établissements dans leur ensemble	62

a – L'archéologie préventive : production d'une documentation foisonnante et diversifiée	63
b – Une méthode pertinente : la « sériation » des données archéologiques	65
<u>Chapitre III – Classification et critères de comparaison des « structures » et des établissements : la nécessité de considérer les « structures » dans leurs environnements</u>	<u>69</u>
I – L'archéologie préventive et l'archéologie du paysage : les modalités de l'étude de l'environnement.....	71
a – Une classification des établissements selon leur importance	75
• <i>Les villes (type n° 4)</i>	76
• <i>Les centres urbains secondaires (type n° 3)</i>	77
• <i>Les habitats « groupés » (type n° 2)</i>	77
• <i>Les habitats « isolés » (type n° 1)</i>	78
b – Les critères de comparaison pour la sériation des établissements : analyse spatiale et durée d'occupation	79
• <i>La durée d'occupation des établissements</i>	80
• <i>Le milieu naturel des établissements : paysage et altitude</i>	81
• <i>La distance entre les établissements, et entre les établissements et les infrastructures</i>	82
II – Activités et contextualisation : les modalités de l'étude des « structures »....	84
a – Une classification des « structures » selon l'activité.....	87
• <i>Les activités liées à l'agriculture et à l'élevage</i>	87
• <i>Les activités liées à l'artisanat</i>	87
• <i>Les activités d'échange/de vente</i>	88
b – Les critères de comparaison : une remise en contexte des « structures »	88
• <i>L'échelle « micro » : la structure et les éléments associés</i>	89
• <i>L'échelle « semi-micro » : l'établissement</i>	89
• <i>L'échelle « macro » : l'organisation territoriale régionale</i>	90
<u>Conclusion.....</u>	<u>93</u>

DEUXIEME PARTIE – OCCUPATION DU TERRITOIRE ET ORGANISATION ECONOMIQUE

Chapitre IV – Implantation humaine et dynamique territoriale en Macédoine : aperçu des régions de Bottiée, de Piérie et d'Éordée

I – Les établissements : organisation politique et modalités d'habitation	101
a – Les textes : un moyen d'évaluer l'importance relative des agglomérations principales	103
b – L'organisation politique de la Macédoine sous domination romaine	105
• <i>Le statut des établissements ou comment Rome s'arrange d'une organisation politique très ancienne</i>	105
• <i>La création des colonies : les premières modifications territoriales</i>	107

c –	Les types d'établissement et le peuplement bottiéen, éordéen et piérien	110
•	<i>L'organisation de l'habitat : une tendance prononcée au regroupement des foyers</i>	113
•	<i>Les tendances de l'organisation de l'habitat : une certaine régularité interrégionale ?</i>	115
II –	L'occupation du territoire dans le temps	120
a –	Une dynamique organisationnelle ancienne	121
b –	L'occupation du territoire entre époque hellénistique et romaine	124
•	<i>Les agglomérations principales</i>	125
•	<i>Les établissements mineurs</i>	128
III –	L'organisation spatiale des établissements	130
a –	Des campagnes vides ?	134
b –	Autonomie et éloignement	136

Chapitre V – Les « structures » de la production et des échanges : de l'autoconsommation au marché..... 145

I –	L'agriculture et l'élevage.....	146
a –	Cultures, productions agricoles et élevage en Macédoine	147
•	<i>La vigne et le vin</i>	147
•	<i>Les céréales et les légumineuses</i>	149
•	<i>L'olivier et l'huile d'olive</i>	152
•	<i>L'élevage</i>	153
b –	Les « structures » en contexte : d'une consommation personnelle de la production à une pratique rentable de l'agriculture et de l'élevage	154
•	<i>Les habitats « isolés »</i>	157
•	<i>Les habitats « groupés »</i>	163
•	<i>Les centres urbains secondaires</i>	165
•	<i>Les villes</i>	167
c –	Remarques conclusives.....	171
II –	L'artisanat	174
a –	Les « structures » de l'artisanat en contexte	176
•	<i>Contexte domestique et agro-domestique</i>	177
•	<i>Contexte religieux</i>	181
•	<i>Contexte commercial</i>	182
•	<i>Contexte artisanal</i>	184
b –	Répartition des activités artisanales et organisation économique du territoire macédonien.....	190
•	<i>Les activités artisanales absentes des habitats « isolés » ?</i>	190
•	<i>Une production locale pour un besoin quotidien dans les habitats « groupés »</i>	191
•	<i>Les agglomérations principales : les « centres de la production »</i>	193
III –	La vente et les échanges	195
a –	Les lieux de la vente et des échanges	196

• <i>Pétres</i>	196
• <i>Pella</i>	197
• <i>Dion</i>	198
• <i>Thessalonique</i>	199
• <i>Philippes</i>	200
• <i>Thasos</i>	201
b – Remarques conclusives	202
<u>CONCLUSION GENERALE</u>	<u>207</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>217</u>
<u>TABLE DES MATIERES.....</u>	<u>253</u>

Qu'est devenue l'économie du royaume de Philippe II une fois la conquête romaine établie ? Question bien vaste et d'autant plus intéressante que la Macédoine constitue une interface entre monde grec et monde barbare, et un relais entre l'orient et l'occident sur le trajet de la *Via Egnatia*. Comme les sources littéraires sont fort peu disertes à propos du destin, suite à la bataille de Pydna, de cette province romaine au passé si glorieux, il pourrait sembler qu'elle soit alors délaissée. En réalité, nous n'en savons rien. Ce travail a donc pour dessein de dresser un premier aperçu de l'organisation économique de cette région sous domination romaine, non pas tant du point de vue de son intégration dans les réseaux d'échanges méditerranéens, que du point de vue de son fonctionnement interne, concret et quotidien.

Pour appréhender à une échelle locale aussi bien que régionale la diversité des fonctionnements économiques ainsi que l'organisation de l'occupation du territoire macédonien, nous avons choisi d'accorder notre confiance aux sources archéologiques. Cette étude repose sur un répertoire exhaustif des vestiges des établissements et des « structures de la vie économique », c'est-à-dire des traces des activités agricoles, artisanales et commerciales, dont l'essentiel provient des résultats de l'archéologie préventive. Les données dont nous disposons s'avèrent foisonnantes par leur nombre et cependant ténues par les informations qu'elles apportent : les vestiges concernés ne pouvant être considérés indépendamment les uns des autres, la méthode que nous avons choisi de mettre en œuvre afin de les « faire parler » obéit à une approche à la fois globale et contextuelle.

“What has become of the economy of Philip II of Macedon's kingdom following the Roman conquest of Macedonia?” This broad – but significant – question is of particular interest as Macedonia is often depicted as an interface between the Greek and the Barbarian world and a passageway between the East and the West through the *Via Egnatia*. However, following the battle of Pydna in 168 BC, literary sources are scarce on the history of the new Roman province. This historical silence can be interpreted in ways that the area seems neglected and totally devoid of any economic dynamism. This dissertation seeks to outline the economic organization of the Roman province of Macedonia, from the point of view of its inner, daily and domestic functioning rather than on its integration within the broad Mediterranean trading networks.

In order to grasp the diversity of the economic strategies and the organization and occupation of the Macedonian landscape at a local and regional scales, this study will primarily focus on archaeological evidences. It will be based on an exhaustive and comprehensive collection of remains uncovered from rescue excavations and closely related to “production” and “economic mechanisms” such as agricultural installations, trading facilities and craft apparatuses and workspaces. The available data is plentiful, but the amount of information that can be extracted from them is often limited as most of the archaeological remnants cannot be investigated separately from one another. The methodology use to reconstruct parts of the economical system of Roman Macedonia will be based on an approach focusing on a global and contextual examination of the archaeological vestiges and on their interpretation within a broader historical frame.

Πώς η οικονομία έχει καταστεί στο βασίλειο του Φιλίππου Β', μετά από την εγκαθίδρυση της Ρωμαϊκής κατάκτησης; Το θέμα αυτό είναι πολύ ευρύ και τόσο πιο ενδιαφέρον όσο η Μακεδονία αποτελεί μια διασύνδεση μεταξύ του ελληνικού και του βαρβάρου κόσμου, και μια γέφυρα μεταξύ Ανατολής και Δύσης στο δρόμο της *Via Egnatia*. Λόγω της έλλειψης πληροφοριών στις φιλολογικές πηγές για το μέλλον αυτής της ρωμαϊκής επαρχίας με ένδοξο παρελθόν, μπορούσε κανείς να φανταστεί ότι στη συνέχεια εγκαταλείφθηκε μετά τη μάχη της Πύδνας. Στην πραγματικότητα, δεν γνωρίζουμε τίποτα. Το έργο αυτό σκοπεύει ως εκ τούτου να παρέχει μια αρχική επισκόπηση της οικονομικής οργάνωσης της περιοχής υπό την Ρωμαϊκή κυριαρχία, όχι τόσο από την άποψη της ένταξης στα μεσογειακά εμπορικά δίκτυα, όσο από την άποψη της εσωτερικής λειτουργίας στην καθημερινότητά.

Για την κατανόηση, σε τοπική όσο και περιφερειακή κλίμακα, της πολυμορφίας των οικονομικών συστημάτων και της οργάνωσης της κατοχής του Μακεδονικού εδάφους, έχουμε επιλέξει να βασιστεί η έρευνα στις αρχαιολογικές πηγές. Η μελέτη αυτή βασίζεται σε μια συνολική καταγραφή των λειψάνων των οικισμών και των “εγκαταστάσεων της οικονομικής ζωής”, δηλαδή των ιχνών τις γεωργικών, βιοτεχνικών και εμπορικών δραστηριοτήτων. Η πλειονότητα των λειψάνων αυτών προέρχεται από τα αποτελέσματα της προληπτικής αρχαιολογίας. Τα διαθέσιμα στοιχεία είναι μεγάλα σε αριθμό, αλλά οι πληροφορίες που παρέχουν είναι ελάχιστες. Δεδομένου ότι τα ερείπια δεν μπορούν να θεωρηθούν ανεξάρτητα αλλήλων, η μέθοδος που εγκρίναμε για να “εκφράστουν”, ακολουθεί μια προσέγγιση που αφορά το σύνολο, αλλά και τις πληροφορίες από ένα συγκεκριμένο πλαίσιο.